

**Miss Peregrine
et les enfants
particuliers,
Tome 4- La**

Ransom Riggs

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



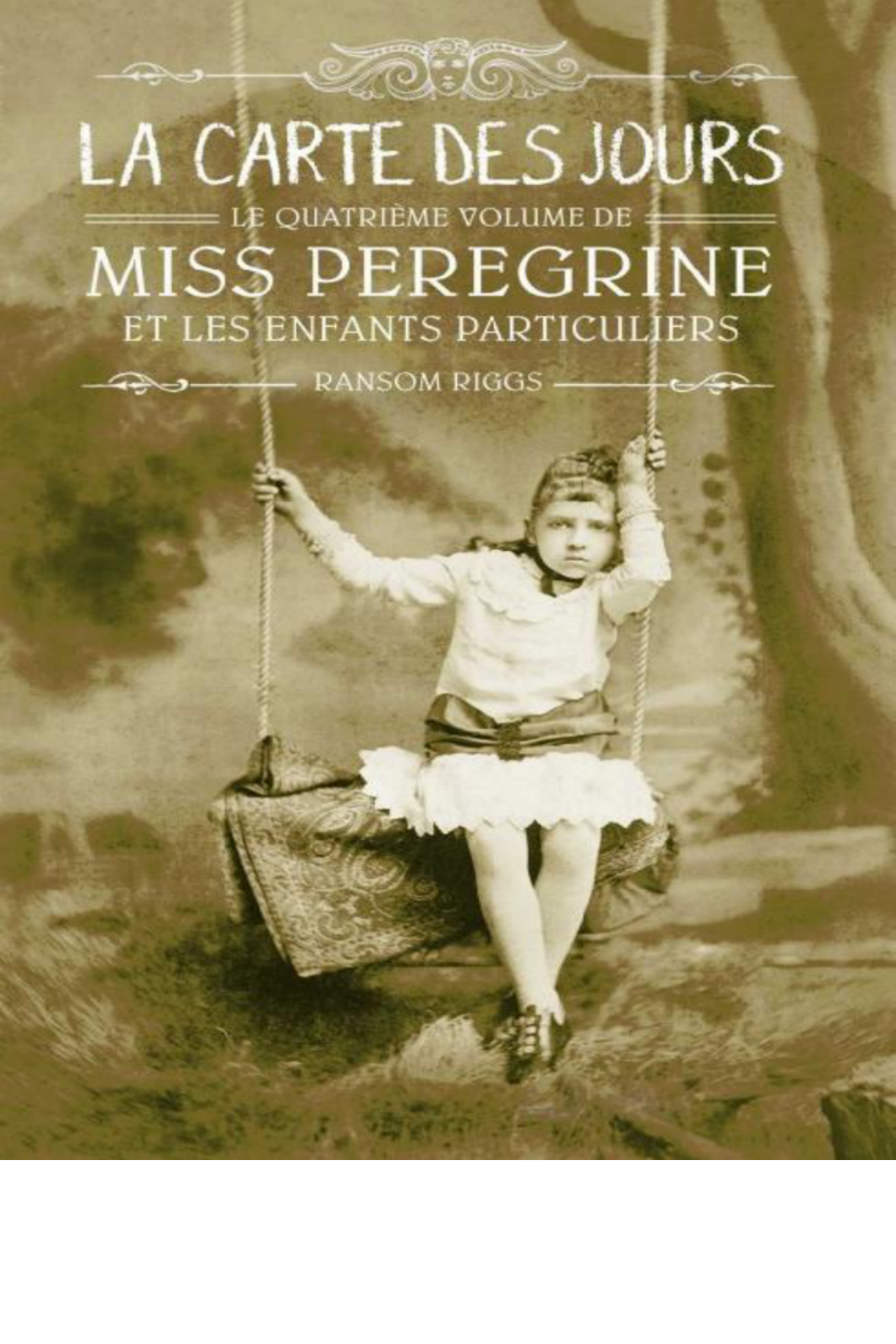
LA CARTE DES JOURS

LE QUATRIÈME VOLUME DE

MISS PEREGRINE

ET LES ENFANTS PARTICULIERS

RANSOM RIGGS



[image]

Design : Anna Booth
Crédits photos : page 539, collection de David Bass,
page 561, collection d'Erin Waters.
Cachet Ministère des Affaires particulières, pages 561, 563.
Couverture © 2018, Chad Michael Studio.

© 2018, Ransom Riggs.

Tous droits réservés.

Ouvrage publié originellement par Dutton Books, un département
de Penguin Random House LLC, New York, sous le titre : *A Map of Days*,
The fourth novel of Miss Peregrine's Home for Peculiar Children.

Pour la traduction française
© 2019, Bayard Éditions,
18, rue Barbès, 92128 Montrouge
ISBN : 978-2-7470-9455-9
Dépôt légal : avril 2019
Première édition

Cet ouvrage a été mis en pages par DV Arts Graphiques à La Rochelle.

Impression réalisée par ROTOLITO S.p. A. (Italie) en mars 2019.

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

Tous droits réservés. Reproduction, même partielle, interdite.

Table des matières

Couverture

Page de titre

Page de copyright

PROLOGUE

CHAPITRE UN

CHAPITRE DEUX

CHAPITRE TROIS

CHAPITRE QUATRE

CHAPITRE CINQ

CHAPITRE SIX

CHAPITRE SEPT

CHAPITRE HUIT

CHAPITRE NEUF

CHAPITRE DIX

CHAPITRE ONZE

CHAPITRE DOUZE

CHAPITRE TREIZE

CHAPITRE QUATORZE

CHAPITRE QUINZE

CHAPITRE SEIZE

CHAPITRE DIX-SEPT

CHAPITRE DIX-HUIT

CHAPITRE DIX-NEUF

Prologue

Je n'ai jamais autant douté de ma santé mentale que ce soir-là, quand la femme-oiseau et ses protégés sont venus me sauver de l'asile des fous. Car c'est bien là que j'allais – coincé entre mes deux bovins d'oncles, sur la banquette arrière de la voiture de mes parents –, lorsqu'un mur d'enfants particuliers est apparu dans l'allée devant nous, scintillant dans la lumière des phares telle une procession d'anges.

La voiture s'est arrêtée en dérapant et un nuage de poussière a occulté tout ce qui se trouvait derrière le pare-brise. Avais-je été victime d'un mirage : une espèce d'hologramme clignotant projeté depuis les profondeurs de mon cerveau ? Tout me semblait plus vraisemblable que la présence de mes amis, ici et maintenant. Les particuliers ne manquaient pas de ressources, mais le fait qu'ils me rendent visite était l'une des rares choses que je croyais encore impossibles.

J'avais fait le choix de quitter l'Arpent du Diable pour rentrer chez moi, là où mes amis ne pouvaient pas me suivre. J'avais espéré qu'en revenant, je pourrais recoudre ensemble les pans disparates de ma vie : le normal et le particulier, l'ordinaire et l'extraordinaire.

Mais cela aussi, c'était impossible. Avant moi, mon grand-père avait essayé de concilier ses deux vies, et il avait échoué, s'éloignant finalement de sa famille particulière comme de sa famille normale. En refusant de choisir une vie plutôt qu'une autre, il s'était condamné à perdre les deux, et c'est ce qui m'attendait, moi aussi.

J'ai levé les yeux et vu une silhouette s'approcher de nous dans la

poussière.

– Qui êtes-vous ? lui a demandé mon père.

– Peregrine Faucon, directrice provisoire du Conseil des Ombrunes et gouvernante de ces enfants particuliers. Nous nous sommes déjà rencontrés, mais je ne crois pas que vous vous en souveniez. Les enfants, dites bonjour !

Chapitre 1

C'est étrange, ce que l'esprit est capable d'assimiler et ce qui lui résiste. Je venais de survivre à un été totalement surréaliste. J'avais voyagé dans le passé, dompté des monstres invisibles, et j'étais tombé amoureux de l'ex-petite amie de mon grand-père, que le temps avait figée dans l'adolescence. Pourtant, c'était seulement maintenant, dans le présent banal de cette banlieue de Floride, dans la maison où j'avais grandi, que j'avais du mal à en croire mes yeux.

Enoch, affalé sur notre canapé beige, sirotait du Coca-Cola dans le mug isotherme de mon père, à l'effigie des Buccaneers de Tampa Bay. Olive, qui avait retiré ses chaussures de plomb, flottait au plafond et faisait des tours de manège, accrochée au ventilateur. Dans la cuisine, Horace examinait les photos qui ornaient la porte du frigo, tandis que Hugh cherchait frénétiquement quelque chose à se mettre sous la dent. Claire, les deux bouches entrouvertes, contemplait le grand monolithe noir de notre télévision murale. Millard feuilletait la pile de magazines de décoration de ma mère sur la table basse. On les voyait s'ouvrir dans l'air, tandis que la forme de ses pieds nus s'imprimait dans le tapis. C'était un mélange de mondes que j'avais imaginé mille fois, mais jamais rêvé possible. Et pourtant, ils étaient là : mon Avant et mon Après, telles des planètes entrées en collision.

Millard m'avait déjà expliqué comment ils avaient pu venir ici en toute sécurité. L'effondrement de la boucle qui avait failli nous tuer dans l'Arpent du Diable avait remis à zéro leurs horloges internes. Il ne savait pas exactement pourquoi ; seulement qu'ils ne risquaient plus de vieillir en accéléré s'ils demeuraient trop longtemps dans le présent. Ils prendraient de l'âge un jour après l'autre, comme moi.

Leur dette d'années semblait s'être effacée, comme s'ils n'avaient pas passé la majeure partie du xx^e siècle à revivre indéfiniment le même jour ensoleillé. C'était un miracle, sans aucun doute, une avancée sans précédent dans l'histoire des particuliers. Pourtant, ce prodige me bouleversait moins que leur simple présence ici. Je n'en revenais toujours pas de voir Emma scruter la pièce avec émerveillement de ses yeux verts, sa main dans la mienne. Emma, dont j'avais si souvent rêvé durant les longues semaines solitaires qui avaient suivi mon retour à la maison.

Elle portait une robe grise toute simple coupée sous le genou, des chaussures plates qui lui permettaient de courir si nécessaire, et ses cheveux couleur sable étaient coiffés en queue de cheval. Des décennies passées à s'occuper des autres l'avaient dotée d'un solide sens pratique ; mais ni le sens des responsabilités, ni le poids des années n'avaient réussi à éteindre l'étincelle qui l'illuminait de l'intérieur, à faire disparaître la jeune fille qui était en elle. Elle était à la fois dure et tendre, aigre et douce, vieille et jeune. Cette aptitude à contenir autant de choses, c'était ce que j'aimais le plus chez elle. Son âme était sans fond.

– Jacob ?

Emma me parlait. J'ai voulu lui répondre, mais j'étais embourbé dans les sables mouvants de ma rêverie.

Elle a claqué des doigts et son pouce a produit une étincelle, tel un silex. J'ai sursauté et retrouvé mes esprits.

– Salut, ai-je dit. Désolé.

– À quoi tu rêvais ?

– À rien. Je suis juste...

J'ai agité la main comme si j'ôtai des toiles d'araignées de mon champ de vision.

– Je suis heureux de te voir, c'est tout.

Construire une phrase me paraissait aussi difficile que de rassembler une douzaine de ballons dans mes bras.

Le sourire d'Emma n'a pas suffi à masquer son inquiétude.

– Ça a dû être très bizarre de nous voir débarquer comme ça. J'espère qu'on ne t'a pas trop choqué.

– Non, non. Enfin, si, peut-être un peu...

J'ai embrassé d'un geste la pièce et ses occupants ; le chaos joyeux qui accompagnait nos amis partout où ils allaient.

– Tu es sûre que je ne rêve pas ?

– Moi aussi, j’ai l’impression de rêver, a-t-elle avoué.

Elle a pris mon autre main et l’a serrée. Sa chaleur et sa fermeté m’ont paru donner de la consistance au monde.

– Tu n’imagines pas combien de fois, pendant toutes ces années, je me suis imaginé visiter cette ville...

Il m’a fallu un petit moment pour comprendre ce qu’elle voulait dire. Bien sûr ! Abe vivait ici depuis les années 1950 ; j’avais vu son adresse en Floride sur les lettres qu’Emma avait conservées.

Son regard s’est perdu dans le vague, comme si elle était plongée dans ses souvenirs. J’ai eu un pincement de jalousie, que j’ai tenté de réprimer. Emma avait droit à son passé, et si elle était aussi déboussolée que moi par la collision de nos mondes, il n’y avait là rien que de très normal.

Miss Peregrine s’est engouffrée dans la pièce en distribuant des ordres : « Olive, descendez de là ! Enoch, ôtez vos pieds du canapé ! » Elle avait quitté son manteau de voyage, sous lequel elle portait une veste en tweed vert et un pantalon d’équitation, comme si elle venait de sauter de cheval.

Elle a plié un doigt en crochet et m’a indiqué la cuisine d’un signe de tête.

– Monsieur Portman. Certains sujets requièrent votre attention.

À mon grand soulagement, Emma m’a pris par le bras pour m’accompagner, j’étais encore en proie à un léger vertige.

– Vous partez déjà vous embrasser ? a grommelé Enoch. On vient juste d’arriver !

Emma a tendu brusquement sa main libre au-dessus de lui, et ses cheveux se sont mis à grésiller. Enoch s’est recroquevillé en frappant sur son crâne fumant. Le rire qui m’a échappé a emporté une partie des toiles d’araignées qui encombraient mon esprit.

Oui, mes amis étaient bien réels, et ils étaient là. Et mieux encore, Miss Peregrine m’avait confié qu’ils comptaient rester un petit moment. Le temps d’en apprendre un peu plus sur le monde moderne. Ils avaient bien mérité ces vacances loin de la misère de l’Arpent du Diable, où ils s’étaient installés provisoirement après la disparition de leur vieille demeure de Cairnholm. Bien sûr, ils étaient les bienvenus, et j’étais infiniment heureux de les voir, mais je me demandais comment ça allait se passer. Comment réagiraient mes parents et mes oncles, qui étaient sous la garde de Bronwyn dans le garage ? Réfléchir à toutes ces questions à la fois me paraissait trop difficile, je les ai mises de côté pour l’instant.

Miss Peregrine s’entretenait avec Horace près du frigo ouvert. Ils

n'avaient pas l'air à leur place au milieu de l'acier inoxydable et des arêtes coupantes de la cuisine ultramoderne de mes parents. On aurait dit des acteurs égarés sur le mauvais plateau. Hugh brandissait une mozzarella sous plastique.

– Il n'y a que des choses bizarres, ici, et je n'ai rien mangé depuis des siècles !

– N'exagérez pas, Hugh.

– Je n'exagère pas. La dernière fois, c'était en 1886, dans l'Arpent du Diable. Et c'était juste un petit déjeuner.

Horace est sorti en coup de vent de notre garde-manger.

– J'ai terminé mon inventaire et je suis choqué. Un paquet de bicarbonate de soude, une boîte de sardines à l'huile et des biscuits infestés de mites. Le gouvernement rationne-t-il votre nourriture ? Êtes-vous en guerre ?

– On mange beaucoup de plats à emporter, ai-je expliqué en m'approchant de lui. Mes parents ne cuisinent pas vraiment.

– Alors, pourquoi ont-ils cette cuisine somptueuse ? s'est étonné Horace. J'ai beau être un chef accompli, je ne peux pas faire quelque chose à partir de rien.

La vérité était que mon père avait vu la cuisine dans un magazine de design et décidé qu'il lui fallait la même. Afin de justifier la dépense, il avait promis d'apprendre à cuisiner et d'organiser des dîners légendaires pour toute la famille. Seulement, comme la plupart de ses projets, celui-ci avait capoté après quelques cours. On avait donc un équipement hors de prix qui servait surtout à réchauffer des surgelés ou des plats à emporter de la veille. Mais plutôt que de leur expliquer tout cela, j'ai haussé les épaules.

– Vous n'allez certainement pas mourir de faim dans les cinq prochaines minutes, a dit Miss Peregrine en chassant Horace et Hugh de la pièce.

Puis, se tournant vers moi :

– À nous, maintenant, monsieur Portman. Vous m'aviez l'air un peu chancelant, tout à l'heure. Vous vous sentez bien ?

– De mieux en mieux, ai-je répondu, gêné.

– Vous souffrez peut-être d'un léger décalage de boucle, a-t-elle réfléchi. Un peu à retardement, dans votre cas. C'est tout à fait normal chez les personnes qui voyagent dans le temps, surtout les novices.

Elle me parlait par-dessus son épaule tout en inspectant les placards.

– Les symptômes sont généralement bénins, mais pas toujours. Depuis combien de temps avez-vous des vertiges ?

– Seulement depuis que vous êtes arrivés. Mais je vous assure que ça va...

– Souffrez-vous d'ulcères suintants, de faisceaux d'oignons ou de migraines ?

– Non.

– De dérangement mental soudain ?

– Euh... pas que je sache.

– Le décalage de boucle n'est pas à prendre à la légère, monsieur Portman. Des gens en sont morts. Oh, des biscuits !

Elle a pris un paquet de cookies dans un placard, en a sorti un et l'a lancé dans sa bouche.

– Des escargots dans vos selles ? m'a-t-elle demandé en mastiquant. J'ai étranglé un petit rire.

– Non.

– Pas de grossesse spontanée ?

– Vous n'êtes pas sérieuse ! s'est insurgée Emma.

– Ce n'est arrivé qu'une seule fois, à notre connaissance, a dit Miss Peregrine.

Elle a posé les biscuits et m'a regardé fixement.

– Le sujet était un homme.

– Je ne suis pas enceint ! ai-je dit, un peu trop fort.

– Dieu merci ! a crié quelqu'un dans le salon.

Miss Peregrine m'a tapoté l'épaule.

– Vous m'avez l'air en forme. Cela dit, j'aurais dû vous prévenir.

– Je ne suis pas sûr. Ça m'aurait rendu parano. Et si j'avais passé le mois dernier à faire des tests de grossesse et à vérifier mes selles à la recherche d'escargots, mes parents m'auraient enfermé à l'asile depuis longtemps.

– C'est juste, a admis Miss Peregrine. Maintenant, avant de nous détendre et de fêter nos retrouvailles, réglons quelques menus détails...

Elle a commencé à faire les cent pas entre le double four et l'évier.

– Premier point : la sécurité. J'ai effectué un petit repérage autour de la maison. Tout m'a paru calme, mais les apparences sont parfois trompeuses. Avez-vous quelque chose à me signaler concernant vos voisins ?

– Comme quoi ?

– Antécédents criminels ? Tendances violentes ? Collections d'armes à feu ?

Nous n'avions que deux voisins : la vieille Mme Melloroos, une octogénaire en fauteuil roulant qui ne quittait sa maison qu'avec l'aide d'une infirmière à domicile, et un couple d'Allemands qui passaient la majeure partie de l'année ailleurs, n'occupant leur demeure de style Cape Cod que pendant l'hiver.

– Mme Melloroos est un peu curieuse. Mais tant que personne ne fait de trucs bizarres sous son nez, je ne pense pas qu'elle nous causera d'ennuis.

– C'est noté, a dit Miss Peregrine. Deuxième question : avez-vous senti la présence de Sépulcreux dans les parages depuis votre retour ?

Ma tension est montée en flèche. Je n'avais pas entendu ni prononcé ce mot depuis plusieurs semaines. Il ne m'avait pas davantage traversé l'esprit.

– Non, me suis-je empressé de répondre. Pourquoi ? Il y a eu d'autres attaques ?

– Aucune. Plus un signe d'eux. C'est bien ce qui m'inquiète. Maintenant, parlons de votre famille...

Je n'étais pas disposé à abandonner aussi vite le sujet des Sépulcreux.

– Est-ce qu'on ne les a pas tous tués ou capturés dans l'Arpent du Diable ? ai-je demandé.

– Pas tout à fait. Un petit groupe s'est échappé avec quelques Estres après notre victoire, et nous pensons qu'ils se sont enfuis vers l'Amérique. Même si je doute qu'ils s'approchent de vous – j'ose dire qu'ils ont appris la leçon –, je suppose qu'ils mijotent quelque chose. Un surcroît de prudence ne peut pas faire de mal.

– Ils ont une peur bleue de toi, Jacob, a dit fièrement Emma.

– C'est vrai ?

– Après la raclée que tu leur as fichue, il y a de quoi, a fait la voix de Millard à l'entrée de la cuisine.

– Les personnes polies n'espionnent pas les conversations privées, l'a gourmandé Miss Peregrine.

– Je n'espionnais pas, j'ai *faim* ! Et les autres m'ont envoyé vous demander de ne pas accaparer Jacob. On a fait un long voyage pour le voir.

– Jacob leur a beaucoup manqué, a souligné Emma. Presque autant qu'à moi.

Miss Peregrine a hoché la tête.

– Il est peut-être temps que vous leur parliez, m’a-t-elle suggéré. Vous pourriez prononcer un discours de bienvenue et poser quelques règles de base.

– Des règles de base ? Comme quoi ?

– Ce sont mes pupilles, monsieur Portman, mais nous sommes dans votre ville, à votre époque. J’aurai besoin de votre aide pour éviter qu’ils ne s’attirent des ennuis.

– Commencez par les nourrir, a suggéré Emma. Je me suis tourné vers Miss Peregrine.

– Qu’est-ce que vous disiez tout à l’heure ? Au sujet de mes parents ?

Ils ne pouvaient pas rester indéfiniment prisonniers dans le garage, et je commençais à me demander ce qu’on allait faire d’eux.

– Ne vous inquiétez pas. Bronwyn contrôle parfaitement la situation.

Ces mots avaient à peine quitté ses lèvres qu’une explosion a secoué les murs, suivie de cliquetis en provenance du garage. Les vibrations ont fait tomber plusieurs verres d’une étagère, qui se sont brisés sur le carrelage.

– La situation me semble parfaitement sous contrôle, en effet, a ironisé Millard.

On courait déjà.

[image]

– Ne bougez pas d’ici ! a crié Miss Peregrine aux enfants restés dans le salon.

Je me suis précipité au fond du couloir, Emma sur mes talons. L’adrénaline pulsait dans mes veines. Je ne sais pas à quoi je m’attendais lorsque nous avons fait irruption dans le garage – à voir de la fumée ? du sang ? –, mais certainement pas à trouver mes parents et mes oncles endormis dans notre voiture, aussi paisibles que des bébés. L’arrière du véhicule était encastré dans la porte coulissante, et le béton alentour étincelait de morceaux de verre brisé. Le moteur tournait au ralenti.

Bronwyn était debout à l’avant de la voiture, le pare-chocs dans les mains.

– Je suis désolée ! Je ne sais pas ce qui s’est passé, a-t-elle murmuré.

Elle a lâché le morceau de métal, qui est tombé avec un « clang »

retentissant.

J'ai foncé vers la portière du conducteur, afin de couper le moteur avant qu'on s'asphyxie. Évidemment, elle était verrouillée. Mes parents, terrorisés, avaient sûrement voulu empêcher Bronwyn d'entrer.

– Je vais l'ouvrir, m'a-t-elle proposé. Recule !

Elle s'est campée devant la portière et a attrapé la poignée à deux mains.

– Attends, qu'est-ce que tu...

Avant que j'aie pu finir ma phrase, elle a arraché la portière de ses gonds. Emportée par son poids et l'élan, celle-ci a volé à travers le garage pour aller se fracasser contre un mur. Le bruit m'a déchiré les tympans.

– Oh, zut ! a lâché Bronwyn dans le silence assourdissant qui a suivi.

– Bronwyn ! a crié Emma en se découvrant la tête, tu aurais pu décapiter quelqu'un !

Le garage commençait à ressembler aux maisons bombardées que j'avais vues à Londres pendant la guerre. J'ai plongé dans l'habitacle, je me suis penché par-dessus mon père endormi et j'ai retiré les clés de contact. Ma mère ronflait doucement sur le siège voisin, affalée contre la portière, son haleine dessinant une bulle de BD sur la vitre. À l'arrière, mes oncles dormaient dans les bras l'un de l'autre. Malgré le vacarme, aucun d'eux n'avait bougé. Je ne connaissais qu'une substance capable de plonger les gens dans un sommeil aussi profond : la poudre de Mère Poussière. En sortant la tête de la voiture, j'ai vu que Bronwyn avait un sachet à la main. Elle essayait d'expliquer ce qui s'était passé.

– L'homme à l'arrière, disait-elle en montrant du doigt mon oncle Bobby, je l'ai vu utiliser son... son petit...

Elle a sorti de sa poche le téléphone de Bobby.

– Son portable, ai-je complété.

– Oui, c'est ça. Alors, je lui ai pris, et ça les a rendus furieux comme un sac de furets. Du coup, j'ai fait comme Miss P. m'avait montré.

– Vous avez utilisé la poudre, a deviné l'intéressée.

– Je leur en ai soufflé dessus, mais ils ne se sont pas endormis tout de suite. Le père de Jacob a démarré la voiture, et au lieu d'avancer, il... il...

Bronwyn a indiqué d'un geste la porte cabossée du garage. Elle ne trouvait pas ses mots. Miss Peregrine lui a tapoté le bras.

– Oui, ma chère, je vois. Vous avez bien réagi.

– C'est sûr, a ironisé Enoch. Une réaction tout en finesse.

Nous nous sommes retournés d'un même mouvement. Les autres enfants, agglutinés dans le couloir, regardaient la scène avec curiosité.

– Je vous avais demandé de rester dans le salon, a grondé Miss Peregrine.

– Avec ce *bruit* ? a protesté Enoch.

– Je suis désolée, Jacob, a gémi Bronwyn. Ils se sont énervés, et je n'ai pas su quoi faire. Je ne leur ai pas fait de mal, n'est-ce pas ?

– Euh, non. Je ne crois pas.

J'avais goûté au sommeil velouté provoqué par la poudre de Mère Poussière, et ce n'était pas une façon désagréable de passer quelques heures.

– Je peux voir le téléphone de mon oncle, s'il te plaît ?

Bronwyn me l'a tendu. L'écran était fissuré en toile d'araignée, mais il était toujours lisible. Quand il s'est allumé, j'ai découvert une série de textos de ma tante :

Ça va comme vous voulez ?

À quelle heure tu rentres ?

Tout va bien ??

En guise de réponse, mon oncle Bobby avait commencé à taper *APPELLE LES FLICS*, sans doute avant de se rendre compte qu'il pouvait les appeler lui-même. Mais dans l'intervalle, Bronwyn lui avait confisqué son téléphone. Si elle avait attendu quelques secondes de plus, on aurait eu la visite d'une unité d'élite de la police. Ma poitrine s'est serrée quand j'ai compris à quelle vitesse la situation aurait pu dégénérer. « C'est déjà fait », ai-je songé en regardant tour à tour la carrosserie cabossée, le mur et la porte du garage défoncés.

– Ne vous inquiétez pas, Jacob. J'ai géré des situations plus délicates.

Miss Peregrine faisait le tour de la voiture, évaluant les dégâts.

– Votre famille dormira paisiblement jusqu'au matin, et nous devrions essayer d'en faire autant.

– Et ensuite ? ai-je demandé, anxieux.

Je transpirais à grosses gouttes. L'air était étouffant dans le garage non climatisé.

– Quand ils se réveilleront, j'effacerai leurs souvenirs récents et je

renverrai vos oncles chez eux.

– Mais que vont-ils...

– Je leur expliquerai que nous sommes des parents éloignés du côté de votre père, venus d'Europe pour se recueillir sur la tombe d'Abe. Quant à votre rendez-vous à l'asile, vous vous sentez beaucoup mieux et vous n'avez plus besoin de soins psychiatriques.

– Et vous pensez que...

– Mais oui, ils le croiront ; les normaux sont très malléables après un effacement de mémoire. Je pourrais probablement les convaincre que nous sommes des visiteurs d'une colonie lunaire.

– Miss Peregrine, s'il vous plaît, arrêtez de faire ça.

– Toutes mes excuses, a-t-elle dit en souriant. Mon rôle de gouvernante m'a appris à anticiper les questions pour gagner du temps.

Elle a chassé les enfants du garage.

– Maintenant, nous devons discuter de l'emploi du temps des prochains jours, a-t-elle déclaré. Nous avons quantité de choses à apprendre sur le présent, et c'est dès maintenant qu'il faut commencer.

Ils l'ont assaillie de questions et de plaintes.

– Combien de temps va-t-on rester ? a voulu savoir Olive.

– Est-ce qu'on peut aller explorer la ville demain matin ? a demandé Claire.

– J'aimerais bien manger quelque chose avant de mourir d'inanition, a râlé Millard.

Je me suis retrouvé seul dans le garage. Je culpabilisais un peu à l'idée d'y laisser ma famille toute la nuit, et penser que Miss Peregrine allait bientôt effacer leur mémoire m'inquiétait. Elle semblait confiante, mais ce serait une opération beaucoup plus importante que celle qu'ils avaient subie à Londres, où elle n'avait gommé qu'une dizaine de minutes de leurs souvenirs. Et si elle n'effaçait pas assez... ou trop ? Et si mon père oubliait tout ce qu'il savait sur les oiseaux ? Et si ma mère oubliait tout le français qu'elle avait appris à l'université ?

Je les ai regardés dormir pendant une minute, mal à l'aise. Je me sentais soudain désagréablement adulte, tandis que mes parents – vulnérables, paisibles, un filet de bave à la commissure des lèvres – avaient presque l'air de bébés.

Peut-être existait-il un autre moyen...

– Tout va bien ? m’a demandé Emma en passant la tête dans l’embrasure de la porte. Les garçons vont déclencher une émeute si le dîner n’apparaît pas bientôt !

– Je n’étais pas sûr de pouvoir les quitter, ai-je expliqué en montrant ma famille.

– Ils n’iront nulle part, et tu n’as pas besoin de les surveiller. Avec la dose qu’ils ont reçue, ils dormiront à poings fermés jusqu’à demain midi.

– Je sais. C’est juste que... je me sens un peu coupable.

– Tu ne devrais pas.

Elle s’est approchée de moi.

– Ce n’est pas de ta faute. Pas du tout.

– Je sais. Ça me semble juste un peu tragique.

– Quoi ?

– Que le fils d’Abe Portman ne sache jamais à quel point son père était exceptionnel.

Emma m’a pris un bras et l’a passé sur ses épaules.

– Pour moi, c’est mille fois plus tragique qu’il ne sache jamais à quel point son fils est exceptionnel.

Je me penchais pour l’embrasser quand le téléphone de mon oncle a vibré dans ma poche. Nous avons sursauté en même temps. Puis je l’ai sorti et j’ai découvert un nouveau texto de ma tante.

Est-ce que J le fou est enfin chez les dingues ?

– Qu’est-ce que c’est ? m’a demandé Emma.

– Rien d’important.

J’ai rangé le portable dans ma poche et je me suis tourné vers la porte. Soudain, laisser ma famille dans le garage toute la nuit ne me semblait plus aussi grave.

– Viens, on va voir ce qu’on peut préparer pour le dîner.

– Tu es sûr ? a demandé Emma.

– Sûr et certain.

J’ai éteint les lumières derrière nous.

[image]

J’ai suggéré de commander des pizzas dans un restaurant qui livrait tard. Mes amis n’étaient pas nombreux à savoir ce qu’était une pizza,

et le concept de livraison leur était totalement étranger.

– Ils la préparent ailleurs et te l'apportent *chez toi* ? a demandé Horace, qui avait l'air de trouver cette idée vaguement scandaleuse.

– De la pizza... C'est une spécialité de Floride ? a voulu savoir Bronwyn.

– Pas vraiment. Mais faites-moi confiance. Je pense que ça va vous plaire.

J'ai passé une commande XXL et nous nous sommes installés sur les canapés et des chaises dans le salon en attendant le livreur.

– Vous devriez dire un petit mot à chacun, m'a glissé Miss Peregrine à l'oreille.

Sans attendre ma réponse, elle s'est éclairci la gorge et a annoncé à l'assemblée que je voulais parler. Piégé, je me suis levé et j'ai improvisé maladroitement :

– Je suis super content que vous soyez là. Je ne sais pas si vous savez tous où mes parents avaient prévu de m'emmener ce soir, mais ce n'était pas terrible, comme endroit. Enfin...

J'ai hésité.

– Je veux dire, c'est sûrement bien pour les gens qui ont de vrais problèmes, mais... bref, vous m'avez sauvé les fesses, les gars.

Miss Peregrine a froncé les sourcils.

– C'est toi qui nous as sauvé... le derrière, a dit Bronwyn. C'est normal qu'on te rende la pareille.

– Merci. Quand vous êtes arrivés, j'ai cru que je rêvais ; parce que depuis que je vous ai rencontrés, c'était mon rêve de vous voir tous réunis ici. Mais c'est devenu réel, et j'espère que vous vous sentez autant les bienvenus que moi quand je suis venu habiter dans votre boucle.

J'ai baissé les yeux, soudain gêné.

– Donc, en gros, je suis ravi de vous voir, je vous aime, fin du discours.

– Nous aussi, on t'aime ! s'est écriée Claire, avant de sauter de son siège pour courir me serrer dans ses bras.

Olive et Bronwyn l'ont imitée, et bientôt, presque tout le monde m'enlaçait.

– On est tellement contents d'être ici, a gazouillé Claire.

– Et plus à l'Arpent du Diable, a ajouté Horace.

– On va bien s'amuser ! a chantonné Olive.

– Je suis désolée qu'on ait cassé un bout de ta maison, a murmuré Bronwyn.

– Comment ça, « on » ? a protesté Enoch.

– Je n'arrive plus à respirer, ai-je suffoqué. Vous me serrez trop fort !

Ils se sont écartés pour me permettre de reprendre mon souffle. Puis Hugh s'est faufilé entre eux et m'a tapoté la poitrine.

– Tu sais qu'on n'est pas *tous* là, n'est-ce pas ?

Une abeille solitaire tournait fébrilement autour de lui. Ses amis ont reculé pour lui faire de la place.

– Tu as dit que tu étais content qu'on soit *tous* là. Sauf que ce n'est pas vrai...

Il m'a fallu un moment pour comprendre de quoi il parlait, et j'ai eu honte.

– Je suis désolé, Hugh. Je ne voulais pas oublier Fiona. Il a fixé ses chaussettes à rayures.

– Parfois, j'ai l'impression qu'à part moi, tout le monde l'a oubliée.

Sa lèvre inférieure tremblait. Il a serré les poings pour contenir son émotion.

– Elle n'est pas morte, tu sais ?

– J'espère que non.

Il m'a fixé d'un air de défi.

– Elle n'est pas morte !

– OK.

– Elle me manque terriblement, Jacob.

– Elle nous manque à tous. Je ne voulais pas oublier de parler d'elle, et je ne l'ai pas oubliée.

– J'accepte tes excuses, a dit Hugh.

Il s'est essuyé les yeux, puis il a tourné les talons et quitté la pièce.

– Tu ne vas peut-être pas le croire, mais il y a du progrès, a commenté Millard.

– Il ne nous parle presque jamais, à aucun de nous, a expliqué Emma. Il est en colère, et il refuse de voir la vérité en face.

– Vous ne pensez pas que Fiona pourrait être en vie quelque part ?

– Ça me paraît assez improbable, a dit Millard.

Miss Peregrine a grimacé et posé un doigt sur ses lèvres. Elle nous avait rejoints sans faire de bruit, et nous a invités à resserrer les rangs

autour d'elle pour tenir un conciliabule.

– Nous avons fait passer le mot à toutes les boucles et communautés de particuliers avec lesquelles nous sommes en contact, a-t-elle chuchoté. Nous avons distribué des communiqués, des bulletins, des photos, des descriptions détaillées. J'ai même envoyé les pigeons éclaireurs de Miss Wren parcourir les forêts à sa recherche. Jusqu'à présent, sans succès.

Millard a soupiré.

– Si elle était vivante, elle nous aurait sûrement déjà contactés. On n'est pas très difficiles à trouver.

– Oui, c'est probable, ai-je admis. Mais est-ce que quelqu'un a essayé de chercher... euh...

– Son corps ? a complété Millard.

– Millard, voyons ! s'est insurgée la directrice.

– C'était malpoli ? Est-ce que j'aurais dû choisir un terme plus vague ?

– Parlez *plus doucement* ! a soufflé Miss Peregrine.

Millard n'était pas insensible, mais l'empathie n'était pas son fort. Il m'a exposé la situation :

– Fiona a fait une chute – probablement mortelle – dans la boucléménagerie de Miss Wren, qui s'est effondrée depuis. Si son corps était là-bas, on ne peut plus le récupérer.

– J'ai envisagé d'organiser une cérémonie à sa mémoire, a dit Miss Peregrine. Mais je ne peux pas aborder le sujet avec Hugh sans raviver son chagrin. Et je crains que si nous le bousculons trop...

– Il refuse même d'adopter de nouvelles abeilles, a signalé Millard. Il dit qu'il ne pourra pas vraiment les aimer si elles n'ont pas connu Fiona. Alors, il ne garde que celle-ci, qui n'est plus toute jeune...

– Bon... J'espère que le changement de décor lui fera du bien, ai-je dit.

Sur ces entrefaites, la sonnette de la porte d'entrée a retenti. J'ai accueilli cette distraction avec soulagement : l'ambiance commençait à devenir pesante.

Claire et Bronwyn ont voulu me suivre dans le couloir, mais Miss Peregrine les a rappelées à l'ordre :

– Pas question ! Vous n'êtes pas encore prêtes à parler aux normaux.

J'ai trouvé qu'elle exagérait, jusqu'à ce que j'ouvre la porte et que je découvre sur le seuil un mec du lycée, une pile de cartons de pizzas en équilibre précaire sur les bras.

– Quatre-vingt-quatorze soixante, a-t-il annoncé.

Puis il a levé les yeux et m’a reconnu.

– Tiens, Portman ! s’est-il exclamé, surpris.

– Salut, Justin.

Il s’appelait Justin Pamperton, mais tout le monde le surnommait Pampers. C’était un de ces skateurs accro à la fumette qui passaient leur temps à zoner sur les parkings extérieurs.

– Tu as l’air en forme, a-t-il observé. Ça va mieux ?

– De quoi tu parles ? lui ai-je demandé, même si je n’avais pas du tout envie d’entendre la réponse.

Je me suis dépêché de faire l’appoint. (J’étais allé me servir dans le tiroir à chaussettes de mes parents, où ils cachaient toujours quelques centaines de dollars.)

– Le bruit courait que tu avais pété un câble. Sans vouloir te vexer.

– Euh, non ! l’ai-je détrompé. Je vais bien.

Il a hoché la tête comme une figurine de pare-brise.

– Cool. Parce que j’avais entendu dire que...

Un rire a fusé dans la maison. Justin s’est arrêté au milieu de sa phrase, intrigué.

– Hey, man, tu fais une fête, là ?

Je lui ai pris les pizzas et j’ai plaqué les billets dans sa main.

– Un truc comme ça. Garde la monnaie.

– Avec des *filles* ?

Il a essayé de jeter un coup d’œil derrière moi, mais je me suis décalé pour lui barrer la vue.

– Je termine dans une heure. Je peux apporter des bières...

Je n’avais jamais souhaité aussi fort que quelqu’un quitte mon porche.

– Désolé, c’est... euh, un truc privé.

Il a paru impressionné.

– Tu assures, mon pote.

Il a levé une main pour frapper la mienne, puis il s’est aperçu que je ne pouvais pas à cause des pizzas. Il a serré le poing et l’a agité en l’air.

– À la semaine prochaine, Portman.

– La semaine prochaine ? Pourquoi ?

– Le *bahut*, mon frère ! Sur quelle planète tu vis ?

Sur ces mots, il est reparti en courant vers son scooter. Il a claqué la porte du caisson à pizzas et enfourché l'engin en secouant la tête, hilare.

[image]

Les conversations se sont tues à l'instant où on a distribué les parts de pizza. Pendant trois bonnes minutes, on n'a entendu que des bruits de mastication et des grognements satisfaits. J'ai profité de l'accalmie pour repenser à ce que m'avait dit Justin. Les cours recommençaient dans une semaine, et j'avais complètement zappé. Avant que mes parents décident que j'étais fou à lier et essaient de me faire interner, j'avais prévu de retourner au lycée. Mon plan était de rester à la maison le temps d'obtenir mon diplôme, puis de filer à Londres retrouver Emma et mes amis. Mais depuis, les amis que je pensais si lointains et le monde que je croyais inaccessible avaient atterri sur le pas de ma porte. En l'espace d'une nuit, tout avait changé. Les protégés de Miss Peregrine étaient désormais libres d'aller et venir comme ils le voulaient. Est-ce que je pourrais vraiment supporter des cours interminables, des repas à la cafétéria et des assemblées obligatoires tous les jours dans ces conditions ?

Peut-être pas, mais c'était une décision trop difficile à prendre à ce moment-là, la pizza sur les genoux, et la tête encore bourdonnante de toutes ces possibilités. Les cours ne recommençaient que dans une semaine. Ça me laissait du temps. Pour l'instant, je pouvais me contenter de manger en profitant de la compagnie de mes amis.

– C'est la meilleure nourriture du monde ! a déclaré Claire, une bouche pleine de fromage gluant. Je vais en manger tous les soirs.

– Pas si tu veux survivre plus d'une semaine, l'a prévenue Horace, qui retirait minutieusement les olives de sa tranche. Il y a plus de sodium là-dedans que dans toute la mer Morte.

– Tu as peur de grossir ? s'est esclaffé Enoch. Horace obèse, j'aimerais bien voir ça !

– J'ai peur d'être *ballonné*, a rectifié l'intéressé. Mes vêtements sont faits sur mesure, contrairement aux sacs de patates que vous portez.

Enoch a lorgné sa tenue : une chemise grise sans col sous un gilet noir, un pantalon noir élimé et des chaussures en cuir verni qui avaient perdu leur lustre depuis longtemps.

– Je les ai eues à *Pah-ree*, a-t-il dit avec un accent français exagéré. Je les tiens d'un homme élégant qui n'en avait plus besoin.

– D'un *mort*, a précisé Claire avec une grimace de dégoût.

– Les salons funéraires sont les meilleures boutiques d’occasion du monde, a assuré Enoch, en arrachant une énorme bouchée de pizza. Il suffit de récupérer les vêtements avant que leur occupant ne commence à suinter.

– Argh ! Tu me coupes l’appétit ! a râlé Horace en jetant son assiette sur la table basse.

– Ramassez ça et finissez-le ! l’a grondé Miss Peregrine. On ne gaspille pas la nourriture.

Il a repris son assiette en soupirant.

– Parfois, j’envie Nullings. Il pourrait prendre une centaine de livres sans que personne s’en aperçoive.

– Je suis assez svelte, pour votre information, a dit Millard. Une petite claque a retenti ; il venait de frapper son ventre nu.

– Venez toucher si vous ne me croyez pas.

– Non, merci.

– Pour l’amour des oiseaux, Millard, habillez-vous ! a commandé Miss Peregrine. Je vous ai déjà demandé mille fois de ne pas vous promener inutilement dévêtu.

– Quelle importance, si personne ne peut me voir ?

– C’est de mauvais goût.

– Mais il fait tellement chaud, ici !

– *Obéissez*, monsieur Nullings.

Millard s’est levé du canapé en pestant contre les âmes prudes. Il est revenu une minute plus tard, une serviette de bain nouée autour de la taille. Miss Peregrine, qui n’était toujours pas satisfaite, l’a aussitôt renvoyé. À son retour, il était couvert de vêtements dénichés dans mon placard : un pantalon en flanelle, un manteau, un foulard, un chapeau, des gants et des chaussures de randonnée.

– Millard, tu vas mourir de chaud ! s’est exclamée Bronwyn.

– Au moins personne n’aura à m’imaginer dans le plus simple appareil !

Sa remarque a eu l’effet désiré. Miss Peregrine, agacée, a déclaré qu’il était temps de faire une nouvelle ronde et quitté brusquement la pièce. Des rires ont fusé.

– Vous avez vu sa tête ? a ricané Enoch. Elle a failli te tuer, Nullings !

Les rapports entre les enfants et leur gouvernante avaient changé depuis la dernière fois que je les avais vus. Ils se comportaient comme des adolescents, et commençaient à contester son autorité. À quelques

exceptions près...

– Vous êtes grossiers ! s'est insurgée Claire. Arrêtez tout de suite !

– Vous ne trouvez pas que c'est fatigant d'être sermonné tout le temps, sur la moindre petite chose ? a râlé Millard.

– Une *petite chose* ! s'est exclamé Enoch, hilare. Millard dit qu'il a une petite... *ouille* !

Claire venait de lui mordre l'épaule avec sa bouche de derrière. Pendant qu'il frottait la zone douloureuse, elle a gazonné :

– Non, moi, je ne trouve pas ça fatigant ! Et c'est vrai que tu ne dois pas rester tout nu en compagnie d'autres personnes sans bonne raison.

– *Gnagnagna* ! a répliqué Millard, agacé. Est-ce que ça dérange quelqu'un d'autre ?

Toutes les filles ont levé la main. Il a soupiré.

– Eh bien, dans ce cas, je ferai l'effort d'être toujours entièrement vêtu, afin de n'incommoder personne avec les faits fondamentaux de la biologie.

[image]

On a parlé pendant une éternité. Nous avons tant de choses à nous raconter... Et nous avons retrouvé si vite nos petites habitudes que j'avais l'impression d'avoir quitté mes amis quelques jours plus tôt, alors que cela faisait presque six semaines qu'on ne s'était pas vus. Beaucoup de choses s'étaient passées dans l'intervalle – pour eux, du moins –, mais je n'avais reçu de leurs nouvelles que ponctuellement, dans les lettres qu'Emma m'avait envoyées.

Ils se sont relayés pour me raconter leurs aventures dans les boucles qu'ils avaient explorées grâce au Panloopticon. Ils n'étaient allés que dans des endroits déjà visités et jugés sans danger par les Ombrunes, car nul ne savait exactement ce qui se cachait derrière toutes les portes du Panloopticon.

Ils avaient gagné une boucle dans l'ancienne Mongolie, où un berger particulier qui parlait la langue des moutons menait son troupeau sans bâton ni chien, seulement au son de sa voix. Le voyage préféré d'Olive était une excursion dans les montagnes de l'Atlas, en Afrique du Nord, où, dans une petite ville, tous les particuliers pouvaient flotter comme elle. Des filets étaient tendus au-dessus de la cité afin que les gens n'aient pas à se lester. Pour se déplacer, ils rebondissaient d'un endroit à l'autre, tels des acrobates en apesanteur.

Il y avait aussi une boucle, en Amazonie, devenue un véritable spot touristique. C'était une cité fantastique, en pleine jungle, bâtie dans

les arbres. Les racines et les branches nouées ensemble formaient des routes, des ponts et des maisons. Ses habitants manipulaient les plantes de la même manière que Fiona, et Hugh avait trouvé cela si bouleversant qu'il avait regagné l'Arpent du Diable presque aussitôt.

– Il faisait chaud et les insectes étaient redoutables, m'a confié Millard, mais les gens étaient très gentils. Ils nous ont appris à fabriquer des médicaments formidables à partir de plantes.

– Et ils pêchent grâce à un poison spécial, qui assomme les poissons sans les tuer, a signalé Emma. Ainsi, ils ne sortent de l'eau que ceux qu'ils veulent consommer. C'est très intelligent.

– Nous avons fait plein d'autres voyages, a dit Bronwyn. Em, montre tes photos à Jacob !

Emma, qui était assise près de moi sur le canapé, s'est levée d'un bond et a couru fouiller dans ses bagages. Elle est revenue une minute plus tard, une pile de clichés à la main, et nous nous sommes rassemblés sous un lampadaire pour les regarder.

– Il n'y a pas longtemps que j'ai commencé à prendre des photos, et je tâtonne encore, s'est-elle excusée par avance.

– Ne sois pas aussi modeste, l'ai-je taquinée. Tu m'en as envoyé dans tes lettres, et elles étaient géniales.

– Oups ! J'avais oublié.

Emma était tout sauf vantarde, mais elle n'avait pas peur de se glorifier des choses qu'elle faisait bien. Ses réserves signifiaient donc qu'elle était exigeante avec elle-même. Et par chance – car j'ai du mal à feindre l'enthousiasme –, elle avait un vrai talent. Si la composition, le cadrage, l'exposition et tous les aspects techniques m'ont paru sympa (je ne suis pas un expert), c'était leur sujet qui les rendait vraiment intéressantes, et en même temps terribles.

Sur la première, on voyait une douzaine de personnes en tenues de l'époque victorienne poser, aussi nonchalamment que des pique-niqueurs, sur les toits de maisons qui semblaient avoir été écrasées par un géant en colère.

– Un tremblement de terre au Chili, a expliqué Emma. Imprimé sur du papier de mauvaise qualité, qui a souffert lorsque nous avons quitté la boucle.

Elle est passée à l'image suivante : un train déraillé, couché sur le flanc. Des enfants, probablement particuliers, étaient assis et debout autour, et ils souriaient comme s'ils s'amusaient follement.

– Une catastrophe ferroviaire, a commenté Millard. Le train transportait un produit chimique volatil, et quelques minutes après que cette photo a été prise, nous l'avons vu prendre feu et exploser.

C'était très impressionnant !

– Quel était le but de ces voyages ? ai-je voulu savoir. Ça me paraît beaucoup moins *fun* que de visiter une boucle en Amazonie.

– On aidait Sharon, a expliqué Millard. Tu te souviens de lui ? Le grand batelier masqué de l'Arpent du Diable ? L'ami des rats ?

– Je ne suis pas près de l'oublier...





– Il est en train de mettre au point une version améliorée de sa tournée des catastrophes, « Famine et flammes », en utilisant des boucles du Panloopticon, et il nous a demandé de tester un premier essai. En plus du tremblement de terre chilien et de la catastrophe ferroviaire, on est allés dans une ville au Portugal où il pleuvait du sang.

– Sérieusement ?

– Pas moi, a signalé Emma.

– Tu as bien fait, a dit Horace. Nos vêtements ont été

irréremédiablement tachés.

– J’ai l’impression que vous avez passé deux mois beaucoup plus excitants que moi. J’ai dû sortir de la maison environ six fois depuis la dernière fois que je vous ai vus.

– J’espère que ça va changer, a dit Bronwyn. J’ai toujours voulu voir l’Amérique, surtout au présent. Est-ce que la ville de New York est loin d’ici ?

– J’ai bien peur que oui.

– Oh, a-t-elle fait, déçue, en s’enfonçant dans les coussins du canapé.

– Moi, j’aimerais visiter Muncie, dans l’Indiana, a déclaré Olive. Le guide dit qu’on n’a rien vécu tant qu’on n’a pas vu Muncie.

– Quel guide ?

– *La planète du particulier : l’Amérique du Nord.*

Elle m’a tendu un livre à la couverture verte en lambeaux.

– C’est un guide de voyage pour les particuliers. Il a décerné à Muncie le titre de ville la plus normale d’Amérique six années de suite. Absolument moyenne à tous points de vue.

– Ce livre est une antiquité, l’a prévenue Millard. Je ne m’y fierais pas.

Olive l’a ignoré.

– Apparemment, rien d’inhabituel ou d’extraordinaire ne s’y est jamais produit. Jamais !

– On n’est pas tous aussi fascinés que toi par les gens normaux, lui a rappelé Horace. En plus, cette ville doit grouiller de touristes particuliers.

Olive, qui ne portait pas ses chaussures de plomb, a flotté au-dessus de la table basse jusqu’au canapé et laissé tomber le livre sur mes genoux. Il était ouvert à la page du seul établissement qui accueillait les particuliers dans les environs de Muncie : un hôtel nommé la Bouche du Clown, situé dans une boucle à la périphérie de la ville. Il s’agissait d’une pièce située dans la tête d’un clown en plâtre géant.

J’ai frissonné et laissé le livre se refermer.

– On n’a pas besoin d’aller jusqu’en Indiana pour trouver des endroits banals. Il y en a plein ici, à Englewood.

– Les autres peuvent faire ce qu’ils veulent, a affirmé Enoch. Moi, mon seul projet pour les semaines à venir est de dormir jusqu’à midi et d’enfoncer mes orteils dans le sable chaud.

– Pourquoi pas ? a dit Emma. Y a-t-il une plage près d’ici ?

- De l'autre côté de la rue. Ses yeux se sont éclairés.
- Je *déteste* les plages, a ronchonné Olive. Je ne peux jamais enlever mes saletés de chaussures en plomb, et ça me gâche tout le plaisir.
- On pourrait t'attacher à un rocher au bord de l'eau, a suggéré Claire.



– Fantastique !

Olive a récupéré *La planète du particulier* sur mes genoux, avant

d'aller boudier dans un coin du plafond.

– Je vais prendre un train pour Muncie et tant pis pour vous !

– Certainement pas, Olive ! a déclaré Miss Peregrine en entrant dans la pièce.

Je me suis demandé si elle avait épié notre conversation depuis le couloir au lieu de faire sa ronde.

– C'est vrai que vous avez mérité un peu de repos, les enfants, mais nous ne pouvons pas nous permettre de passer les prochaines semaines dans l'oisiveté. Nous avons des responsabilités.

– Quoi ! s'est exclamé Enoch. Vous aviez dit qu'on était en vacances. Je m'en souviens très bien.

– Des vacances *studieuses*. Il faut profiter des possibilités éducatives qui nous sont offertes ici.

Au mot *éducatives*, un chœur de grognements s'est élevé.

– Est-ce qu'on n'a déjà pas assez de leçons comme ça ? a pleurniché Olive. À force, mon cerveau risque d'exploser.

Miss Peregrine lui a lancé un regard d'avertissement et s'est avancée dignement au centre de la pièce.

– Je ne veux plus entendre une seule plainte ! Avec la liberté de mouvement extraordinaire qui vous a été donnée, vous serez des atouts précieux pour l'effort de reconstruction. Bien préparés, vous pourrez un jour devenir ambassadeurs auprès d'autres peuples particuliers. Explorateurs de nouveaux territoires et boucles. Planificateurs, cartographes, leaders et bâtisseurs. Ainsi, vous serez aussi essentiels à la reconstruction de notre monde que lorsque vous avez vaincu les Estres. N'est-ce pas ce que vous voulez ?

– Si, bien sûr, a dit Emma. Mais quel est le rapport avec les vacances ?

– Avant d'embrasser l'une de ces professions, vous devez apprendre à vous déplacer dans le monde. Au présent. En *Amérique*. Vous devez vous familiariser avec ses langues et ses coutumes, afin de pouvoir vous faire passer pour des gens normaux. Sans quoi, vous serez un danger pour vous et pour nous tous.

– Donc, vous voulez qu'on fasse... quoi ? a demandé Horace. Qu'on prenne des leçons de *normalité* ?

– Exactement. Je veux que vous appreniez le plus de choses possible pendant que vous êtes ici, au lieu de vous contenter de faire frire vos cerveaux au soleil. Et je connais un professeur très compétent.

Miss Peregrine s'est tournée vers moi et m'a souri.

- Monsieur Portman, accepteriez-vous le poste ?
- Moi ? Je ne suis pas vraiment un expert de ce qui est normal. Ce n'est pas par hasard si je me sens aussi à l'aise avec vous.
- Miss P. a raison, a approuvé Emma. Tu seras parfait pour ça. Tu as vécu ici toute ta vie. Tu as grandi en pensant que tu étais normal, mais tu es des nôtres.
- Eh bien... J'avais prévu de passer les prochaines semaines dans une cellule capitonnée. Mais puisque mon programme a changé, je devrais pouvoir vous apprendre deux ou trois choses...
- Des leçons de normalité ! s'est écriée Olive. Comme c'est amusant !
- Il y a un paquet de sujets à couvrir, ai-je signalé. Par quoi on commence ?
- Nous verrons cela demain matin, a dit Miss Peregrine. Il se fait tard, et nous avons besoin de lits.
- Elle avait raison : il était presque minuit, et mes amis avaient commencé leur journée dans l'Arpent du Diable vingt-trois heures (et cent trente et quelques années) plus tôt. Ils étaient épuisés, et moi aussi. J'ai trouvé des endroits où dormir pour tout le monde : dans les chambres d'amis, sur les canapés, dans un placard à balais tapissé de couvertures pour Enoch, qui avait une préférence pour les cocons douillets et le noir absolu. J'ai proposé le lit de mes parents à Miss Peregrine, qui a décliné :
- J'apprécie votre offre, mais il vaut mieux que Bronwyn et Miss Bloom le partagent. Je vais monter la garde ce soir.
- Elle m'a décoché un regard entendu qui signifiait « pas seulement sur la maison », et j'ai fait un effort surhumain pour ne pas lever les yeux au ciel.
- « Ne vous inquiétez pas, on y va lentement », ai-je failli lui répondre. Mais en quoi cela la regardait-elle ? J'étais tellement agacé qu'à la minute où elle est partie border Olive et Claire, je suis allé trouver Emma pour lui proposer de lui montrer ma chambre.
- Avec plaisir, a-t-elle accepté, avant de me suivre discrètement dans l'escalier.

[image]

Miss Peregrine chantait une berceuse aux enfants dans une chambre d'amis. Comme la plupart des berceuses des particuliers, celle-ci – l'histoire d'une fille qui aimait la compagnie des fantômes – était longue et lugubre. Nous avons donc un bon quart d'heure devant

nous avant que Miss P. se lance à la recherche d'Emma.

– C'est un peu le désordre, l'ai-je prévenue.

– Je vis dans un dortoir avec vingt-cinq filles depuis sept semaines. Ce n'est pas facile de me choquer.

J'ai ouvert la porte de ma chambre, allumé la lumière, et Emma est restée bouche bée.

– C'est quoi, tous ces trucs ?

– Ah, ai-je dit. Exact...

Je me suis demandé si je n'avais pas fait une erreur tactique. Je risquais de consacrer de longues minutes à lui expliquer ma chambre ; du temps qu'on aurait pu passer à s'embrasser.

Je n'avais pas des *trucs*. J'avais des *collections*. Et j'en avais beaucoup. Je ne me qualifierais pas de bordélique, et je n'étais pas un accumulateur compulsif, mais collectionner des choses m'avait permis de supporter la solitude quand j'étais enfant. Quand on a pour meilleur ami son grand-père de soixante-quinze ans, on passe beaucoup de temps à faire ce que font les personnes âgées. Notre loisir favori consistait à écumer les vide-greniers. (Grandpa Portman avait beau être un héros de guerre particulier et un chasseur de Sépulcreux hors-pair, peu de choses le faisaient vibrer autant qu'une bonne affaire.)

À chaque brocante, il m'autorisait à choisir une bricole coûtant moins de cinquante cents. Multipliez ça par plusieurs vide-greniers chaque samedi... C'est ainsi que j'avais amassé, en une dizaine d'années, une quantité impressionnante de vieux disques, de romans policiers bas de gamme aux couvertures ridicules, de cartes de baseball (même si je ne m'intéressais pas au baseball en tant que sport), de magazines *Mad*, et d'autres babioles insignifiantes, que j'avais disposées tels des trésors sur les étagères de ma chambre. Mes parents m'avaient souvent supplié de faire du tri et d'en jeter la plus grande partie. J'avais fait quelques tentatives timides, sans jamais aller très loin. Le reste de la maison était si grand, si moderne et dépeuplé que j'avais conçu une sorte d'horreur des espaces vides. Ma chambre étant la seule pièce de la maison sur laquelle j'avais un certain contrôle, je la préférais pleine. C'est pourquoi, en plus des étagères débordantes, j'avais tapissé un mur de cartes, du sol au plafond, et un autre de pochettes de vieux vinyles.

– Waouh. Tu aimes vraiment la musique !

Emma s'est détachée de moi et s'est dirigée vers les pochettes d'albums, qui recouvraient le mur telles des écailles de poisson. Je commençais à en vouloir à mon décor distrayant.

- Comme tout le monde, non ?
- Tout le monde ne tapisse pas ses murs avec.
- J'aime surtout les vieux trucs.
- Moi aussi. Je déteste ces nouveaux groupes, avec leurs guitares bruyantes et leurs longs cheveux...

Elle a pris *Meet the Beatles* ! et plissé le nez.

- Ce disque est sorti il y a au moins cinquante ans, lui ai-je signalé.
- C'est ça.

Elle a longé le mur en laissant une main traîner derrière elle, examinant le moindre objet.

- Il y a beaucoup de choses que j'ignore sur toi et que je voudrais savoir, a-t-elle avoué.

- Je comprends ce que tu veux dire. J'ai l'impression qu'on se connaît bien par certains côtés, mais pour le reste, c'est comme si on venait de se rencontrer.

- C'est normal : on était tous les deux très occupés à sauver notre peau et celle des Ombrunes... Mais maintenant, on a le temps.

On a le temps. À chaque fois que j'entendais ces mots, un petit frisson électrique traversait ma poitrine, le sentiment que tout était possible.

- Tu veux bien en mettre un ? m'a demandé Emma en montrant le mur d'albums. Celui que tu préfères.

- Je ne sais pas si j'ai un préféré. Il y en a tellement...

- J'ai envie de danser avec toi. Choisis un morceau sur lequel on peut danser.

Elle a souri et s'est remise à examiner mes collections. J'ai réfléchi un petit moment, puis mon choix s'est porté sur *Harvest Moon*, de Neil Young. J'ai sorti l'album de sa pochette, je l'ai placé sur la platine et j'ai descendu précautionneusement l'aiguille dans le silence entre le troisième et le quatrième morceau. Il y a eu un crépitement, puis la chanson titre a commencé, douce et mélancolique. J'espérais qu'Emma viendrait me rejoindre au centre de la pièce, où j'avais dégagé un peu d'espace pour danser, mais elle était tombée en arrêt devant mon mur de cartes. Il y en avait plusieurs couches superposées : des cartes du monde, des plans de villes, de métro, des cartes à trois volets récupérées dans de vieux *National Geographic*.

- C'est magnifique, Jacob.

- Je passais beaucoup de temps à imaginer que j'étais ailleurs, avant.

– Moi aussi, a-t-elle avoué.

Mon lit était poussé dans un angle de la pièce et entouré de cartes. Elle a grimpé sur la couette pour les examiner. Puis elle s'est retournée pour me regarder avec émerveillement.

– Parfois, je me souviens que tu n'as que seize ans, a-t-elle dit.

Vraiment seize ans. Et ça me tue.

– Pourquoi ?

– Je ne sais pas. C'est étrange. Tu n'as pas l'air d'avoir seulement seize ans.

– Et toi, tu n'as pas l'air d'en avoir quatre-vingt-dix-huit.

– Je n'ai que quatre-vingt-huit ans.

– Ah, alors si, tu les fais.

Elle a secoué la tête en riant, puis s'est retournée vers le mur.

– Descends, lui ai-je proposé. Viens danser avec moi.

Elle n'a pas paru m'entendre. Elle était arrivée devant la partie la plus ancienne de mon mur de cartes, celles que j'avais faites avec mon grand-père quand j'avais huit ou neuf ans. Nous avions passé d'innombrables journées d'été à les tracer, à inventer des légendes et des symboles, à ajouter des créatures étranges dans les marges. On dessinait sur tout et n'importe quoi : du papier millimétré jusqu'au kraft. Il nous arrivait de partir de rien, sur une page blanche, mais aussi d'utiliser des cartes réelles, que nous complétions avec des lieux de notre invention. Quand j'ai vu ce qu'Emma regardait, j'ai senti mon cœur sombrer.

– C'est l'écriture d'Abe ? J'ai acquiescé.

– On faisait des tas de projets ensemble. C'était mon meilleur ami.

– Le mien aussi...

Elle a tracé du doigt des mots qu'il avait écrits : *Lac Okeechobee*, puis s'est détournée de la carte et est descendue du lit.

– ... mais c'était il y a longtemps.

Emma s'est approchée de moi, a pris mes mains et posé sa tête sur mon épaule. Nous avons commencé à onduler au rythme de la musique.

– Je suis désolée. Ça m'a prise au dépourvu.

– Ce n'est pas grave. Vous avez été ensemble si longtemps. Et maintenant, tu viens ici...

Elle a secoué la tête. « Ne gâchons pas tout », me suis-je dit. Elle m'a enlacé. J'ai appuyé la joue contre son front.

– Est-ce que tu rêves encore que tu es ailleurs ? m’a-t-elle demandé.

– Plus maintenant. Pour la première fois depuis longtemps, je suis heureux où je suis.

– Moi aussi.

Elle a levé la tête et je l’ai embrassée.

Nous avons dansé en échangeant des baisers jusqu’à la fin du morceau. Puis nous avons continué un peu : nous n’étions pas prêts à ce que ce moment se termine. J’ai essayé d’oublier ce que j’avais ressenti quand elle avait parlé de mon grand-père. Elle traversait une épreuve, c’était normal... même si je ne comprenais pas trop ce qui lui arrivait.

« Pour l’instant, me suis-je dit, tout ce qui compte, c’est qu’on soit ensemble et en sécurité. » C’était déjà beaucoup. Aucune horloge n’égrenait plus les secondes qui lui restaient à vivre avant de se flétrir et de tomber en poussière. Il n’y avait plus de bombardiers semant la mort et le chaos autour de nous ; pas davantage de Sépulcreux en train de rôder derrière la porte. Je ne savais pas ce que l’avenir nous réservait, mais à ce moment-là, il me suffisait de croire que nous en avions un.

J’ai entendu Miss Peregrine parler en bas. Le moment était venu de nous séparer.

– À demain, m’a-t-elle glissé à l’oreille. Bonne nuit, Jacob.

Nous nous sommes embrassés une dernière fois ; un baiser qui m’a laissé tout électrisé. Puis Emma s’est faufilée dans le couloir, et pour la première fois depuis l’arrivée de mes amis, je me suis retrouvé seul.

[image]

J’ai eu du mal à trouver le sommeil cette nuit-là. C’était moins à cause des ronflements de Hugh, qui dormait sur une pile de couvertures dans ma chambre, que du bourdonnement dans ma tête, pleine d’incertitudes et de nouvelles perspectives excitantes. J’avais quitté l’Arpent du Diable pour revenir à la maison auprès de mes parents et terminer le lycée. Pour ça, j’étais prêt à endurer quelques années de plus à Englewood, même si j’étais certain de souffrir le martyre loin d’Emma et de mes amis, coincés dans leurs boucles de l’autre côté de l’Atlantique.

Mais tant de choses avaient changé en une nuit. Peut-être que je n’avais plus besoin d’attendre, en fait. Peut-être que je n’étais plus obligé de choisir entre les deux options : être particulier ou normal, une vie plutôt que l’autre... Je voulais les deux et j’en avais besoin, mais pas dans les mêmes proportions. Je ne me voyais pas poursuivre

une carrière, ni m'installer avec quelqu'un qui ne comprendrait pas qui j'étais. Et encore moins avoir des enfants à qui je devrais cacher la moitié de ma vie, comme l'avait fait mon grand-père.

Cela dit, je ne voulais pas non plus traîner toute ma vie une image de loser sans diplôme : difficile de mettre « dompteur de Sépulcreux » sur un CV. Et même si mes parents ne méritaient pas le prix des meilleurs parents du siècle, je ne me voyais pas les exclure de ma vie. Je ne voulais pas abandonner le monde normal au point de m'y sentir un jour étranger. Le monde des particuliers, tout merveilleux qu'il soit, est aussi terriblement stressant. Pour ne pas perdre la raison, je devais garder le contact avec ma vie normale. J'avais besoin de cet équilibre.

Mais peut-être que les deux prochaines années ne seraient pas aussi terribles que je l'avais imaginé. Peut-être que je pourrais vivre avec mes amis et Emma tout en gardant ma maison et ma famille. Peut-être même qu'Emma pourrait aller au lycée avec moi. Et les autres aussi, d'ailleurs. On assisterait aux cours ensemble, on déjeunerait ensemble, on irait ensemble aux bals. Quel meilleur endroit pour apprendre la vie et les habitudes des adolescents normaux que le lycée ? Au bout d'un semestre, mes amis pourraient sans difficulté se faire passer pour des gens normaux (même moi, j'avais appris à le faire). Nous retournerions à l'Arpent du Diable aussi souvent que nécessaire pour aider la cause, participer à la reconstruction des boucles et protéger le monde des particuliers des menaces futures.

Malheureusement, la clé de tout cela, c'était mes parents. Ils pouvaient faciliter les choses, ou bien les rendre impossibles.

J'aurais tellement aimé les voir côtoyer mes amis sans paniquer. Que ces derniers puissent se comporter naturellement en leur présence sans qu'ils se mettent soudain à hurler, au risque de nous attirer de graves ennuis.

Il existait sûrement un moyen de justifier leur présence ici, et leurs particularités.

Je me suis creusé la tête à la recherche du mensonge parfait : c'étaient des étudiants étrangers que j'avais rencontrés à Londres. Ils m'avaient sauvé la vie, m'avaient accueilli chez eux, et je voulais les remercier. (J'aimais cette idée, car elle n'était pas loin de la vérité.) C'étaient aussi des magiciens très doués, qui répétaient leur numéro à longueur de journée. Des maîtres de l'illusion. Leurs tours étaient si raffinés qu'il était impossible d'en découvrir les ficelles.

Oui, il existait peut-être un moyen... Et alors, tout serait tellement génial !

Mon cerveau, comme toujours, était une machine à fabriquer de

l'espoir.

Chapitre 2

Le lendemain matin, je me suis réveillé avec une boule au ventre, convaincu que tout cela n'était qu'un rêve. J'ai descendu l'escalier en me préparant à la déception qui m'attendait. Je n'aurais pas été surpris de trouver mes valises bouclées dans le hall, et mes oncles postés devant la porte pour m'empêcher de filer. Au lieu de quoi, j'ai été accueilli par une scène de bonheur domestique particulier.

Le rez-de-chaussée résonnait de conversations joyeuses, et il y flottait une délicieuse odeur de cuisine. Horace s'affairait devant le plan de travail pendant qu'Emma et Millard mettaient le couvert. Miss Peregrine ouvrait les fenêtres en sifflotant pour laisser entrer l'air frais du matin. Olive, Bronwyn et Claire jouaient dans le jardin. Bronwyn attrapait Olive par la taille et la lançait en l'air. Avec des éclats de rire, la fillette redescendait doucement, le poids de ses chaussures suffisant tout juste à compenser sa légèreté naturelle. Dans le salon, Hugh et Enoch, scotchés devant la télévision, regardaient une pub de lessive avec des airs émerveillés.

C'était le spectacle le plus accueillant que j'aurais pu imaginer, et je suis resté un long moment au pied de l'escalier pour en profiter incognito. En une nuit, mes amis avaient réussi à faire de ma maison un endroit plus joyeux et plus cosy qu'il ne l'avait été pendant toutes les années où j'y avais vécu avec mes parents.

– C'est gentil de nous rejoindre ! m'a lancé Miss Peregrine, m'arrachant à ma rêverie.

Emma s'est précipitée vers moi.

– Qu'est-ce qui ne va pas ? Tu as encore des vertiges ?

– Je profite juste du spectacle, ai-je répondu, avant de déposer un baiser sur ses lèvres.

Elle m'a enlacé et s'est dressée sur la pointe des pieds pour m'embrasser à son tour. Une vague de chaleur a envahi mon cerveau, et j'ai eu soudain l'impression de flotter à l'extérieur de mon corps. J'étais au plafond et je regardais d'en haut le beau visage de cette fille stupéfiante, mes amis, et la scène tout entière. Je me suis demandé par quel miracle il avait pu m'arriver quelque chose d'aussi fantastique.

Le baiser s'est achevé trop tôt à mon goût, mais assez tôt pour qu'aucun de nos amis n'en soit témoin. Bras dessus, bras dessous, Emma et moi nous sommes dirigés vers la cuisine.

– Depuis combien de temps vous êtes réveillés ? me suis-je enquis.

– Oh, ça fait des heures, a dit Millard, qui sortait de la cuisine avec un plat de petits sablés. On est en plein décalage de boucle.

J'ai noté qu'il était entièrement habillé. Il portait un pantalon couleur prune, un pull léger et une écharpe autour du cou.

– Je me suis occupé de sa tenue, a signalé Horace en sortant la tête de la cuisine. Il avait l'angoisse de la page blanche...

Horace lui-même portait un tablier sur une chemise blanche, une cravate et un pantalon de costume à plis. Il avait dû se lever très tôt pour repasser ses vêtements.

En m'excusant de leur fausser compagnie, j'ai filé dans le garage voir ma famille. J'avais un peu le trac en poussant la porte, mais j'ai été rassuré en voyant qu'ils dormaient encore, à l'endroit où je les avais laissés. C'est à peine s'ils avaient changé de position pendant la nuit. Puis une idée désagréable m'est venue. Je me suis approché de la voiture et j'ai tendu une main devant le nez de chacun pour m'assurer qu'ils respiraient toujours. Cette vérification faite, je suis allé rejoindre mes amis.

Ils étaient assis autour de la longue table rectangulaire en verre noir dans la salle à manger, une pièce que nous n'utilisions quasiment jamais. Dans mon esprit, elle était associée aux manières guindées et aux conversations désagréables des réunions de famille, ou aux conversations sérieuses avec mes parents. Ils m'y convoquaient pour me faire la leçon sur mes notes, mon attitude, mes amis – ou mon manque d'amis –, etc. Quelle agréable surprise de la voir pleine d'amis, de nourriture et de rires !

Je me suis assis à côté d'Emma. Horace a dévoilé de façon théâtrale les plats qu'il avait préparés.

– Ce matin, nous avons du *pain perdu*, des pommes de terre à la

royale, une farandole de viennoiseries et du porridge aux fruits caramélisés !

– Horace, tu t’es surpassé, a dit Bronwyn, la bouche pleine.

Après l’avoir remercié, nous avons rempli nos assiettes. J’étais tellement affamé qu’il m’a fallu plusieurs minutes avant de penser à demander d’où venaient les provisions.

– Il se peut qu’elles aient flotté depuis les étals d’un marché de l’autre côté de la rue, a dit Millard, l’air de rien.

J’ai arrêté de mâcher.

– Tu as *volé* tout ça ?

– Millard ! a grondé Miss Peregrine. Et si vous vous étiez fait prendre ?

– Impossible ! a affirmé l’intéressé. Je suis un maître chapardeur. C’est mon troisième talent le plus impressionnant, après mon intelligence exceptionnelle et ma mémoire quasi parfaite.

– Ils ont des caméras dans les magasins, maintenant, lui ai-je signalé. S’ils t’ont filmé, on risque d’avoir de gros problèmes.

– Ah..., a fait Millard.

Il a soudain paru fasciné par la tranche de pêche caramélisée au bout de sa fourchette.

– Très impressionnant, a ricané Enoch. Tu peux nous rappeler quel est ton *premier* talent le plus impressionnant, déjà ?

Miss Peregrine a posé ses couverts en argent et claqué dans ses doigts.

– Bien, les enfants ! Nous ajoutons le vol à la liste des choses à ne jamais faire subir aux gens normaux.

Tout le monde a grogné.

– Je suis sérieuse ! a-t-elle insisté. Si la police venait nous rendre visite, ce serait très préoccupant.

Enoch s’est affalé sur sa chaise.

– Le présent est tellement *fatigant*. Vous vous souvenez comme ces choses-là étaient faciles à régler dans la boucle ?

Il a tracé une ligne en travers de sa gorge.

– Krrrrrrrr ! Adieu, normal casse-pieds !

– Nous ne sommes plus à Cairnholm, a dit Miss Peregrine, et vous ne jouez pas à *Carnage au Village*. Ici, vos actes ont des conséquences réelles et permanentes.

– Je plaisantais, a ronchonné Enoch.

– Je suis sûre que non ! a sifflé Bronwyn.

Miss Peregrine a levé la main pour réclamer le silence.

– Quelle est la nouvelle règle ?

– On ne doit pas voler, ont ânonné les enfants, à contrecœur.

– Et... ?

Quelques secondes se sont écoulées. La directrice a froncé les sourcils.

– On ne doit pas tuer les normaux ? a tenté Olive.

– C'est exact. Vous ne pouvez tuer *personne* dans le présent.

– Même s'ils sont vraiment pénibles ? a demandé Hugh.

– Peu importe. Vous ne devez pas les tuer.

– Sans votre permission, a tenté Claire.

– Non, Claire, a dit Miss Peregrine d'un ton coupant. Pas du tout.

– Ah, d'accord.

J'aurais pu trouver cette conversation effrayante si je ne les avais pas aussi bien connus. Elle m'a surtout permis de mesurer l'ampleur des connaissances qu'ils allaient devoir absorber pour apprendre à vivre dans le présent. Et je me suis rappelé le rôle qu'on m'avait assigné.

– Quand est-ce que je vous donne votre première leçon de normalité ?

– Aujourd'hui ? a proposé Emma.

– Tout de suite ! a renchéri Bronwyn.

– Par quoi je commence ? Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

– Si tu nous faisais un petit compte rendu des cinquante dernières années ? a suggéré Millard. Histoire, politique, musique, culture populaire, progrès scientifiques et technologiques...

– Je pensais plutôt vous apprendre à parler comme si vous n'étiez pas en 1940 et à traverser la rue sans vous faire écraser.

– Oui, c'est important aussi, a-t-il convenu.

– J'ai envie de sortir, a annoncé Bronwyn. On est en Amérique depuis hier, et on n'a quasiment rien fait, à part patauger dans un marais puant et rouler dans un car toute la nuit.

– Moi aussi ! a approuvé Olive. Je veux voir une grande ville moderne. Et un aéroport. Et une usine à crayons ! J'ai lu un livre fascinant sur une usine à crayons...

– Du calme, est intervenue Miss Peregrine. Nous ne ferons pas de

grandes expéditions aujourd'hui. Il faut apprendre à marcher avant de pouvoir courir, et compte tenu de nos moyens de transport limités, une promenade à pied me semble une bonne idée. Monsieur Portman, existe-t-il un endroit peu peuplé près d'ici, que nous pourrions visiter ? Je voudrais éviter que les enfants entrent en contact avec trop de gens normaux avant de s'y être entraînés.

– Il y a la plage. C'est relativement désert en été.

– Parfait !

Elle a envoyé les enfants se préparer.

– Pensez aux protections contre le soleil, a-t-elle crié dans leur sillage. Des chapeaux ! Des parasols !

J'allais partir me changer, moi aussi, quand une soudaine vague de terreur m'a submergé.

– Qu'est-ce qu'on fait de ma famille ?

– On leur a administré assez de poussière pour qu'ils dorment jusqu'à la fin de l'après-midi. Mais juste au cas où, nous allons laisser quelqu'un ici pour les surveiller.

– D'accord... Mais ensuite ?

– Vous voulez dire, après leur réveil ?

– Ouais. Comment je suis censé leur expliquer... tout ça ? Elle a souri.

– Cela dépend entièrement de vous, monsieur Portman. Mais si vous voulez, nous pouvons réfléchir à une stratégie tout en marchant.

[image]

J'ai autorisé mes amis à fouiller dans les placards pour trouver des tenues de plage, et j'ai été un peu troublé de les voir revenir quelques minutes plus tard dans des vêtements modernes. Olive et Claire, qui n'avaient rien déniché à leur taille, s'étaient simplement équipées de chapeaux de soleil souples et de lunettes noires ; on aurait dit des célébrités se cachant des paparazzi. Millard ne portait rien, mais il s'était tartiné le visage et les épaules de crème solaire, ce qui le transformait en une espèce de silhouette floue. Bronwyn a émergé d'une chambre dans un haut à fleurs et un pantalon en lin souple. Enoch s'était dégotté un short de bain et un vieux tee-shirt, et Horace, très chic, portait un polo bleu et un pantalon en toile kaki, l'ourlet roulé au-dessus des chevilles. Hugh était le seul qui ne s'était pas changé. Toujours morose, il s'était porté volontaire pour rester surveiller mes parents. Je lui ai passé le téléphone de mon oncle, j'ai entré mon numéro de portable sur l'écran et je lui ai montré comment

m'appeler au cas où ils se réveilleraient.

Puis Miss Peregrine est entrée dans la pièce, et tout le monde a poussé des « ooh » et des « aahh ». Elle portait un haut à franges découvrant ses épaules, un pantalon corsaire à l'imprimé tropical, des lunettes de soleil d'aviateur, et un pare-soleil en plastique rose coiffait ses cheveux perpétuellement ébouriffés. C'était un peu déconcertant de la voir porter les vêtements de ma mère, mais elle semblait tout à fait normale, et je suppose que c'était le but.

– Vous avez l'air tellement moderne ! s'est émerveillée Olive.

– Et bizarre, a ajouté Enoch en plissant le nez.

– Nous devons devenir les maîtres du déguisement si nous voulons passer inaperçus, a répondu Miss Peregrine.

– Attention, Miss P., tous les célibataires vont vous courir après ! a lancé Emma en entrant.

– C'est *toi* qui dis ça ! s'est étranglée Bronwyn. Waouh ! Regardez, les gars !

Je me suis retourné, et mon souffle est resté coincé dans ma gorge. Emma portait une robe de bain dos nu qui lui arrivait à mi-cuisse. C'était loin d'être scandaleux, mais je ne l'avais jamais vue dans une tenue aussi révélatrice. (Elle avait de ces jambes ! *Mamma mia* !) J'avais beau savoir depuis que je l'avais rencontrée qu'Emma Bloom était terriblement jolie, j'ai dû faire un gros effort pour ne pas la dévorer des yeux.

– Oh, tais-toi ! s'est-elle défendue.

Puis elle m'a surpris en train de la regarder et m'a souri. Un sourire qui m'a remué de l'intérieur.

– Monsieur Portman ?

Je me suis tourné vers Miss Peregrine en m'efforçant de chasser mon sourire béat.

– Euh, ouais ?

– Êtes-vous prêt, ou êtes-vous plongé dans un état d'incapacité totale ?

– Non, ça va.

– Tu m'étonnes, a ricané Enoch.

Je lui ai donné un petit coup d'épaule, puis je suis allé ouvrir la porte d'entrée et j'ai conduit mes amis particuliers dans le monde.

[image]

Je vivais sur un étroit cordon littoral appelé Needle Key où

s'alignaient, sur une petite dizaine de kilomètres, des bars touristiques et des villas de bord de mer. Une rue sinueuse bordée de banians traversait l'île de part en part, et il y avait un pont à chaque extrémité. Un fossé d'une largeur de trois cents mètres environ, que l'on pouvait franchir sans mouiller sa chemise à marée basse, nous séparait de la terre ferme. Les maisons des riches faisaient face au golfe du Mexique ; les autres, dont la nôtre, regardaient vers Lemon Bay, une vue très agréable le matin, avec ses voiliers à la dérive et les hérons qui pêchaient leur petit déjeuner le long des berges. C'était un cadre tranquille et agréable pour grandir. J'aurais certainement dû l'apprécier davantage, mais j'avais passé mon enfance à combattre la sensation rampante que ma place était ailleurs. Que mon cerveau avait commencé à fondre, et que si je restais ici un jour de trop après avoir obtenu mon diplôme, il se liquéfierait complètement et s'écoulerait par mes oreilles.

Nous nous sommes tapis derrière une haie, au bout de mon allée, jusqu'à ce que toutes les voitures à portée d'oreille soient passées. Puis nous avons traversé la rue à la hâte pour rejoindre un sentier, intentionnellement négligé et encombré de broussailles pour le protéger des touristes. Au bout de quelques dizaines de mètres de mangrove, il débouchait sur l'attraction principale de Needle Key : une longue plage de sable blanc et le golfe vert émeraude s'ouvrant sur l'infini.

J'ai entendu mes amis pousser des exclamations de surprise. Ils avaient déjà vu des plages – ils avaient vécu presque toute leur vie sur une île –, mais rarement d'aussi jolies. Un tablier de sable blanc poudreux, bordé de palmiers frangés, s'incurvait doucement autour de l'eau aussi plate et calme que celle d'un lac. Les maisons géantes, qui s'alignaient tels des soldats sur toute la longueur de la Key, étaient bâties au-delà de la ligne d'onde de tempête ; autrement dit, assez loin de l'eau pour qu'en tournant légèrement la tête, on puisse s'imaginer qu'elles n'existaient pas. C'est pour profiter de cette vue imprenable qu'une vingtaine de milliers d'âmes vivaient dans cette ville au milieu de nulle part. Dans des moments comme celui-ci, avec le soleil au firmament et une brise légère chassant la chaleur, on ne pouvait que comprendre leur choix.

– Bonté divine, Jacob, a dit Miss Peregrine en emplissant ses poumons d'air. Quel petit paradis vous avez là.

– C'est le Pacifique ? a demandé Claire.

Enoch a pouffé.

– C'est le golfe du Mexique. Le Pacifique est de l'autre côté du continent.

Nous avons déambulé sur la plage. Les plus jeunes couraient autour de nous pour ramasser des coquillages, tandis que les autres profitaient simplement du paysage et du soleil. J'ai ralenti pour calquer mon pas sur celui d'Emma et je lui ai pris la main. Elle m'a regardé en souriant. On a soupiré en même temps, puis éclaté de rire.

Comme le sujet de la plage et de sa beauté s'est vite épuisé, j'ai interrogé mes amis sur leur vie dans l'Arpent du Diable. J'avais entendu parler de leurs excursions *via* le Panloopticon, mais je devinais qu'ils ne s'étaient pas contentés de voyager.

– Les voyages sont essentiels au développement personnel, a souligné Miss Peregrine. Même la personne la plus instruite est ignorante tant qu'elle n'a pas voyagé. Les enfants doivent apprendre que notre société n'est pas le centre de l'univers particulier.

Cependant, elle s'était efforcée de rétablir, avec l'aide des autres Ombrunes, un environnement stable dans l'Arpent du Diable pour leurs protégés. Comme mes amis, la plupart des enfants avaient été arrachés à des boucles où ils avaient vécu l'essentiel de leur vie. Depuis, certaines s'étaient effondrées, disparaissant à jamais. Beaucoup avaient perdu des amis dans les attaques des Sépulcreux, avaient été blessés, ou avaient subi divers traumatismes. Et même si l'Arpent du Diable, avec ses rues crasseuses, son chaos ambiant et son sinistre passé, n'était pas l'endroit idéal pour se remettre d'un choc, les Ombrunes avaient tenté d'en faire un lieu accueillant. Les enfants réfugiés, ainsi que les nombreux particuliers adultes qui avaient fui la campagne de terreur des Estres, y avaient trouvé de nouveaux foyers. Ils prenaient leurs repas ensemble, et fréquentaient même une sorte d'académie. On y organisait des conférences et des rencontres quotidiennes, animées par les Ombrunes quand elles étaient disponibles, ou par des adultes experts dans tel ou tel domaine.

– C'est parfois un peu ennuyeux, m'a confié Millard. Mais c'est agréable de côtoyer des érudits.

– Tu t'ennuies parce que tu es persuadé d'en savoir plus que les professeurs, l'a taquiné Bronwyn.

– C'est souvent le cas quand il ne s'agit pas d'Ombrunes, a confirmé Millard. Et les Ombrunes sont presque toujours occupées ces temps-ci.

Elles étaient occupées, m'a confié Miss Peregrine, par mille tâches désagréables, dont la plupart consistaient à réparer les dégâts causés par les Estres.

– Ils ont laissé un désordre épouvantable !

Il y avait le désordre au sens propre : les installations des Estres dévastées par les batailles, les boucles qu'ils avaient endommagées

sans les détruire complètement. Mais le plus préoccupant, c'étaient toutes les personnes brisées qu'ils avaient laissées derrière eux, tels les particuliers de l'Arpent du Diable accros à l'Ambroisie. Ces derniers avaient besoin d'un traitement pour rompre leur dépendance, mais tous ne l'acceptaient pas volontiers. Et bien sûr, on ne savait pas auxquels on pouvait faire confiance. Beaucoup avaient collaboré avec les Estres d'une manière ou d'une autre, certains sous la contrainte, d'autres de leur plein gré, avec plus ou moins de malveillance. Il fallait les juger. Le système judiciaire des particuliers, conçu pour traiter quelques cas par an, devait être étendu rapidement pour absorber des dizaines de procès. Ces derniers n'avaient pas encore commencé, et les accusés attendaient leur jugement dans la prison que Caul avait construite pour les victimes de ses cruelles expériences.

– Et quand nous ne nous occupons pas de toutes ces choses déplaisantes, a dit Miss Peregrine, le Conseil des Ombrunes tient des réunions. Des réunions toute la journée, des réunions pendant la nuit...

– À quel sujet ? ai-je voulu savoir.

– À propos de l'avenir, a-t-elle répondu avec raideur.

– L'autorité du Conseil est contestée, a déclaré Millard.

L'expression de Miss Peregrine s'est figée. Millard a continué sans s'en apercevoir :

– Certains particuliers veulent remettre en question la façon dont on est gouvernés. Ils affirment que le système des Ombrunes est dépassé. Que le monde a changé, et que l'on doit changer avec lui.

– Quelle bande de crétins ingrats ! s'est emporté Enoch. Moi, je dis qu'il faut les jeter en prison avec les traîtres.

– Certainement pas ! a tempéré Miss Peregrine. Les Ombrunes gouvernent par consentement populaire. Nous devons écouter ces gens, même si leurs idées ne sont pas toujours judicieuses.

– En quoi sont-ils en désaccord avec vous ?

– Premièrement, ils ne veulent plus vivre dans des boucles, a dit Emma.

– N'est-ce pas une obligation, pour la plupart des particuliers ?

– Si ! Sauf si l'on tentait de produire un effondrement de boucle à grande échelle, comme celui qui a remis à zéro nos horloges internes, a précisé Millard. Notre aventure a suscité un certain intérêt...

– Elle a rendu les gens envieux, a ajouté Emma. Si vous saviez ce que j'ai entendu quand j'ai dit qu'on venait passer quelque temps ici ! Ils étaient verts de jalousie.

– On aurait pu mourir dans l’effondrement de cette boucle, ai-je rappelé. C’est hyper dangereux.

– C’est vrai, a confirmé Millard. Du moins, jusqu’à ce que l’on comprenne mieux le phénomène. Si on arrivait à en faire une véritable science, il serait peut-être possible de recréer ce qui nous est arrivé en toute sécurité. *Peut-être.*

– Mais cela risque de prendre beaucoup de temps, a ajouté Miss Peregrine, et certains particuliers sont impatients. Ils sont si las de vivre dans une boucle qu’ils préféreraient prendre le risque de mourir.

– C’est de la folie pure, a commenté Horace. Je n’imaginais pas qu’il existait autant de particuliers stupides, jusqu’à ce qu’on se retrouve tous entassés dans l’Arpent, serrés comme des sardines.

– Ils ne sont pas aussi fous que les gens du Nouveau Monde, qui veulent s’intégrer dans la société des normaux, a souligné Emma.

La seule évocation de ce nom a fait soupirer Miss Peregrine.

– Ne me parlez pas de ces abrutis ! s’est exclamé Enoch. Ils s’imaginent que le monde est devenu un endroit si ouvert et si tolérant qu’on pourrait tranquillement sortir de nos cachettes. « Bonjour, le monde ! Nous sommes particuliers et fiers de l’être ! » Comme si on ne risquait pas tous de finir sur un bûcher, comme au bon vieux temps.

– Ils sont jeunes, les a excusés Miss Peregrine. Ils n’ont jamais connu de chasse aux sorcières, ni de vague de panique causée par des particuliers.

– Ils sont surtout dangereux, a dit Horace en se tordant les mains d’anxiété. Imaginez qu’ils commettent un acte imprudent...

– Il faudrait les emprisonner aussi, a tranché Enoch. Enfin, c’est mon avis.

– Et c’est pourquoi vous ne faites pas partie du Conseil, mon cher, a dit Miss Peregrine. Mais assez parlé de politique. C’est le dernier sujet que j’ai envie d’aborder par une aussi belle journée !

– C’est vrai ! a renchéri Emma. Je me demande pourquoi j’ai mis un maillot de bain, si on ne va pas dans l’eau !

– Le dernier arrivé est un œuf pourri ! a crié Bronwyn.

Elle est partie en courant, et les autres ont foncé derrière elle. Miss Peregrine et moi sommes restés en arrière. J’étais préoccupé et je n’avais pas très envie de me baigner. Quant à Miss Peregrine, malgré tous les problèmes dont elle m’avait fait part, elle ne paraissait pas inquiète. Elle avait du pain sur la planche, certes, mais ses soucis concernaient l’édification de la jeunesse, la guérison et la liberté. Et on

ne pouvait que s'en réjouir.

[image]

– Jacob, tu viens ?

Emma, au bord de l'eau, m'appelait en brandissant une étoile de mer. Plusieurs de mes amis jouaient à s'éclabousser dans les vagues ; les autres avaient plongé et nageaient déjà. En été, l'eau du Golfe était aussi chaude qu'une piscine ; rien à voir avec l'Atlantique tempétueux qui battait les falaises de Cairnholm. « C'est magnifique ! » criait Millard, dont le corps formait une silhouette en creux dans la mer. Olive aussi semblait s'amuser, même si elle s'enfonçait de dix centimètres dans le sable à chaque pas.

– Jacob ! a insisté Emma en me faisant signe de la rejoindre.

– Je suis en jean ! lui ai-je rappelé.

C'était une bonne raison, mais en vérité, les regarder s'amuser sur la plage suffisait à me combler de joie. La présence de mes amis chez moi était en train de me réconcilier avec ma vie en Floride. J'aurais voulu qu'ils puissent venir ici chaque fois qu'ils le souhaitent, pour profiter de ce bonheur simple, et peut-être y avait-il un moyen pour cela.

Je venais de trouver comment gérer la situation avec mes parents. C'était si évident que je me demandais pourquoi je n'y avais pas pensé plus tôt. Je n'avais pas besoin de mentir, en fait. Bien sûr, j'aurais pu inventer une histoire à peu près plausible, mais c'était risqué. Cela nous aurait obligés à rester en permanence sur nos gardes, de peur qu'ils ne découvrent la supercherie. Et puis, l'idée de leur cacher indéfiniment qui j'étais m'épuisait d'avance, surtout maintenant que mes vies normale et particulière s'étaient télescopées. J'avais aussi beaucoup réfléchi à ce qu'Emma m'avait dit, et convenu qu'il était tragique (et pathétique) que le propre fils d'Abraham Portman ne connaisse jamais la vie de son célèbre père. Mais le cœur du problème était ailleurs : mes parents n'étaient pas de mauvaises personnes. Je n'avais pas été maltraité ni négligé. C'est juste qu'ils ne me comprenaient pas. Et selon moi, ils méritaient qu'on les y aide.

Je leur dirais la vérité. Si je la révélais graduellement, en prenant des pincettes, peut-être que ce ne serait pas trop traumatisant pour eux. S'ils rencontraient mes amis dans un cadre calme, un par un, et ne découvriraient leurs particularités qu'après avoir fait leur connaissance, peut-être que ça marcherait. Pourquoi pas ? Mon père était père et fils de particuliers ! Si une personne normale pouvait comprendre, c'était bien lui. Quant à ma mère, si elle résistait, papa se chargerait de l'amadouer.

Alors, peut-être qu'enfin ils me croiraient et m'accepteraient tel que j'étais. Peut-être qu'on aurait enfin l'impression d'être une vraie famille.

Comme j'avais un peu le trac, j'ai décidé d'en parler d'abord à Miss Peregrine, en privé. Un troupeau de minuscules bécasseaux la suivait partout. Ils couraient derrière elle et lui picotaient les chevilles de leurs longs becs.

– Pschitt ! disait-elle en les chassant du pied. Je ne suis pas votre mère !

Ils ont reflué comme une vague, mais ont continué à la suivre.

– Les oiseaux vous adorent, ai-je constaté.

– En Grande-Bretagne, ils me respectent, et respectent mon espace intime. Ici, ils ont l'air littéralement dépendants. Allez, pschitt !

Elle les a chassés à nouveau et ils ont sauté dans l'eau.

– Vous vouliez me parler de quelque chose ?

– Oui. J'ai eu une idée : et si j'expliquais tout à mes parents ?

– Enoch, Millard, arrêtez de vous chamailler ! a-t-elle crié, les mains en porte-voix.

Puis elle s'est tournée vers moi.

– Et nous n'effaçons pas leurs souvenirs ?

– Avant d'en arriver à cette extrémité, j'aimerais faire un essai. Je sais que ça risque de ne pas marcher, mais si ça fonctionnait, les choses seraient tellement plus faciles.

Je m'attendais à ce qu'elle refuse tout net ; mais non.

– Ce serait faire exception à une règle bien établie, a-t-elle dit. Très peu de gens normaux dans le monde connaissent nos secrets. Il faudrait que le Conseil des Ombrunes accorde une dérogation. Il y a un processus d'initiation. Une cérémonie de prestation de serment. Une longue période probatoire...

– Donc, vous dites que ça n'en vaut pas la peine.

– Non. Je n'ai pas dit ça du tout.

– Vraiment ?

– Je dis juste que c'est compliqué. Mais dans le cas de vos parents, je pense que vous avez raison. Cela pourrait en valoir la peine.

– De quoi vous parlez ?

Horace était arrivé derrière nous. Moi qui espérais garder ça entre Miss Peregrine et moi, c'était raté.

– Je me demandais si je n'allais pas révéler la vérité à mes parents.

Pour voir s'ils peuvent gérer ça.

– Quoi ? *Pourquoi* ?

C'était davantage la réaction à laquelle je m'attendais.

– Je pense qu'ils méritent de savoir.

– Ils ont essayé de te faire interner ! m'a rappelé Enoch.

Les autres, voyant que nous étions engagés dans une discussion animée, étaient sortis de l'eau et s'étaient rassemblés autour de nous.

– Je sais ce qu'ils ont fait, ai-je dit, mais c'est parce qu'ils étaient inquiets pour moi. S'ils avaient su la vérité – et s'ils l'avaient acceptée –, ils n'auraient jamais réagi comme ça. Et puis, ça simplifierait tellement les choses. Vous pourriez venir me rendre visite n'importe quand, et moi pareil.

– Tu ne repars pas avec nous ? s'est étonnée Olive.

Les yeux d'Emma m'ont transpercé. Nous n'avions pas encore abordé ce sujet en tête à tête, et voilà que j'en discutais avec tout le monde.

– Je veux d'abord finir le lycée, ai-je expliqué. Mais si je me débrouille bien, on pourra se voir régulièrement pendant les deux prochaines années.

– C'est un très grand si, a observé Millard.

– Imaginez, ai-je insisté. Je pourrais vous rejoindre dans l'Arpent du Diable les week-ends, pour participer aux travaux de reconstruction, et vous pourriez venir ici chaque fois que vous voudriez, pour vous familiariser avec le monde normal. Et même aller au lycée avec moi, si ça vous dit...

J'ai regardé Emma à la dérobée. Elle avait les bras croisés et son expression était indéchiffrable.

– Aller à l'école avec des *normaux* ? a fait Olive, dubitative.

– On n'ouvre même pas la porte au livreur de pizzas, a rappelé Claire.

– Je vais vous apprendre.

– Ça me paraît de plus en plus tiré par les cheveux, a observé Horace.

– J'aimerais juste donner une chance à mes parents. Si ça ne marche pas...

– Si ça ne marche pas, Miss P. pourra effacer leurs souvenirs, a complété Emma.

Elle s'est approchée de moi et a passé son bras sous le mien.

– Ça ne vous paraît pas tragique que le propre fils d’Abe Portman ne sache pas qui était son père ? a-t-elle demandé.

Elle prenait ma défense. J’ai serré doucement son bras pour la remercier de son soutien.

– Tragique, mais nécessaire, a souligné Horace. On ne peut pas se fier à ses parents. À aucune personne normale. Ça m’angoisse rien que d’imaginer comment ils pourraient réagir. Ils pourraient tous nous dénoncer !

– Ils ne feraient pas ça, ai-je dit, même si une petite voix dans ma tête protestait : « En es-tu vraiment sûr ? »

– Si on faisait plutôt semblant d’être normaux en leur présence ? a suggéré Bronwyn. Comme ça, ils ne paniqueront pas.

– Je ne crois pas que ça soit possible.

– On n’a pas tous le privilège de pouvoir se faire passer pour des gens normaux, a rappelé Millard.

– Je déteste faire semblant, de toute façon, a grommelé Horace. Et si on restait nous-mêmes, et que Miss P. effaçait leurs souvenirs chaque soir ?

– Trop d’effacements de mémoire ramollit le cerveau des normaux, a prévenu Millard. Gémissements, bave, et tout le bazar.

Miss Peregrine a confirmé d’un signe de tête.

– Et s’ils partaient en vacances loin d’ici ? a suggéré Claire. Miss P. pourrait leur mettre cette idée dans la tête après avoir effacé leur mémoire, au moment où ils sont faciles à influencer.

– Ça réglerait provisoirement le problème, ai-je convenu. Mais que ferait-on après leur retour ?

– On les enfermera dans la cave, a proposé Enoch.

– C’est toi qu’on devrait enfermer ! a riposté Emma.

Nous nous sommes promenés au bord de l’eau. Les vagues nous léchaient les pieds, mes amis parlaient et plaisantaient pendant que je m’inquiétais. Je me faisais un sang d’encre et je leur faisais subir un stress inutile ; tout cela pour mes parents, qui ne m’avaient causé que du chagrin ces six derniers mois.

– Tout compte fait, c’est trop compliqué, ai-je affirmé à Miss Peregrine. Vous n’avez qu’à effacer leurs souvenirs, tout simplement.

– Si vous avez envie de leur parler, je crois que vous devriez essayer. Dire la vérité est souvent compliqué, mais le jeu en vaut presque toujours la chandelle.

– Vraiment ?

– Si cela semble fonctionner, j'irai demander l'accord du Conseil *a posteriori*. Si ce n'est pas le cas, je pense que nous le saurons assez vite.

– Fantastique ! s'est écriée Emma. Et maintenant qu'on a réglé ça...

Elle m'a tiré par le bras et entraîné vers l'eau.

– Il est temps d'aller nager !

Pris au dépourvu, je n'ai pas réussi à contrer son élan.

– Attends – non – mon téléphone !

Je l'ai sorti de ma poche de jean et je l'ai brandi au-dessus de ma tête juste avant de tomber dans l'eau, puis je l'ai lancé à Horace sur le rivage.

[image]

Emma m'a aspergé et s'est éloignée à la nage. Je l'ai suivie en riant. J'étais soudain follement heureux. Heureux d'être avec mes amis, les yeux éblouis par le soleil, barbotant près d'une jolie fille qui m'aimait bien. Qui *m'aimait* tout court, m'avait-elle dit un jour.

Le bonheur.

– Ne vous éloignez pas trop ! nous a crié Miss Peregrine.

Emma avait trouvé un banc de sable. Bien que loin du rivage, elle n'avait de l'eau que jusqu'à la taille. C'était le genre de surprises que nous réservait le Golfe, et que j'avais toujours adoré.

– Salut ! lui ai-je lancé en arrivant près d'elle, légèrement essoufflé.

– Tu te baignes toujours en blue-jeans ? m'a-t-elle demandé en souriant.

– Ben ouais. Comme tout le monde. C'est la dernière mode.

– Tu dis des bêtises.

– Non, sérieusement. C'est un tissu appelé le nanodenim, qui sèche en cinq secondes après que tu es sorti de l'eau.

– Vraiment ? C'est incroyable !

– Ça se plie tout seul, aussi.

Elle m'a regardé, les sourcils froncés.

– Tu es sérieux ?

– Et ça prépare le petit déjeuner.

Elle m'a éclaboussé.

– Ce n'est pas gentil de raconter des salades aux filles venues d'autres siècles !

– C’était tellement facile ! ai-je dit, avant de l’éclabousser en retour.
– En fait, je m’attendais à voir beaucoup plus de voitures volantes et d’assistants robots. Un pantalon robot, pas vraiment.
– Désolé. On a créé Internet à la place.
– C’est très décevant.
– Je sais. Je préférerais avoir des voitures volantes.
– Je veux dire que c’est décevant que tu sois devenu aussi menteur. J’avais de grands espoirs pour nous. Mais bon, tant pis.
– Il faut juste que je perde cette mauvaise habitude. Plus de mensonges, promis !

– Promis, promis ?
– Pose-moi une autre question. Je te promets de te dire la vérité.
– OK.
Elle a souri, écarté sa frange mouillée de ses yeux, et croisé les bras.
– Raconte-moi ton premier baiser.

J’ai rougi. J’aurais voulu disparaître sous l’eau pour cacher mon trouble, mais ce n’était pas vraiment possible : je devais respirer.

– Je l’ai bien cherché, j’imagine.
– Tu connais quasiment tous les détails de ma vie amoureuse. Ce n’est pas juste que je ne sache rien de la tienne.

– Il n’y a rien à savoir.
– Sornettes ! Même pas un baiser ?
J’ai jeté un coup d’œil autour de moi, à la recherche d’une diversion.

– Hem...
J’ai laissé ma bouche s’enfoncer sous la surface et marmonné une phrase qui est sortie sous forme de bulles. Emma a posé les mains sur l’eau. Au bout de quelques secondes, un léger sifflement s’est élevé, et l’air s’est rempli de vapeur.

– Dis-moi, ou je te fais bouillir !
Je me suis redressé brusquement.
– OK, OK, j’avoue ! Je suis sorti avec un top model qui travaillait dans l’aéronautique et avec deux jumelles qui ont décroché un prix pour leurs missions humanitaires et leur talent en matière d’amour exotique. Mais tu es beaucoup mieux qu’elles.

La vapeur avait enveloppé Emma. Lorsqu’elle s’est dissipée, elle n’était plus là.

– Emma ?

J'ai scruté l'eau autour de moi, inquiet.

– Emma !

Puis j'ai entendu un bruit d'éclaboussures derrière moi. J'ai pivoté et reçu une gerbe d'eau en pleine figure. Elle était là, et elle se moquait de moi.

– J'avais dit pas de mensonges !

– Tu m'as fait flipper ! ai-je protesté en m'essuyant les yeux.

– Tu ne vas pas me faire croire qu'un beau jeune homme comme toi n'a jamais embrassé une seule fille avant de me rencontrer.

– OK, une fois, ai-je admis. Mais ça ne vaut pas la peine d'en parler. Je crois que j'ai juste servi de cobaye.

– Tiens, tiens... Ça m'a l'air intéressant.

– Elle s'appelait Janine Wilkins. Elle m'a embrassé derrière les gradins, pendant la fête d'anniversaire de Melanie Shah, au Stardust Skate Center. Elle a dit qu'elle en avait marre d'être « vierge des baisers » et qu'elle voulait voir ce que ça faisait. Puis elle m'a fait jurer de garder le secret et m'a prévenu que si j'en parlais à quelqu'un, elle ferait courir la rumeur que je mouillais encore mon lit.

– Waouh ! Quelle traînée !

– Voilà, c'est toute mon histoire. Passionnant, non ?

Emma a hoché la tête, puis elle s'est allongée sur le dos et s'est laissée flotter sur l'eau. Le joyeux bavardage de nos amis montait et descendait avec le ressac.

– Jacob Portman, blanc comme neige, a-t-elle murmuré.

– Je, euh... ouais, ai-je marmonné, mal à l'aise. C'est une drôle de façon de le dire.

– Il n'y a pas de honte, tu sais.

– Je sais, ai-je affirmé, même si je n'en étais pas tout à fait sûr.

Tous les films, toutes les émissions de télé destinés aux adolescents sous-entendaient qu'être encore puceau au moment où l'on passe son permis de conduire était une tare inavouable. J'avais beau savoir que c'était idiot, c'est difficile de ne pas intérioriser des trucs qu'on entend aussi souvent.

– Cela signifie que tu fais attention à ton cœur, a dit Emma. J'apprécie.

Elle m'a regardé en coin.

– Et à ta place, je ne m'inquiétera pas. Je suis sûre que ce n'est

pas, euh...

Elle a promené un doigt sur l'eau ; une traînée de vapeur s'est élevée dans son sillage.

– ... un état permanent.

– Tu crois ? ai-je demandé, pris d'un léger frisson.

– L'avenir le dira.

Elle a laissé couler ses jambes, puis s'est redressée et m'a fixé d'un regard intense. Nos mains et nos pieds se sont rencontrés sous l'eau. Mais avant de pouvoir aller plus loin, on a entendu des cris et vu Miss Peregrine et Horace nous faire des signes depuis le rivage.

[image]

– C'est Hugh, m'a annoncé Horace en me tendant le téléphone, alors que je pataugeais encore dans l'eau.

J'ai pris l'appareil et je l'ai tenu le plus loin possible de mes cheveux dégoulinants.

– Allô ?

– Jacob ? Tes oncles se réveillent ! Tes parents aussi, je crois...

– J'arrive dans cinq minutes. Empêche-les de sortir.

– Je vais essayer, mais dépêche-toi. Je n'ai plus de poussière, et tes oncles sont méchants.

Tous ceux d'entre nous qui pouvaient courir ont sprinté. Bronwyn a pris Olive dans ses bras. Miss Peregrine, qui pouvait seulement marcher ou voler, nous a ordonné de ne pas l'attendre. En jetant un coup d'œil par-dessus mon épaule, je l'ai vue plonger dans les vagues. Quelques secondes plus tard, ses vêtements remontaient à la surface, tandis qu'elle jaillissait des flots sous sa forme d'oiseau et partait à tire-d'aile vers la maison. Comme à chaque fois que je la voyais changer de forme, j'ai eu envie d'applaudir et de pousser des vivats ; je me suis retenu de peur d'attirer l'attention.

Nous sommes arrivés chez moi en sueur, couverts de sable et haletants, mais je n'avais pas le temps de me nettoyer. On entendait les voix furieuses de mes oncles depuis l'allée. Il fallait s'occuper d'eux avant qu'un voisin s'inquiète et appelle les flics.

Aussitôt entré dans la maison, j'ai déverrouillé la porte du garage et commencé à m'excuser auprès d'eux. Désorientés et furieux, ils m'ont poussé brutalement pour faire irruption dans la maison. Miss Peregrine les attendait dans le couloir avec sa plume et son regard pénétrant. Elle a effacé leur mémoire si facilement que c'en était presque décevant. L'instant d'après, ils étaient doux comme des

agneaux, et leur esprit aussi malléable que de la pâte à modeler. Miss Peregrine m'a laissé leur parler. Je les ai fait asseoir au comptoir dans la cuisine, où traînaient encore les restes du petit déjeuner, et je leur ai affirmé que ces dernières vingt-quatre heures s'étaient déroulées sans aucun incident. Que j'étais en pleine possession de mes facultés mentales, et que mes parents s'étaient affolés pour rien après une erreur de diagnostic de mon nouveau psychiatre. Par précaution, j'ai ajouté que tous les Britanniques étranges qu'ils pourraient croiser dans les prochaines semaines – ou entendre au téléphone s'ils appelaient à la maison – étaient des parents éloignés du côté de papa, venus rendre hommage à mon cher grand-père défunt.

Oncle Bobby a répondu par des hochements de tête hypnotiques. Oncle Les ne cessait de murmurer « hum hum », tout en remplissant ses poches d'œufs brouillés. Je leur ai conseillé d'aller se coucher et de dormir un peu, puis j'ai appelé des taxis et je les ai renvoyés chez eux.

Le moment était venu de m'occuper de mes parents. J'ai demandé à Bronwyn de les transporter dans leur chambre à coucher, à l'étage, avant que l'effet de la poussière s'estompe. Je voulais éviter qu'ils se réveillent dans une voiture cabossée, entourés par les souvenirs du traumatisme de la nuit précédente. Elle les a déposés sur le lit et fermé la porte. Pendant une minute, j'ai arpenté le couloir, laissant des empreintes de pas sablonneux sur le tapis, cherchant anxieusement ce que j'allais leur dire.

Emma est apparue en haut de l'escalier.

– Salut ! a-t-elle chuchoté. Avant que tu y ailles, je voulais te dire quelque chose...

Je me suis avancé à sa rencontre ; elle a pris ma main dans les siennes.

– Ouais ?

– Tu lui plaisais.

– À qui ?

– À Janine Wilkins. Une fille ne perd pas sa virginité de baisers en embrassant n'importe qui.

– Je, euh...

Mon cerveau essayait en vain d'être à deux endroits différents.

– Tu te moques de moi, c'est ça ?

Elle a ri et a baissé les yeux.

– Oui. Enfin, non : je le pense vraiment. Mais je suis juste venue te souhaiter bonne chance.

– Merci.

– On est en bas, si tu as besoin de nous.

J'ai hoché la tête. Puis je l'ai embrassée. Elle a souri et s'est éclipsée.

[image]

Ils se sont réveillés doucement dans leur lit, tandis que le soleil filtrait à travers les volets. Assis sur une chaise, dans un coin de la chambre, je les regardais en me rongant les ongles, tout en m'efforçant de garder mon calme.

Ma mère a émergé la première. Elle a cligné des paupières, s'est frotté les yeux, puis elle s'est assise et s'est massé le cou en grognant. Elle ne savait pas qu'elle avait dormi pendant dix-huit heures dans une voiture. À ce régime-là, n'importe qui aurait eu la nuque endolorie.

Puis elle m'a vu et elle a froncé les sourcils.

– Chéri ? Qu'est-ce que tu fais là ?

– Je, euh... Je voulais juste vous expliquer certaines choses.

Elle a baissé les yeux et s'est aperçue qu'elle portait les mêmes vêtements que la veille. La confusion s'est peinte sur son visage.

– Quelle heure est-il ?

– Presque trois heures. Tout va bien.

– Non, a-t-elle protesté en promenant un regard dans la pièce.

Elle semblait tout près de céder à la panique. Je me suis levé. Elle a pointé un doigt sur moi.

– Ne bouge pas !

– Maman, calme-toi. Laisse-moi t'expliquer...

Elle m'a ignoré, comme si je n'étais pas vraiment là.

– Frank ! a-t-elle lancé en secouant mon père. Frank !

– Mmm.

Il s'est retourné. Elle l'a secoué de plus belle.

– Franklin !

Et voilà. C'était ma dernière chance. Le moment auquel je m'étais préparé. J'avais envisagé plusieurs entrées en matière, mais soudain, elles me semblaient toutes ridicules : trop brutales, trop bêtes. Quand mon père s'est assis et a commencé à se frotter les yeux, j'ai perdu mon sang-froid, convaincu que j'allais au casse-pipe.

Qu'importe. Prêt ou pas, je n'avais plus qu'à me jeter à l'eau.

– Maman, papa, il y a un truc qu'il faut que je vous dise...

Je me suis avancé jusqu'au pied de leur lit et j'ai pris la parole. Je

ne me rappelle pas exactement ce que je leur ai dit. J'avais l'impression de leur servir un baratin de représentant de commerce. J'ai essayé de leur expliquer comment les dernières paroles de mon grand-père, ses photos anciennes et la carte postale de Miss Peregrine m'avaient conduit jusqu'à la vieille maison de Cairnholm, où j'avais découvert tous les anciens amis d'Abe. Non seulement ces derniers étaient encore en vie, mais ils n'avaient pas vieilli. J'ai évité d'employer des termes tels que « boucle temporelle » et « pouvoirs » : ça me semblait trop tôt. Mais apparemment, cette version censurée de la vérité, combinée à mon trac, n'ont fait que leur prouver que j'avais perdu la raison. Plus je parlais, plus je les voyais s'éloigner physiquement de moi. Ma mère a remonté la couette sur ses épaules. La petite veine qui saillait sur le front de mon père quand il était stressé s'est mise à tressauter. Comme si ma folie était contagieuse.

Ma mère a fini par me couper la parole.

– Arrête ! a-t-elle crié. Je ne veux plus entendre ça.

– Mais c'est la vérité. S'il te plaît, laisse-moi au moins finir...

Elle a repoussé la couette et bondi hors du lit.

– On en a assez entendu ! Et on sait déjà ce qui s'est passé. La mort de ton grand-père t'a bouleversé. Tu as arrêté de prendre tes médicaments sans nous le dire.

Elle s'est mise à marcher de long en large dans la chambre, furieuse.

– On t'a envoyé au bout du monde au pire moment sur les conseils d'un charlatan, et tu as fait une dépression ! Il n'y a pas de honte à ça, mais on doit régler le problème honnêtement. D'accord ? Tu ne peux pas continuer à te cacher derrière ces... *histoires*.

J'ai tressailli comme si elle m'avait giflé.

– Vous ne me donnez même pas une chance.

– On t'en a donné cent, a objecté mon père.

– Non. Vous ne me croyez jamais.

– Bien sûr que non, a confirmé ma mère. Tu es un garçon solitaire qui a perdu quelqu'un d'important pour lui. Et comme par hasard, tu rencontres ces enfants « spéciaux » comme l'était ton grand-père, que tu es le seul à voir. Inutile de consulter un docteur pour faire un diagnostic. Tu as des amis imaginaires depuis l'âge de deux ans.

– Je n'ai jamais dit que j'étais le seul à les voir, ai-je protesté. Vous les avez rencontrés hier soir, dans l'allée.

Mes parents ont réagi comme s'ils avaient vu un fantôme. Peut-être avaient-ils occulté ce qui s'était passé la veille au soir. Ça arrive parfois, lorsqu'un évènement isolé est en totale contradiction avec

l'idée qu'une personne se fait de la réalité.

– De quoi tu parles ? a demandé ma mère d'une voix chevrotante.

J'ai songé que je n'avais plus d'autre choix que de leur présenter mes amis.

– Est-ce que vous voulez les rencontrer à nouveau ? leur ai-je proposé.

– Jacob ! a fait mon père sur le ton de l'avertissement.

– Ils sont là. Je vous promets qu'ils ne sont pas dangereux. Juste... soyez cool, OK ?

J'ai ouvert la porte et fait entrer Emma dans la chambre. Elle a eu tout juste le temps de dire « Bonjour, monsieur et madame Portman », que ma mère s'est mise à hurler. Miss Peregrine et Bronwyn ont accouru.

– Que se passe-t-il ? a demandé Miss Peregrine.

Ma mère l'a poussée brutalement. Elle a *poussé* Miss Peregrine !

– Sortez ! **SORTEZ !**

J'ai vu que Bronwyn se retenait d'attraper ma mère pour la jeter contre un mur.

– Maryann, calme-toi ! a crié mon père.

– Ils ne te feront aucun mal, ai-je tenté de la rassurer.

J'ai voulu l'attraper par les épaules, mais elle s'est dégaîée et s'est enfuie de la chambre.

– Maryann ! a crié à nouveau mon père.

Quand il a voulu courir derrière elle, Bronwyn l'a attrapé par les bras. À cause de la poussière, il était encore trop groggy pour résister.

J'ai poursuivi ma mère dans l'escalier. Elle a foncé dans la cuisine et attrapé un couteau de boucher. Mes autres amis sont sortis de leurs cachettes. Alors qu'elle reculait contre le réfrigérateur en agitant le couteau, ils se sont postés en cercle autour d'elle, hors d'atteinte de la lame.

– Calmez-vous, madame Portman, a dit Emma. On ne vous veut aucun mal.

– Ne vous approchez pas de moi ! a hurlé ma mère. Oh mon Dieu ! Oh mon Dieu !

Était-ce d'avoir vu Olive ramper vers elle au plafond – elle était allée chercher un filet de pêche dans le garage et voulait le laisser tomber sur ma mère –, ou d'avoir entendu la voix de Millard au-dessus d'un peignoir vide qui flottait dans l'air ? Finalement, ma mère s'est

évanouie. Le couteau a atterri sur le carrelage dans un bruit métallique, et elle s'est affaissée à côté. C'était un spectacle si pitoyable que j'ai détourné le regard.

En haut, mon père l'appelait en criant. Il devait croire qu'on l'avait tuée.

– On reste avec elle, m'a dit Emma. Va le voir.

Du pied, j'ai envoyé le couteau glisser sous un meuble, au cas où ma mère serait revenue à elle. Emma, Horace, Hugh et Millard l'ont soulevée et transportée jusqu'au canapé. Comme je ne pouvais pas faire grand-chose de plus, j'ai foncé à l'étage.

Mon père était accroupi dans un coin de la chambre, un oreiller devant lui. Bronwyn montait la garde dans l'embrasure de la porte, les bras écartés, prête à l'intercepter s'il essayait de fuir.

Quand il m'a aperçu, il m'a décoché un regard glacial.

– Où est-elle ? m'a-t-il demandé. Qu'est-ce qu'ils lui ont fait ?

– Maman va bien. Elle dort.

Il a secoué la tête.

– Elle ne s'en remettra jamais.

– Si. Miss Peregrine a le pouvoir d'effacer certains souvenirs. Elle ne se souviendra de rien.

– Et tes oncles ?

– Pareil pour eux.

Sur ces entrefaites, Miss Peregrine est arrivée.

– Monsieur Portman. Comment vous sentez-vous ?

Mon père l'a ignorée. Il a gardé les yeux fixés sur moi.

– Comment as-tu osé ? a-t-il craché. Comment as-tu pu faire entrer *ces gens-là* dans notre maison ?

– Ils sont venus pour m'aider. Pour vous convaincre que je ne suis pas fou.

– Vous n'avez pas le droit de faire ça, a-t-il enchaîné à l'intention de Miss Peregrine. Débarquer dans la vie des gens. Terroriser tout le monde. Effacer ce que vous voulez. Ce n'est pas juste.

– Il semblerait que la vérité soit insupportable pour votre épouse, pour le moment en tout cas, a-t-elle répondu. Mais Jacob espérait que ce serait différent pour vous.

Papa s'est levé lentement. Ses mains pendaient sur ses flancs. Il avait l'air hostile, mais résigné.

– Eh bien vas-y, je t'écoute, m'a-t-il lancé.

Miss Peregrine m'a interrogé du regard : « Ça va aller ? » J'ai hoché la tête.

– Nous serons dans le couloir, a-t-elle dit simplement.

Sur ces mots, elle est sortie avec Bronwyn, et elles ont refermé la porte derrière elles.

[image]

J'ai parlé longuement. Je me suis assis sur le bord du lit, tandis que papa prenait place sur une chaise, dans un coin de la pièce. Il avait les yeux baissés et les épaules voûtées, comme un enfant qui se fait réprimander. Je ne me suis pas laissé influencer par son attitude. J'ai recommencé mon histoire depuis le début, et cette fois, j'étais calme.

Je lui ai expliqué ce que j'avais trouvé sur l'île. Comment j'avais rencontré les enfants particuliers et découvert que j'étais l'un d'eux. Je lui ai même parlé du Sépulcreux, sans entrer dans les détails de ce qui avait suivi, des batailles que nous avions livrées, et de la Bibliothèque des Âmes. Je ne lui ai pas parlé non plus des frères maléfiques de Miss Peregrine. Il suffisait pour l'instant qu'il sache qui était son père, et qui j'étais.

Quand je me suis tu, il n'avait pas ouvert la bouche depuis plusieurs minutes. Il n'avait plus l'air effrayé. Juste triste.

– Alors ? lui ai-je demandé.

– J'aurais dû le savoir, a-t-il soupiré. Cette complicité qu'il y avait entre ton grand-père et toi... Comme si vous possédiez un langage secret.

Il a hoché la tête doucement, pour lui-même.

– J'aurais dû le savoir. Je pense qu'une part de moi le savait.

– Qu'est-ce que tu veux dire ? Tu étais au courant pour Grandpa, mais pas pour moi ?

– Oui. Enfin, non. Ah, bon sang ! Je n'en sais rien.

Il me fixait comme s'il essayait de voir à travers un brouillard.

– Je pense que je le savais, mais que je n'ai jamais voulu le croire.

– Il te l'a dit ?

– Il me semble qu'il a essayé, une fois. Mais j'ai dû bloquer ce souvenir, ou quelqu'un me l'a volé. Mais hier soir...

Il s'est tapoté le front.

– Le fait de voir ces gens, ça a ouvert une espèce de porte dans mon cerveau.

À présent, c'était lui qui parlait et moi qui l'écoutais.

– J'avais environ dix ans quand c'est arrivé. Ton grand-père faisait toujours de longs voyages d'affaires. Il s'absentait pendant des semaines. J'aurais adoré partir avec lui, et je l'avais imploré des dizaines de fois de m'emmener, mais il avait toujours refusé. Jusqu'à ce jour-là. Ce jour-là, il a dit oui.

Mon père s'est levé et s'est mis à arpenter la chambre, comme si ce souvenir lui donnait de l'énergie à brûler.

– On est allés en voiture jusque... je ne sais plus où exactement. Quelque part au nord de la Floride ou de la Géorgie. On s'est arrêtés en chemin pour prendre un de ses associés. Je le connaissais : il était venu à la maison une fois ou deux. Un Noir qui avait en permanence un cigare aux lèvres. Abe l'appelait H. H tout court. Bref, il avait été très gentil avec moi les autres fois, mais là, il était bizarre. Il n'arrêtait pas de me regarder. Plusieurs fois, je l'ai entendu demander à papa : « Tu es bien sûr de ce que tu fais ? »

Quand la nuit est tombée, nous nous sommes arrêtés dans un vieux motel miteux. Et en plein milieu de la nuit, papa m'a réveillé. Il avait peur. Il m'a dit « Frankie, prends tes affaires », et il m'a fait monter en vitesse dans la voiture. J'étais toujours en pyjama, et maintenant j'avais peur, moi aussi. Parce que rien n'effrayait mon père. *Rien*.

Il a marqué une pause avant d'enchaîner :

– Alors, on a quitté ce parking comme si on avait des zombies aux trousses, et deux ou trois blocs plus loin – *whoom* – la voiture a fait une embardée. On aurait dit qu'un truc nous avait percutés sur le côté, sauf qu'il n'y avait pas d'autres véhicules autour de nous. Papa a freiné brusquement, il a sauté de la voiture et il m'a crié : « Baisse-toi Frankie, il ne faut pas qu'on te voie ». Mais j'étais incapable de le quitter du regard. Deux secondes plus tard, je l'ai vu voler en l'air. Puis il s'est mis à faire des bruits horribles avec sa gorge, comme un animal, et il est redescendu à terre. Et là, j'ai vu ses yeux dans les phares de la voiture. Ils étaient totalement révoltés, tout blancs, et ses vêtements étaient couverts d'une espèce de truc noir gluant. Paniqué, je suis sorti de la voiture et je me suis mis à courir ; j'ai foncé tout droit dans un champ de maïs, sans regarder derrière moi...

Je crois que j'ai dû m'évanouir à un moment, parce que je me suis réveillé dans un lit, dans une chambre de motel. Mon père était là, avec H et deux ou trois autres personnes. Et ils avaient l'air vraiment bizarres. Ils étaient tous couverts de terre et de sang, et l'odeur... mon Dieu, cette odeur ! Et l'un d'eux – je ne l'oublierai jamais – n'avait pas de visage. Juste un masque de peau. J'étais terrifié. À tel point que je n'osais même pas crier. Papa m'a dit : « C'est bon, Frankie, n'aie pas

peur, cette dame va te parler... » Et la femme en question lui ressemblait un peu, à elle...

Dans l'intervalle, Miss Peregrine avait entrouvert la porte et passé le buste dans la pièce. Mon père l'a désignée d'un geste avant de reprendre :

– Elle m'a fait quelque chose, si bien que le lendemain, j'avais presque tout oublié. Comme si c'était juste un mauvais rêve. Après ça, mon père ne m'en a plus jamais parlé.

– Elle était censée effacer vos souvenirs, a dit Miss Peregrine. J'ai l'impression qu'elle n'a pas tout à fait fini le travail.

– J'aurais préféré qu'elle le termine. J'ai fait des cauchemars pendant des années. À un moment, j'ai vraiment cru que je perdais la tête. C'est sûrement mon père qui lui avait demandé de ne pas me débarrasser complètement de mes souvenirs. Je trouve ça un peu sadique de faire ça à un enfant, mais bon... Je pense qu'au fond de lui, il voulait que je sache.

Il a secoué la tête.

– C'était comme un... un tableau noir qu'on aurait juste essuyé. En plissant les yeux, on pouvait encore lire un peu. Sauf que je ne voulais pas voir. Je ne voulais pas savoir. Parce que je ne voulais *vraiment* pas que mon père soit... comme ça.

– Tu voulais qu'il soit normal.

– Exact ! s'est-il exclamé, comme si j'avais enfin compris.

– Eh bien, il ne l'était pas. Et moi non plus.

– Non, apparemment.

Il a arrêté de faire les cent pas et s'est assis au bord du lit, le plus loin possible de moi.

– Votre fils est un jeune homme très courageux et très doué, a dit Miss Peregrine d'un ton glacial. Vous devriez être fier de lui.

Mon père a murmuré quelque chose que je n'ai pas entendu. Je lui ai demandé de répéter. Quand il a levé la tête, ses yeux étaient pleins d'une expression nouvelle, qui n'était pas là un instant plus tôt. De l'aversion.

– Tu as fait un choix.

– Ce n'est pas un choix, ai-je protesté. C'est ce que je suis.

– Non. Tu les as choisis. Tu as choisi ces *gens* plutôt que nous.

– Ce n'est pas nécessairement comme tu le dis : les uns *ou* les autres. On peut coexister.

– Va dire ça à ta mère, qui hurle comme une folle ! Dis-le à tes

oncles, qui sont... où ça, d'ailleurs ? Qu'est-ce que tu leur as fait ?

– Ne t'inquiète pas, ils vont bien.

– Rien ne va BIEN ! a-t-il beuglé en bondissant soudainement sur ses pieds. Tu as tout détruit !

Miss Peregrine, qui s'était attardée près de la porte, est revenue précipitamment dans la pièce, suivie de Bronwyn.

– Asseyez-vous, monsieur Portman...

– Non ! Je ne vivrai pas dans une maison de fous ! Je n'imposerai pas cette *folie* à ma famille !

– Ça pourrait fonctionner, ai-je insisté. Je t'assure que...

Il s'est précipité vers moi, et un instant, j'ai cru qu'il allait me frapper. Mais il s'est arrêté avant.

– J'ai fait mon choix, Jacob. Il y a longtemps. Et maintenant, tu as fait le tien.

Nous étions poitrine contre poitrine. Mon père avait le visage cramoisi et il respirait difficilement.

– Je suis toujours ton fils, ai-je chuchoté.

Il avait les mâchoires crispées, mais j'ai vu sa lèvre trembler, comme s'il voulait parler. Puis il s'est ravisé et il est retourné s'asseoir sur sa chaise, la tête dans les mains. Le silence a plané un instant ; on n'entendait plus que son souffle irrégulier, saccadé.

– Dis-moi ce que tu veux, ai-je finalement lâché.

Il a levé la tête sans me regarder. Puis il a pressé un doigt sur sa tempe.

– Allez-y, a-t-il dit d'une voix rauque. Effacez. C'est ce que vous alliez faire, de toute façon.

J'ai senti le désespoir m'envahir.

– Pas si tu ne veux pas qu'on le fasse. Pas si tu penses...

– C'est ce que je veux, a-t-il dit en regardant Miss Peregrine. Mais cette fois, allez jusqu'au bout.

Il s'est renversé sur le dossier de la chaise, tout mou, et ses yeux se sont comme éteints. Miss Peregrine m'a regardé.

J'ai senti mon corps s'engourdir de la tête aux pieds. J'ai hoché la tête à son intention, puis j'ai quitté la pièce.

[image]

Emma m'a arrêté alors que je descendais les marches quatre à quatre.

– Ça va ? Je n'ai pas entendu ce qui s'est passé.

– Très bien.

Ce n'était pas vrai, mais je n'étais pas prêt à en discuter.

– Jacob, s'il te plaît, parle-moi.

– Pas maintenant. Désolé.

J'avais un besoin terrible d'être seul. Ou plus exactement, j'avais besoin de hurler à tue-tête par la fenêtre d'une voiture roulant à tombeau ouvert.

Emma m'a laissé partir. Je ne me suis pas retourné ; je ne voulais pas voir son expression. J'ai dépassé en courant ma mère recroquevillée sur le canapé et mes amis en plein conciliabule. J'ai attrapé au vol les clés de la voiture dans le saladier en bois sur le comptoir de la cuisine, je suis entré dans le garage et j'ai abattu la main sur le bouton de la porte coulissante. Elle a émis un grincement douloureux en essayant de s'ouvrir, mais le pare-chocs arrière de la voiture était coincé dedans. Peu après, le moteur a lâché et s'est tu. J'ai poussé un juron et balancé un violent coup de pied dans la chose la plus proche de moi : une vieille télé à tube cathodique remisee sous l'établi. Mon pied nu a traversé l'arrière, des éclats de plastique ont volé, et mon pied blessé s'est engourdi. Après m'être dégagé tant bien que mal, je suis sorti en boitant dans le jardin par la porte latérale et j'ai hurlé en direction des arbres.

La colère qui bouillonnait dans ma poitrine a un peu diminué d'intensité.

J'ai contourné la maison, traversé la pelouse de derrière et descendu le petit ponton en bois gauchi par le soleil qui donnait sur la baie. Mes parents ne possédaient pas de bateau, même pas un canoë. Je n'allais généralement sur le ponton que pour m'asseoir à l'extrémité, tremper mes pieds dans l'eau brune et broyer du noir. C'est ce que j'ai fait.

Au bout d'une minute ou deux, j'ai entendu des bruits de pas sur les planches. J'étais prêt à me tourner et à aboyer à l'indésirable d'aller en enfer, mais la démarche légèrement claudicante de Miss Peregrine l'a trahie, et je ne pouvais décidément pas être grossier avec elle.

– Attention aux clous, lui ai-je dit sans me retourner.

– Merci. Puis-je m'asseoir ?

J'ai haussé les épaules sans quitter l'eau des yeux. Le moteur d'un bateau a toussoté quelque part dans le lointain.

– C'est fait, a-t-elle dit. Ils sont dans un état très influençable, prêts à recevoir des informations. Qu'aimeriez-vous que je leur dise ?

– Je m'en fiche.

Quelques secondes ont passé. Miss Peregrine s'est assise sur le ponton près de moi.

– Quand j'avais votre âge, m'a-t-elle confié, j'ai essayé quelque chose de semblable avec mes parents.

– Miss Peregrine, je n'ai vraiment pas envie de parler en ce moment.

– Dans ce cas, écoutez-moi.

Je me suis rendu. Parfois, il était inutile de discuter avec elle.

– J'avais passé plusieurs années loin de chez moi, a-t-elle commencé. J'étudiais à l'académie d'Ombrunes de Miss Avocette, quand je me suis rappelé que j'avais encore une mère et un père. J'ai eu envie de les revoir. Comme il s'était écoulé beaucoup de temps depuis que j'avais eu mes ailes et qu'ils m'avaient chassée de la maison, j'espérais qu'ils avaient changé d'avis. Qu'ils me verraient comme une personne et comme leur fille, et non plus comme une aberration répugnante.

Elle a marqué une pause avant de reprendre :

– Je les ai retrouvés dans un taudis, à l'extérieur de notre village. Ils avaient été exclus à cause de moi, et même leurs anciens amis ne voulaient plus les fréquenter. Tout le monde les soupçonnait d'être des suppôts du diable. J'ai essayé de regagner leur affection, mais ils me craignaient plus qu'ils ne m'aimaient. À la fin, ma mère a maudit le jour de ma naissance et mon père m'a chassée de la maison avec un fer à repasser sorti du feu. Des années plus tard, j'ai appris qu'ils étaient morts. Ils avaient cousu des pierres dans leurs poches et marché dans la mer.

Miss Peregrine a soupiré. Une brise s'est levée, chassant un instant la chaleur stagnante. J'avais du mal à croire que le monde qu'elle décrivait puisse exister à côté de celui-ci.

– Je suis désolé pour vous, ai-je murmuré.

– Nos liens de sang ne résistent pas souvent à la vérité. Cette remarque m'a agacé.

– Ce n'est pas ce que vous m'avez dit il y a une heure. D'après vous, ça valait le coup de leur parler ouvertement.

Elle a épousseté le sable sur l'ourlet de son pantalon, mal à l'aise.

– J'ai pensé que je devais vous laisser essayer.

– Pourquoi ? ai-je demandé, de plus en plus énervé.

– Ce n'est pas à moi de vous dire comment vous comporter avec vos parents.

– Eh bien, je n'ai plus de parents !

– Ne parlez pas comme ça, a-t-elle protesté. Je sais qu'ils vous ont dit des choses terribles, mais vous ne pouvez pas...

Je me suis levé et j'ai sauté dans l'eau. Je suis resté immergé en retenant mon souffle, espérant que les ténèbres et le froid effaceraient mes pensées.

Il ne veut pas te connaître.

Il a préféré oublier plutôt que de te connaître.

J'ai crié dans l'eau boueuse à en perdre le souffle. Quand j'ai refait surface, à trois mètres du ponton, Miss Peregrine était debout, prête à plonger.

– Jacob ! a-t-elle crié. Est-ce que vous...

– Ça va ! l'ai-je rassurée.

J'avais de l'eau jusqu'à la taille ; mes pieds s'enfonçaient dans la vase et de petits poissons gris me grignotaient les jambes.

– Je vous ai dit que je n'avais pas envie de parler.

– C'est vrai, a-t-elle admis. Mais je vais quand même vous dire quelque chose, et je vous demande de ne pas vous mettre en colère.

– Entendu.

– Je sais que vous n'aimez pas beaucoup votre vie normale en ce moment, mais je vous garantis que si vous la jetez aux orties, vous le regretterez.

– Quelle vie ? Je n'ai pas d'amis ici. Mes parents ont peur de moi. Ils ont honte de moi.

– Ils sont vivants – la plupart d'entre nous ne peuvent pas en dire autant des leurs – et ils n'ont aucun souvenir de ce qui s'est passé il y a cinq minutes.

– Moi si ! Et je n'ai pas envie de faire semblant d'être quelqu'un que je ne suis pas jusqu'à la fin de ma vie. Si c'est le prix à payer pour être leur fils, ça n'en vaut pas la peine.

Elle a semblé sur le point de crier quelque chose, mais s'est ravisée.

– Je n'ai jamais prétendu qu'il était facile d'être particulier, a-t-elle dit au bout d'un moment. Il y a beaucoup de choses désagréables et difficiles dans notre condition. Apprendre à vivre avec des gens qui ne peuvent pas nous comprendre et qui n'en ont pas envie est probablement la partie la plus ardue. Beaucoup estiment que c'est impossible et se réfugient dans des boucles. Mais je ne vous vois pas faire ce choix. Vous avez un talent très spécial, et je ne parle pas de votre faculté de communiquer avec les Sépulcreux. Vous êtes capable d'aller et venir facilement d'un monde à l'autre. Vous n'êtes pas

destiné à avoir une seule maison, une seule famille. Vous en aurez plusieurs, comme votre grand-père.

J'ai levé les yeux pour suivre le vol d'un pélican – chacun de ses battements d'ailes était comme un petit soupir –, et j'ai songé à la vie de mon grand-père. Il avait passé presque toute son existence dans une vilaine petite maison au bord d'un marais. Sa femme et ses enfants l'avaient à peine connu. Pendant des années, il s'était battu pour défendre la cause des particuliers au péril de sa vie, et tout ça pour finir traité comme un vieillard sénile.

– Je ne veux pas être comme Abe. Je ne veux pas avoir la même vie que lui.

– Ce ne sera pas le cas. Vous aurez la vôtre. Et le lycée ?

– Vous ne m'avez pas écouté, Miss Peregrine...

Je me suis retourné, j'ai écarté largement les bras et hurlé au-dessus de l'eau.

– JE NE VEUX RIEN DE TOUTE CETTE MERDE !

J'ai pivoté vers elle, les joues rouges.

– Vous avez fini ? m'a-t-elle demandé.

– Oui, ai-je répondu d'une voix calme.

– Bien. Maintenant que je sais ce que vous ne voulez pas... Peut-être pourriez-vous me dire ce que vous voulez ?

– Je veux aider les seules personnes au monde qui se sont vraiment préoccupées de moi. Je veux faire quelque chose d'important.

– Très bien.

Elle s'est accroupie et m'a tendu la main.

– Vous pouvez commencer dès maintenant.

J'ai nagé vers elle et elle m'a aidé à me hisser sur le ponton.

– C'est une tâche absolument cruciale, que vous êtes le seul ici à pouvoir accomplir, m'a-t-elle confié, alors que nous marchions vers la maison.

– D'accord. Qu'est-ce que c'est ?

– Les enfants ont besoin de tenues modernes. Je voudrais que vous les emmeniez faire du shopping.

Je me suis arrêté net.

– Du *shopping* ? Vous plaisantez.

Miss Peregrine s'est tournée vers moi.

– Pas du tout, a-t-elle répondu, impassible.

– Je viens de vous dire que je voulais faire quelque chose d'important. Dans le monde des *particuliers* !

Elle s'est approchée de moi et a poursuivi d'une voix basse, fervente :

– Je vous l'ai déjà dit, mais cela mérite d'être répété : il est impératif pour l'avenir de notre monde que mes pupilles apprennent à évoluer dans celui-ci. Et vous êtes le seul à pouvoir leur apprendre, Jacob. Les particuliers qui vivent dans des boucles depuis des décennies n'y connaissent rien ; ils ne seraient même pas capables de traverser la rue. Les autres sont très âgés, ou si jeunes et si novices dans notre monde que l'on ne peut pas compter sur eux.

Elle m'a attrapé par les épaules et m'a secoué légèrement.

– Je sais que vous êtes en colère et que vous voulez partir. Mais je vous en supplie, restez encore un peu. Je crois que j'ai une idée qui pourrait vous permettre de vivre ici de temps en temps, quand vous le souhaitez, tout en effectuant un travail important à nos côtés dans les boucles.

– Ah ouais ? ai-je fait, sceptique. Qu'est-ce que c'est ?

Elle a sorti sa montre de sa poche et a jeté un coup d'œil au cadran.

– Donnez-moi jusqu'à la tombée de la nuit. Alors, vous serez fixé. Cela vous convient-il ?

Elle envisageait sans doute de me faire voyager grâce au Panloopticon, dans l'Arpent du Diable ; mais la boucle la plus proche – celle qu'ils avaient utilisée pour arriver ici la veille au soir – était à plusieurs heures de route, au milieu d'un marais. Et de toute façon, je ne me voyais pas faire des allées et venues comme un banlieusard qui va au boulot. Je voulais laisser tout cela derrière moi. Partir définitivement.

Seulement, j'avais du mal à refuser quelque chose à Miss Peregrine, et j'avais accepté d'aider mes amis à se familiariser avec le présent. Je ne me voyais pas trahir ma promesse.

– Entendu, ai-je dit. Je prendrai ma décision ce soir.

– Parfait.

Elle allait partir, quand elle s'est ravisée.

– Oh, j'allais oublier...

Elle a sorti une enveloppe de son autre poche et me l'a remise.

– Pour le shopping.

J'ai jeté un coup d'œil à l'intérieur. Elle était pleine de billets de cinquante dollars.

– Ce sera suffisant ? m’a-t-elle demandé.

– Euh... Je pense que oui.

Miss Peregrine a hoché la tête et s’est éloignée en marmonnant :
« Beaucoup à faire, beaucoup à faire... »

Je suis resté planté au milieu du jardin, abasourdi, l’enveloppe à la main. Avant de disparaître dans la maison, elle a levé un doigt en l’air et m’a lancé par-dessus son épaule :

– Ce soir !

Chapitre 3

Comme la berline de mes parents, qui n'avait plus que trois portes, ne pouvait pas tous nous transporter, j'ai proposé à mes amis de former deux groupes, que j'emmènerais faire du shopping à tour de rôle.

Le premier groupe se composait d'Emma, qui bénéficiait toujours d'un traitement de faveur, d'Olive parce que je comptais sur sa bonne humeur pour me déridier, de Millard parce qu'il me harcelait, et de Bronwyn parce qu'elle était la seule à pouvoir forcer la porte du garage. J'ai promis à Hugh, Horace, Enoch et Claire de revenir les chercher quelques heures plus tard. Horace m'a répondu que ça ne l'intéressait pas d'acheter de nouveaux vêtements.

– Depuis que tout le monde porte des blue-jeans, a-t-il dit en me regardant en coin, la mode a perdu tout intérêt pour moi. Les défilés ressemblent à des assemblées de clochards.

– Tu es obligé de te changer, lui a signalé Claire. C'est Miss Peregrine qui l'a dit.

Horace s'est rembruni.

– Miss Peregrine a dit, Miss Peregrine a dit ! Regarde-toi : on dirait un jouet mécanique.

Nous les avons laissés se chamailler pour rejoindre le garage. Avec du ruban adhésif toilé, du fil de fer et quelques points de soudure effectués par Emma, nous avons réussi à rattacher la portière du conducteur. Elle ne s'ouvrait plus, mais c'était déjà mieux : une

voiture à quatre portières attirerait moins l'attention de la police.

Après avoir terminé, nous nous sommes entassés à l'intérieur. Je me suis installé au volant en enjambant le levier de vitesses. Une minute plus tard, on empruntait la route bordée de banians qui dessinait la colonne vertébrale de Needle Key.

De grandes maisons se dressaient de part et d'autre, et on apercevait la plage dans les interstices. C'était la première fois que mes amis voyaient mon monde à la lumière du jour, et ils profitaient du spectacle en silence. Les filles, assises à l'arrière, avaient le nez collé aux vitres, tandis que l'haleine de Millard embuait celle du passager. J'ai essayé de regarder avec un œil neuf ce paysage, depuis longtemps invisible pour moi.

La Key devenait plus étroite à mesure que nous roulions vers le sud. Les grandes demeures ont cédé peu à peu la place à des maisons plus modestes, puis à des colonies d'immeubles trapus des années 1970 : des empilements bizarres de cubes couleur biscuit, que l'on n'aurait pas pu distinguer les uns des autres sans les panneaux criards qui affichaient leur nom : LES ÎLES POLYNÉSIENNES, LES BERGES DU PARADIS, L'ÎLE FANTASTIQUE.

À l'approche de la zone commerciale, une explosion de couleurs a pris le relais : des boutiques de bric-à-brac aux toits roses qui vendaient de la crème solaire et des tongs, des magasins de pêche jaune vif, des agences immobilières aux auvents rayés. Et bien sûr, les bars, derrière leurs alignements de torches en bambou. Par leurs portes, restées ouvertes pour laisser entrer la brise de mer, on entendait filtrer les karaokés de Jimmy Buffett, dont l'écho se réverbérait jusqu'au bord de l'eau.

La vitesse autorisée était si basse, et la route tellement encombrée par les baigneurs ivres de soleil, qu'on avait le temps de chanter en passant.

Rien de tout cela n'avait changé depuis que j'étais né. J'aurais pu régler ma montre sur les déplacements des acteurs et les changements de décor de cette pièce de théâtre quotidienne, strictement identiques tous les jours. Les touristes européens rouges comme des écrevisses, recroquevillés dans l'ombre minuscule des choux palmistes ; les pêcheurs à la peau tannée avec leurs chapeaux et leurs ventres pendants, qui jetaient des lignes dans les bas-fonds, debout sur le pont près de leurs glacières Igloo, telles des sentinelles.

Au sortir de la Key, nous nous sommes élevés au-dessus de la baie scintillante. Les pneus de la voiture ont fredonné un instant sur les grilles métalliques du pont, puis nous sommes redescendus vers la partie continentale de la ville, un archipel de mini-galeries

marchandes et de centres commerciaux entourés de parkings gigantesques.

– Quel drôle d'endroit, a dit Bronwyn, brisant le silence. C'est bizarre qu'Abe ait choisi de s'installer ici.

– Autrefois, la Floride était l'un des lieux les plus accueillants pour les particuliers, a expliqué Millard. Avant l'apparition des Creux, du moins. Les cirques venaient tous y passer l'hiver, et le centre de l'État est occupé par un immense marécage. Le bruit courait que n'importe quel particulier, quel que soit son talent, pouvait y trouver refuge, voire y disparaître.

Nous avons laissé le centre-ville derrière nous pour gagner la banlieue. Après les magasins d'usine et le complexe immobilier inachevé, dévoré par les broussailles, le plus spectaculaire des mégastores est apparu devant nous. C'est là que nous allions. J'ai bifurqué sur Piney Woods Road, le corridor d'un kilomètre de long où s'alignaient toutes les maisons de retraite de la ville, ainsi que le parc de mobile homes. Comme par hasard, la route était bordée de panneaux publicitaires pour des hôpitaux, des cliniques de soins palliatifs et des entreprises de pompes funèbres. Tout le monde en ville surnommait Piney Woods Road « l'Autoroute du Paradis ».

J'ai ralenti à l'approche d'un grand panneau illustré d'un cercle d'arbres, et c'est seulement après avoir amorcé le virage que je me suis ressaisi. Plusieurs routes menaient au centre commercial où nous allions, mais par la force de l'habitude, j'avais choisi celle-ci. Et comme j'avais laissé mon esprit divaguer, mon subconscient avait pris les commandes. Nous étions à l'entrée de Circle Village, le quartier de mon grand-père.

– Oups, mauvaise direction ! ai-je dit en freinant, avant d'enclencher la marche arrière.

Avant que j'aie pu faire la manœuvre, Emma est intervenue :

– Attends, Jacob... Attends une minute.

Ma main a flotté au-dessus du levier de vitesses, tandis qu'une petite onde de terreur me traversait.

– Ouais ?

Emma étirait le cou pour voir par la vitre arrière.

– Ce n'est pas ici qu'Abe vivait ? a-t-elle demandé.

– Si, c'est là.

Olive s'est penchée entre les sièges avant.

– C'est vrai ? C'est là ?

– J'ai tourné machinalement, ai-je expliqué. Je suis passé ici

tellement souvent, c'est devenu une espèce de réflexe.

– J'aimerais bien voir son quartier, a poursuivi Olive. On peut aller y faire un tour ?

– Pas aujourd'hui. Désolé, on n'a pas le temps, ai-je répondu en essayant de capter le regard d'Emma dans le rétroviseur.

Je n'ai vu que ses cheveux ; elle était toujours en train de regarder, par la lunette arrière, la guérite du gardien qui marquait l'entrée du quartier.

– Mais on y est ! a protesté Olive. Vous vous souvenez qu'on parlait toujours de lui rendre visite ? Vous ne vous êtes jamais demandé à quoi ressemblait sa maison ?

– Olive, *non* ! est intervenu Millard. C'est une mauvaise idée.

– Exact, a confirmé Bronwyn, en indiquant Emma d'un signe de tête. Peut-être un autre jour...

Olive a enfin compris l'allusion.

– Ah. OK. Bon euh... en fait, moi non plus, je n'en ai pas très envie.

J'ai mis le clignotant. J'allais regagner la route principale, quand Emma s'est retournée.

– Je veux y aller ! a-t-elle déclaré. Je veux voir sa maison.

– Tu es sûre ? ai-je demandé, dubitatif.

– Vraiment ? a vérifié Millard.

– Oui.

Elle a froncé les sourcils.

– Arrêtez de me regarder comme ça.

– Comme quoi ?

– Comme si je n'allais pas pouvoir le supporter.

– Personne n'a dit ça, a protesté Millard.

– Vous le pensez.

– Et les habits qu'on doit acheter ? ai-je rappelé, espérant me sortir de ce pétrin.

– On doit rendre hommage à Abe, a tranché Emma. C'est plus important que les vêtements.

L'idée de leur faire visiter la maison à moitié vide de mon grand-père me paraissait carrément morbide. En même temps, refuser m'aurait semblé cruel.

– D'accord, ai-je accepté à contrecœur. Juste une minute.

Pour les autres, je pense qu'il s'agissait d'une simple curiosité ; le

désir d'en savoir plus sur ce qu'Abe était devenu après avoir quitté leur boucle, de voir où il avait vécu, où il était mort. Pour Emma, c'était plus que ça. Depuis qu'elle était arrivée en Floride, je savais qu'elle pensait à mon grand-père. Elle avait passé des années à essayer d'imaginer comment et où il vivait, à reconstituer un tableau incomplet de sa vie en Amérique à partir des quelques lettres qu'il lui avait envoyées. Pendant des années, elle avait caressé le projet de lui rendre visite ici, de voir cet endroit. Et maintenant qu'elle était là, cette idée la hantait, et elle essayait en vain de la chasser de son esprit. Elle rêvait de lui depuis trop longtemps.

Quant à moi, j'avais commencé à sentir le fantôme d'Abe s'immiscer entre nous dans les moments intimes, et c'était très troublant. Voir où il avait vécu aiderait peut-être Emma à le laisser reposer en paix. C'est ce que j'espérais, en tout cas.

[image]

Je n'étais pas retourné dans la maison de mon grand-père depuis des mois, depuis que j'étais parti pour le pays de Galles avec mon père, à l'époque où je ne savais rien. J'avais vécu pas mal de moments troublants depuis l'arrivée de mes amis en Floride, mais traverser en voiture le quartier assoupi d'Abe avec les amis qu'il m'avait envoyé chercher à l'étranger m'a paru totalement surréaliste.

Le décor n'avait pas changé. Le même garde au visage tartiné de crème solaire nous a fait signe de franchir la grille. Les nains de jardin et les flamants roses en plastique étaient à leur poste près des boîtes aux lettres rouillées en forme de poissons, devant des maisons toutes identiques aux couleurs pastel. Les mêmes zombies pédalaient au ralenti sur leurs tricycles d'adultes entre le terrain de palet et le centre culturel. Comme si cet endroit, lui aussi, était captif d'une boucle temporelle. C'est peut-être ce qui avait plu à mon grand-père, d'ailleurs.

– C'est un quartier modeste, a commenté Millard. Personne n'aurait pu se douter qu'un célèbre chasseur de Creux vivait ici.

– Je suis sûre que c'était intentionnel, a dit Emma. Abe devait rester discret.

– N'empêche, je m'attendais à un décor un peu plus grandiose.

– Je trouve ça mignon, ces petites maisons, a dit Olive. Je regrette juste qu'Abe ne soit plus là pour nous saluer. Depuis le temps qu'on avait envie de lui rendre visite...

– Olive ! a sifflé Bronwyn.

La fillette a jeté un coup d'œil à Emma et grimacé.

– Ah, zut ! Je n’y ai pas pensé.

– C’est bon, a dit Emma d’un ton léger. Ça ne me dérange pas.

Elle a croisé mes yeux dans le rétroviseur, puis détourné le regard. Je me suis demandé si elle avait voulu venir ici pour me prouver quelque chose : qu’elle en avait fini avec lui, que les vieilles blessures ne la tourmentaient plus.

Puis j’ai tourné au coin de la rue, et la maison d’Abe est apparue, aussi humble qu’une boîte à chaussures, à l’extrémité d’un cul-de-sac envahi par les mauvaises herbes. Toutes les maisons de Morningbird Lane avaient l’air un peu abandonnées – la plupart des riverains étaient partis passer l’été plus au nord –, mais celle d’Abe était de loin la plus mal entretenue. Sa pelouse était une jungle, et la bordure jaune sous son toit s’écaillait et tombait en morceaux. Abe, ainsi que ses voisins le découvriraient quand ils rentreraient à l’automne, était parti pour toujours.

– Voilà, ai-je dit en me garant dans l’allée. C’est une maison banale.

– Combien de temps Abe a-t-il vécu ici ? a voulu savoir Bronwyn.

J’allais lui répondre, quand j’ai été distrait par quelque chose qui m’avait échappé jusque-là. Un grand panneau rouge À VENDRE était planté sur la pelouse. Je suis sorti de la voiture pour aller l’arracher et le jeter dans le fossé.

Personne ne m’avait prévenu. Ce n’était pas surprenant : j’aurais fait une crise, et mes parents ne voulaient pas avoir à gérer ça. Mes sentiments leur causaient déjà assez de problèmes.

Emma est arrivée derrière moi.

– Ça va ? m’a-t-elle demandé.

– C’est moi qui devrais te poser la question, non ?

– Je vais bien. C’est juste une maison.

– Exact. Alors, pourquoi ça me dérange autant que mes parents veuillent la vendre ?

Elle m’a enlacé par-derrière, passant ses bras autour de ma taille.

– Tu n’as pas besoin de m’expliquer. Je comprends.

– Merci. Et moi, je comprendrai que tu aies besoin de partir, quand tu voudras. Pour n’importe quelle raison. Il te suffira de me le dire.

– Ça va aller, m’a-t-elle rassuré.

Puis, baissant la voix :

– Mais merci.

Attirés par un soudain remue-ménage, nous nous sommes retournés.

Bronwyn et Olive étaient campées à l'arrière de la voiture, les yeux écarquillés.

– Il y a quelqu'un dans le coffre ! a crié Bronwyn.

Nous les avons rejointes à la hâte et, comme elles, nous avons entendu des cris étouffés. J'ai appuyé sur le bouton du porte-clés, le coffre s'est ouvert, et Enoch en a jailli.

– Enoch ! s'est exclamée Emma.

– Qu'est-ce que tu fais là ? ai-je grommelé.

– Vous ne pensiez pas vraiment que j'allais vous laisser partir sans moi ? a-t-il dit en clignant des yeux, ébloui par la soudaine luminosité.

Millard a secoué la tête.

– Parfois, je ne comprends pas comment fonctionne ton cerveau, a-t-il avoué.

– Mon génie surprend beaucoup de gens.

Enoch est descendu tant bien que mal de sa cachette. Puis il a regardé autour de lui, perplexe.

– Attendez. Ce n'est pas un magasin de vêtements !

– Nom d'un oiseau, c'est vrai que ton intelligence est remarquable ! s'est moqué Millard.

– C'est la maison d'Abe, a dit Bronwyn.

Enoch en est resté bouche bée.

– Quoi !

Il a regardé Emma, un sourcil levé.

– Qui a eu cette idée ?

– Moi, ai-je répondu, espérant couper court à une conversation embarrassante.

– On est venus rendre hommage à Abe, a expliqué Bronwyn.

– Si tu le dis, a grommelé Enoch.

Je n'avais pas apporté les clés de la maison, mais c'était sans importance. Il y en avait une cachée sous une conque dans le potager, une cachette que seuls Abe et moi connaissions. J'ai ressenti un petit pincement agréable en la trouvant à sa place. L'instant d'après, j'ouvrais la porte.

Mes amis ont étouffé des cris de surprise quand nous sommes entrés. La climatisation avait dû être coupée au début de l'été ; l'atmosphère était suffocante et la maison sentait le renfermé. Mais le spectacle qui nous y attendait était encore plus choquant : des vêtements, des papiers et des articles ménagers traînaient partout, sur

les comptoirs, entassés à même le sol en piles instables, ou s'échappant d'une pyramide de sacs à ordures en plastique noir, dans un coin. Mon père et ma tante n'avaient jamais fini de trier les affaires d'Abe. Papa avait abandonné ce projet (et la maison, visiblement) lorsque nous étions partis pour le pays de Galles. Il s'était contenté de planter le fameux écriteau « À vendre » sur la pelouse, dans l'espoir que quelqu'un ferait le travail à sa place.

On se serait cru dans un magasin de l'Armée du Salut mis à sac. Une vague de honte m'a submergé. J'ai bredouillé des excuses et tenté de me justifier tout en rangeant, comme si je pouvais cacher ce que mes amis avaient déjà vu.

– La vache ! s'est exclamé Enoch en faisant claquer sa langue. Il devait être vraiment mal, à la fin.

– Non... c'était... ça n'a jamais été comme ça, ai-je affirmé en récupérant des vieux magazines éparpillés sur le fauteuil d'Abe. Du moins, pas de son vivant...

– Jacob, arrête ! m'a lancé Emma.

– Vous voulez bien m'attendre dehors une minute, pendant que je fais ça ?

– Jacob !

Elle m'a attrapé par les épaules.

– Attends.

– Je n'en ai pas pour longtemps, ai-je insisté. Il ne vivait pas dans ce taudis. Je vous le jure.

– Je sais, a dit Emma. Abe n'aurait même pas pris son petit déjeuner sans avoir passé une chemise propre.

– Exactement. Alors...

– On veut t'aider, a-t-elle décrété.

– Ah bon ? a fait Enoch avec une grimace.

– Oui ! a confirmé Olive. On va tous s'y mettre.

– Je suis d'accord, a dit Bronwyn. Il ne faut pas laisser sa maison dans cet état.

– Pourquoi pas ? a grommelé Enoch. Abe est mort. Qui se soucie de savoir si sa maison est bien rangée ?

– Nous, a répliqué Millard.

Enoch a vacillé comme s'il l'avait poussé.

– Et si tu ne veux pas nous aider, retourne t'enfermer dans le coffre de la voiture !

– Ouais, c'est ça ! a claironné Olive.

– Inutile d'être désagréables, les gars.

Enoch s'est emparé d'un balai et a exécuté une petite pantomime.

– Regardez, je joue le jeu ! Un coup par-ci, un coup par-là !

Emma a applaudi.

– Parfait ! Alors, mettons-nous au travail.

Emma a pris les choses en main, distribuant des ordres tel un sergent instructeur, comme pour empêcher son esprit de vagabonder.

– Les livres sur les étagères. Les vêtements dans les placards. Les ordures dans des poubelles !

Bronwyn a soulevé le fauteuil d'Abe au-dessus de sa tête.

– Où je le mets ?

Nous avons ouvert les fenêtres en grand pour aérer. Bronwyn a emporté les tapis dans la cour et a entrepris de les battre. Pendant ce temps-là, nous avons balayé le sol et épousseté les meubles. Une fois lancé, Enoch a oublié de rechigner. Tout était si sale et si poussiéreux qu'on était recouverts de crasse.

Tout en travaillant, je ne cessais de voir apparaître des images fantômes de mon grand-père. Assis dans son fauteuil écossais, en train de lire un roman d'espionnage. Sa silhouette se découpait en contre-jour à la fenêtre du salon tandis qu'il regardait dehors, par un après-midi ensoleillé. « J'attends le facteur », disait-il en gloussant. Son ombre planait dans la cuisine, voûtée au-dessus de la marmite de ragoût polonais qu'il finissait de préparer tout en me racontant des histoires. Je le voyais aussi près de moi, en train de tracer une carte sur la grande table à dessin qui trônait dans le garage, couverte d'épingles et de fils. « Où met-on la rivière ? » me demandait-il en me tendant un marqueur bleu. « Et la ville ? » Ses cheveux blancs jaillissaient tels des panaches de fumée de son cuir chevelu. « Ce serait peut-être mieux ici », disait-il en poussant légèrement ma main d'un côté ou de l'autre.

Après avoir terminé, mes amis et moi sommes sortis dans la véranda pour respirer un peu d'air pur et frotter nos sourcils. Enoch avait raison, bien sûr : personne ne se soucierait que ce travail ait été fait. Cependant, nos efforts avaient une portée symbolique. Les amis d'Abe n'avaient pas pu assister à ses funérailles. Nettoyer sa maison était leur façon de lui dire adieu.

– Vous n'étiez pas obligés de faire ça, leur ai-je rappelé.

– C'est vrai, a répondu Bronwyn. Mais c'était agréable.

Elle a décapsulé une canette de soda dénichée dans le réfrigérateur,

bu une longue lampée, et roté avant de la passer à Emma.

– Dommage que les autres n'aient pas été là, a remarqué celle-ci en buvant une petite gorgée, qui l'a fait grimacer. Il faudra revenir avec eux.

– C'est déjà fini ? a demandé Enoch, déçu. J'ai hoché la tête.

– On a fait toute la maison. À moins que vous ne vouliez nettoyer aussi le jardin...

– Et son QG de guerre ? a demandé Millard.

– Son *quoi* ?

– Tu sais, l'endroit d'où il planifiait les attaques contre les Sépulcreux, où il recevait des communications codées des autres chasseurs de Creux, etc. Il en avait forcément un.

– Euh, non... Je ne crois pas.

– Peut-être qu'il ne t'en a pas parlé, a suggéré Enoch. C'était probablement plein de trucs top secret, et tu n'étais qu'un petit morveux.

– Je suis sûre que si Abe avait eu un QG de guerre, Jacob serait au courant, l'a contredit Emma.

– Exact, ai-je affirmé.

En fait, je n'en étais pas si sûr. Quand mon grand-père m'avait dit la vérité sur les particuliers, j'avais rapporté ses histoires aux caïds de l'école primaire, qui m'avaient convaincu que c'étaient des contes de fées. J'avais traité Abe de menteur, et ça l'avait blessé. Comme je ne lui avais pas fait confiance, il avait peut-être renoncé à me communiquer d'autres secrets.

Mais de toute façon, comment aurait-il pu cacher un QG de guerre dans une aussi petite maison ? J'en avais exploré le moindre recoin. Il n'y avait pas de vide sanitaire ni de placard à balais que je ne connaissais par cœur.

– Et au sous-sol ? a demandé Bronwyn. Abe devait avoir une cave fortifiée pour se protéger contre les attaques de Sépulcreux.

– S'il avait eu ce genre de cachette, tu crois vraiment qu'il se serait fait tuer par un Creux ? ai-je répliqué, agacé.

Bronwyn a paru vexée. Le silence a plané un instant. Olive l'a rompu :

– Jacob ? Est-ce que c'est ce que je pense ?

Elle était debout près de la porte-moustiquaire qui donnait sur le jardin et faisait courir sa main sur une longue entaille dans le grillage.

J'ai eu un nouvel accès de colère dirigé contre mon père. Pourquoi

n'avait-il pas réparé ou arraché complètement ce grillage ? Pourquoi l'avait-il laissé là, telle une preuve sur un lieu de crime ?

– Oui. C'est par là que le Creux est entré. Mais ça ne s'est pas passé ici. Je l'ai trouvé loin, là-bas.

J'ai indiqué la direction des bois. Olive et Bronwyn ont échangé un regard entendu. Emma a baissé les yeux et pâli. Peut-être que ça devenait trop dur pour elle, finalement.

– Il n'y a rien à voir, ai-je précisé. C'est juste des buissons. Je ne suis même pas sûr que je pourrais retrouver l'endroit exact.

C'était un mensonge. J'aurais pu y aller les yeux bandés.

– Tu veux bien essayer ? a insisté Emma en me regardant avec intensité.

Elle avait la mâchoire crispée, le front plissé.

– J'ai besoin de voir l'endroit où ils l'ont tué, a-t-elle avoué.

[image]

J'ai conduit mes amis à travers les hautes herbes jusqu'à la lisière du bois, puis nous nous sommes enfoncés sous les pins. Je leur ai montré comment progresser dans les broussailles sans se couper sur les feuilles en dents de scie des palmiers ni se retrouver prisonnier des fourrés de lianes ; comment identifier et éviter les parcelles où nichaient les serpents. Tout en marchant, je leur ai à nouveau raconté ce qui s'était passé ce soir-là, le jour qui avait scindé ma vie en Avant et Après. Le coup de fil paniqué que j'avais reçu d'Abe, alors que j'étais au travail. Mon arrivée tardive sur les lieux, parce que j'avais dû attendre qu'un ami passe me chercher, un retard qui avait peut-être coûté la vie à mon grand-père, ou sauvé la mienne. Je leur ai rappelé dans quel état de désordre j'avais trouvé la maison, avant de remarquer la lampe de poche de mon grand-père qui brillait dans les bois. Alors, je m'étais aventuré entre les arbres, comme nous étions en train de le faire maintenant, et...

Un bruissement dans les fourrés nous a fait sursauter d'un seul mouvement.

– C'est juste un raton laveur ! ai-je affirmé. Ne vous inquiétez pas : s'il y avait des Creux dans les parages, je les sentirais.

Nous avons contourné un tas de broussailles qui m'a paru familier, mais je n'aurais pas su dire avec certitude si c'était l'endroit où Abe était mort. Trop de temps s'était écoulé depuis. La végétation en Floride croît à toute vitesse ; la configuration des lieux avait changé, et je ne reconnaissais rien. Tout compte fait, même sans bandeau, je

n'étais pas capable de retrouver la scène du crime.

Je suis entré dans une clairière ensoleillée où les broussailles étaient tassées, comme si elles avaient été piétinées.

– C'était par ici. Je pense.

Spontanément, nous nous sommes mis en cercle en silence. Puis, l'un après l'autre, mes amis ont fait leurs adieux à Abe.

– Tu étais un grand homme, Abraham Portman, a commencé Millard. Le monde des particuliers aurait bien besoin d'autres personnes de ta trempe. Tu nous manques beaucoup.

– Ce n'est pas juste, ce qui t'est arrivé, a enchaîné Bronwyn. J'aurais aimé qu'on puisse te protéger comme tu nous as protégés.

– Merci de nous avoir envoyé Jacob, a dit Olive. On serait tous morts sans lui.

– N'exagérons rien, a protesté Enoch.

Comme il avait parlé, c'était son tour. Il a enfoncé sa chaussure dans la terre pendant un long moment, avant de lâcher :

– Pourquoi a-t-il fallu que tu fasses un truc aussi stupide que te faire tuer ?

Il a éclaté d'un petit rire sec.

– Je suis désolé si j'ai été con avec toi. Je sais que ça ne change rien, mais j'aimerais que tu ne sois pas mort.

Puis il s'est détourné et a dit tout bas :

– Adieu, mon vieil ami.

Olive a posé une main sur son cœur.

– Oh, Enoch, c'était touchant !

– C'est bon, ne t'emballe pas, a-t-il répliqué en secouant la tête, embarrassé.

Il a pivoté sur ses talons et commencé à rebrousser chemin.

– On se retrouve à la maison.

Bronwyn et Olive se sont tournées vers Emma, qui n'avait pas encore pris la parole.

– J'aimerais rester seule un moment, s'il vous plaît, a-t-elle murmuré.

Les filles ont hoché la tête, déçues, puis tout le monde a suivi Enoch, sauf moi. Emma m'a lancé un coup d'œil en coin. J'ai haussé les sourcils. « Moi aussi ? »

– Si ça ne te dérange pas, m'a-t-elle dit, l'air penaud.

– Bien sûr. Je suis là, tout près. Au cas où tu aurais besoin de moi.

Elle a acquiescé. Je me suis éloigné d'une trentaine de pas et j'ai attendu, appuyé contre un arbre. Emma est restée immobile pendant plusieurs minutes. J'ai essayé de ne pas l'espionner, mais plus le temps passait, plus je me surprenais à fixer ses épaules pour voir si elles tremblaient.

Un vautour qui décrivait des cercles au-dessus de nous a capté mon attention. Puis un bruissement m'a fait baisser à nouveau la tête, et j'ai vu Bronwyn courir vers nous.

– Jacob ! Emma ! Venez vite !

Nous nous sommes précipités à sa rencontre.

– Que se passe-t-il ? lui ai-je lancé.

– On a trouvé quelque chose. Dans la maison...

À voir son expression, on aurait pu croire qu'il s'agissait d'un cadavre. Mais l'excitation perçait dans sa voix.

– Quoi ? l'a pressée Emma.

– Une porte.

[image]

Ils étaient tous dans la pièce qu'Abe utilisait comme bureau. Le vieux tapis persan avait été roulé et poussé contre un mur, révélant un plancher pâle et usé.

Emma et moi étions encore essoufflés d'avoir couru.

– Bronwyn dit... que vous avez trouvé... une porte ? ai-je haleté.

– J'ai voulu tester une théorie, a répondu Millard. Alors j'ai demandé à Olive de faire le tour de la maison.

Comme pour illustrer ses propos, Olive a avancé de quelques pas. Le plancher a vibré sous ses chaussures de plomb.

– Imaginez ma surprise quand je lui ai fait traverser cette pièce ! a repris Millard. Olive, tu veux bien nous faire une démonstration ?

La fillette est partie du mur et s'est dirigée vers le centre de la pièce. Le plancher a émis un son creux, métallique. Un frisson d'excitation m'a traversé.

– Il y a quelque chose là-dessous.

– Un vide, une concavité, a confirmé Millard.

– Vas-y, montre-leur ! a proposé Enoch.

J'ai entendu le genou de Millard se poser sur le sol, puis j'ai vu un coupe-papier flotter au-dessus du parquet, la pointe en bas. Il s'est

glissé entre deux planches, tandis qu'avec un grognement, Millard soulevait un morceau de plancher d'un mètre carré environ. La trappe a pivoté sur une charnière, révélant une porte métallique assez grande pour qu'un homme adulte puisse s'y faufiler.

– Putain de bordel !

Olive a ouvert des yeux horrifiés. C'est vrai que je jurais rarement devant eux, mais là, c'était... hallucinant.

– C'est une porte, ai-je constaté.

– Une trappe, a rectifié Bronwyn.

– Désolé de vous le rappeler, mais je vous l'avais dit, a fait Millard.

La trappe, en acier gris terne, était munie d'une poignée encastrée à côté d'un pavé numérique. Je me suis agenouillé et j'ai cogné du poing contre le métal, qui a produit un son mat. Il avait l'air épais et solide. J'ai attrapé la poignée, mais elle a refusé de bouger.

– C'est verrouillé, a dit Olive. On a déjà essayé.

– Quelle est la combinaison ? m'a demandé Bronwyn.

– Comment veux-tu que je le sache ?

– Je t'avais dit qu'il n'en savait rien ! a triomphé Enoch. Tu ne sais pas grand-chose, hein ?

J'ai soupiré.

– Laissez-moi réfléchir une seconde.

– Est-ce que ça pourrait être la date de naissance de quelqu'un ? a tenté Olive.

J'en ai essayé plusieurs : la mienne, celles d'Abe, de mon père, de ma grand-mère et même celle d'Emma, sans résultat.

– Ce n'est pas ça, a tranché Millard. Abe n'aurait jamais choisi quelque chose d'aussi évident.

– On ne sait même pas combien il y a de chiffres, a signalé Emma. Peut-être que ce n'est pas du tout une date de naissance.

Bronwyn m'a pressé l'épaule.

– Allez, Jacob. Réfléchis.

J'ai essayé de me concentrer, mais j'étais distrait par une blessure d'amour-propre. J'avais toujours pensé que j'étais la personne la plus proche d'Abe. Mais alors, pourquoi ne m'avait-il pas parlé de cette trappe ? Il avait vécu plus de la moitié de sa vie dans l'ombre, sans jamais vraiment essayer de m'en parler. Certes, il m'avait raconté des histoires à dormir debout et montré de vieilles photos, mais il ne m'avait jamais donné aucune preuve de ce qu'il avançait. Je n'aurais

pas douté s'il m'avait montré la porte de son QG secret, par exemple.

Contrairement à mon père, je *voulais* y croire.

Mon scepticisme l'avait-il blessé au point de le dissuader de m'en dire plus ? J'avais du mal à le croire. S'il m'avait confié la vérité, j'aurais préféré mourir plutôt que de trahir ses secrets. Seulement, il ne me faisait plus confiance.

Et maintenant, j'essayais de deviner la combinaison d'une porte dont il ne m'avait jamais parlé, derrière laquelle se cachaient des secrets qu'il n'avait jamais voulu que je découvre. Pourquoi me donnais-je cette peine ?

– Je suis à court d'idées, ai-je déclaré en me levant.

– Tu abandonnes ? m'a demandé Emma.

– Qui sait ? C'est peut-être juste une cave.

– Tu sais bien que non.

J'ai haussé les épaules.

– Ma grand-mère prenait la conservation des fruits et légumes très au sérieux.

Enoch a poussé un soupir excédé.

– Peut-être que c'est toi qui nous caches quelque chose !

– Quoi ?!

– Je crois que tu connais le code, mais que tu veux garder les secrets d'Abe pour toi. Même si c'est *nous* qui avons trouvé la trappe.

Je me suis précipité vers lui, furieux. Bronwyn s'est interposée.

– Jacob, calme-toi ! Enoch, tais-toi. Ça ne sert à rien.

J'ai battu en retraite, non sans avoir fait un doigt d'honneur à Enoch.

– Bah, peu importe ce qu'il y a dans le vieux trou poussiéreux d'Abe, s'est-il esclaffé. C'est probablement juste un millier de vieilles lettres d'amour d'Emma.

Emma a imité mon geste.

– Ou peut-être un sanctuaire, avec une grande photo d'elle entourée de bougies, a-t-il renchéri en battant joyeusement des mains. Oh, ce serait tellement embarrassant pour vous deux !

– Approche un peu, que je te brûle la langue, a grondé Emma.

– Ignore-le, lui ai-je conseillé.

Nous avons reculé vers la porte, les mains dans les poches. Il nous avait horripilés tous les deux.

– Je ne cache rien, ai-je dit calmement. Je ne connais vraiment pas le code.

– Je sais.

Emma m’a touché le bras.

– Je me disais juste : ce n’est peut-être pas un numéro...

– Mais c’est un pavé *numérique*.

– C’est peut-être un mot. Regarde, il y a des chiffres et des lettres sur les touches.

Je me suis approché de la trappe pour y jeter un coup d’œil. Emma avait raison : chaque numéro s’accompagnait de trois lettres, comme les touches d’un vieux téléphone.

– Y a-t-il un mot qui signifiait quelque chose pour vous deux ? a-t-elle demandé.

– E-M-M-A ? a suggéré Enoch.

Je me suis tourné vers lui.

– Je te promets, Enoch...

Bronwyn l’a saisi à bras-le-corps et l’a hissé sur son épaule.

– Hé ! Lâche-moi ! a-t-il protesté en se tortillant pour se libérer.

– Je m’occupe de lui, nous a lancé Bronwyn en le sortant de la pièce.

– Comme je te le disais, a repris Emma, le code pourrait être un secret que tu partageais avec Abe... Un mot que tu serais le seul à connaître.

J’y ai réfléchi un petit moment, puis je me suis agenouillé près de la trappe. J’ai d’abord essayé des prénoms : le mien, celui d’Abe, celui d’Emma, sans succès. Puis, juste pour le plaisir, j’ai entré le mot *p-a-r-t-i-c-u-l-i-e-r*.

Non. Beaucoup trop évident.

– C’est peut-être un mot d’une autre langue, est intervenu Millard. Abe parlait aussi polonais.

– Peut-être que tu devrais prendre la nuit pour y penser, a suggéré Emma.

Mais soudain, mon esprit est entré en ébullition. Le polonais. Oui. Abe parlait polonais de temps en temps, surtout pour lui-même. Il ne m’en avait appris qu’un mot : *Tygrysku*, un surnom qu’il m’avait donné, et qui signifiait « petit tigre ».

Je l’ai composé.

Les culbuteurs à l’intérieur de la serrure se sont ouverts avec un

cliquetis.

Putain de merde.

[image]

La trappe a révélé une échelle qui descendait dans l'obscurité. J'ai posé un pied sur le premier barreau.

– Souhaitez-moi bonne chance.

– Laisse-moi y aller la première, a proposé Emma en faisant jaillir une flamme dans sa paume.

– Il vaut mieux que ce soit moi, ai-je objecté. S'il y a quelque chose de méchant en bas, je veux être mangé le premier.

– Comme c'est chevaleresque, a gloussé Millard.

J'ai descendu dix barreaux et posé le pied sur un sol en béton. Il faisait beaucoup plus frais que dans la maison, et l'obscurité était totale. J'ai sorti mon téléphone et allumé la lampe torche, qui a éclairé des parois courbes en béton gris. C'était un tunnel, si étroit et si bas de plafond que j'ai été obligé de me baisser. La puissance de mon téléphone était trop faible pour que je voie ce qui nous attendait à l'extrémité.

– Alors ? a demandé Emma.

– Pas de monstre ! ai-je crié. Mais j'aurais bien besoin d'un peu plus de lumière.

Tant pis pour la chevalerie.

– J'arrive !

– Nous aussi ! a déclaré Olive.

Alors seulement, une pensée m'a frappé : mon grand-père *voulait* que je trouve cet endroit. *Tygrysku*. C'était une miette de pain dans la forêt. Exactement comme la carte postale de Miss Peregrine qu'il avait glissée dans le fameux ouvrage d'Emerson¹.

Emma est arrivée en bas et a produit une flamme.

– Bon, a-t-elle constaté en regardant le tunnel. Apparemment, ce n'est pas une cave à légumes.

Elle m'a fait un clin d'œil et je lui ai souri. Elle avait l'air décontractée, mais j'étais presque sûr qu'elle jouait la comédie.

– Je peux descendre ? a demandé Enoch, ou je suis puni pour mon sens de l'humour ?

– Reste où tu es, a ordonné Bronwyn, qui venait d'atteindre le bas de l'échelle. Au cas où quelqu'un viendrait, on ne veut pas être surpris

ici.

– Au cas où qui viendrait ? a-t-il demandé.

– N’importe qui.

Emma a pris la tête de notre petit groupe, éclairant le chemin avec sa flamme.

– Marchez lentement, tendez l’oreille et soyez vigilants, a-t-elle commandé. On ne sait pas ce qu’il y a ici ; il est possible qu’Abe ait piégé ce tunnel.

Nous avons commencé à avancer, courbés, en traînant les pieds. J’ai essayé d’imaginer où nous étions par rapport à la maison au-dessus, en me basant sur la direction du tunnel. Au bout d’une dizaine de mètres, j’ai estimé que nous étions sous le salon. Après douze mètres, nous quitions la maison, et après quinze, j’étais à peu près certain que nous étions sous le jardin.

Finalement, nous sommes arrivés devant une porte. Elle paraissait aussi solide que la trappe derrière nous, mais elle était entrebâillée.

– Hé ho ? ai-je appelé.

Au son de ma voix, Bronwyn a violemment sursauté.

– Désolé.

– Tu crois qu’il y a quelqu’un ? m’a demandé Millard.

– Non. Mais on ne sait jamais.

J’essayais de ne pas le montrer, mais j’étais si tendu que j’en tremblais presque.

Emma a franchi la porte. Puis elle est restée un moment immobile, éclairant les alentours.

– Ça n’a pas l’air dangereux. Mais je vois quelque chose qui pourrait être utile...

Elle a tendu une main vers le mur et pressé sur un interrupteur. L’instant d’après, un banc de néons s’allumait en cliquetant.

– Super ! s’est exclamée Olive. C’est bien mieux comme ça.

Emma a fermé la main pour éteindre sa flamme, et nous l’avons rejointe dans la pièce. J’ai pivoté lentement sur moi-même. Elle mesurait environ quatre mètres cinquante sur six, et on pouvait y tenir debout sans se voûter. Quatre lits superposés en métal étaient accolés contre un mur, avec, au pied de chacun, un rouleau de draps et de couvertures scellés dans du plastique. Emma a ouvert un grand casier fixé au mur par des boulons, et découvert toutes sortes de fournitures : lampes de poche, piles, outils de base, et assez d’aliments en conserve et séchés pour tenir plusieurs semaines. À côté, un grand réservoir

bleu était rempli d'eau potable, et encore à côté, il y avait une espèce de cube en plastique bizarre. J'en avais vu de semblables dans les magazines de survie qu'Abe stockait dans son garage : c'étaient des toilettes chimiques.

– Waouh, venez voir ça ! s'est exclamée Bronwyn.

Elle était dans un coin de la pièce et pressait un œil contre un cylindre métallique qui descendait du plafond.

– Je vois dehors !

Le cylindre était équipé de poignées et d'une lentille. Bronwyn s'est écartée pour me laisser regarder, et j'ai vu une image légèrement floue du cul-de-sac à l'extérieur. J'ai saisi les poignées et tourné jusqu'à ce que j'aperçoive la maison, en partie masquée par un champ d'herbes hautes.

– C'est un périscope, ai-je dit. Il doit être caché quelque part à la lisière du jardin.

– Abe l'utilisait pour guetter l'arrivée des Sépulcreux, a deviné Emma.

– Mais c'est *quoi*, cet endroit ? a demandé Olive.

– Probablement un abri, a supposé Bronwyn. En cas d'attaque. Tu vois les quatre lits ? C'était pour que sa famille puisse se cacher aussi.

– C'était plus qu'un simple abri, a affirmé Millard. C'était une station d'accueil.

Sa voix venait du mur d'en face, contre lequel trônait un grand bureau en bois. Il était presque entièrement occupé par une étrange machine faite de chrome et de métal peint en vert, un croisement entre une imprimante antique et un fax, avec un clavier collé sur le devant.

– Ça lui servait probablement à communiquer.

– Avec qui ? a voulu savoir Bronwyn.

– Les autres chasseurs de Creux. Regardez, c'est une télé-imprimante pneumatique.

– Waouh ! a fait Emma en traversant la petite pièce pour examiner l'appareil. Miss Peregrine avait la même. Je me demande ce qu'elle est devenue...

– Ces appareils étaient censés permettre aux Ombrunes de communiquer entre elles sans avoir à quitter leurs boucles, a expliqué Millard. Mais au final, ça n'a pas fonctionné. Les messages étaient trop faciles à intercepter.

J'étais tellement sonné que je ne les écoutais qu'à moitié. J'avais du

mal à me faire à l'idée que tout ceci avait été si proche de moi – littéralement sous mes pieds – pendant des années, sans que je le sache. J'avais passé des dizaines d'après-midis à jouer dans l'herbe, cinq mètres au-dessus de cette pièce.

J'ai repensé aux amis de mon grand-père, les vieux copains qui passaient lui rendre visite de temps en temps, et qui restaient quelques heures à bavarder avec lui sur le porche ou dans son bureau. « Je l'ai connu en Pologne », m'avait-il confié à propos d'un de ces visiteurs. « Un ami de la guerre », avait-il dit au sujet d'un autre. Mais qui étaient-ils, en réalité ?

– Vous dites que ce truc lui servait à communiquer avec d'autres chasseurs de Creux. Qu'est-ce que vous savez sur eux ?

– Sur les autres chasseurs ? a demandé Emma. Pas grand-chose. Mais c'était voulu. Ils étaient très secrets.

– Savez-vous combien ils étaient ?

– Pas plus d'une douzaine, je pense, a répondu Millard. Enfin, c'est juste une supposition.

– Et ils étaient tous capables de contrôler les Creux ?

Peut-être existait-il d'autres particuliers comme moi ? Peut-être que je pouvais les trouver...

– Oh, je ne crois pas, a dit Emma. C'est pour ça qu'Abe était si spécial.

– Et toi aussi, Jacob, a souligné Bronwyn.

– Il y a une chose que je ne comprends pas, a signalé Millard. Pourquoi Abe ne s'est-il pas réfugié ici, la nuit où le Sépulcreux est venu le chercher ?

– Peut-être qu'il n'en a pas eu le temps, a suggéré Olive.

– Si. Il savait qu'il était sur sa piste. Il m'avait appelé, paniqué, quelques heures plus tôt.

– Peut-être qu'il avait oublié la combinaison, a dit Olive.

– Il n'était pas sénile, a affirmé Emma.

Il n'y avait qu'une explication possible, mais le seul fait d'y penser me nouait la gorge.

– Il n'est pas descendu parce qu'il savait que je viendrais chez lui, ai-je murmuré. Même s'il m'avait supplié de ne pas le faire.

Bronwyn avait l'air peinée. Elle a mis une main devant sa bouche.

– Et s'il avait été ici, en bas... pendant que tu étais *là-haut*...

– Il a voulu te protéger, a deviné Emma. Il a tenté d'éloigner le

Creux, de le perdre dans les bois.

Soudain, mon corps m'a paru trop lourd pour mes jambes. Je me suis assis sur un des lits de camp.

– Tu ne pouvais pas le savoir, a soupiré Emma en s'installant à côté de moi.

– Non.

J'ai expiré longuement.

– Il m'a dit que des monstres viendraient le chercher, mais je ne l'ai pas cru. Il serait peut-être encore en vie aujourd'hui – mais je ne l'ai pas cru. Une fois de plus.

– Non. Ne t'inflige pas ça ! s'est exclamée Emma, en colère. Il ne t'en a pas dit assez, loin de là. S'il l'avait fait, tu l'aurais cru. N'est-ce pas ?

– Oui...

– Mais Abe aimait ses secrets.

– Ça c'est sûr ! a convenu Millard.

– Je pense que parfois, il les aimait plus que les gens, a ajouté Emma. Et à la fin, c'est ça qui l'a tué. Ses secrets, pas toi.

– Peut-être, ai-je admis.

– C'est certain, a-t-elle tranché.

Je savais qu'elle avait raison, sur l'essentiel. Mais je me sentais à la fois furieux et coupable ; seulement, je ne pouvais pas confier ces sentiments à Emma. Je me suis donc contenté de hocher la tête.

– Eh bien... au moins, on a trouvé cet endroit, ai-je grommelé. Un secret de moins qu'Abe emportera dans la tombe.

– Peut-être plus d'un, a dit Millard, qui venait d'ouvrir un tiroir du bureau. Il y a un truc qui pourrait t'intéresser, là, Jacob.

J'ai quitté le lit de camp et traversé la pièce en une seconde. Le tiroir abritait un grand classeur plein à craquer. Une étiquette sur la couverture indiquait « Journal de bord ».

– Waouh, me suis-je exclamé. Est-ce que c'est... ?

– Exactement, a confirmé Millard.

Les autres se sont pressés autour de moi, tandis que je glissais les doigts sous le classeur pour l'extraire du tiroir. Il faisait une bonne dizaine de centimètres d'épaisseur et pesait au moins trois kilos.

– Vas-y, ouvre-le ! m'a encouragé Bronwyn.

– Attends, ne me presse pas.

Je l'ai ouvert au hasard, au milieu, et je suis tombé sur un rapport

de mission dactylographié, auquel étaient agrafées deux photos : la première d'un garçon costumé assis sur un sofa ; l'autre d'un homme et d'une femme adultes, déguisés en clowns.

J'ai lu à haute voix le rapport, rédigé dans le langage laconique et détaché des forces de l'ordre. Il détaillait une mission consistant à sauver un enfant particulier des griffes de deux Estres et d'un Sépulcreux, puis à le mettre en sécurité dans une boucle.

J'ai feuilleté quelques pages de plus ; le classeur était plein de rapports du même genre, remontant jusqu'aux années 1950. Je l'ai refermé.

– Vous savez ce que cela signifie ? nous a demandé Millard.

– Abe ne s'est pas contenté de trouver et de tuer des Creux, a suggéré Bronwyn.



31 octobre 1967 - HOUSTON, TEXAS

Reçu rapport signalant l'existence d'un particulier de sexe masculin, âgé d'environ 13 ans, non contacté, talent modéré, fugueur confié à l'adoption. Les agents A et H ont découvert que 2 Estres se faisant passer pour des employés des services de l'adoption utilisaient le sujet comme appât pour attirer des Ombrunes. Un Sépulcreux les accompagnait.

Contact établi pendant la parade locale d'Halloween.

Sépulcreux tué discrètement à l'aide d'arcs et de flèches compacts, Estres en fuite.

Homme blessé à la jambe, femme indemne. Les Estres voyageraient sous les noms d'emprunt de Joe et Jane Johnson. Jamais vus démasqués.

Résultat: sujet extrait, remis sans encombre dans la boucle A-57, près de Marfa, Tx. aux bons soins de Miss Apfel, le 10 novembre 1967.

– Exact. Il savait aussi des enfants particuliers.

J’ai interrogé Emma du regard.

– Tu le savais ?

– Il ne me parlait jamais de son travail, a-t-elle dit en baissant les yeux. Jamais.

– Mais le sauvetage d’enfants particuliers, c’est un travail d’Ombrune, est intervenue Olive.

– C’est vrai, a convenu Emma. Seulement, si les Estres utilisaient les enfants comme appâts, comme dans ce cas précis, peut-être qu’elles ne pouvaient pas agir.

Mon attention avait été attirée par un autre détail, que j’ai décidé de garder pour moi pour l’instant.

– Hé ho ! a crié une voix derrière nous.

Nous avons sursauté en même temps. Enoch était planté sur le seuil, derrière nous.

– Je t’avais dit de ne pas descendre ! a grommelé Bronwyn.

– Qu’est-ce que vous fabriquez ? Ça fait une éternité que je vous attends en haut.

Il est entré dans la pièce et a regardé autour de lui.

– C’est pour ça qu’on a fait tout ce ramdam ? On dirait une cellule de prison.

Emma a regardé sa montre.

– Il est presque six heures. On ferait bien de rentrer.

– Les autres vont nous tuer, a prédit Olive. On est partis tout l’après-midi, et on n’a même pas de vêtements neufs !

Je me suis rappelé la promesse de Miss Peregrine. Elle aurait quelque chose à me montrer à la nuit tombée, m’avait-elle dit, et ce n’était que dans une heure ou deux. À vrai dire, je m’en moquais un peu. Je n’avais qu’une envie : rentrer chez moi, m’enfermer à clé dans ma chambre et lire le journal de bord de mon grand-père d’un bout à l’autre.

[image]

Quand nous sommes arrivés à la maison, le soleil disparaissait à peine derrière les arbres. Nos amis se sont plaints bruyamment de notre absence prolongée. J’étais encore abasourdi par les découvertes que nous avions faites dans l’après-midi, et je ne me sentais pas prêt à en parler avec tout le monde. Alors, j’ai prétexté une crevaision, et

raconté qu'Emma avait dû faire fondre le goudron de la route pour réparer la roue. Captivés par mon histoire, ils ont rapidement oublié leur colère.

Mes parents étaient partis. Ils avaient fait leurs valises et pris un avion pour l'Asie. J'ai trouvé un mot de ma mère sur le comptoir de la cuisine. J'allais beaucoup leur manquer, me disait-elle, mais ils seraient joignables au téléphone et par e-mail à tout moment. Est-ce que je pouvais penser à payer les jardiniers à la fin du mois ? J'ai déduit du ton léger et décontracté de ce message – « Bisous, Jakey ! » – que Miss Peregrine avait effacé de leur esprit tous les soucis que je leur avais causés ces derniers mois. Ils ne semblaient absolument pas inquiets à l'idée que je puisse faire une dépression ou fuguer pendant leur absence. En fait, ils ne semblaient pas se soucier de grand-chose, et c'était très bien. « Bon débarras », ai-je pensé avec amertume. Au moins, nous avions la maison pour nous.

Miss Peregrine n'était pas là non plus. Elle était partie juste après nous et n'était pas revenue de la journée, nous a rapporté Horace.

– Elle vous a dit où elle allait ?

– Non. Seulement qu'on devait la retrouver à dix-neuf heures quinze dans la remise, au fond du jardin.

– Dans la remise ?

– À dix-neuf heures quinze précises.

Cela me laissait un peu plus d'une heure de temps libre. Je me suis faufilé dans ma chambre et j'ai mis IV de Led Zeppelin sur la platine, comme chaque fois que j'avais besoin de me concentrer. J'ai grimpé sur mon lit avec le journal de bord de mon grand-père et j'ai commencé à lire.

Quelques minutes plus tard, Emma a passé la tête dans la pièce. Je l'ai invitée à me rejoindre.

– Non merci. J'ai eu ma dose d'Abe Portman pour aujourd'hui, m'a-t-elle répondu avant de sortir.

Le journal comptait quelques centaines de pages et couvrait plusieurs décennies. La plupart des entrées ressemblaient à celle que j'avais déchiffrée dans le bunker d'Abe : peu détaillées, sans émotion, et souvent accompagnées d'une photo. Il m'aurait fallu une semaine pour tout lire ; en une heure, je ne pouvais que le feuilleter, mais c'était suffisant pour me faire une idée du travail d'Abe aux États-Unis.

Il officiait la plupart du temps seul, mais pas toujours. Certaines entrées mentionnaient d'autres « opérateurs » désignés par de simples lettres : F, P, V. Le plus souvent H.

H était le seul que mon père avait rencontré, si l'on pouvait se fier à

sa mémoire partiellement effacée. Si Abe avait fait suffisamment confiance à H pour lui présenter son fils, ce devait être quelqu'un d'important pour lui. Mais qui était-il ? Quelle était la structure de leur organisation ? Qui leur confiait leurs missions ? Était-ce Abe ou quelqu'un d'autre, les Ombrunes américaines, par exemple ?

Au début, leur travail consistait presque exclusivement à identifier et à tuer les Creux. Mais au fil des années, ils avaient commencé à chercher et à sauver de plus en plus d'enfants particuliers. C'était admirable, bien sûr, mais la question d'Olive continuait de me titiller : n'était-ce pas le travail des Ombrunes ? Quelque chose empêchait-il les Ombrunes américaines de s'en charger ? Avaient-elles un problème ?

Les premiers rapports dataient de 1953 et les derniers de 1990. Existait-il un autre journal de bord que l'on n'avait pas encore trouvé ? Abe avait-il pris sa retraite en 1990, ou quelque chose avait-il changé ?

Ce journal m'avait fourni quelques réponses, mais il soulevait surtout beaucoup de nouvelles questions. Fallait-il poursuivre ce travail ? Existait-il encore quelque part un groupe de chasseurs de Creux qui combattait les monstres et sauvait des particuliers ? Si oui, je voulais le trouver. Je voulais en faire partie et utiliser mon talent pour perpétuer l'œuvre de mon grand-père ici, en Amérique. C'était peut-être ce qu'il souhaitait, après tout. Il avait enfermé ses secrets en utilisant le surnom qu'il m'avait donné. Hélas, il était parti trop tôt pour me le dire.

Mais chaque chose en son temps. Pour obtenir des réponses à mes questions, je devais d'abord trouver la seule personne au monde susceptible de connaître les secrets d'Abe.

Je devais trouver H.

1. Voir *Miss Peregrine et les enfants particuliers*, vol. 1.

Chapitre 4

Nous avons fait le tour du jardin en attendant Miss Peregrine. Il était dix-neuf heures douze, et le ciel s'était considérablement assombri. J'ai jeté un coup d'œil à la remise, une vilaine petite cabane aux murs en treillis de bois, adossée à la haie de lauriers roses. Ma mère avait eu sa période jardinage quelques années plus tôt, mais aujourd'hui, cette bicoque n'abritait plus que des mauvaises herbes et des araignées.

Enfin, à dix-neuf heures quinze précises, un grésillement d'électricité statique s'est fait entendre. Horace a poussé un « Ooooh ! » et les longs cheveux de Claire se sont dressés sur sa tête. Puis un bref éclair a illuminé la remise de l'intérieur et la voix de Miss Peregrine nous est parvenue :

– Et voilà !

Elle s'est avancée sur l'herbe à grandes enjambées et a inspiré profondément.

– Ahhhh, décidément, je préfère ce climat ! Pardon pour mon retard.

– Seulement trente secondes, a signalé Horace.

– Monsieur Portman, vous avez l'air un peu désorienté, a-t-elle observé en voyant mon expression.

– Euh, oui. Je ne comprends pas vraiment ce qui vient de se passer. Ni où vous étiez, ni... rien.

Elle m'a montré la remise.

– Ceci est une boucle.

– Il y avait une boucle dans mon jardin ?

– Il y en a une maintenant. Je l’ai faite cet après-midi.

– C’est une boucle de poche, a précisé Millard. Miss P., c’est génial ! Je ne pensais pas que le Conseil avait déjà approuvé ce genre de choses.

– Seulement celle-ci, et juste aujourd’hui, a-t-elle dit avec un sourire plein de fierté.

J’ai froncé les sourcils, de plus en plus perplexe.

– Quel est l’intérêt de faire une boucle de cet après-midi ?

– La durée est sans importance. L’avantage des boucles de poche, c’est leur taille extrêmement réduite, qui les rend très faciles à entretenir. Contrairement aux boucles normales, elles n’ont besoin d’être réinitialisées qu’une ou deux fois par mois, et non tous les jours.

Mes amis souriaient et échangeaient des regards ravis ; quant à moi, j’étais toujours dubitatif.

– Mais à quoi sert une boucle de la taille d’une remise ?

– À rien si l’on cherche un refuge, mais elle est extraordinairement utile comme portail.

Miss Peregrine a fouillé dans la poche de sa robe et a sorti un mince objet en laiton. On aurait dit une balle de revolver géante, avec des ouvertures ciselées.

– Grâce à la navette – une autre invention géniale de mon frère Bentham –, je peux relier cette boucle au Panloopticon. Et voilà ! Nous avons une porte vers l’Arpent du Diable.

– Ici ? Dans mon jardin ?

– Vous n’êtes pas obligé de me croire sur parole. Allez voir par vous-même.

J’ai fait quelques pas en direction de la remise, puis je me suis retourné.

– Vraiment ?

– Le monde est plein de surprises, monsieur Portman. Et nous serons juste derrière vous.

[image]

Quarante secondes : c’est le temps qu’il m’a fallu pour voyager de mon jardin à une boucle temporelle du XIX^e siècle à Londres. Quarante secondes entre le moment où je suis entré dans la remise

(étonnamment sombre, malgré les trous du treillis) et celui où je suis sorti dans un placard à balais de l'Arpent du Diable, en proie à un léger vertige. Ma tête et mon ventre n'étaient plus habitués à ce changement de pression caractéristique des voyages interboucles.

En sortant du placard, j'ai retrouvé le couloir familial, tapissé de moquette et flanqué de portes toutes identiques, munies chacune d'une petite plaque. Sur celle d'en face, on pouvait lire :

LA HAYE, PAYS-BAS, 8 AVRIL 1937

J'ai regardé derrière moi. Un morceau de papier était fixé au mur.

MAISON DE JACOB PORTMAN, FLORIDE, PÉRIODE ACTUELLE
PEREGRINE F. ET SES PUPILLES SEULEMENT

J'étais au cœur du Panloopticon, la machine à tordre la réalité de Bentham, à laquelle la maison de mes parents était désormais connectée. J'essayais encore de me faire à cette idée quand la porte s'est ouverte sur Emma.

– Salut, étranger ! s'est-elle exclamée en m'embrassant sur la joue.

Miss Peregrine et le reste de mes amis particuliers ont surgi derrière elle. Ils bavardaient avec enthousiasme, et ne semblaient pas le moins du monde perturbés par leur voyage instantané à travers un océan et un siècle.

– Ça signifie qu'on ne sera plus jamais obligés de dormir dans l'Arpent du Diable si on n'en a pas envie, disait Horace.

– Ni de faire ce long trajet en voiture jusqu'au marécage pour rejoindre la maison de Jacob, a ajouté Claire. J'ai le mal des transports.

– Le mieux, c'est la nourriture, a dit Olive, qui fermait la marche. Imaginez : on peut prendre un bon petit déjeuner anglais, manger une pizza chez Jacob le midi, et des côtelettes de mouton du marché Smithfield pour le souper !

– Qui pourrait croire qu'une aussi petite personne possède un tel estomac ? a commenté Horace.

– Mange encore plus, et peut-être que tu n'auras plus besoin de tes chaussures de plomb ! l'a taquinée Enoch.

Miss Peregrine m'a pris à part.

– N'est-ce pas merveilleux ? m'a-t-elle demandé. Maintenant, vous voyez à quoi je pensais quand je parlais d'une solution. Avec cette boucle de poche, il est possible de vivre dans un monde sans se couper de l'autre. Grâce à votre aide, nous allons pouvoir améliorer notre connaissance de l'Amérique d'aujourd'hui sans nous soustraire à nos devoirs dans l'Arpent du Diable. Il y a des boucles à reconstruire, des particuliers traumatisés à soigner, des Estres capturés à juger... Et je n'ai pas oublié ma promesse : vous aurez bientôt un travail très intéressant à faire ici. Qu'en pensez-vous ?

– Ça a l'air génial, ai-je admis.

Je n'avais pas oublié H, mais ces nouvelles possibilités me faisaient tourner la tête.

– À quel genre de travail pensiez-vous ? ai-je voulu savoir.

– C'est le Conseil des Ombrunes qui distribue les affectations. Je ne sais pas encore de quoi il s'agit, mais elles m'ont dit qu'elles avaient quelque chose pour vous.

– Et pour nous ? a demandé Enoch.

– On veut des tâches importantes, a ajouté Millard. Pas juste des corvées !

– Ni du nettoyage, a complété Bronwyn.

– Vous aurez tous un travail important, a promis Miss Peregrine.

– Je pensais qu'apprendre à passer pour des normaux dans le présent était la chose la plus importante, est intervenu Enoch. Alors, pourquoi perd-on notre temps dans ce dépotoir ?

La directrice a pincé les lèvres.

– Pendant que vous assimilez des connaissances et affûtez vos talents dans le présent – ce qui va prendre du temps –, vous pouvez aussi participer aux travaux de reconstruction dans l'Arpent. Maintenant que la boucle de poche est ouverte, rien ne vous empêche de faire les deux. Il vous suffira de faire la navette matin et soir, comme les gens d'aujourd'hui qui vont au travail. N'est-ce pas amusant ?

Enoch a secoué la tête et détourné le regard.

– Tout ça, c'est politique, a-t-il lâché. Pourquoi vous ne voulez pas l'admettre ?

Les yeux de Miss Peregrine ont flamboyé.

– Tu es grossier, a observé Claire.

– Continuez, Enoch, a suggéré Miss Peregrine. Je veux entendre ce que vous avez à dire.

Notre ami s'est exécuté :

– Quelqu'un de haut placé a décidé que ça faisait tache qu'on prenne du bon temps chez Jacob dans le présent, pendant que tous les autres sont coincés là-bas, à vivre comme des réfugiés et à nettoyer le bazar des Estres. Mais moi, je me fiche de ce que les gens pensent. On les a bien méritées, ces vacances !

– Tout le monde ici a mérité des vacances ! a répliqué sèchement Miss Peregrine.

Elle a fermé les yeux et s'est pincé l'arête du nez, comme si elle luttait contre une soudaine migraine.

– Essayez d'envisager les choses autrement. Ce sera motivant pour les autres enfants de vous voir, vous, les héros de la bataille de l'Arpent du Diable, travailler à leurs côtés pour le bien commun.

– Pfff ! a fait Enoch, et il a entrepris de se curer les ongles.

– Eh bien moi, je suis contente ! a signalé Bronwyn. J'ai toujours voulu avoir un vrai travail avec de vraies responsabilités, même s'il faut interrompre un peu nos leçons de normalité.

– Interrompre ? s'est exclamé Horace. On n'en a même pas eu une seule !

– Pas une seule ?

Miss Peregrine m'a regardé d'un air inquisiteur.

– Et le shopping ?

– Nous, euh... on a fait un petit détour, ai-je avoué.

– Oh, a-t-elle dit en fronçant les sourcils. Peu importe, il y a tout le temps. Mais pas aujourd'hui !

Sur ces mots, elle s'est éloignée d'un pas pressé dans le couloir en nous faisant signe de la suivre.

[image]

Les gens qui entraient et sortaient des innombrables portes du Panloopticon avaient tous l'air très sérieux et très occupés, et portaient tous des tenues différentes. Nous avons croisé une dame vêtue d'une robe bleue si bouffante qu'il a fallu se ranger en file indienne et se serrer contre le mur pour la laisser passer ; juste derrière venait un homme vêtu d'une combinaison de sports d'hiver blanche et coiffé d'une toque en fourrure. Un autre était affublé de bottes de sept lieues qui lui montaient à mi-cuisse et d'un manteau de marin à boucles dorées. J'étais tellement distrait par cette garde-robe insolite que j'ai failli me cogner contre un mur ; ou du moins, ce que j'ai pris pour un mur jusqu'à ce qu'il s'adresse à moi.

– Jeune Portman ! a-t-il lancé d'une voix de stentor.

J'ai levé les yeux et tendu le cou pour voir l'homme en entier. Immense et vêtu d'une lourde cape noire, on aurait cru la mort incarnée ; mais ce n'était qu'un vieil ami dont je me languissais quelquefois.

– Sharon !

L'intéressé s'est incliné. Il a salué Miss Peregrine, puis m'a serré la main de ses longs doigts glacés.

– Alors Jacob, tu viens enfin saluer tes admirateurs ?

– Ha, ha. C'est ça...

– Il ne plaisante pas, m'a prévenu Millard. Tu es une célébrité, maintenant. Il va falloir que tu fasses attention quand on sortira.

– Quoi ? Sérieusement ?

– Oh oui ! a confirmé Emma. Ne sois pas surpris si on te demande des autographes.

– Ne prends pas la grosse tête, a ajouté Enoch. On est tous un peu célèbres, maintenant, après ce qu'on a fait dans la Bibliothèque des Âmes.

– Ah bon, s'est esclaffée Emma. Tu es célèbre, toi ?

– Un peu, a soutenu Enoch. Je reçois des lettres d'admiratrices.

– Tu en as reçu *une*. Au singulier.

– Que tu crois ! a-t-il protesté.

Miss Peregrine s'est raclé la gorge.

– Allons, allons ! Les enfants doivent recevoir leur mission de reconstruction de la part du Conseil aujourd'hui. Sharon, ça ne vous dérange pas de nous accompagner jusqu'au bâtiment des ministères...

– Non, bien sûr.

Sharon s'est incliné à nouveau. Une odeur de moisi et de terre humide s'est échappée de sa cape.

– Pour des invités de marque comme vous, je suis heureux de déroger un peu à mon emploi du temps très chargé.

Alors que nous marchions dans le couloir, il s'est tourné vers moi.

– Figure-toi que je suis le majordome de cette maison, ainsi que le superviseur général du Panloopticon et de tous les portails, m'a-t-il confié.

– Je n'en reviens toujours pas qu'elles l'aient mis aux commandes, a marmonné Enoch.

Sharon a pivoté pour le regarder, et un sourire dément a éclairé le

fond de sa capuche. Enoch s'est recroquevillé derrière Emma comme s'il voulait disparaître.

– On a un dicton ici, a poursuivi Sharon : « Le pape est occupé et Mère Teresa est morte. » Personne ne connaît cet endroit mieux que moi, à part peut-être le vieux Bentham, qui, grâce au jeune Portman, est définitivement indisposé.

Son ton était soigneusement neutre. Impossible de savoir s'il regrettait ou non la disparition de son ancien employeur.

– Alors, j'ai bien peur que vous soyez coincés avec moi, a-t-il conclu.

Nous avons débouché dans une portion de couloir aussi encombrée qu'un aéroport en période de vacances. Des voyageurs chargés de lourds sacs franchissaient dans les deux sens les portes qui s'ouvraient de part et d'autre du couloir. De longues files d'attente s'étiraient jusqu'à des podiums où des employés en uniforme vérifiaient les documents. Des gardes-frontières aux mines patibulaires surveillaient tout ce petit monde. Sharon a hélé un employé :

– Hé vous, là ! Fermez-moi cette porte ! Vous laissez entrer la moitié d'Helsinki, Noël 1911 !

L'employé s'est redressé brusquement sur sa chaise et a claqué une porte entrebâillée, d'où s'échappaient des flocons de neige.

– Nous nous assurons que les gens ne voyagent que dans les boucles qu'ils sont autorisés à visiter, nous a expliqué Sharon. Il y a plus d'une centaine de boucles derrière les portes de ces couloirs, et le ministère des Affaires temporelles n'a déclaré sans danger que la moitié d'entre elles. Certaines n'ont pas été suffisamment explorées ; d'autres n'ont pas été ouvertes depuis des années. Donc, jusqu'à nouvel ordre, tous les voyages en Panloopticon doivent être approuvés par le ministère... et votre serviteur.

Il a arraché un billet de la main d'un voyageur à l'air timide, vêtu d'un trench-coat brun.

– Qui êtes-vous et où allez-vous ? a-t-il aboyé, visiblement ravi de ses nouvelles responsabilités, et de l'autorité qui allait avec.

– Wellington Weebus, a zozoté l'homme. Je me rends à la gare Pennsylvania de New York City, le 8 juin 1929.

– Qu'allez-vous faire là-bas ?

– Je suis un officier linguiste affecté aux colonies américaines. Un traducteur.

– Pourquoi aurait-on besoin d'un traducteur à New York ? Ces gens-là ne parlent-ils pas l'anglais du roi ?

– Pas tout à fait, monsieur. Ils ont une drôle de façon de s'exprimer,

en vérité.

– Pourquoi le parapluie ?

– Il pleut là-bas, monsieur.

– Vos vêtements ont-ils été contrôlés pour les anachronismes par les costumiers ?

– C'est fait, monsieur.

– Je croyais qu'à l'époque, tous les New-Yorkais portaient des chapeaux.

L'homme a sorti une petite casquette de sous son trench-coat.

– J'en ai un ici, monsieur.

Miss Peregrine, qui tapotait du pied depuis un certain temps, est arrivée à bout de patience.

– Si l'on a besoin de vous ici, Sharon, je suis sûre que nous pouvons rejoindre le bâtiment des ministères sans votre aide.

– Il n'en est pas question ! a-t-il protesté.

Il s'est dépêché de rendre son billet à l'homme.

– En avant, mon ami ! Et tenez-vous bien droit !

Alors que le voyageur filait sans demander son reste, Sharon nous a invités à le suivre :

– Par ici, les enfants. C'est tout près.

Il a fendu la foule devant nous, avant de descendre une volée de marches. Au rez-de-chaussée, j'ai reconnu la grande bibliothèque de Bentham. La vaste salle avait été vidée de tous ses meubles, remplacés par une centaine de lits de camp.

– C'est ici qu'on dormait, jusqu'à ce qu'on vienne vivre chez toi, m'a confié Emma. Les dames dans cette pièce, les hommes dans celle-ci.

Nous avons dépassé l'ancienne salle à manger, elle aussi encombrée de lits de camp. Il y en avait jusque dans les moindres recoins, et même dans le couloir. En fait, tout le rez-de-chaussée de la maison de Bentham avait été transformé en abri pour les particuliers déplacés.

– C'était confortable ? ai-je demandé.

Quelle question idiote ! Emma a haussé les épaules.

– C'est certainement mieux que de dormir dans la prison des Estres.

– Pas *beaucoup* mieux, a nuancé Horace, qui adorait se plaindre.

Il a sauté sur l'occasion :

– Franchement, Jacob, c'était horrible. Tous les particuliers ne se soucient pas autant que nous de leur hygiène corporelle. Certaines

nuits, j'ai dû me boucher le nez avec des bâtons de camphre ! Et on n'avait aucune intimité : pas d'armoire ni de vestiaire, ni de salles de bains, ni même de toilettes. Quant à la nourriture, elle était d'une banalité à pleurer.

On passait justement devant la cuisine. Un bataillon de cuisiniers s'y affairait, coupant des légumes et remuant le contenu de grandes marmites.

– Et ces pauvres diables venus d'autres boucles faisaient des cauchemars si terribles qu'ils nous empêchaient de fermer l'œil avec leurs cris et leurs gémissements !

– Ça te va bien de dire ça ! a signalé Emma. Toi qui te réveilles en hurlant deux fois par semaine !

– Au moins, mes rêves signifient quelque chose, a-t-il protesté.

– Tu sais, il y a une fille en Amérique qui débarrasse les gens de leurs cauchemars, est intervenu Millard. Peut-être qu'elle pourrait te rendre service.

– Personne au monde n'est assez qualifié pour manipuler mes rêves, a répondu Horace.

J'ai repensé aux lettres qu'Emma m'avait envoyées. Elles étaient légères et joyeuses, focalisées sur les moments heureux et les petites aventures qu'ils vivaient. Elle ne m'avait pas parlé de leurs conditions de vie ici, ni de leurs luttes quotidiennes. J'en ai éprouvé un regain de respect.

Sur ces entrefaites, Sharon a ouvert une énorme porte de chêne. Le bruit de la rue et la lumière du jour sont entrés dans le couloir.

– Restez ensemble ! nous a crié Miss Peregrine.

L'instant d'après, on plongeait dans le flot des passants qui s'écoulait sur le trottoir.

[image]

Si Emma ne m'avait pas attrapé la main pour me tirer derrière elle, je serais probablement resté planté sur place. Je reconnaissais à peine les lieux. La dernière fois que j'avais vu l'Arpent du Diable, la tour de Caul était encore un tas de briques fumantes et des Estres détalait dans les rues, poursuivis par une foule de particuliers furieux. Il y avait eu des émeutes lorsque des toxicomanes avaient pillé les réserves d'Ambrosie et quand les collaborateurs des Estres avaient brûlé les bâtiments qui abritaient les preuves de leurs crimes. Mais cela remontait à des mois, et visiblement, la situation s'était nettement améliorée depuis. L'Arpent était encore un lieu sordide, bien sûr. Les

bâtiments étaient couverts de crasse et le ciel était du même jaune vénéneux qu'auparavant, mais les incendies avaient été éteints, les décombres évacués, et des particuliers en uniforme organisaient la circulation des voitures à cheval dans la rue bondée.

Mais c'étaient surtout les gens qui me semblaient différents. Disparus les drogués aux yeux vides à l'affût d'un mauvais coup, les vendeurs de chair particulière qui exposaient leurs marchandises dans les vitrines, les gladiateurs dopés à l'Ambroisie, des rayons de lumière jaillissant des yeux. À en juger par leurs costumes éclectiques, ces particuliers venaient de boucles de toute l'Europe, d'Asie, d'Afrique, du Moyen-Orient, et d'époques variées.

Dans leur chasse aux âmes particulières, les Estres n'avaient pas fait de discrimination, et leurs méfaits s'étaient étendus plus loin encore que je ne l'avais imaginé. Ce qui me frappait le plus, c'était la dignité dont ces gens faisaient preuve, en dépit des circonstances. Ils avaient trouvé refuge ici après la destruction ou le saccage de leurs boucles. Ils avaient perdu leur maison, vu des amis et des proches tués sous leurs yeux, subi des traumatismes inimaginables. Mais on ne voyait pas de regards choqués et vides, pas de gestes de désespoir. Nul n'était vêtu de haillons. De nombreux passants avaient vu leur vie dévastée, et pourtant, la rue battait d'un pouls énergique et déterminé.

Peut-être n'avaient-ils tout simplement pas eu le temps de faire leur deuil. Mais je préférerais croire que, pour la première fois depuis près d'un siècle, les particuliers n'étaient plus contraints de rester cachés dans leurs boucles. Le pire était passé ; ils y avaient survécu, et il leur restait beaucoup à faire : ils avaient un monde à reconstruire. Et ils pouvaient le rendre meilleur.

Sur une centaine de mètres, j'ai été tellement occupé à les regarder que je n'ai pas remarqué qu'ils me dévoraient des yeux. Mais soudain, l'un d'eux a eu un geste de surprise, et un autre m'a montré du doigt ; j'aurais juré les avoir vus prononcer mon nom.

Ils savaient qui j'étais.

Puis on a croisé un jeune garçon qui vendait des journaux à la criée.

– *Jacob Portman visite l'Arpent aujourd'hui ! Le héros revient à l'Arpent du Diable pour la première fois depuis sa victoire sur les Estres !* scandait-il.

J'ai senti mon visage me brûler.

– Pourquoi c'est Jacob qui récolte tous les lauriers ? a râlé Enoch. On y était, nous aussi !

– Jacob ! Jacob Portman !

Deux adolescentes ont couru vers moi en agitant un morceau de

papier.

– Est-ce que vous pourriez nous signer ça ?

– Il a une réunion importante et il est en retard ! a dit Emma en m'entraînant dans la foule.

Nous n'avions pas fait trois mètres que j'ai été intercepté par une paire de mains puissantes. Elles appartenaient à un homme au débit de parole impressionnant, qui n'avait qu'un œil au milieu du front et portait un chapeau estampillé « Presse ».

– Farish Obwelo du *Brasse-Gadoué*. Accepteriez-vous de poser pour un portrait ?

Avant que j'aie pu répondre, il m'avait fait pivoter face à un appareil photo, une antiquité géante qui devait peser une tonne. Le photographe a disparu derrière et braqué un flash sur moi.

– Alors, Jake, a enchaîné Farish, ça fait quel effet de commander une armée de Sépulcreux ? Qu'avez-vous ressenti après avoir remporté la bataille contre les Estres ? Quels ont été les derniers mots de Caul avant que vous lui portiez le coup fatal ?

– Euh, ce n'est pas exactement comme ça que...

Le flash s'est déclenché et, un instant, j'ai cru que j'étais aveugle. Puis une autre paire de mains m'a attrapé : celles de Miss Peregrine, qui m'a entraîné énergiquement.

– Ne parlez pas à la presse, m'a-t-elle sifflé à l'oreille. De rien du tout, mais *surtout pas* de ce qui s'est passé dans la Bibliothèque des Âmes !

– Pourquoi ? Qu'est-ce qu'ils s'imaginent ?

Elle n'a pas répondu. Elle n'a pas pu, car je m'étais soudain élevé au-dessus de la tête de Bronwyn, qui me portait comme un plateau, hors de portée de la foule. Nous avons poursuivi notre chemin ainsi, Sharon formant un coin avec ses bras pour fendre la mer humaine. Au bout d'un petit moment, il a pointé une main devant nous.

– Là, on y est presque.

Il indiquait un portail dans une haute clôture de fer, au-delà duquel se dressait un bâtiment en pierre noire. Peu après, un garde nous a fait signe de le franchir et nous sommes entrés dans la cour, laissant la foule derrière nous. Bronwyn m'a posé à terre et tout le monde s'est rassemblé autour de moi pendant que je m'époussetais, un peu sonné.

– Ça va ? m'a demandé Emma. J'ai cru que tu allais te faire mordre !

– Je lui avais dit qu'il était célèbre, a rappelé Millard, à la fois taquin et légèrement envieux.

- Exact, mais je ne pensais pas que tu voulais dire...
- Célèbre-célèbre ? a achevé Emma.
- Le parfum du mois ! a ironisé Enoch en agitant une main. Mais je suis prêt à parier qu'ils t'auront oublié d'ici Noël.
- J'espère ! ai-je soupiré.
- Pourquoi ? a demandé Bronwyn. Ça ne te plaît pas d'être populaire ?
- Non ! C'était, euh... (J'étais tenté de dire « terrifiant ».) Un peu trop...
- Vous vous êtes très bien débrouillé, m'a félicité Miss Peregrine. Et ça sera de plus en plus facile. Quand les gens seront habitués à vous voir, ils ne feront plus autant de manières. Vous êtes resté longtemps absent, Jacob. Votre légende a eu le temps de s'étoffer.
- C'est clair. Mais c'est quoi, cette histoire comme quoi j'ai tué Caul ?

Elle s'est penchée vers moi et a baissé la voix.

- Une fiction nécessaire. Les Ombrunes ont estimé qu'il valait mieux que tout le monde le croie mort.

– Il l'est, non ?

– Très probablement, a-t-elle dit, sur un ton trop nonchalant pour être tout à fait honnête. Mais la vérité, c'est que nous ne savons pas ce qui se passe à l'intérieur d'une boucle effondrée. Personne ne s'en est jamais échappé pour le raconter. Caul et Bentham sont peut-être morts, ou ils sont peut-être juste... ailleurs.

– Dans une autre dimension, inaccessibles, a complété Millard.

– Définitivement, bien sûr, s'est empressée d'ajouter Miss Peregrine. Mais nous ne voulons pas que le public – ou les quelques Estres qui ont réussi à nous échapper – aient le moindre doute. Ou que quiconque puisse avoir l'idée saugrenue de le sauver.

– Alors, félicitations, tu as tué Caul aussi ! a dit Enoch d'une voix dégoulinante de sarcasme.

– Est-ce que ça n'aurait pas pu être plutôt l'un de nous ? a gémi Horace. Jacob s'est déjà attribué tout le mérite !

– Pas toi, en tout cas ! s'est moqué Enoch. Qui pourrait le croire ?

– Baissez d'un ton ! a commandé Miss Peregrine.

J'essayais encore de me faire à l'idée que Caul n'était que *très probablement* mort. Ou que quiconque, même le super-monstre qu'il était devenu à la fin, pouvait survivre à quelque chose d'aussi violent que l'effondrement d'une boucle, quand Sharon m'a asséné une claque

sur le dos qui a failli me renverser et m'a ramené à la réalité.

– Mon garçon, il faut que je parte. N'hésite pas à m'appeler si tu as besoin d'une escorte.

Miss Peregrine l'a remercié. Il s'est incliné bien bas, puis a tourné les talons et s'est éloigné tel un acteur de théâtre, sa cape volant derrière lui.

– Alors, c'est quoi cet endroit ? ai-je demandé en indiquant le bâtiment sombre qui se dressait devant nous.

– Le cœur provisoire du gouvernement des particuliers, a répondu Miss Peregrine. C'est ici que le Conseil tient ses réunions et que les différents ministères gèrent les affaires en cours.

– C'est ici qu'on va recevoir nos affectations, a ajouté Bronwyn. En général, on vient le matin, et ils nous donnent un travail.

J'ai lu à voix haute les mots gravés au-dessus des lourdes portes de l'édifice :

– Asile des fous Saint-Barnabus...

– Il n'y avait pas beaucoup de biens immobiliers disponibles, s'est justifiée Miss Peregrine.

– Allons, encore une fois à la brèche, chers amis, a dit Millard, en citant Shakespeare avant de me pousser devant lui en riant.

[image]

Le nom complet de l'établissement était l'Asile des fous, des imposteurs et des criminels Saint-Barnabus, et tous les anciens pensionnaires – dont la plupart avaient été admis de leur plein gré – avaient fui dans le chaos qui avait suivi la défaite des Estres. L'asile était resté vide jusqu'à ce que le Conseil des Ombrunes le réquisitionne pour en faire son QG provisoire, après que l'ancien, recouvert de glace lors d'une attaque des Creux, était devenu inhabitable. Il abritait la plupart des ministères européens du monde des particuliers, si bien que ses cachots misérables, ses cellules capitonnées et ses couloirs humides étaient à présent encombrés de bureaux, de tables de réunion et de meubles à classeurs. Je n'étais pas sûr que ce changement de mobilier suffise à faire oublier que ces pièces avaient servi de salles de torture.

Nous avons traversé un hall d'entrée sombre, où des fonctionnaires et des employés de bureau affublés de gilets officiels allaient et venaient, les bras chargés de papiers et de livres. Contre les murs s'alignaient des guérites occupées par des réceptionnistes, portant chacune un nom de département : Affaires temporelles,

Anachronismes, Relations avec les gens normaux, Documents phonographiques et photographiques, Micro-gestion et pédantisme, et enfin, Reconstruction.

– Holà, Bartleby ! a fait Miss Peregrine en tapotant sur ce dernier bureau. Peregrine Faucon. Je viens voir Isabel Coucou.

Un homme a levé la tête et l'a regardée en battant des paupières. Entre ses tempes s'alignaient cinq yeux ; un monocle était pincé au-dessus de celui du milieu.

– Elle vous attend, a-t-il répondu.

Miss Peregrine l'a remercié et s'est éloignée.

– Qu'est-ce que tu regardes ? m'a demandé l'employé, voyant que je restais planté devant lui.

Je me suis hâté de rejoindre les autres.

Plusieurs portes quittaient le hall d'entrée. Celle que nous avons empruntée donnait dans une petite pièce meublée de chaises, où des particuliers remplissaient de longs formulaires.

– Ce sont des tests d'aptitude, m'a expliqué Emma. Pour voir quel type de travail nous convient le mieux.

Une femme s'est précipitée vers Miss Peregrine, les bras tendus.

– Peregrine, te revoilà !

Elles ont échangé des baisers sur la joue, puis Miss Peregrine a fait les présentations :

– Les enfants, voici Miss Isabel Coucou. C'est une vieille et chère amie à moi, et il se trouve que c'est aussi l'Ombrune chargée des missions de reconstruction.

La femme avait la peau foncée et un léger accent français. Elle portait un magnifique costume en velours bleu avec de larges épaulettes en forme d'ailes qui se rétrécissaient jusqu'à une taille cintrée, garnie de boutons dorés. Ses cheveux étaient courts et argentés. On aurait dit une rock star du futur, et non une dame de l'ère victorienne.

– J'avais tellement hâte de vous rencontrer, nous a-t-elle dit avec chaleur. Peregrine me parle de vous depuis si longtemps que j'ai l'impression de vous connaître. Vous devez être Emma, l'étincelle. Et Hugh, l'apiculteur ?

– Enchanté, a répondu ce dernier.

Elle connaissait presque tout le monde et a fait le tour de notre petit groupe en distribuant des poignées de main. Puis elle s'est arrêtée devant moi.

– Et voici Jacob Portman. Votre réputation vous précède !

– C'est ce qu'on m'a dit...

Miss Coucou s'est tournée vers Miss Peregrine, l'air étonné.

– Il n'a pas l'air ravi...

– Il a été pris au dépourvu, a-t-elle expliqué. Il vient de revenir parmi nous après avoir passé quelque temps au calme, dans le présent.

– Eh bien, c'en est fini du calme ! s'est esclaffée Miss Coucou. Si vous êtes disposé à travailler pour une bonne cause, bien sûr.

– Je veux vous aider comme je le pourrai, ai-je confirmé. Qu'est-ce que vous avez pour moi ?

– Ah, ah !

Elle a agité un doigt.

– Chaque chose en son temps...

– J'aimerais faire plus que de simples corvées, est intervenu Millard. Je pense que mon immense talent serait mieux employé ailleurs.

– Vous avez de la chance. Il n'y a pas de missions sans importance ici, et il n'y a pas de talent particulier, aussi inhabituel soit-il, qui ne puisse servir notre cause. Pas plus tard que la semaine dernière, j'ai confié à un garçon à la salive adhésive un travail de fabrication de sangles incassables pour ligoter les jambes. Quel que soit votre talent, j'ai la tâche qu'il vous faut. Oui ? a-t-elle ajouté en voyant qu'Enoch avait levé la main.

– Mon talent consiste à hypnotiser les femmes avec ma belle apparence. Qu'est-ce que vous avez pour moi ? a-t-il demandé.

Miss Coucou lui a décoché un sourire acéré.

– Enoch O'Connor, ressusciteur des défunts, né dans une famille d'entrepreneurs de pompes funèbres...

Elle a souri.

– Et doté d'un humour insolent. Je m'en souviendrai.

Enoch a piqué un fard et fixé ses pieds.

– Elle me connaît, a-t-il marmonné dans sa barbe.

À en croire son expression, Miss Peregrine l'aurait volontiers assassiné.

– Je suis désolée, Isabel...

Miss Coucou a balayé ses excuses d'un geste.

– Il est idiot, mais courageux. Cela pourrait nous être utile. Puis, promenant un regard à la ronde, elle a demandé :

– Quelqu’un d’autre a-t-il une blague ?

Personne n’a pipé mot.

– Dans ce cas, mettons-nous au travail.

Elle a glissé un bras sous celui de Miss Peregrine et elles ont marché ensemble vers la sortie. On aurait dit des sœurs venues de siècles différents.

– Enoch, qu’est-ce qui t’a pris ? s’est esclaffé Millard. Elle a un siècle de plus que toi, et c’est une Ombrune !

– Elle a dit que j’étais courageux, a-t-il répondu, l’air bête.

Soudain, ça ne semblait plus le déranger de travailler dans l’Arpent.

– J’ai toujours pensé que je ne comprenais rien aux garçons, a dit Bronwyn en secouant la tête. Mais en fait, j’ai compris : ils sont tous stupides !

[image]

Nous avons suivi les Ombrunes dans un couloir sombre où vacillaient des lampes à gaz.

– C’est ici que l’on fait tout le travail ingrat, disait Miss Coucou, qui marchait à reculons pour nous regarder tout en s’adressant à nous. Dans les bureaux du ministère.

Tous les quelques mètres s’ouvrait une porte étiquetée de deux façons : au-dessus des inscriptions de l’asile, gravées en caractères gras, les employés des ministères avaient collé leurs propres écriteaux. Derrière une porte entrouverte, sur laquelle on pouvait lire à la fois MÉCRÉANTS et *Ministère des Affaires temporelles*, j’ai vu un homme frapper d’une main sur une machine à écrire, tout en tenant un parapluie de l’autre. La fuite d’eau dans le plafond était si importante que j’ai cru un instant qu’il pleuvait dans la pièce. Dans la pièce voisine (*PERVERS/Département des affaires inhumaines*), une femme défendait son déjeuner à coups de balai contre une horde de rats. Emma, qui n’avait pas peur de grand-chose, mais avait horreur des rongeurs, m’a saisi le bras.

– Je suis surprise que vous ayez choisi d’installer les bureaux du ministère dans ce bâtiment, a-t-elle dit à Miss Coucou. Ce n’est pas très confortable.

Miss Coucou a ri.

– En effet, mais c’est voulu. Aucun de vous n’est particulièrement à l’aise dans l’Arpent du Diable ; nous ne devons donc pas l’être non plus. Ainsi, tout le monde est motivé pour poursuivre l’effort de reconstruction, afin que l’on puisse regagner nos boucles le plus vite

possible.

Je doutais un peu de l'efficacité d'employés qui passaient la moitié de leur temps à combattre les rats et s'abriter de plafonds dégoulinants, mais c'était un noble sentiment. Si les Ombrunes et les fonctionnaires s'étaient installés dans un palais doré, cela aurait été du plus mauvais effet. Il y avait un certain honneur à lutter contre la vermine.

– Comme vous pouvez l'imaginer, il y a un gros travail de reconstruction à effectuer ici, à Londres, disait Miss Coucou. Et sur le marché de la main-d'œuvre particulière, vous êtes des atouts précieux. Nous avons besoin de cuisiniers, de gardes, de gens capables de soulever de lourdes charges...

Elle a regardé Bronwyn.

– Plusieurs départements réclament l'aide de Miss Bruntley. Sauvetage et démolition, Vigiles et gardiennage...

J'ai jeté un bref coup d'œil à Bronwyn. Son sourire avait disparu.

– ... Allons, Bronwyn, l'a encouragée Miss Peregrine. C'est tout de même mieux que de déblayer des gravats !

– J'espérais être affectée au corps expéditionnaire en Amérique, a-t-elle répondu.

– Il n'y a pas de corps expéditionnaire en Amérique.

– Pas encore. Mais je pourrais aider à en créer un.

– Avec une telle ambition, je ne doute pas que vous y parviendrez, a dit Miss Coucou. Mais en attendant, nous avons d'autres projets pour vous.

Bronwyn semblait vouloir ajouter quelque chose, et elle l'aurait sans doute fait si elle s'était adressée seulement à Miss Peregrine. Mais devant Miss Coucou, elle a tenu sa langue.

L'Ombrune a indiqué un endroit près de moi, où le manteau et le pantalon de Millard flottaient dans l'air.

– Monsieur Nullings, vous avez une offre d'emploi en or au service de l'espionnage particulier. Les invisibles font les meilleurs agents de terrain.

– Le ministère de la Cartographie ne me conviendrait-il pas davantage ? a demandé Millard. N'importe quel particulier invisible peut s'introduire quelque part et épier des secrets, alors que ma compétence cartographique est irremplaçable.

– Peut-être, mais les services de l'espionnage manquent de recrues, tandis que ceux de la cartographie sont pleins. Je suis désolée. Maintenant, s'il vous plaît, allez vous présenter à M. Kimble, à

l'espionnage, salle 301.

– Oui madame, a dit Millard d'une voix morne.

Il a fait demi-tour et s'est éloigné dans le couloir.

Miss Coucou a indiqué d'un geste le bureau que nous étions en train de dépasser, où une demi-douzaine d'hommes et de femmes triait des piles de courrier.

– Monsieur O'Connor, je suis sûre que le bureau des lettres mortes apprécierait votre aide.

Enoch a paru déçu.

– Pour trier du courrier impossible à distribuer ? Et mon talent, alors ?

– Notre bureau des lettres mortes ne traite pas le courrier non distribuable. Il s'occupe de la correspondance à destination et en provenance des morts.

Comme pour illustrer ses propos, un des employés a brandi une enveloppe maculée de boue.

– Ils écrivent vraiment comme des cochons ! s'est-il exclamé. Et je ne parle même pas de leur syntaxe. Il faudrait un expert pour trouver à qui s'adressent ces lettres.

Quand il a retourné l'enveloppe, une petite pile de vers et d'insectes en est tombée.

– On aimerait parfois pouvoir interroger l'expéditeur, mais aucun d'entre nous n'est capable de ressusciter les morts.

– Les morts s'écrivent des lettres ? s'est étonnée Emma.

– Euh, ouais, a confirmé Enoch. Ils demandent des nouvelles des gens et veulent en donner à leurs vieux amis. Des ragots, essentiellement. Quand j'ai le temps, je les laisse parfois écrire une carte postale avant de les renvoyer sous terre.

– Réfléchissez-y ! a dit l'homme. Nous sommes toujours à court de personnel.

Miss Coucou nous a fait signe de nous dépêcher.

– Miss Bloom, je pourrais facilement vous placer auprès du directeur de la prison. Vous feriez une excellente gardienne pour nos Estres les plus dangereux. Mais Miss Peregrine me dit que vous vous êtes tournée vers un autre centre d'intérêt, ces derniers temps ?

– Oui, Miss. La photographie. J'ai déjà un flash portable...

Elle a levé la paume et fait jaillir une flamme. Miss Coucou a ri.

– C'est très bien. Nous aurons certainement besoin de photographes

qualifiés lorsque nous rétablirons le contact avec les colonies américaines. Mais pour le moment, vos talents pyrogènes nous intéressent surtout en tant qu'armes. J'aimerais vous avoir sous la main en cas d'atteinte à notre sécurité.

– Oh, a-t-elle dit, clairement déçue, mais s'efforçant de le cacher. D'accord.

Elle m'a lancé un regard résigné, comme pour dire qu'elle avait été stupide de s'attendre à autre chose. Son talent était si puissant qu'il la confinait dans un rôle bien précis, qui commençait visiblement à lui taper sur le système.

Au bout de quelques minutes, chacun s'était vu confier une tâche qui paraissait, sinon passionnante ou vitale pour la cause, du moins en rapport avec ses compétences... sauf moi. L'un après l'autre, mes amis étaient partis rejoindre un fonctionnaire du ministère susceptible de les employer. Je suis resté seul avec Miss Coucou et Miss Peregrine. Nous sommes entrés dans une grande véranda, dont les vitres étaient occultées de l'extérieur par un enchevêtrement de lianes. La salle était meublée d'une immense table de conférence noire où était gravé le sceau officiel des Ombrunes : une créature mi-femme, mi-oiseau en vol. Nous étions dans la salle du Conseil des Ombrunes, où elles tenaient leurs réunions et décidaient de notre avenir. J'en ai éprouvé un sentiment étrange, un mélange de timidité et de profond respect, même si ce n'était qu'un lieu provisoire. Le seul élément de décoration était une série de cartes fixées sur les fenêtres les plus basses.

– Je vous en prie, asseyez-vous, a dit Miss Coucou.

J'ai tiré une chaise modeste, tapissée d'un simple tissu gris, et je me suis exécuté. Il n'y avait pas de dorures dans la pièce ; pas de trône ni de sceptre, ni aucun autre accessoire de ce genre. Même les choix de décoration des Ombrunes étaient humbles, censés montrer qu'elles ne s'estimaient pas supérieures aux autres. Que leur rôle de leaders était une responsabilité plus qu'un privilège.

– Donnez-nous un moment, Jacob, s'il vous plaît, m'a prié Miss Peregrine.

Elle a traversé la pièce aux côtés de Miss Coucou, dont les talons résonnaient comme des coups de marteau sur le sol de pierre. Les deux Ombrunes se sont entretenues à voix basse, en me regardant de temps à autre. Miss Peregrine expliquait quelque chose à Miss Coucou qui l'écoutait, les sourcils froncés.

J'ai songé qu'elle devait avoir une mission très importante à me confier. Une tâche si dangereuse qu'elle devait convaincre son amie de me laisser l'accomplir. « Quelqu'un d'aussi jeune, d'aussi inexpérimenté, c'est sans précédent », lui répondait probablement

l'autre Ombrune. Mais Miss Peregrine me connaissait ; elle savait de quoi j'étais capable, et elle était convaincue que je pouvais réussir.

J'ai essayé de ne pas trop me réjouir à l'avance, de peur d'être déçu. J'ai promené un regard dans la pièce. Quand mes yeux se sont posés sur les cartes fixées aux fenêtres, j'ai cru deviner les intentions de Miss Peregrine.

C'étaient des cartes de l'Amérique.

L'une d'elles était moderne. Les autres, plus anciennes, dataient d'avant l'incorporation de l'Alaska et d'Hawaï ; sur la dernière, la frontière du pays suivait carrément le Mississippi. Celle-ci était divisée en plusieurs larges bandes de couleur : le sud-est était pourpre, le nord-est vert, la majeure partie de l'ouest orange, et le Texas était gris. Des symboles et des légendes étaient inscrits ici et là, semblables à ceux que j'avais vus sur la Carte des Jours de Miss Peregrine. Je me suis penché sur mon siège pour mieux voir.

– Un problème épineux ! a affirmé Miss Coucou.

– Pardon ?

– L'Amérique, a-t-elle répondu en traversant la pièce pour me rejoindre. C'est depuis des années une *terra incognita*. Un Far West, si vous voulez, et l'on ne perçoit plus très bien sa géographie temporelle. Bon nombre de ses boucles ont été perdues, et beaucoup d'autres sont tout simplement inconnues.

– Ah bon ? me suis-je étonné. Pourquoi ?

J'ai senti monter mon excitation. L'Amérique, bien sûr ! J'étais le particulier idéal pour entreprendre une mission dangereuse en Amérique. C'était *mon territoire*.

– Le plus gros problème, c'est que l'Amérique n'a jamais eu d'autorité particulière centralisée. Elle est morcelée, divisée en clans. Nous entretenons un semblant de relations diplomatiques avec les plus importants, mais ils sont engagés dans des conflits de longue date à propos des ressources et du territoire. Pendant des années, la menace des Sépulcreux a servi de couvercle à ce creuset ; maintenant qu'elle a disparu, nous craignons que de vieilles rancunes ne se transforment en conflit armé.

Je me suis redressé et j'ai regardé Miss Coucou dans les yeux.

– Et vous voulez que j'y aille pour régler le problème.

L'Ombrune a eu une drôle d'expression, comme si elle se retenait de rire. Elle m'a posé une main sur l'épaule et s'est assise près de moi.

– Nous avons eu une autre idée, m'a-t-elle confié.

Miss Peregrine a pris place de l'autre côté. Elle semblait peinée.

– Nous aimerions que vous partagiez votre histoire, Jacob...

Ma tête a pivoté de l'une à l'autre.

– Pardon ? Je ne comprends pas.

– La vie dans l'Arpent du Diable est parfois éprouvante, a repris Miss Coucou. Épuisante, démoralisante. Les particuliers ici ont besoin d'être motivés, et ils adorent qu'on leur raconte comment vous avez vaincu Caul.

– Les petits réclament tous l'histoire de la bataille pour l'Arpent du Diable à l'heure du coucher, a renchéri Miss Peregrine. Il paraît d'ailleurs qu'elle est adaptée pour la scène par la troupe de Miss Passereau, et mise en musique !

– Oh, mon Dieu, ai-je gémi, mortifié.

– Vous commencerez ici, dans l'Arpent, a repris Miss Peregrine. Ensuite, vous voyagerez dans certaines boucles extérieures : celles qui ont été durement éprouvées par les Estres, mais sont encore occupées.

– Mais...et l'Amérique ? ai-je demandé. Votre problème épineux ?

– C'est un sujet sensible, a dit Miss Coucou. Pour le moment, nous nous concentrons sur la reconstruction de notre propre société.

– Alors pourquoi vous m'avez parlé de tout ça ? L'Ombrune a haussé les épaules.

– Vous regardiez les cartes avec tant de nostalgie. J'ai secoué la tête.

– Vous avez dit que l'Amérique était pleine de boucles inconnues. Qu'il y avait des combats et des conflits.

– C'est exact, mais...

– Je peux vous aider. Mes amis aussi.

– Jacob...

– On pourra tous vous aider, une fois que je leur aurai appris à se faire passer pour des gens normaux. Emma est déjà prête, et avec les autres, je n'aurai besoin que de quelques jours, peut-être une semaine...

– Monsieur Portman, m'a interrompu Miss Peregrine, vous allez plus vite que la musique.

– Ce n'est pas pour ça que vous vouliez qu'ils apprennent à connaître le présent ? Que vous les avez amenés vivre chez moi ?

Miss Peregrine a soupiré.

– Jacob, j'admire votre ambition. Mais le Conseil estime que vous n'êtes pas prêt.

– Vous avez appris que vous étiez particulier il y a quelques mois

seulement, a dit Miss Coucou.

– Et vous avez décidé ce matin seulement d'aider la cause ! a complété Miss Peregrine.

On aurait presque dit qu'elle se moquait de moi.

– Je suis prêt ! ai-je protesté. Les autres aussi. Je veux qu'on travaille pour vous en Amérique, comme le faisait mon grand-père.

– Le groupe d'Abe ne recevait pas d'ordres de nous, m'a signalé Miss Peregrine. Ils étaient entièrement autonomes.

– C'est vrai ?

– Abe avait sa propre méthode, mais ce n'est pas le sujet de cette conversation. Notre monde a beaucoup changé. Sachez simplement que la situation en Amérique ne cesse d'évoluer. Nous ne pouvons pas vous en dire plus pour l'instant. Lorsque nous aurons besoin de votre aide là-bas – et quand le Conseil estimera que le moment est venu – nous vous solliciterons.

– Assurément, a confirmé Miss Coucou. Mais d'ici là...

– Vous voulez que je donne des conférences de motivation, ai-je achevé sur un ton amer.

Miss Peregrine a soupiré. Elle commençait à perdre patience.

– Vous avez eu une rude journée, monsieur Portman.

– Vous n'imaginez pas à quel point. Écoutez, je veux juste faire quelque chose d'important...

– Il veut être une Ombrune, s'est esclaffée Miss Coucou.

J'ai repoussé ma chaise et je me suis levé.

– Où allez-vous ? m'a demandé Miss Peregrine.

– Retrouver mes amis, ai-je répondu en gagnant la porte.

– Un pas à la fois, Jacob ! m'a-t-elle lancé. Vous avez toute la vie pour jouer les héros.

[image]

Comme mes amis étaient encore éparpillés dans les différents services, je suis allé m'asseoir sur un banc, dans le hall bondé. En les attendant, j'ai pris une décision. Mon grand-père n'avait jamais demandé aux Ombrunes la permission de faire son travail, et je n'avais pas besoin de leur autorisation pour prendre la relève. Le fait qu'Abe m'ait laissé son journal de bord me suffisait. Il ne me manquait qu'une mission. Et pour l'obtenir...

– *Oh mon Dieu !*

– Ohhhhhhhhhh. Vous êtes Jacob Portman ?

Deux filles s'étaient assises à côté de moi. Je me suis arraché au fil de mes pensées pour les regarder et j'ai été surpris de n'en voir qu'une. Elle était d'origine asiatique, un peu plus jeune que moi, et vêtue d'une chemise en flanelle et d'un pantalon pattes d'éléphant très années 1970. Et effectivement, elle était seule.

– Oui, c'est moi.

– Je peux avoir un autographe ? m'a-t-elle demandé en me tendant un bras.

Simultanément, elle m'a tendu l'autre et m'a dit d'une voix plus grave, au timbre totalement différent :

– Moi aussi ?

Voyant ma confusion, elle a expliqué :

– Nous sommes binaires. On nous prend parfois pour une personne à double personnalité, mais nous avons vraiment deux cœurs, deux âmes, deux cerveaux...

– Et deux larynx ! a complété l'autre voix.

– Waouh, c'est cool ! me suis-je exclamé, impressionné. Enchanté de vous rencontrer. Mais... je ne peux pas signer sur le corps.

– Oh, ont-elles gémi en même temps.

– Êtes-vous satisfait de la production de Miss Passereau ? m'a demandé la voix plus grave. Je suis trop pressée ! Elle a fait un spectacle sur Miss Wren et ses animaux la saison dernière, *La ménagerie de l'herbe...*

– C'était juste génial. Très groovy.

– À votre avis, qui vont-ils choisir pour interpréter votre rôle ?

– Euh... Je n'en sais rien. Excusez-moi, s'il vous plaît...

Je me suis levé et j'ai traversé la salle à la hâte. Non pas parce que je voulais m'éloigner d'elles – enfin, quand même un peu –, mais parce que j'avais repéré un visage familier, et que cette vision me titillait le cerveau. Je devais absolument me rappeler où je l'avais déjà vu.

C'était un employé assis dans l'une des guérites du hall d'entrée, un jeune homme noir aux cheveux courts et aux traits doux. Où donc l'avais-je croisé ? J'ai décidé d'aller lui parler dans l'espoir de me rafraîchir la mémoire. Quand il m'a vu arriver, il a tiré une plume de son encrier et a fait semblant d'écrire.

– Nous nous sommes déjà rencontrés quelque part, non ? lui ai-je demandé.

– Non, a dit l'homme sans lever les yeux.

– Je suis Jacob Portman.

Il m’a lancé un coup d’œil oblique.

– Oui.

– On ne s’est jamais vus ?

– Non.

Je n’arrivais à rien. J’ai avisé le mot « Information » inscrit sur la fenêtre de sa guérite.

– J’ai besoin d’une information, ai-je tenté.

– À quel sujet ?

– Un associé de mon grand-père. J’essaie d’entrer en contact avec lui. S’il est toujours en vie.

– Nous ne sommes pas un service de renseignements, monsieur.

– Alors, quel genre d’informations donnez-vous ?

– Nous n’en donnons pas. Nous les collectons.

Il m’a remis un long formulaire.

– Tenez, remplissez ça.

– Vous plaisantez ?

Il m’a regardé de travers lorsque j’ai laissé retomber le papier sur son bureau.

– Jacob !

Miss Peregrine traversait le hall, suivie par mes amis. Dans quelques secondes, j’allais être encerclé. Je me suis penché par la fenêtre.

– Je vous ai déjà vu quelque part, ai-je affirmé. J’en suis sûr !

– Si tu es prêt, on y va, m’a lancé Horace.

– Je meurs de faim, a gémi Olive.

– Alors, quelle est ta mission ? s’est enquis Emma.

Tandis qu’ils m’entraînaient vers la sortie, j’ai continué à fixer l’employé. Il était parfaitement immobile et me regardait partir les sourcils froncés.

Miss Peregrine m’a pris à part.

– Nous aurons une discussion très bientôt, vous et moi, m’a-t-elle promis. Je suis navrée si votre amour-propre a été blessé. Il est très important pour moi, comme pour toutes les Ombrunes, d’exaucer vos souhaits, mais la situation américaine est délicate.

– Je veux juste que vous ayez confiance en moi, ai-je répondu. Je ne demande pas de commander une armée, ni rien.

« Je ne demande plus rien », ai-je ajouté en pensée.

– Je sais. Mais je vous en prie, soyez patient. Et dites-vous bien que si nous vous semblons excessivement prudentes, c'est pour votre sécurité. S'il arrivait quelque chose à l'un de vous, ce serait une catastrophe.

J'ai eu une pensée amère : ce qu'elle voulait dire, au fond, c'est que cela ferait mauvaise impression s'il nous arrivait malheur ; de même que cela ferait mauvaise impression si nous ne participions pas ostensiblement à l'effort de reconstruction dans l'Arpent du Diable. Ce n'était sans doute pas le fond de sa pensée. Bien sûr qu'elle se souciait de nous. Mais elle se souciait aussi de l'opinion publique. Contrairement à moi.

Comme je savais que je ne la ferais pas changer d'avis, je me suis contenté de répondre :

– OK, pas de problème, je comprends.

Elle m'a souri et m'a remercié, et j'ai un peu culpabilisé de lui avoir menti, mais pas trop. Puis elle a pris congé de nous.

L'horloge venait de sonner midi à l'Arpent du Diable. Miss Peregrine avait encore des affaires à régler ici, tandis que nous étions libres de rentrer chez moi. Nous avons convenu de nous y retrouver plus tard.

– Allez-y directement, nous a-t-elle recommandé. Ne traînez pas en route.

– Entendu, Miss Peregrine ! ont répondu mes amis en chœur.

Chapitre 5

Nous n'avons pas pris le chemin le plus court. Quand j'ai proposé de changer d'itinéraire pour éviter la foule, mes amis, par goût de l'aventure ou pour le plaisir de désobéir, ont tous accepté. Enoch prétendait connaître un raccourci peu fréquenté, et une minute plus tard, nous longions les rives du Fossé des Fièvres, la rivière qui traversait l'Arpent.

Cette partie de l'Arpent du Diable n'avait pas été nettoyée comme le centre. Peut-être n'était-ce pas possible, vu qu'il s'agissait d'une boucle dont le décor se réinitialisait chaque jour. Le Fossé serait toujours un ruban brun et pollué, et les rayons de soleil qui traversaient les fumées de l'usine auraient toujours la couleur d'un thé mal infusé. Les gens normaux coincés ici, prisonniers de cette scène se répétant à l'infini, seraient toujours les pauvres hères affamés qui nous regardaient passer avec méfiance depuis les ruelles et les soupiraux. D'après Millard, il existait quelque part une carte de tous les meurtres, agressions et vols qui avaient été commis le jour où l'Arpent du Diable avait été bouclé. Elle nous aurait permis d'éviter les endroits les plus mal famés, mais personne ne l'avait jamais vue. Mes amis avaient juste appris à se montrer prudents en traversant les régions peuplées de normaux.

Aussi longtemps que nous avons pu supporter l'odeur, nous avons longé le Fossé pour éviter de passer trop près des bâtiments sombres. Puis nous nous sommes éloignés pour respirer un peu.

Lorsqu'ils n'étaient pas occupés à regarder nerveusement autour

d'eux, mes amis parlaient de leurs nouveaux emplois. La plupart semblaient déçus. Quelques-uns étaient carrément furieux.

– Je devrais être en train de tracer des cartes de l'Amérique, a grommelé Millard. Perplexus Anomalous est devenu directeur de ce fichu département de cartographie. Si les Ombrunes n'ont pas l'impression de me devoir quelque chose, lui, en revanche...

– Pourquoi tu ne t'adresses pas directement à lui ? a suggéré Hugh.

– C'est ce que je vais faire, a assuré Millard.

Quant à Enoch, passé l'excitation des premiers instants, il avait compris que son job au bureau des lettres mortes était constitué de cinq pour cent de réanimation, et de quatre-vingt-quinze pour cent de classement.

– Comment les Ombrunes osent-elles nous coller de telles corvées, après ce qu'on a fait dans la Bibliothèque des Âmes ? a-t-il râlé. On leur a sauvé la peau. Si elles ne voulaient pas nous laisser prendre de longues vacances, elles auraient au moins pu nous donner des boulots prestigieux, avec des tas de sous-fifres sous nos ordres.

– Je ne le dirais pas comme ça, est intervenu Horace. Mais je suis d'accord. Assistant de l'anachroniste au département des costumes ? Alors que je devrais être conseiller en stratégie auprès du Conseil des Ombrunes, au minimum ! J'ai le don de voir l'avenir, nom d'un oiseau !

– Je croyais que Miss Peregrine avait confiance en nous, a soupiré Olive.

– Elle oui, a affirmé Bronwyn. Mais les autres Ombrunes ne nous connaissent pas aussi bien.

– Elles se sentent menacées, a réfléchi Enoch. En nous distribuant ce genre de corvées, elles nous font passer un message : « Vous restez de simples enfants particuliers. »

Emma marchait à mes côtés, à l'arrière du groupe. Je lui ai demandé comment s'était passé son entretien d'embauche.

– Regarde ça, m'a-t-elle dit en sortant une mince boîte rectangulaire de son sac. C'est un appareil photo pliable.

Elle a appuyé sur un bouton et un accordéon s'est déplié, terminé par un objectif.

– Alors, ils t'ont donné le travail que tu voulais, finalement ? Tu vas faire des reportages ?

– Non. J'ai piqué ça dans le local technique. Ils m'ont confié trois gardes par semaine pour veiller sur les Ombrunes pendant qu'elles interrogent les prisonniers.

- Ça peut être intéressant. Tu risques d'entendre des choses dingues.
- Je n'ai aucune envie d'entendre tout ça. Passer en revue tous ces crimes, et ce que ces gens nous ont fait subir pendant des années et des années... J'en ai assez de ressasser ces histoires. Je veux voir de nouvelles choses, rencontrer de nouvelles personnes. Et toi ?
- Moi aussi.
- Non, je veux dire, et ta mission ? Je brûle d'envie de savoir ce qu'ils t'ont donné. Quelque chose de grandiose, j'en suis sûre.
- Coach en motivation, ai-je répondu.
- C'est quoi ?
- Ça consiste à aller dans les différentes boucles pour raconter ma vie aux gens.

Elle a fait une drôle de grimace.

- Dans quel but ?
 - Pour... les inspirer ?
- Elle a ri si fort que je me suis vexé.
- Hé, ça va. Ce n'est pas *si* bizarre que ça...
 - Ne le prends pas mal. Tu es une *vraie* source d'inspiration. Seulement... je ne te vois pas du tout dans ce rôle.
 - Moi non plus. C'est d'ailleurs pour ça que je n'irai pas.
 - Vraiment ? a-t-elle dit, impressionnée. Qu'est-ce que tu vas faire, alors ?

- Autre chose.
- Ah. Je vois. Très mystérieux.
- Ouai.
- Tu me tiendras au courant ?
- Tu seras la première informée, lui ai-je répondu en souriant. Je ne voulais rien cacher à Emma. Mais je n'avais pas encore vraiment de projet. Juste la certitude que quelque chose allait surgir de ce magma...

Et c'est exactement ce qui s'est produit ! Un bruit d'eau en provenance de la rivière nous a alertés : des éclaboussures, une respiration bruyante.



– Un monstre poisson ! a crié Claire.

Nous nous sommes retournés d'un seul mouvement. Ce que Claire avait pris pour une créature aquatique était en réalité un homme à la peau de poisson qui nageait le long de la berge où nous marchions. Seules sa tête et ses épaules sortaient de l'eau.

– Holà, jeunes gens ! Arrêtez-vous ! nous a-t-il lancé.

Nous avons pressé le pas, mais il nous a rattrapés sans difficulté.

– Attendez ! Je veux juste vous poser une question.

– Arrêtez-vous, a commandé Millard. Il ne nous fera pas de mal.

L'homme a sorti le torse de l'eau. Deux branchies sur son cou se sont ouvertes et ont craché de l'eau noire.

– Je m'appelle Itch, s'est-il présenté. Je veux juste savoir une chose : vous êtes bien les pupilles de Peregrine Faucon ?

– Exact, a confirmé Olive, qui s'était approchée au bord du Fossé pour montrer qu'elle n'avait pas peur.

– C'est vrai que vous pouvez aller où vous voulez sans risquer de vieillir en accéléré ? Que vos horloges internes ont été remises à zéro ?

– Ça fait deux questions, a observé Enoch.

– Oui, c'est vrai, a admis Emma.

– Je vois, a fait Itch. Et nous, quand est-ce qu'on pourra faire réinitialiser nos horloges ?

– Qui ça, *nous* ? a demandé Horace.

Quatre autres têtes ont alors surgi de l'eau autour de lui : deux jeunes garçons avec des nageoires sur le dos, une femme âgée à la peau couverte d'écailles, ainsi qu'un très vieil homme affublé de grands yeux de poisson, chacun d'un côté de sa tête.

– Je vous présente ma famille adoptive, a repris Itch. On vit dans ce maudit Fossé et on respire son eau polluée depuis trop longtemps.

– Il est temps de changer de décor, a croassé le vieillard aux yeux de poisson.

– On veut aller dans un endroit propre, a grommelé la femme aux écailles.

– Ce n'est pas aussi simple, a dit Emma. Ce qui nous est arrivé était accidentel, et ça aurait pu nous tuer.

– On s'en fiche, a déclaré Itch.

– Ils ne veulent pas partager leur secret ! a affirmé l'un des garçons.

– Ce n'est pas vrai, a protesté Millard. On n'est même pas sûrs que la réaction pourrait être recréée. Les Ombrunes sont toujours en train d'étudier la question.

– Les Ombrunes !

La femme a craché de l'eau par ses branchies.

– Même si elles le savaient, elles ne le diraient pas. Elles auraient trop peur qu'on quitte tous leurs boucles. Alors, elles n'auraient plus personne à commander.

– Taisez-vous ! a crié Claire. C'est très vilain de dire ça !

– C'est de la trahison, a renchéri Bronwyn.

– De la trahison ! a répété Itch. C'est un mot qu'on n'utilise pas à la

légère...

Il a nagé jusqu'au bord et s'est hissé sur la chaussée. Un long manteau d'algues vertes dégoulinantes le couvrait de la poitrine aux pieds.

Nous battions déjà en retraite quand les garçons sont sortis du Fossé, suivis par la femme, pareillement vêtue d'algues. Seul le vieil homme est resté dans l'eau, où il s'est mis à décrire des cercles agités.

– Écoutez..., ai-je commencé.

Je n'avais pas encore pris la parole, et j'ai essayé de calmer le jeu :

– On est tous particuliers. On n'a pas de raisons de se battre...

– Qu'est-ce que tu en sais, toi, le nouveau venu ? a rétorqué la femme.

– Il se prend pour notre sauveur ! a ricané Itch. Tu n'es qu'un imposteur qui a eu de la chance.

– Faux prophète ! a crié l'un des garçons.

L'autre l'a imité, et bientôt, tous braillaient en chœur : « Faux prophète ! Faux prophète ! » en se rapprochant de nous.

– Je n'ai jamais prétendu être un prophète, ai-je protesté. Je n'ai jamais rien prétendu du tout.

Des dizaines de gens normaux, qui occupaient les immeubles voisins, s'étaient penchés par la fenêtre. Ils se sont mis à crier et à nous balancer des ordures.

– Vous êtes dans ce Fossé depuis trop longtemps ! a riposté Enoch. Vous avez le cerveau pollué !

Emma a allumé une flamme et Bronwyn semblait prête à frapper Itch, mais les autres les ont retenues ; nous étions sous étroite surveillance dans l'Arpent du Diable, et blesser un particulier, même dans un cas de légitime défense, aurait été du plus mauvais effet.

Les habitants du Fossé, dégoulinants, nous ont fait reculer dans une ruelle en nous pressant de leur livrer notre secret. Nous sommes partis en courant, et leurs cris nous ont poursuivis longtemps après notre départ.

Nous avons retrouvé tant bien que mal notre chemin jusqu'au centre-ville. Encore sous le choc, les saluts et les poignées de main amicales dont on nous a gratifiés lorsque nous avons traversé la foule aux abords de la maison de Bentham nous ont paru factices.

Qu'y avait-il derrière les sourires de ces gens ?

Combien d'entre eux nous en voulaient secrètement ?

Nous avons retrouvé le Panloopticon avec soulagement. Après avoir

franchi la douane des particuliers, nous avons parcouru en silence le long couloir à l'étage, perdus dans nos pensées.

[image]

Nous nous sommes entassés dans le placard à balais et nous sommes ressortis en titubant dans la nuit chaude de Floride, après un voyage assez mouvementé. Une légère vapeur s'élevait du toit de la remise, accompagnée d'un petit sifflement, comme un moteur qui refroidit.

– C'est l'ozone, a dit Millard.

– Vingt-deux minutes et quarante secondes de retard, a fait une voix.

Miss Peregrine nous attendait dans le jardin, les bras croisés.

– Désolée, Miss, a commencé Claire, on s'est...

– Personne ne dit *rien*, a sifflé Emma entre ses dents.

Puis, plus fort :

– On a voulu prendre un raccourci, mais on s'est perdus.

Nous étions épuisés, encore effrayés par notre mésaventure, et il nous fallait en plus subir un sermon sur la ponctualité et la responsabilité. J'ai entendu certains de mes amis grincer des dents.

Après nous avoir bien fait comprendre combien nous l'avions déçue, Miss Peregrine a pris sa forme d'oiseau et s'est envolée pour aller se percher au sommet du toit.

– Que se passe-t-il ? ai-je demandé à voix basse.

– C'est ce qu'elle fait quand elle a besoin d'être seule, m'a confié Emma. Elle doit être vraiment contrariée.

– Parce qu'on avait vingt-deux minutes de retard ?

– Elle est stressée, a dit Bronwyn.

– Et elle s'en prend à nous, a râlé Hugh. Ce n'est pas juste.

– Je crois que beaucoup de particuliers ne veulent pas écouter les Ombrunes en ce moment, a réfléchi Olive. Miss P. a toujours pu compter sur nous. Donc, quand on lui désobéit, même un tout petit peu...

– Eh bien, notre obéissance, elle peut se la mettre dans les plumes du croupion ! a répliqué Enoch, un peu trop fort.

Bronwyn, offusquée, lui a plaqué une main sur la bouche. L'instant d'après, ils roulaient dans l'herbe, se battant comme des chiffonniers.

– Arrêtez ! Arrêtez ! a gémi Olive.

En voulant les séparer, Emma et moi nous sommes retrouvés par

terre. On est restés allongés sur la pelouse, haletants et en sueur.

– C'est ridicule, a dit Emma.

– On fait la paix ? a proposé Bronwyn.

Enoch a hoché la tête et ils se sont serré la main.

Histoire de se remettre des évènements de la journée, nous sommes entrés dans la maison, où Horace avait cuisiné un plat sensationnel avec le reste des provisions, et j'ai initié mes amis au plaisir de manger devant la télévision. J'ai zappé d'une chaîne à l'autre pendant qu'ils fixaient l'écran ; certains étaient tellement absorbés par le spectacle qu'ils ont laissé leurs assiettes refroidir sur leurs genoux. La chaîne de téléachat, les pubs de pâtée pour chiens ou de shampooing, un prédicateur sur la chaîne religieuse, un concours de jeunes talents, des bribes d'information sur les conflits à l'étranger : ils ne connaissaient rien de tout cela. Passé la surprise de voir un écran aussi immense dans une maison, avec une image en couleur, un son « surround » et une centaine de chaînes différentes, ils ont commencé à me poser des questions. Certaines m'ont pris au dépourvu.

Captivé par un vieil épisode de *Star Trek*, Hugh m'a demandé :

– Est-ce que beaucoup de gens possèdent des vaisseaux spatiaux dans le présent ?

Bronwyn, en regardant *Real Housewives of Orange County*, s'est enquis :

– Il n'y a plus de pauvres en Amérique ?

– Pourquoi ces gens se parlent-ils aussi grossièrement ? s'est offusquée Olive.

Pendant une publicité pour des voitures, Horace s'est étonné :

– Ce bruit est censé être de la musique ?

Claire a grimacé alors que je zappais sur un journal télévisé.

– Pourquoi ils crient comme ça ?

Je voyais bien que ça commençait à les perturber. Emma était tendue, Millard faisait les cent pas. Horace serrait l'accoudoir du canapé à le broyer.

– Assez ! s'est exclamée Emma en pressant les paumes de ses mains sur ses yeux. C'est trop ! Trop fort, trop rapide !

– Ça me donne le tournis, a observé Millard.

– Je ne suis pas surpris que les gens normaux ne remarquent plus les particuliers, a dit Enoch. Leurs cerveaux ont fondu.

– Si les gens modernes regardent la télévision, il faut qu'on la regarde aussi, a insisté Millard.

– Mais je ne veux pas que mon cerveau fonde, a protesté Bronwyn.

– Il ne fondra pas, l'a-t-il rassurée. Dis-toi que c'est une espèce de vaccin. Avec un peu de volonté, tu vas t'immuniser.

Nous avons continué à zapper de chaîne en chaîne pendant quelque temps, mais cela ne suffisait plus à m'engourdir, et j'ai commencé à ruminer des pensées désagréables. En regardant un épisode de *The Bachelor*, j'ai songé que je ne comprenais décidément pas grand-chose au monde dans lequel j'avais grandi. Depuis que j'étais petit, les gens normaux me déconcertaient. Ce besoin ridicule qu'ils avaient de s'impressionner les uns les autres, leurs ambitions médiocres, la banalité de leurs rêves. La façon qu'ils avaient de rejeter tout ce qui ne leur ressemblait pas, comme si ceux qui pensaient, agissaient, s'habillaient ou rêvaient autrement étaient une menace pour eux. Voilà pourquoi j'avais toujours été aussi seul. Je trouvais stupide ce que les gens normaux jugeaient important, et comme je n'avais personne à qui en parler, je gardais mes pensées pour moi. J'étais revenu ici avec l'assurance qu'une maison confortable m'attendait désormais dans le monde particulier. Mais ma journée dans l'Arpent du Diable m'avait donné le sentiment d'être un étranger là-bas aussi. Un héros pour certains, un imposteur pour d'autres ; incompris de tous, exactement comme avec mes parents.

J'essayais d'expliquer *Les Simpson* à mes amis tout en luttant contre le sommeil (la journée avait été longue) quand quelque chose dans mon cerveau a fait « tilt ». Je me suis souvenu où j'avais déjà vu le visage de l'employé dans sa guérite de l'Arpent du Diable. J'ai passé la télécommande à Enoch, prétendu que je devais aller aux toilettes, et couru à l'étage.

J'ai fermé la porte de ma chambre, sorti le journal de bord d'Abe de sous mon lit et commencé à le feuilleter, à la recherche du visage de l'homme en question. Cela m'a pris plusieurs minutes – il y avait tant de pages, tant de visages –, mais je l'ai enfin trouvé, dans une entrée de 1983. La photo datait des années 1930 ou 1940, mais l'employé n'avait pas changé depuis, ce qui signifiait qu'il vivait dans des boucles depuis longtemps. Son nom était noté : Lester Noble Junior. Sur la photo, il portait un grand chapeau rond et regardait placidement l'appareil. Rien à voir avec l'air obtus que j'avais vu sur son visage tantôt. J'ai lu les notes que mon grand-père avait prises sur sa mission, puis j'ai dégrafé la photo de la page et je l'ai glissée dans ma poche, avant de remettre le journal sous mon lit.

J'ai croisé Emma dans le couloir.

– Je venais te chercher, m'a-t-elle dit.



– Moi aussi. J’ai besoin de ton aide.

– Bien sûr, tout ce que tu voudras.

– J’ai besoin que tu me couvres, juste une heure ou deux. Je dois retourner à l’Arpent.

– Pour quoi faire ?

– Je n’ai pas le temps de te l’expliquer. Je te dirai quand je reviendrai.

– Je viens avec toi.

– J’ai besoin de faire ça tout seul.

Elle a croisé les bras.

– Tu as intérêt à ce que ce soit intéressant.

– Je pense que oui.

Je l’ai embrassée, puis j’ai descendu l’escalier à pas de loup et je suis sorti par le garage.

[image]

Quand je suis arrivé dans le hall du bâtiment des ministères, l’homme n’y était plus, et sa guérite était fermée. Je suis passé à la suivante et j’ai demandé à la femme qui travaillait là si elle savait où était son voisin. Elle a plissé les yeux derrière ses lunettes aux verres épais.

– Qui ?

– L’homme qui travaille juste là. Lester Noble.

– Je ne connais pas de Lester Noble, a-t-elle dit en se tapotant la lèvre avec son stylo plume. Mais le type qui travaille à côté de moi vient juste de partir. Vous pouvez encore l’attraper si vous... Ah, le voilà !

Elle a pointé un doigt de l’autre côté du hall. Je me suis tourné et j’ai vu l’employé se hâter vers la sortie. J’ai marmonné un bref remerciement, traversé la pièce en courant, et intercepté mon homme juste avant qu’il franchisse la porte.

– Lester Noble ?

Il a pâli.

– Je m’appelle Stevenson, a-t-il protesté. Et vous m’empêchez de passer.

Il a tenté de me contourner, mais je suis resté campé sur mes jambes, et il ne voulait visiblement pas faire d’esclandre.

– Vous vous appelez Lester Noble Junior et vous simulez l’accent britannique, ai-je insisté.

J’ai sorti sa photo de ma poche et je la lui ai présentée. Il s’est figé, puis me l’a arrachée des mains. Quand il a relevé les yeux, il semblait effrayé.

– Qu’est-ce que vous voulez ? a-t-il chuchoté.

– Entrer en contact avec quelqu’un.

Il a jeté un coup d’œil de l’autre côté du hall d’entrée, avant de reporter son regard sur moi.

– Prenez ce couloir. Rejoignez-moi salle 137 dans deux minutes. Il ne faut pas qu’on nous voie ensemble.

J’ai récupéré la photo.

– Je garde ça pour l’instant.

Deux minutes plus tard, je l’ai retrouvé devant une porte en bois toute simple, marquée 137. Il a sélectionné la clé dans un trousseau avec des mains tremblantes et m’a invité à entrer, avant de refermer à double tour derrière nous. La pièce était petite et ses murs étaient encombrés de meubles à classeurs du sol au plafond. L’employé s’est tourné vers moi, les mains jointes comme pour prier.

– Écoute, gamin, je ne suis pas un criminel, ni rien...

Son accent britannique avait disparu, remplacé par un léger accent du Sud.

– Il y a des gens dangereux en Amérique, et je ne veux pas qu’ils me trouvent. J’ai changé de nom en arrivant ici. Je n’aurais jamais cru entendre à nouveau l’ancien...

– Les Creux là-bas étaient-ils vraiment pires que ceux d’ici ?

– Ils étaient redoutables, sans aucun doute. Mais ce n’est pas pour les fuir que je suis parti. C’est à cause des particuliers. Ils sont fous.

– Ah ? Comment ça ?

Lester a secoué la tête.

– J’enfreins une centaine de règles en t’amenant ici. Si tu veux un dossier, c’est d’accord, mais je n’ai pas le temps de te raconter ma vie.

– Très bien. Qu’est-ce que vous avez sur les chasseurs de Creux ?

Lester a hésité.

– Pardon ?

– Vous savez très bien de quoi je parle.

Je lui ai confié ce que j’avais découvert dans le rapport de mission d’Abe.

Celui-ci affirmait que Lester avait vécu dans une boucle du 5 janvier 1935 à Anniston, en Alabama, jusqu'au jour où elle avait été attaquée, et son Ombrune tuée. Abe et H avaient trouvé Lester terré dans un motel dans le présent – en 1983 – où il risquait de vieillir en accéléré. Ils s'étaient dépêchés de le mettre à l'abri dans une autre boucle. J'ai imaginé qu'il avait dû rejoindre l'Angleterre par la suite, après avoir vécu une histoire déchirante. Mais je n'avais pas le temps de l'entendre, et Lester ne semblait pas disposé à me la raconter.

– Comment sais-tu tout cela ? m'a-t-il demandé.

Son corps s'était raidi, comme s'il se préparait à entendre de mauvaises nouvelles.

– Abe était mon grand-père, ai-je répondu en guise d'explication.

– Et il t'a parlé de moi ?

Sa voix était perchée dans les aigus. Je l'avais vraiment effrayé.

– Pas vraiment. Écoutez, vous n'avez aucune raison de vous inquiéter, et on n'a pas besoin d'entrer dans les détails. Je ne suis pas venu déterrer les cadavres de votre passé. J'ai juste besoin d'entrer en contact avec le nommé H. Vous le connaissez et vous travaillez ici, dans le saint des saints...Vous êtes mon seul espoir.

Lester a soupiré ; il se détendait un peu. Il a croisé les bras et s'est appuyé contre une étagère.

– Ils ne m'ont pas laissé de carte de visite, ni rien. Et même s'il l'avaient fait, c'était il y a très longtemps.

– J'espérais qu'il y aurait quelque chose dans vos dossiers. Les Ombrunes devaient bien avoir un moyen d'entrer en contact avec eux.

– Dans ce cas, pourquoi tu ne demandes pas aux Ombrunes ?

Mon interlocuteur devenait un peu trop à l'aise à mon goût.

– J'essaie d'être discret. Mais si je dois en arriver là, je ne manquerai pas de leur dire que c'est Lester Noble Junior qui m'a adressé à elles.

Il a froncé les sourcils.

– Bon, d'accord, a-t-il lâché de mauvaise grâce. Voyons voir ce que je trouve.

Il a longé le mur en faisant courir un index le long des classeurs, sorti un dossier d'une étagère et l'a feuilleté en marmonnant. Puis il a traversé la pièce pour récupérer deux autres dossiers, il les a calés sous son bras en secouant la tête, et a continué son petit manège. Au bout de quelques minutes, il s'est approché de moi, une main tendue. Dans sa paume, j'ai découvert une vieille pochette d'allumettes.

- Qu'est-ce que c'est ?
- C'est tout ce que j'ai.

J'ai pris la pochette. Elle avait les bords cornés, comme si elle avait traîné longtemps dans une veste. L'extérieur ne portait aucune inscription. À l'intérieur, j'ai découvert une publicité pour un restaurant chinois accompagnée d'une adresse, ainsi que de chiffres et de lettres sans signification apparente. Une petite inscription au crayon disait : « Brûler après lecture ». Cette instruction n'avait visiblement pas été respectée.

Lester m'a arraché sa photo des mains. Je l'ai laissé faire.

– Je pense qu'on est quittes, a-t-il grommelé. Je pourrais être renvoyé rien que pour t'avoir laissé entrer dans cette pièce. Et je ne parle même pas de ça...

– Ce n'est qu'une vieille pochette d'allumettes, ai-je protesté. Qu'est-ce que je suis censé en faire ?

– À toi de le découvrir.

Il est allé ouvrir la porte et a attendu que je sorte.

Hong's

17 MOTT ST
NEW YORK CITY
RES: LT1-8730

- *Chinese Food At Its Best*
- *Party Facilities*

BURN AFTER READING



– Et maintenant, gamin, fais-moi plaisir : oublie que nous nous sommes rencontrés, m’a-t-il glissé, retrouvant son accent britannique.

[image]

J’ai traversé l’Arpent à toute vitesse, l’air si absorbé que même les gens qui m’ont reconnu n’ont pas eu le culot de m’arrêter. Je me suis engouffré dans la maison de Bentham, j’ai monté l’escalier en toute hâte et longé le couloir du Panloopticon jusqu’à la porte indiquant « PEREGRINE F. ET SES PUPILLES SEULEMENT ». J’ai plongé dans l’ouverture, et un instant plus tard, j’ai atterri sur l’herbe de mon jardin. Je suis resté un petit moment dans la nuit tiède, à écouter les grillons et les crapauds, tandis que la lumière bleue de la télévision scintillait derrière les fenêtres du salon. Miss Peregrine n’était plus perchée sur le toit. Personne ne m’avait vu revenir. J’avais encore du temps. J’ai traversé le jardin jusqu’au ponton et je suis allé m’asseoir à l’extrémité. C’était le seul endroit où j’étais sûr d’avoir un peu d’intimité. Si quelqu’un venait, je l’entendrais approcher.

J’ai sorti mon téléphone, la pochette d’allumettes, et j’ai commencé à réfléchir. Au bout d’une minute de gymnastique des pouces sur l’écran, j’ai découvert que la série de chiffres et de lettres sous l’adresse était un numéro de téléphone. Mais on ne pouvait plus l’appeler, car il était sous la forme alphanumérique, que l’on n’utilisait plus depuis les années 1960.

J’ai fait une recherche avec le nom du restaurant. Par chance, il existait toujours. J’ai trouvé son numéro de téléphone actuel, et je l’ai composé.

J’ai entendu une série de clics, comme si l’appel était acheminé par des lignes étrangères, puis des sonneries – peut-être dix ou douze – jusqu’à ce qu’enfin, une voix d’homme bourru réponde :

– Allô.

– Je voudrais parler à H. C’est...

La tonalité a retenti. Il m’avait raccroché au nez !

J’ai rappelé. Cette fois, l’homme a répondu après deux sonneries.

– Vous avez fait un mauvais numéro, a-t-il aboyé.

– C’est Jacob Portman.

Le silence a plané. Mon interlocuteur n’a pas coupé la communication.

– Je suis le petit-fils d’Abe Portman.

– C’est toi qui le dis.

Mon cœur s'est accéléré. Le numéro était encore bon. J'étais en train de parler à quelqu'un qui connaissait mon grand-père. Peut-être à H lui-même.

- Je peux le prouver, ai-je assuré.
- Mettons que je te croie, a dit l'homme. Que veut Jacob Portman ?
- Un travail.
- Consulte les petites annonces.
- Un travail comme le vôtre.
- Des mots croisés ?
- Pardon ?
- Je suis à la retraite, fiston.
- Je parle de ce que vous faisiez avant. Vous, Abe et les autres.
- Qu'est-ce que tu sais là-dessus ? m'a-t-il demandé, méfiant.
- Beaucoup de choses. J'ai lu le journal de bord d'Abe.

J'ai entendu un grincement métallique, puis un grognement, comme si H, si c'est bien lui, venait de se lever d'un fauteuil.

- Et ?
- Et je veux vous aider. Je sais qu'il y a encore des Creux quelque part. Peut-être pas beaucoup, mais même un seul pourrait causer d'importants dégâts. Et il y a plein d'autres choses à faire.

- C'est généreux de ta part, fiston. Mais on a cessé nos activités.
- Pourquoi ? Parce qu'Abe est mort ?

Il a ri.

- Parce qu'on a vieilli.
- Eh bien, je vais prendre la relève, ai-je affirmé, plein d'une soudaine assurance. Je connais des gens qui peuvent nous aider. Une nouvelle génération...

J'ai entendu une porte de placard claquer, une cuillère tinter contre une tasse.

- Tu as déjà eu affaire à un Creux ?
- Bien sûr. J'en ai même tué.
- Sans blague ?
- Vous n'avez pas entendu parler de la Bibliothèque des Âmes ? La bataille pour l'Arpent du Diable ?
- Je ne suis pas très au fait de l'actualité.
- Je suis capable de faire ce que faisait Abe. Je peux les voir. Et les

contrôler.

Il a aspiré bruyamment sa boisson.

– Tu sais... j'ai peut-être entendu parler de toi, en fait...

– C'est vrai ?

– Oui. Tu es à vif, inexpérimenté, impulsif. Et dans notre métier, c'est l'assurance d'une mort rapide.

J'ai serré les dents, mais j'ai réussi à garder une voix calme, posée.

– Je sais que j'ai beaucoup de choses à apprendre. Mais je pense que j'ai aussi beaucoup à donner.

– Tu es sérieux, hein.

Il semblait à la fois amusé et impressionné.

– Très sérieux !

– D'accord. Tu m'as convaincu de te faire passer un entretien d'embauche.

– Ça n'en était pas un ?

Il a ri.

– Loin de là.

– OK. Alors, qu'est-ce que je dois...

– Ne m'appelle plus. Je te téléphonerai.

Et la communication a été coupée.

[image]

Je me suis précipité dans la maison. En passant devant le salon, j'ai salué mes amis, qui regardaient un film de zombies. Emma a bondi sur ses pieds et m'a suivi dans une chambre vide. Elle m'a serré fort dans ses bras, puis m'a frappé la poitrine de l'index.

– Parle, Portman !

– Je suis entré en contact avec un des anciens associés d'Abe. Je viens de discuter avec lui au téléphone.

Elle m'a lâché et a fait un pas en arrière, les yeux écarquillés.

– Tu te moques de moi.

– Pas du tout. Ce type, H, a travaillé avec mon grand-père pendant des dizaines d'années. Ils ont fait des tonnes de missions ensemble. Mais maintenant, il est vieux, et il a besoin de notre aide.

J'exagérerais peut-être un peu, mais pas tant que ça. H avait *réellement* besoin de notre aide, il avait juste besoin d'en être convaincu.

– Pour quoi faire ?

– Une mission. Ici, aux États-Unis.
– Il devrait appeler les Ombrunes s’il a besoin d’aide.
– Nos Ombrunes n’ont pas d’autorité en Amérique. Et apparemment, il n’y a pas d’Ombrunes ici.

– Pourquoi ?

– Je ne sais pas, Em. Il y a mille choses que j’ignore. Mais je sais qu’Abe a verrouillé la porte de son bunker avec un code d’accès que j’étais le seul à pouvoir deviner. Il a laissé son journal de bord à l’intérieur pour que je le trouve. Et s’il avait pu savoir que tu serais là, il aurait voulu que tu le trouves aussi.

Elle a détourné le regard.

– On ne peut pas partir en mission. Miss Peregrine ne nous donnera jamais sa permission.

– Je sais.

Elle m’a regardé fixement, comme si elle essayait de lire dans mes pensées.

– Une mission pour quoi faire ?

– Je ne sais pas encore. H a dit qu’il me contacterait bientôt.

– Tu détestes vraiment le travail que les Ombrunes t’ont donné, hein ?

– Oui.

– Pourtant, je pense que tu serais doué pour ça. Tu viens de me faire un discours assez motivant.

– Alors, tu es avec moi ?

Un sourire a étiré ses lèvres.

– Carrément.

Chapitre 6

Cette nuit-là, j'ai fait un rêve effroyable. J'étais dans un désert de champs calcinés, l'horizon n'était que suie et flammes, et un suintement noir se répandait sur la terre. Quant à moi, j'étais pétrifié dans les airs, suspendu au-dessus d'une fosse. Dans ses profondeurs brillaient deux lumières bleues. Elles appartenaient à Caul. Caul sous sa forme monstrueuse, haut de dix mètres, avec des bras semblables à des troncs d'arbre et de longs doigts qui s'agrippaient aux racines pour tenter de m'atteindre.

Il appelait mon nom – *Jacob, Jacob* – d'une voix aiguë et railleuse. *Je te vois. Je te vois là-bas. Je te voiiiiiiiiis...*

Des vagues d'air putride m'enveloppaient, empestant la chair brûlée. Je suffoquais, j'avais envie de m'enfuir, mais j'étais paralysé. J'ai essayé de parler, de lui crier quelque chose, mais aucun son ne franchissait mes lèvres.

J'ai entendu un bruit de cavalcade, comme si des rats grimpaient sur les parois de la fosse.

– Tu n'es pas réel, ai-je finalement réussi à articuler. Je t'ai tué.

Oui, a-t-il dit. Et maintenant, je suis partout.

Le bruit s'est accentué, jusqu'à ce que le bout des doigts de Caul apparaisse sur le rebord de la fosse : dix racines longues et noueuses, s'étirant vers moi, s'enroulant autour de ma gorge.

J'ai de grands projets pour toi, Jacob... De grands, grands projets...

J'ai cru que mes poumons allaient exploser, et soudain, une violente

crampe m'a tordu l'estomac.

Je me suis redressé brusquement, le souffle court, en me tenant le ventre. J'étais éveillé, chez moi, sur le sol de ma chambre, entortillé dans mon sac de couchage.

La lune éclairait une moitié de la pièce. Enoch et Hugh ronflaient dans mon lit. Cette sensation dans mon ventre était ancienne et familière. C'était à la fois une douleur et une boussole.

Et son aiguille pointait en bas, à l'extérieur.

Je me suis extrait du sac de couchage, je suis sorti de la chambre en courant et j'ai dévalé l'escalier. Je me déplaçais sur la pointe des pieds pour ne pas faire de bruit. Si c'était ce que je pensais, mes amis ne pourraient pas faire grand-chose pour m'aider. Ils risquaient de me gêner, au contraire ; je ne voulais pas les réveiller et risquer de semer la terreur avant d'avoir évalué la situation. La peur des particuliers alimentait la férocité des Creux.

En traversant la cuisine, j'ai pris un couteau – pas très efficace contre un Sépulcreux, mais c'était mieux que rien –, puis je suis sorti par le garage. J'ai failli me casser la figure en trébuchant sur un tuyau d'arrosage au coin de la maison. Une vague traînée d'ozone s'élevait au-dessus de l'abri de jardin. La boucle de poche avait été utilisée très récemment.

Alors, aussi soudainement que la sensation m'était venue, elle s'est estompée. L'aiguille de la boussole s'est déplacée vers la baie, puis a basculé vers le golfe, et finalement, la douleur a totalement disparu. C'était la première fois qu'une telle chose se produisait, et je ne comprenais pas ce qui s'était passé. Était-ce une fausse alerte ? Les cauchemars avaient-ils le pouvoir de déclencher mon réflexe particulier ?

Sentant l'herbe mouillée entre mes orteils, j'ai jeté un coup d'œil à ma tenue : un pantalon de survêtement déchiré, un vieux tee-shirt, pas de chaussures, et j'ai eu cette pensée fugitive : « C'est comme ça qu'Abe est mort. » Presque exactement ainsi, attiré dans le noir en pyjama, agrippant une arme improvisée.

J'ai baissé le couteau. Peu à peu, ma main a cessé de trembler. J'ai fait plusieurs fois le tour de la maison. J'ai attendu, mais la sensation n'est pas revenue. Finalement, je suis retourné dans ma chambre, je me suis glissé dans le sac de couchage, mais je n'ai pas réussi à me rendormir.

[image]

Le lendemain matin, j'ai commencé à consulter mon téléphone

toutes les deux minutes, dans l'espoir de recevoir un appel de H. Il n'avait pas précisé à quel moment il essaierait de me joindre.

Emma et moi avions envisagé d'en parler aux autres, puis décidé qu'il valait mieux attendre d'avoir une mission. Et peut-être que même à ce moment-là, on ne leur dirait rien. Peut-être que cette mission ne nous concernerait que tous les deux. Peut-être que certains de nos amis ne voudraient pas y participer, ou y seraient farouchement opposés. Il y avait toujours le risque que l'un d'eux parle de notre projet à Miss Peregrine avant qu'on ait pu le mener à bien.

Après le petit déjeuner, j'ai dû donner à mes amis particuliers une nouvelle leçon de normalité. C'était le moyen idéal de tuer le temps en attendant l'appel de H.

J'ai conduit Hugh, Claire, Olive et Horace au centre commercial. Pas celui près de chez moi, où je craignais de rencontrer quelqu'un de mon lycée, mais à Shaker Pines, près de l'Interstate. En chemin, pour répondre à leurs innombrables questions, je leur ai présenté les éléments de base des banlieues modernes : « C'est une banque, c'est un hôpital, c'est une résidence en multipropriété... » Ce qui me paraissait banal leur était totalement étranger.

Dans sa boucle de Cairnholm, Miss Peregrine avait admirablement protégé ses pupilles des atteintes physiques ; mais dans son zèle, elle avait interdit à tous les visiteurs de leur parler du monde moderne, ce qui leur avait fait du tort. Ils avaient été surprotégés, si bien qu'aujourd'hui, c'étaient de petits Rip Van Winkle, se réveillant après un long sommeil dans un monde qu'ils ne comprenaient pas. Ils connaissaient l'électricité, les téléphones, les voitures, les avions, les vieux films, la musique ancienne, et plus généralement tout ce qui existait avant le 3 septembre 1940. Pour le reste, leurs connaissances étaient incomplètes, voire fausses.

Ils n'avaient passé que quelques heures dans le présent, principalement à Cairnholm, où le temps s'était quasiment arrêté, même si le calendrier changeait. Comparée à leur île, ma petite ville semblait évoluer de plusieurs années par jour, et cela les paralysait d'anxiété.

Quand je me suis garé dans l'immense parking du centre commercial, Horace, pris de panique, a refusé de sortir de la voiture.

– Le passé est beaucoup moins terrifiant que le futur, nous a-t-il expliqué. Même l'époque la plus terrible du passé a l'avantage d'être connue. On peut l'étudier. Le monde y a survécu. Alors qu'au présent, il y a toujours le risque que la fin du monde arrive brutalement.

J'ai tenté de le raisonner :

– Le monde ne va pas s'écrouler aujourd'hui. Et même si ça devait arriver, que tu entres ou non dans ce centre commercial n'y changera rien.

– Je sais. Mais je me dis que si je reste assis ici, sans bouger, peut-être que tout s'arrêtera en même temps que moi, et qu'il n'arrivera rien de tragique.

Au même instant, une voiture est passée près de nous, les vitres baissées, laissant échapper un flot de musique tonitruante. Horace s'est crispé et a fermé les yeux.

– Tu vois ? a dit Claire. Le monde continue de tourner, même si tu restes assis sans rien faire. Alors, viens avec nous.

– Oh, et puis zut ! s'est-il exclamé, furieux, avant d'ouvrir la portière.

Tandis que les autres applaudissaient son courage, j'ai noté en pensée qu'Horace ne serait pas la meilleure recrue pour notre première mission, quelle qu'elle soit.

Shaker Pines était l'archétype du centre commercial : bruyant, aseptisé, et truffé de références culturelles déconcertantes. Allez expliquer les crevettes Bubba Gump ou le slogan « Vu à la télé » à des personnes nées dans la première moitié du ^{xx}^e siècle ! Je l'avais choisi parce que c'était aussi le repaire favori des adolescents. L'idée n'était pas seulement d'habiller mes amis avec des vêtements modernes, mais de les confronter à des enfants de leur âge qu'ils étaient censés imiter. Ce n'était pas une simple virée shopping, c'était une expédition anthropologique.

Nous avons déambulé au milieu des vitrines. Les enfants particuliers avançaient à mes côtés, tels des explorateurs dans une jungle infestée de tigres. Nous nous sommes arrêtés dans l'aire de restauration pour manger des trucs gras en regardant les passants. Mes amis étudiaient en silence le comportement des jeunes : leurs chuchotements, leurs blagues et leurs éclats de rire soudains. Leurs déplacements en bande, serrés les uns contre les autres. Leur façon de manger sans jamais lâcher leur téléphone.

Claire s'est penchée vers moi au-dessus de son plateau en plastique.

– Est-ce qu'ils viennent de familles très riches ? m'a-t-elle demandé à voix basse.

– Non. Je pense que ce sont juste des adolescents normaux.

– Ils ne travaillent pas ?

– Ils ont peut-être des jobs d'été à temps partiel. Je n'en sais rien.

– Là où j'ai grandi, a dit Hugh, dès qu'on était assez vieux pour

soulever quelque chose de lourd, on avait l'âge de travailler. Il n'était pas question de rester assis toute la journée, à manger et à bavarder.

– Nous étions assez vieux pour travailler avant même de pouvoir soulever des objets lourds, a signalé Olive. Mon père m'a envoyée cirer des bottes dans une usine quand j'avais sept ans. C'était horrible !

– Le mien m'a placé dans un atelier, a repris Hugh. Je passais toute la journée à fabriquer des cordes.

– Mon Dieu..., ai-je murmuré.

Ils venaient d'une époque antérieure à l'existence même du concept d'adolescence. C'était une invention d'après-guerre. Avant, vous étiez soit un enfant, soit un adulte. Je me suis demandé comment ils allaient pouvoir se faire passer pour des adolescents modernes, si l'idée même leur était étrangère.

Et si toute cette histoire était une mauvaise idée ?

J'ai consulté mon téléphone.

Rien.

Nous nous sommes remis en route pour aller acheter des vêtements, mais en chemin, nous avons perdu Horace. Notre ami avait bifurqué vers le magasin d'alimentation qui occupait une aile entière du centre commercial. Nous l'avons retrouvé, frappé de stupeur, devant un énorme mur de fromage, au rayon des produits frais.

– Feta, mozzarella, camembert, gouda, cheddar ! a-t-il murmuré, conquis. Un rêve de gourmet !

C'était un spectacle impressionnant, même pour quelqu'un d'aussi blasé que moi, mais pour Horace, ça tenait du miracle. Dix mètres de fromage tranché, fouetté, en blocs et en morceaux, écrémé, entier ou à deux pour cent de matière grasse. Il lisait les étiquettes, comme en transe, et j'ai dû lui demander plusieurs fois de baisser le ton, par souci de discrétion.

– Il y a tout, marmonnait-il. *Tout.*

Il a pris à partie un vieil homme qui passait en poussant un Caddie.

– Regardez-moi ça ! *Regardez ça !*

Le vieillard s'est éloigné précipitamment.

– Horace, tu fais peur aux gens, lui ai-je dit en l'attirant près de moi. C'est juste du fromage.

– Juste du *fromage* ! a-t-il répété.

– OK, *beaucoup* de fromage.

– C'est le sommet de l'accomplissement humain, a-t-il déclaré, très

sérieux. Je pensais que la Grande-Bretagne était un empire. Mais là, c'est la domination du monde !

– J'ai mal au ventre rien qu'à regarder, a gémi Claire.

Lorsque nous avons finalement réussi à l'entraîner dans un magasin de prêt-à-porter, Horace a été moins impressionné par les vêtements qu'il a vus en rayon. J'avais volontairement choisi l'enseigne la plus banale, et j'ai orienté mes amis vers des couleurs simples, des combinaisons standard : les tenues que portaient les mannequins.

L'humeur d'Horace s'est carrément assombrie lorsqu'il a fallu remplir le chariot.

– Plutôt me promener tout nu, a-t-il décrété en tenant du bout des doigts le jean que je lui avais passé, comme s'il s'agissait d'un serpent venimeux. Tu veux que je mette ça ? Du denim, comme un fermier ?

– Tout le monde porte des jeans aujourd'hui. Pas seulement les fermiers.

Personnellement, je trouvais même qu'un jean était une tenue assez chic, par rapport à ce que portaient les gens autour de nous. Horace a pâli en voyant les shorts de gym, les treillis, les sweats et les pyjamas des passants. Il a laissé tomber le pantalon par terre.

– *Oh, non*, a-t-il chuchoté. *Non, non...*

– Qu'est-ce qui t'arrive ? lui a demandé Hugh. La mode n'est pas à la hauteur de tes exigences ?

– Ce n'est pas une question d'exigence, mais de décence. De respect de soi.

Un homme nous a dépassés, vêtu d'un pantalon de camouflage et d'un pull Bob l'éponge aux manches coupées aux ciseaux, et chaussé de tongs orange. J'ai cru qu'Horace allait pleurer de consternation.

Tandis qu'il se lamentait sur la fin de la civilisation, nous avons choisi des vêtements pour tout le monde. Comme les chaussures de plomb qu'Olive portait au quotidien avaient l'air d'appartenir au monstre de Frankenstein, on l'a laissée choisir une nouvelle paire, avec quelques pointures en trop, afin de pouvoir la lester.

J'ai insisté pour que mes amis se taisent pendant que le caissier scannait les articles ; je ne voulais pas qu'ils se fassent davantage remarquer. Ils étaient encore silencieux quand nous sommes sortis du centre commercial, et quand nous avons traversé le parking pour rejoindre la voiture, les bras chargés de sacs et le cerveau encombré de stimuli.

En arrivant chez moi, nous avons trouvé un mot de Miss Peregrine nous expliquant qu'ils étaient partis dans l'Arpent assister à une réunion sur les missions de reconstruction. Emma était restée ici, précisait-elle, mais il m'a fallu un long moment pour la trouver. Finalement, je l'ai entendue siffler dans la salle de bains des invités, à l'étage. J'ai frappé à la porte, sous laquelle filtrait une lumière rouge.

– C'est moi, Jacob. Tout va bien ?

– Une seconde !

Je l'ai entendue tâtonner. Un moment plus tard, le plafonnier s'est allumé et la porte s'est ouverte.

– Il t'a appelé ? m'a-t-elle demandé d'un ton plein d'espoir.

– Pas encore. Qu'est-ce qui se passe ?

J'ai jeté un coup d'œil par-dessus son épaule. Il y avait du matériel de développement de photos partout dans la petite pièce. Des bidons en métal étaient alignés sur le réservoir de la chasse d'eau, des bacs en plastique étaient posés autour du lavabo, et un agrandisseur massif était installé à même le sol. J'ai plissé le nez, agressé par une forte odeur de produits chimiques.

– Ça ne te dérange pas si je transforme la salle de bains en chambre noire ? m'a-t-elle demandé avec un sourire penaud. Parce que c'est plus ou moins déjà fait...

Nous avons deux autres salles de bains. Je lui ai dit que je n'y voyais aucun inconvénient, et elle m'a invité à entrer pour regarder son travail. Comme c'était un espace exigü, je me suis blotti dans un coin. Emma travaillait efficacement, mais sans précipitation, tout en continuant à me parler. Elle avait beau être novice dans ce domaine, ses gestes paraissaient assurés, instinctifs.

Elle m'a tourné le dos et s'est accroupie pour faire tourner les cadrans de l'agrandisseur.

– Le particulier amateur de photographie. Je sais, c'est un tel cliché...

– Ah bon, c'est un cliché ? me suis-je étonné.

– Ha ha, très drôle ! Tu as sûrement remarqué que toutes les Ombrunes possèdent un gros album de photos, et qu'un ministère entier s'emploie à nous cataloguer photographiquement. Sans parler du fait qu'un bon tiers des particuliers s'imaginent être des photographes de génie, alors qu'ils ne sont pas capables de photographier leurs pieds. Tiens, donne-moi un coup de main.

Je l'ai aidée à installer l'agrandisseur – étonnamment lourd – sur une planche qu'elle avait posée en travers de la baignoire.

– Tu as une théorie sur la question ? lui ai-je demandé.

Je n'y avais jamais réfléchi, mais cela me paraissait curieux que des gens qui revivaient la même journée à l'infini puissent éprouver le besoin d'en garder un souvenir photographique.

– Les gens normaux essaient de nous effacer depuis des siècles, a-t-elle expliqué. Je pense que c'est une façon de fixer notre existence. De prouver qu'on était là, et que nous n'étions pas les monstres qu'ils ont voulu faire de nous.

J'ai hoché la tête.

– Ouais. Ça peut se comprendre.

Un minuteur en forme d'œuf a sonné. Emma a débouché une des cuves posées sur les toilettes et versé un torrent de produits chimiques dans le lavabo. Puis elle en a extrait une spirale en plastique, a dévidé un rouleau de négatif long comme son bras, qu'elle a essuyé entre deux doigts avant de le mettre à sécher sur un fil étendu au-dessus de la douche.

– Mais maintenant qu'on est dans le présent, c'est différent, a-t-elle ajouté. Je vieillis, et pour la première fois depuis très, très longtemps, chaque journée que je vis est unique. Alors, j'ai décidé de prendre au moins une photo chaque jour pour m'en souvenir. Même si elles ne sont pas très bonnes.

– J'adore tes photos, ai-je protesté. Celle que tu m'as envoyée pendant l'été, où l'on voit des gens descendre un escalier vers la plage... Elle était magnifique !

– Ah ouais ? Merci, a-t-elle dit en baissant les yeux.

Emma faisait rarement preuve de timidité. J'ai trouvé ça totalement craquant.

– OK. Alors, si ça t'intéresse, je viens de tirer celles que j'ai prises ces dernières semaines.

Elle a détaché du fil un cliché encore légèrement humide et me l'a tendu.

– Ce sont des membres de la garde civile des particuliers. Ils sont en train de combler le trou où se trouvait la tour de Caul. Leurs équipes se sont relayées jour et nuit pendant une éternité. C'était un bazar gigantesque.

Sur la photo, on voyait une rangée d'hommes en uniforme, debout au bord d'un cratère profond, dans lequel ils pelletaient des décombres.

– Et en voici une que j'ai prise de Miss P., a-t-elle poursuivi en me passant un deuxième cliché. Comme elle n'aime pas qu'on la

photographie, j'ai dû la prendre de dos.

Sur l'image, Miss Peregrine, vêtue d'une robe noire et coiffée d'un chapeau noir, marchait vers un portail noir.

– On dirait qu'elle va à un enterrement, ai-je observé.

– Oui, comme nous tous. Il y a eu des funérailles presque tous les jours dans les semaines qui ont suivi ton départ. On a enterré tous les particuliers victimes des attaques des Sépulcreux.

– Je ne me vois pas assister à un enterrement tous les jours. Ça devait être terrible.

– En effet.

Emma s'est remise au travail, affirmant qu'elle avait d'autres photos à développer.

– Je peux te regarder travailler ? lui ai-je demandé.

– Si l'odeur des produits chimiques ne te dérange pas. Elle donne des migraines à certains.

– Non, ça m'est égal.

Elle s'est remise à manipuler l'agrandisseur.

– Pourquoi tu n'utilises pas d'appareil photo numérique ? lui ai-je demandé. Ce serait beaucoup plus simple.

– C'est comme ton téléphone-ordinateur ?

– À peu près, oui.

Comme elle m'y avait fait penser, j'ai jeté un coup d'œil à l'écran de mon portable. Je n'avais aucune notification.

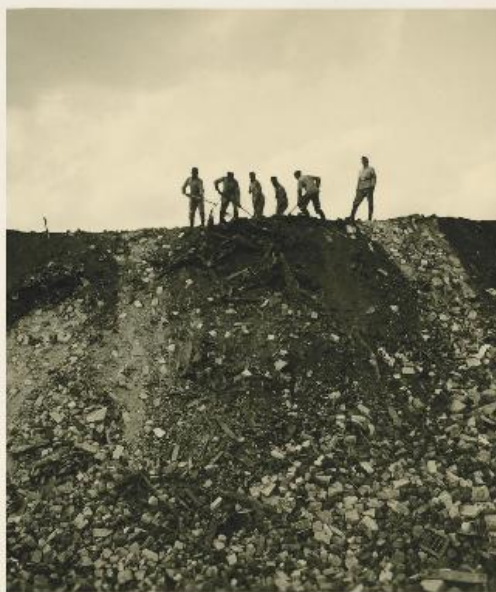
– Alors, il ne fonctionnerait pas dans la plupart des boucles, a-t-elle conclu. Comme ton téléphone. Tandis que cette vieille carne peut aller n'importe où.

Elle m'a présenté son appareil à soufflet, puis m'a commandé :

– Tu veux bien fermer la porte, s'il te plaît ?

J'ai poussé le battant. Emma a allumé la lumière rouge et éteint le plafonnier. Nous nous sommes retrouvés dans une quasi-obscurité. L'espace était si réduit qu'il m'était difficile de ne pas entraver ses gestes.

Je n'avais encore jamais vu personne à l'œuvre dans un labo photo. Le travail était ponctué de nombreux temps d'attente, soigneusement minutés. Toutes les quarante-cinq secondes, Emma





devait agiter une cuve, vider ou remplir un récipient de produit chimique, ou suspendre des négatifs pour qu'ils sèchent. Dans l'intervalle, il n'y avait rien à faire d'autre qu'attendre. Attendre, et s'embrasser. Les premières quarante-cinq secondes ont été douces et timides, comme un échauffement. Les quarante-cinq suivantes, beaucoup moins. Pendant la troisième période, nous avons renversé une cuve de révélateur, puis carrément ignoré le minuteur. Je suis à peu près sûr qu'un rouleau de pellicule a été gâché.

Et c'est alors que mon téléphone s'est mis à sonner.

Je l'ai sorti à la hâte de ma poche. L'écran affichait « Inconnu ». J'ai décroché.

– Allô ?

– Écoute-moi bien, a fait la voix bourrue de H. Repaire d'Abe. Vingt et une heures précises. Assieds-toi dans son box. Commande comme d'habitude.

– Est-ce que c'est... un rendez-vous ?

– Et viens seul, a-t-il ajouté avant de raccrocher.

J'ai rangé mon téléphone.

– Eh bien, c'était rapide, a commenté Emma. Alors ?

– On a rendez-vous.

[image]

Que porte-t-on pour aller à un entretien d'embauche avec un chasseur de Creux ? Comme je n'en savais rien, j'ai joué la sécurité : un jean, ma plus belle paire de baskets, et un polo bleu de Smart Aid avec mon nom brodé sur la poche. Emma a préféré garder son costume des années 1930 : une robe bleue coupée sous le genou et serrée à la taille par un ruban gris, et des ballerines noires. Je ne lui ai pas révélé que H m'avait demandé de venir seul. De toute manière, je ne voulais pas effectuer de missions sans elle ; lui dire qu'elle n'avait pas été invitée n'aurait servi qu'à la mettre mal à l'aise.

Les amis que j'avais emmenés faire du shopping au centre commercial essayaient leurs vêtements et les autres étaient encore à l'Arpent. Nous avons donc pu nous éclipser incognito. À huit heures et demie, on arrivait en ville.

J'espérais avoir bien interprété les instructions laconiques de H. « Le repaire d'Abe » pouvait être n'importe où, mais son « box » et « comme d'habitude » m'ont évoqué le Mel-O-Dee, un petit restaurant à l'ancienne, au bord de la route 41. On y servait des hamburgers gras et des plats du jour bon marché depuis que Dieu était enfant

(ou depuis 1936, ce qui revenait à peu près au même). C'était notre destination favorite, à Abe et moi, et un souvenir d'enfance heureux, car j'adorais cet endroit où mes parents avaient toujours refusé de mettre les pieds. Pour eux, c'était un « boui-boui sordide », où l'on servait « des plats de vieux ». On y venait souvent le samedi midi, et on s'installait toujours dans le même box, près de la fenêtre. Je prenais un sandwich au thon gluant et un milk-shake à la fraise, tandis qu'Abe se régalaient d'un foie de veau aux oignons. Je n'y étais pas retourné depuis mes douze ou treize ans. Je ne me souvenais même pas d'être passé devant récemment, et j'espérais qu'il existait toujours. La ville changeait à toute vitesse, et on ne comptait plus les établissements démolis pour laisser la place à des centres commerciaux modernes et sans âme. J'ai accéléré, allumé la radio et tapoté le volant pour calmer ma nervosité.

Au détour d'un virage, le restaurant est apparu derrière un bosquet de chênes verts, et je me suis demandé par quel miracle il tenait encore debout. Son parking était quasiment désert et sa vieille enseigne au néon à moitié grillée.

– C'est là qu'il veut nous rencontrer ? a demandé Emma en jetant un coup d'œil par la fenêtre, tandis que j'entrais dans le parking.

– J'en suis sûr à quatre-vingt-dix-huit pour cent.

– Génial.

Nous sommes entrés dans l'établissement. Le décor n'avait pas changé : des box en plastique jaune séparés par de fausses plantes, un long comptoir en Formica et une fontaine à soda. J'ai regardé autour de moi pour voir si j'arrivais à identifier H, mais il n'y avait que trois clients : un vieux couple décrépît assis dans un coin et un homme dépenaillé d'une quarantaine d'années qui prenait un café au comptoir.

– Installez-vous où vous voulez ! nous a crié la serveuse qui s'affairait au fond de la salle à manger.

J'ai conduit Emma au box près de la fenêtre où je m'asseyais avec Abe, et nous avons consulté les menus.

– Pourquoi ça s'appelle le Mel-O-Dee ? a-t-elle voulu savoir.

– Je pense qu'autrefois, il y a longtemps, c'était un de ces restaurants qui employaient des serveurs-chanteurs.

La serveuse est venue nous voir. Elle avait le dos voûté, une perruque blonde qui jurait un peu avec ses rides, et un maquillage approximatif. « Norma », indiquait son badge. Je l'ai reconnue, elle travaillait ici depuis longtemps. Elle a chaussé les lunettes de lecture bon marché qui pendaient autour de son cou et m'a regardé en

souriant.

– C'est toi, Junior ? Comme tu es devenu beau !

Elle a adressé un clin d'œil à Emma avant d'enchaîner :

– En parlant de beau gosse, comment va ton grand-père ?

– Il est mort. Ça fait déjà plusieurs mois.

– Oh, je suis vraiment désolée d'entendre ça, mon grand.

Elle a tendu un bras en travers de la table et a posé sa main tachetée sur la mienne.

– Ça arrive, ai-je soupiré.

– À qui le dis-tu ? Tu sais, je vais avoir quatre-vingt-dix ans l'an prochain.

– Waouh, c'est incroyable !

– C'est vrai que ce n'est pas rien. Presque tous les gens que je connaissais sont morts. Mon mari, mes amis, mon frère et mes deux sœurs. Parfois, je me dis que mes bons gènes sont une malédiction.

Elle nous a décoché un large sourire, exhibant son dentier.

– Qu'est-ce que vous prenez, les enfants ?

– Un café, a répondu Emma.

– Le, euh... le foie de veau aux oignons, ai-je bredouillé.

Norma m'a regardé en plissant les yeux, comme si ma commande avait titillé quelque chose dans sa mémoire.

– Pas de sandwich au thon aujourd'hui ?

– Je fais de nouvelles expériences.

– Mm-hmm.

Elle a levé un doigt, puis s'est éloignée de la table. Après avoir disparu un instant derrière le comptoir, elle est revenue avec quelque chose dans la main. Puis elle s'est penchée vers moi pour chuchoter :

– Il t'attend.

Elle a déposé une petite clé bleue devant moi et pointé du doigt le fond du restaurant.

– Au bout du couloir, dernière porte après les toilettes.

[image]

La dernière porte après les WC était lourde, en métal, et portait un écriteau « Entrée interdite ». J'ai tourné la clé dans la serrure et quand j'ai ouvert le battant, un souffle d'air glacé nous a enveloppés. Nous nous sommes frotté les bras pour nous réchauffer avant d'entrer.

Des étagères couvertes de nourriture congelée tapissaient les murs. Des stalactites semblables aux piques de la statue de la Liberté descendaient du plafond.

– Il n’y a personne là-dedans, ai-je dit. Norma est devenue sénile.

– Regarde par terre.

Des flèches dessinées au ruban adhésif pointaient en direction d’un rideau à lanières de plastique épais. Les mots « MEATING ROOM¹ » étaient peints dessus, au pochoir.

– C’est une faute d’orthographe ou un mauvais jeu de mots ? a demandé Emma.

– On va bientôt le savoir.

J’ai poussé d’un coup d’épaule le rideau en plastique, constellé de paillettes de viande gluantes, et je suis entré dans une pièce plus petite et encore plus froide, où brillait par intermittence un néon défectueux. Des morceaux de viande à moitié sortis de cartons éventrés jonchaient le sol, couverts de givre.

– Qu’est-ce qui a bien pu se passer ici ? ai-je réfléchi tout haut.

J’ai poussé un carré d’agneau du bout du pied. La viande, bien qu’encore congelée, avait visiblement été sectionnée par des mâchoires.

– On dirait que quelqu’un a fait un bon repas, a commenté Emma.

J’ai été pris d’une soudaine panique.

– Il faut partir ! C’est sûrement un...

Le mot « piège » n’avait pas encore franchi mes lèvres que trois choses se sont produites coup sur coup :

1. J’ai posé le pied sur un grand X en ruban adhésif au sol.

2. Le néon qui clignotait au plafond s’est éteint et nous nous sommes retrouvés dans le noir complet.

3. J’ai senti mon estomac faire un grand huit, tandis qu’un brusque changement de pression me bouchait les oreilles.

Puis la lumière est revenue, mais c’était celle d’une ampoule à incandescence jaune, prisonnière d’une cage métallique. Les cartons de viande avaient disparu, remplacés par des sacs de légumes congelés. Et une douleur aiguë caractéristique m’a tordu le ventre.

J’ai effleuré la main d’Emma, posé un doigt sur mes lèvres et articulé en silence :

– Un Creux.

Elle a paru un instant terrifiée. Puis elle a avalé sa salive et s’est

ressaisie. Elle a approché ses lèvres de mon oreille.

– Tu peux le contrôler ? a-t-elle voulu savoir.

J'avais l'impression que cela faisait des siècles que je n'avais pas parlé sépulcreux, ni même affronté un Creux. Je manquais terriblement d'entraînement, et même quand j'étais au sommet de mon art, je n'avais jamais réussi instantanément à contrôler ces créatures.

– J'ai besoin de temps pour entrer en contact avec lui, ai-je chuchoté. Une minute ou deux.

Emma a hoché la tête.

– Alors, on attend.

Le monstre était dans la chambre froide avec nous. L'aiguille de ma boussole intérieure me disait qu'il était juste derrière le rideau en plastique. On l'entendait mâcher quelque chose en grognant. Nous nous sommes accroupis près d'une caisse de bois pleine de limandes, essayant de nous rendre invisibles.

Les secondes ont passé. La créature a mis de côté ce qu'elle mangeait et laissé échapper un rot sonore. Emma m'a lancé un regard interrogateur : « Alors ? » J'ai secoué la tête. Toujours rien. J'avais besoin de l'entendre parler.

Il a fait un pas vers nous, et son ombre est apparue sur le rideau. J'ai tendu l'oreille, à l'affût d'un son que j'aurais pu utiliser pour me faufiler dans son cerveau. N'importe quel petit mot m'aurait aidé, mais on n'entendait que sa respiration saccadée. Le Creux reniflait l'air, aspirant notre odeur.

J'ai tapoté l'épaule d'Emma et levé un pouce. Nous nous sommes remis lentement debout. On allait devoir se battre.

Emma a tendu les mains, les paumes en l'air, et j'ai serré mes dents, qui claquaient de froid ou plus probablement de peur. J'ai été surpris de voir à quel point j'étais terrorisé.

L'ombre du Creux s'est déformée. Une de ses langues musculeuses s'est insérée entre les volets du rideau et s'est enroulée en l'air, tel un périscope.

Emma a fait un demi-pas en avant et a allumé tranquillement les flammes dans ses mains. Elles étaient petites, mais j'ai deviné, à la façon dont elle tendait les avant-bras, qu'elle préparait un véritable brasier. Une deuxième langue du Creux a traversé le rideau. Les flammes d'Emma sont montées un peu plus haut, puis un peu plus haut encore. Une goutte d'eau glacée m'est tombée dans la nuque. Les stalactites au plafond commençaient à fondre.

C'est arrivé soudainement, comme souvent avec la violence. Le Sépulcreux a crié et sa dernière langue a jailli à travers les pans du rideau, puis les trois ont foncé sur nous. Emma a crié et lâché l'explosion de feu qu'elle avait préparée. Les langues, brûlées, se sont rétractées, mais dans l'intervalle, l'une d'elles avait eu le temps de s'enrouler autour de ma cheville et m'a entraîné avec elle.

J'ai glissé sur le dos derrière le rideau jusque dans la plus grande chambre froide. Le Creux, qui avait reculé précipitamment contre la porte pour échapper au feu, me tirait en direction de sa gueule béante. J'ai tendu une main, tâtonnant désespérément le long des étagères dans l'espoir d'accrocher quelque chose. Je n'ai trouvé qu'une caisse en bois, que j'ai entraînée dans mon sillage.

J'ai entendu Emma crier mon nom. Par pur réflexe, j'ai saisi la caisse de l'autre main et je l'ai tenue devant moi. L'instant d'après, elle se coinçait entre les mâchoires du monstre.

Il a lâché un instant ma cheville, me laissant juste assez de temps pour m'éloigner en rampant. Je l'avais entendu proférer quelques sons que j'ai essayé d'imiter, allant rechercher l'étrange langage guttural des Creux à l'endroit où il somnolait, tout au fond de moi.

Emma s'est précipitée vers moi.

– Ça va ?

– Ça va. Mais il faut sortir d'ici. Ne jamais combattre les Creux dans un espace confiné.

Elle a suivi les mouvements de la caisse dans l'air.

– Il bloque la sortie, a-t-elle constaté.

Renonçant à déloger la caisse avec ses langues, le Creux a refermé les mâchoires et écrasé le bois comme une bouchée de chips.

– Je vais le convaincre de bouger.

Bouge, ai-je ordonné à la créature, testant un mot de son langage.

Elle a fait un pas vers nous, mais elle nous empêchait toujours de passer. J'ai essayé une variante : *Pousse-toi sur le côté*.

Le Sépulcreux a continué d'avancer et préparé ses langues à l'attaque. Elles s'agitaient dans l'air devant lui comme des serpents à sonnette.

– Ça ne marche pas, a constaté Emma.

Ses flammes commençaient à faire fondre la glace qui nous entourait ; des gouttes d'eau tombées du plafond formaient une flaque sur le sol.

– Chauffe encore plus, lui ai-je commandé. J'ai une idée.

Emma a pris une grande inspiration ; tout son corps s'est tendu et ses flammes ont grandi.

– À mon signal, tu plonges par ici, et moi par là, ai-je chuchoté. Le Creux a poussé un cri strident et foncé vers nous. J'ai hurlé : « MAINTENANT ! » Emma a bondi sur la droite, tandis que je sautais à gauche. Pris de court, le monstre a lancé ses langues dans le vide. En pivotant pour me suivre dans l'angle de la pièce, il a glissé dans l'eau et il est tombé. Avec un nouveau cri, il a projeté ses langues dans ma direction. L'une d'elles s'est coincée dans une étagère métallique. En essayant de la dégager, il a renversé sur lui le meuble et toutes les caisses de nourriture congelée qu'il contenait.

J'ai crié : « GO ! » et rejoint Emma à la porte. L'instant d'après, on sortait dans le couloir et on claquait le battant.

– Enferme-le ! a crié Emma. Où est la clé ?

Ayant constaté que cette porte n'avait pas de serrure, nous nous sommes contentés de détalé jusqu'à la salle de restaurant. Elle était éclairée par le soleil du matin, et pleine de convives en tenues vintage impeccables. Ils se sont tous retournés comme un seul homme pour nous regarder, se demandant qui étaient ces inconnus, trempés, essoufflés et vêtus de tenues étranges qui venaient troubler leur repas. Emma s'est rappelé trop tard le feu qui brûlait dans sa main. Elle l'a étouffé dans son dos pendant que trois serveurs – les seuls qui ne nous avaient pas encore remarqués – passaient en chantant :

Hello my baby, hello my honey, hello my ragtime gaaa...

Puis un énorme fracas a retenti au fond du couloir. Les serveurs se sont arrêtés au milieu de leur phrase et les clients ont bondi sur leurs pieds.

– Sortez ! leur ai-je crié. Sortez tous d'ici, tout de suite, vous êtes en danger !

Emma a fait jaillir des flammes devant elle.

– Allez ! Sortez !

Le bruit de la porte en métal arrachée à ses gonds a décidé les plus sceptiques. À présent, tous les clients s'étaient levés et se précipitaient vers la sortie.

Le Sépulcreux remontait le couloir d'un pas lourd. Ses trois langues monstrueuses ont rampé un instant sur le sol avant de se tendre brusquement, tels des fils de pêche, tandis qu'il poussait un nouveau hurlement.

Un serveur a détalé devant moi. J'étais le seul à devoir supporter la vue du monstre, mais le vacarme qu'il faisait suffisait à semer la panique.

– Dis-moi que tu vas y arriver, m’a imploré Emma.

– J’y suis presque.

Le Creux s’est dirigé vers nous.

Stop ! lui ai-je crié. *Allonge-toi ! Ferme ta gueule !*

Il a ralenti un peu, comme si mes paroles avaient pénétré dans son crâne, mais pas dans son cerveau. Puis il nous a attaqués en redoublant de vitesse. J’aurais préféré l’affronter dans le parking, mais les sorties étaient encombrées par les derniers clients en fuite. Alors, nous avons escaladé le bar et plongé derrière. Ce faisant, je n’arrêtais pas de crier des ordres au Creux, essayant plusieurs variantes : *Calme-toi ! Couché ! Assieds-toi ! Ne bouge pas !* Mais je l’entendais saccager la salle à mesure qu’il se rapprochait de nous. Les tables et les chaises volaient, les gens hurlaient. J’ai risqué un coup d’œil par-dessus le comptoir et vu le monstre enrouler une langue autour de la taille d’un serveur avant de le lancer à travers la baie vitrée.

Emma s’est relevée d’un bond. Elle a attrapé une bouteille pleine d’un liquide vert, a dévissé le bouchon et commencé à déchirer sa robe.

– Qu’est-ce que tu fais ? lui ai-je demandé.

– Un cocktail Molotov, a-t-elle expliqué en fourrant le tissu déchiré dans la bouteille, dont l’étiquette disait : « Bubble Up ! »

– Ça ne marchera jamais : c’est du soda !

Elle a juré, mais elle a quand même enflammé le tissu et lancé son projectile par-dessus le comptoir. L’aiguille de ma boussole s’est déplacée. Le Creux s’approchait de nous.

– Par ici ! ai-je sifflé.

Nous avons couru à quatre pattes vers l’autre extrémité du bar. Un instant plus tard, les langues du Creux râpaient le mur au-dessus de l’endroit où nous étions accroupis précédemment et cinquante bouteilles de verre se fracassaient sur le sol.

J’ai entendu une femme crier. Il y avait des blessés, peut-être même des morts. Des gens dans une boucle, qui ne sauraient jamais ce qui leur était arrivé, mais quand même. Je n’avais pas le choix : je devais affronter le Creux.

Je me suis levé et je l’ai appelé ; il tenait par le cou une dame à bigoudis roses, qui criait si fort que ses rouleaux se détachaient. Quand il m’a vu, il a lâché sa proie, qui a rampé précipitamment sous un box. Puis il est venu vers moi en grondant. Je n’ai pas bronché. Campé devant lui, j’ai commencé à l’imiter bruit pour bruit, répétant ce qu’il disait, même si je n’avais aucune idée de ce que cela signifiait.

Alors que le monstre s'arrêtait pour renverser une table qui se dressait sur son chemin, ma langue s'est soudain déliée.

STOP !! ALLONGE-TOI !

Le Creux a hésité, puis s'est laissé tomber au sol.

FERME TA GUEULE.

Pendant qu'il rentrait ses trois langues dans sa bouche, j'ai ramassé un couteau à steak qui traînait par terre. Emma s'est approchée avec sa flamme, menaçante.

NE BOUGE PLUS.

La créature se tortillait pour tenter de se libérer, mais elle était captive de ma voix. Je n'avais plus qu'à...

– C'est bon. Ça suffit !

La voix était forte et familière ; son intonation était à la fois amicale et pleine d'autorité. Je me suis retourné pour voir qui avait parlé. C'était un vieil homme en costume beige, assis tranquillement dans un box, dans un coin de la salle – à la place d'Abe. Son buste était incliné vers moi, et il appuyait nonchalamment un coude sur la table. C'était la seule personne qu'il restait dans le restaurant, à part Emma et moi.

– Bonté divine, a-t-il murmuré. Tu as vraiment le don de ton grand-père.

Il a glissé jusqu'au bord de la banquette.

– Maintenant, si ça ne te dérange pas de lâcher Horatio...

Il a prononcé à voix basse quelques paroles en langage de Creux, et j'ai perdu mon emprise sur la créature.

– Je lui ai promis un repas chaud s'il était bien sage aujourd'hui. Pas vrai, mon gars ?

Le Creux a rentré ses langues ; il s'est précipité vers H à quatre pattes et s'est pelotonné à ses pieds, tel un chiot géant.

[image]

Le vieil homme a attrapé un steak sur la table et l'a jeté au Creux, qui l'a saisi dans sa gueule et n'en a fait qu'une bouchée. Puis il a voulu se lever, mais Emma a fait un pas vers lui, la flamme haute.

– Restez où vous êtes ! lui a-t-elle ordonné.

Il a obéi.

– Je suis un ami, pas un Estre, a-t-il signalé.

– Dans ce cas, pourquoi voyagez-vous avec un Creux ?

– Je ne vais plus nulle part sans Horatio. Je n'ai pas envie de finir

comme le grand-père de ce garçon, si je peux l'éviter.

– Vous êtes H, c'est ça ? lui ai-je demandé.

– Lui-même.

Il a indiqué la banquette en face de lui.

– Si vous voulez vous joindre à moi...

– Vous êtes complètement fou ! a sifflé Emma. Votre Sépulcreux a failli nous tuer !

– Vous n'avez jamais été en danger, je vous l'assure.

Il a fait un nouveau geste.

– S'il vous plaît. Nous avons cinq minutes avant l'arrivée de la police et beaucoup de choses à voir d'ici là.

J'ai regardé Emma. Elle semblait contrariée, mais elle a fermé la main et laissé retomber son bras. Nous nous sommes frayé un chemin entre les monticules de vaisselle cassée et les tables renversées jusqu'au box de H. Le Creux faisait la sieste par terre à côté de son maître. La crampe dans mon ventre s'était atténuée, mais elle n'avait pas disparu ; j'ai compris que son intensité variait en fonction de l'humeur du Sépulcreux. Les créatures affamées et agressives me causaient plus de douleur que les Creux calmes et rassasiés.

Emma s'est glissée dans le box avant moi pour me laisser la place près du monstre. H, appuyé sur ses coudes, aspirait à la paille le contenu d'un grand verre.

– Je suis prêt pour l'entretien, ai-je annoncé.

Il a levé un doigt sans cesser de boire et j'ai pris le temps de l'étudier. Ses yeux perçants étaient enfoncés dans son visage ridé. Il avait une barbe broussailleuse et portait un gilet en laine qui lui donnait un air vaguement professoral. Sur la photo que j'avais vue dans le journal de bord d'Abe, il portait exactement la même tenue.

Après avoir vidé son verre, il l'a repoussé et s'est adossé contre son siège.

– Café frappé à la vanille, a-t-il dit avec un soupir d'aise. La nourriture n'a plus de goût, de nos jours ; c'est pourquoi je ne manque jamais une occasion de manger quand je suis dans une boucle.

Il a indiqué du menton plusieurs assiettes posées sur sa table.

– Je t'ai commandé un steak poêlé à la campagnarde et une tarte au citron vert.

Il m'a lancé un regard mécontent avant d'ajouter :

– J'aurais volontiers passé commande pour vous aussi, Miss Bloom, mais j'avais demandé à Jacob de venir seul.

- Vous savez qui je suis ? s'est étonnée Emma.
 - Bien sûr. Abe parlait souvent de vous.
- Emma a baissé les yeux et s'est empourprée.
- On travaille en équipe, ai-je précisé. Ça fonctionne bien.



– J’ai vu ça, a dit H. Vous avez réussi, d’ailleurs.

– Réussi quoi ?

– Votre entretien d’embauche.

J’ai eu un petit rire jaune.

– C’était ça, l’entretien ? D’être attaqués ?

– La première partie, du moins. Je voulais voir à qui j’avais affaire.

– Et ?

– Ta maîtrise de la langue pourrait être meilleure. Il faut que tu établisses le contrôle plus vite. Tous ces dégâts auraient pu être évités.

Il a montré la fenêtre brisée, le serveur qui gémissait dehors, recroquevillé sur le capot d’une Chevrolet Bel-Air.

– Mais tu as l’étoffe de ton grand-père, fiston. Sans aucun doute.

J’ai rougi de fierté.

– Ne te réjouis pas trop vite. Tu as beaucoup de choses à apprendre.

– Je veux tout savoir, ai-je affirmé en réprimant un sourire.

– Qu’est-ce que ton grand-père t’a dit sur son travail ?

– Rien.

Il a paru surpris.

– Rien du tout ?

– Il se faisait passer pour un représentant de commerce. Mon père m’a appris qu’il partait pour de longs voyages d’affaires, et que plusieurs fois, il était revenu avec une jambe cassée ou le visage bandé. Sa famille pensait qu’il avait eu affaire à des bandits, ou qu’il avait eu un problème de jeu.

H a passé une main sur son menton hirsute.

– Dans ce cas, je vais te raconter l’essentiel. Abe est arrivé en Amérique après la guerre. Il voulait mener la vie la plus normale possible. Ses pouvoirs s’étaient affaiblis, et il avait l’impression d’être devenu un danger pour ses amis particuliers, notamment pour Miss Bloom et ses compagnons de boucle. L’Amérique était un endroit relativement paisible, à l’époque. Les normaux ne s’étaient pas privés de nous persécuter pendant des années ; ils avaient semé la zizanie entre les différents clans de particuliers, mais nous n’avions jamais eu de problèmes avec les Estres et les Sépulcreux, comme en Europe. Du moins, pas jusqu’à la fin des années 1950. Alors, ils ont débarqué en force. Ils se sont attaqués aux Ombrunes, et ils ont fait de terribles dégâts. C’est à ce moment-là qu’Abe a décidé de sortir de sa retraite

anticipée et de créer notre organisation.

Je me suis rendu compte que je retenais mon souffle. J'attendais depuis si longtemps que quelqu'un me parle des premières années de mon grand-père aux États-Unis... Je n'en revenais pas que ça arrive enfin.

– Nous étions douze, et nous menions des vies normales en apparence. Aucun d'entre nous ne vivait dans des boucles. C'était la règle. Quelques-uns avaient des familles, des emplois ordinaires. On se rencontrait en secret et on communiquait en langage codé. Au début, nous nous contentions de donner la chasse aux Creux, mais quand les Ombrunes, décimées par les Estres, ont dû se terrer, nous nous sommes chargés du travail qu'elles ne pouvaient plus faire.

– Entrer en contact avec des enfants particuliers isolés, a deviné Emma. Les mettre en sécurité.

– Vous avez lu le journal de bord.

J'ai hoché la tête.

– Ce n'était pas facile, a repris H. Et nous n'avons pas toujours réussi. Il nous est arrivé de nous tromper. Certains échappaient à notre vigilance. Je porte toujours le poids de ces échecs.

– Où sont les autres ? ai-je demandé. Les dix autres membres ?

– Certains ont péri pendant une mission. D'autres ont arrêté. Ils ne pouvaient plus supporter cette vie. Les années 1980 ont été terribles pour nous tous.

– Et Abe ne les a jamais remplacés ?

– C'était difficile de trouver des gens de confiance. Nos ennemis essayaient toujours d'infiltrer nos rangs, de percer nos secrets. Nous étions un véritable fléau pour eux, et j'en suis fier. La menace s'est atténuée quand les Estres se sont à nouveau concentrés sur l'Europe. Ils étaient à peu près parvenus à leurs fins ici, même si, grâce à nous, ça leur avait coûté plus cher que prévu.

Il a baissé les yeux un instant.

– Mais nous sommes peut-être à l'aube d'une nouvelle ère. J'ai toujours espéré que mon téléphone sonnerait un jour, et que ce serait toi.

– Vous auriez pu m'appeler.

– J'avais promis à Abe de ne pas te contacter le premier. Ton grand-père ne voulait pas t'enrôler de force ; il souhaitait te laisser le choix. Mais j'ai toujours eu le sentiment que tu finirais par revenir vers moi.

Je l'ai regardé, intrigué.

– Vous parlez comme si on s'était déjà rencontrés.

Il m'a fait un clin d'œil.

– Tu ne te souviens pas de M. Anderson ?

– Oh mon Dieu... si ! Vous m'aviez donné un gros sac de caramels au beurre salé...

– Tu devais avoir huit ou neuf ans, je crois.

Il a souri et secoué la tête.

– Quelle belle journée c'était ! Abe avait toujours refusé qu'on vienne chez lui. Il était si prudent. Mais nous avons travaillé ensemble pendant trente ans et je n'avais jamais rencontré sa famille. Alors, je suis arrivé à l'improviste, un après-midi, et tu étais là. Il était tellement furieux qu'on aurait pu faire frire un œuf sur son front ! Mais ça en valait la peine. Et j'ai su à la minute où je t'ai rencontré que tu avais le don, toi aussi.

– J'ai toujours pensé que mon grand-père et moi étions les seuls.

– Dans l'organisation, quatre d'entre nous pouvaient voir les Creux, mais Abe et moi étions les seuls à les contrôler ; et tu es le seul, à ma connaissance, qui puisse en contrôler plusieurs en même temps.

Des sirènes se sont élevées au loin. H a jeté un coup d'œil par la fenêtre.

– Alors, vous avez un travail pour nous ? lui ai-je demandé.

– Je crois bien, oui.

Il a pris deux petits paquets sur le siège près de lui et les a posés sur la table. Ils avaient chacun la taille d'un livre de poche et étaient enveloppés dans du papier brun ordinaire.

– J'ai besoin que vous me livriez ça. Sans les ouvrir.

J'ai failli éclater de rire.

– C'est tout ?

– Dites-vous que c'est la deuxième partie de votre entretien d'embauche. Prouvez-moi que vous pouvez gérer ça, et je vous confierai une vraie mission.

– C'est comme si c'était fait, a dit Emma. Est-ce que vous avez la moindre idée de ce qu'on a accompli ?

– C'était l'Europe, ma petite dame. L'Amérique est une autre marmite de poissons.

– Je suis votre aînée de nombreuses années. Et quelle drôle d'expression !

– C'est comme ça qu'on dit.

– Très bien, ai-je tranché. Où doit-on les apporter ?

– C'est noté sur les paquets.

Les mots *Flaming man* étaient griffonnés à la main sur l'un d'eux. Sur l'autre, on pouvait lire *Portail*. J'ai secoué la tête, perplexe.

– Je ne comprends pas.

– Voici un petit indice pour vous aider à commencer.

H a soulevé son verre et fait glisser vers nous le set de table en papier. Depuis que je fréquentais l'établissement, les sets du Mel-O-Dee étaient ornés de cartes de la Floride façon BD. Elles situaient les principales attractions touristiques, mais pas grand-chose de plus. On ne voyait pas de routes ni d'autoroutes, pas davantage de petites ni de moyennes villes. La capitale de l'État disparaissait sous la caricature d'un alligator sirotant un cocktail. Mais H semblait aussi sérieux que s'il nous avait confié la carte d'un trésor enfoui. Il a tapoté le centre, où son verre avait laissé un anneau humide autour d'un endroit appelé le Royaume des Sirènes.

– Quand vous aurez livré les colis, je vous contacterai. Vous avez soixante-douze heures.

Emma a continué de fixer le set de table d'un air incrédule.

– C'est absurde. Donnez-nous une vraie carte.

– Non. Si elle tombait dans de mauvaises mains, toute l'affaire serait compromise. Et une partie de votre travail consiste à trouver des choses soigneusement dissimulées.

Il a de nouveau tapoté l'anneau mouillé. Les sirènes de police se rapprochaient et des badauds se rassemblaient dans le parking.

– Tu n'as pas touché à ton assiette, a observé H.

– Je n'ai pas faim. Quand un Creux est aussi près de moi, mon estomac se noue.

Il a coupé un morceau de ma tarte avec sa fourchette, l'a enfourné, puis s'est levé.

– Je n'aime pas gaspiller la nourriture, a-t-il grommelé. Venez, je vous raccompagne.

Deux voitures de police vintage hurlaient dans le parking. J'ai pris les paquets, glissé le set de table plié entre les deux, puis je me suis levé. H a sifflé dans ses doigts. Son Sépulcreux s'est levé et nous a suivis dans le couloir en sautillant, aussi docile qu'un vieux chien de chasse.

– J'ai quelques recommandations à vous faire, nous a dit le vieil homme tout en marchant. Les particuliers aux États-Unis n'ont pas les

mêmes mœurs qu'en Europe. Ici, c'est le bazar. Il n'y a pas d'Ombrunes dignes de ce nom. Dans certains endroits, c'est chacun pour soi, et on ne peut se fier à personne.

– Et il y a des conflits entre les boucles, ai-je complété.

Il m'a lancé un coup d'œil soupçonneux.

– Espérons que non. Sans vouloir m'avancer, je vais quand même vous dire le fond de ma pensée. Vous avez peut-être chassé les Estres d'Europe, mais j'ai l'impression qu'ici, nous n'en sommes pas complètement débarrassés. Si une guerre éclatait entre les particuliers, cela ferait parfaitement leur affaire.

Il a ouvert la porte de la chambre froide, et nous lui avons emboîté le pas.

– Une dernière chose. Ne révélez pas aux gens avec qui vous travaillez. L'organisation ne se dévoile jamais.

– Et à Miss Peregrine ? a demandé Emma.

– Même pas à elle.

Nous sommes passés derrière le rideau en plastique et nous nous sommes entassés dans l'angle où était dessiné le X. Alors que l'on quittait la boucle, une pensée m'a traversé. J'ai attendu que la sensation d'oppression s'apaise et que nous soyons revenus dans le présent pour demander :

– S'il n'y a plus d'Ombrunes, comment cette boucle peut-elle encore exister ?

H a écarté le rideau. Son Sépulcreux a couru dehors.

– Je n'ai pas dit qu'il n'y en avait aucune. Mais celles qu'il nous reste ne sont pas du calibre auquel vous êtes habitués.

Dans le couloir, nous avons retrouvé notre sympathique vieille serveuse. Appuyée contre le mur, elle tirait sur une cigarette et soufflait la fumée dehors par une issue de secours.

– On parlait justement de vous, lui a dit H, un sourire aux lèvres. Comment allez-vous, Miss Abernathy ?

Elle a jeté sa cigarette par la porte et l'a serré brièvement contre elle.

– Tu ne viens plus jamais me voir, méchant homme !

– J'ai été très occupé, Norma.

– Bien sûr, bien sûr.

– Est-ce que c'est une Ombrune ? a demandé Emma.

– Certaines personnes nous appellent des semi-Ombrunes, a répondu

Norma, mais je pense que « gardienne de boucle » serait plus exact. Je ne peux pas me changer en oiseau, ni faire de nouvelles boucles, ni rien d'extraordinaire, mais je peux maintenir longtemps celles qui sont déjà ouvertes. La paie est correcte, en plus.

– La paie ?

– Tu crois que je ferais ça par bonté d'âme ?

Elle a rejeté la tête en arrière en gloussant.

– Norma gère un petit portefeuille de boucles dans le sud de la Floride, nous a expliqué H. Elle a un contrat avec l'organisation.

Il a glissé une main dans sa poche et sorti une liasse de billets de banque fixée par un élastique.

– Merci pour votre aide aujourd'hui, lui a-t-il dit en lui remettant l'argent.

– Payé exclusivement en espèces, a souligné Norma en fourrant la liasse sous son tablier.

Elle nous a adressé un clin d'œil.

– Ne le dites pas à l'inspecteur des impôts !

Elle a ri de nouveau et est partie en se dandinant dans la chambre froide.

– Bon, il est temps que je ferme boutique, avec le désordre que vous m'avez mis là-dedans ! Allez, ouste ! Débarrassez-moi le plancher !

H a gloussé.

– Au revoir, Miss Abernathy !

Nous sommes sortis ensemble sur le parking. La lune était haut dans le ciel nocturne et l'air était frais. Alors que le Sépulcreux courait derrière un chat errant, nous avons rejoint ma voiture, l'une des deux seules encore garées dans le parking.

– Alors, on livre ces paquets et on obtient une vraie mission ? ai-je résumé.

– Ça dépend...

– De quoi ?

H a esquissé un petit sourire.

– Ça dépend si vous y arrivez.

– On y arrivera, a assuré Emma. Mais plus d'attaques-surprises de Sépulcreux, OK ?

– Si vous croisez un autre Creux, ce ne sera pas Horatio. Alors, je vous conseille de le tuer.

Il a grimacé en voyant ma voiture sans pare-chocs, avec sa portière

attachée.

– Tu sais conduire, n'est-ce pas, fiston ?

– Ce n'est pas moi qui l'ai défoncée, me suis-je défendu. Je suis un bon conducteur.

– Tant mieux, parce que c'est essentiel dans ce métier. Mais bon conducteur ou pas, tu ne peux pas te promener dans cette épave. Tu vas te faire arrêter par les flics tous les dix kilomètres. Prends plutôt une de celles d'Abe.

– Abe ne conduisait pas. Il n'a pas de voiture.

– Bien sûr que si. Une beauté, en plus.

Il m'a regardé, un sourcil levé.

– Tu veux dire que vous avez trouvé son bunker souterrain, mais pas son...

Il a secoué la tête en riant.

– Son quoi ? a-t-on demandé à l'unisson.

– Il y a une autre porte en bas. Elle n'est même pas cachée !

H s'est tourné pour partir.

– Est-ce que vous pouvez au moins nous parler de notre future mission ? l'ai-je imploré.

Il a secoué la tête.

– Moins vous en saurez, plus vous serez en sécurité. Mais je peux vous dire ceci : il s'agit d'un enfant particulier non contacté qui a des ennuis. À New York.

– Pourquoi n'allez-vous pas l'aider vous-même ? a voulu savoir Emma.

– Je ne suis plus dans ma prime jeunesse, au cas où vous ne l'auriez pas remarqué. J'ai une sciatique, de mauvais genoux, du diabète... et de toute façon, je ne suis pas la personne qui convient pour ce travail.

– Nous, si ! ai-je dit. Je vous le promets.

– C'est ce que j'espère. Bonne chance à vous deux.

Il s'est dirigé vers l'autre véhicule du parking – une puissante voiture de sport noire des années 1970 – et a sifflé son Sépulcreux, qui est arrivé en courant.

La créature a plongé sur le siège arrière par une fenêtre ouverte tandis que la voiture démarrait dans un bruit tonitruant. H nous a fait un petit salut, puis il est sorti du parking, suivi par une traînée de fumée de pneus.

– C'est dingue, non ?

Tout en conduisant, je fixais Emma assise à côté de moi. Je m'obligeais à reporter les yeux sur la route toutes les quelques secondes.

– Je veux dire, c'est une idée calamiteuse pour toutes sortes de raisons...

Elle a hoché la tête.

– On sait à peine qui est ce type. On vient de le rencontrer.

– Exact.

– On ne connaît même pas son vrai nom. Et il essaie de nous envoyer je ne sais où, faire je ne sais quelle course...

– Exact, exact, exact...

– Pour livrer des paquets dont on n'a même pas le droit de connaître le contenu.

– C'est ça ! Et cette mission est peut-être dangereuse. On n'en sait rien.

– Et Miss Peregrine sera fâchée contre nous.

Je me suis engagé sur la voie du milieu pour doubler une voiture. Je roulais vite.

– Elle sera furieuse, ai-je confirmé. Peut-être qu'elle ne voudra plus jamais nous parler.

– Et nos amis ne seront sûrement pas tous d'accord avec ce projet.

– Je sais.

– Ça risque de diviser le groupe. Ce serait terrible.

– C'est sûr.

– Carrément horrible.

– Et pourtant...

Emma a soupiré, croisé les mains sur ses genoux et regardé par la fenêtre.

– Et pourtant..., a-t-elle répété.

Un feu est passé au rouge. J'ai freiné et je me suis arrêté. Le silence a plané un instant, puis j'ai entendu une chanson sur la station rock classique. J'avais baissé le son, mais oublié d'éteindre l'autoradio. J'ai lâché le volant et pivoté vers Emma. Elle m'a regardé.

– On le fait quand même ?

– Oui. Je crois que oui.

Il s'est mis à pleuvoir doucement. Les lumières de la banlieue devenaient floues. J'ai mis en marche les essuie-glaces.

Pendant le reste du trajet, nous avons discuté des détails. On en parlerait à nos amis, mais pas à Miss Peregrine, en espérant qu'elle découvrirait le pot aux roses le plus tard possible. Il nous faudrait deux coéquipiers, les plus débrouillards et les plus enthousiastes. Et à partir de maintenant, il n'était plus question d'hésiter. Mon instinct me disait que j'avais besoin de ce genre de mission. C'était la vie que je voulais mener. Une vie n'appartenant pas complètement au monde normal, mais pas non plus entièrement au monde particulier. Et certainement pas gouvernée par les caprices d'un Conseil des Ombrunes qui se souciait avant tout de l'opinion publique.

Je mourais d'envie d'aller directement chez Abe pour voir ce qu'il y avait d'autre dans son bunker (une voiture, vraiment ?). Mais d'abord, on devait parler aux autres.

J'étais à peine entré dans la maison que j'ai entendu la voix d'Olive au-dessus de ma tête :

– Où étiez-vous passés ?

J'ai sursauté si fort que j'ai failli tomber à la renverse. Notre amie était assise au plafond, la tête en bas, les bras croisés.

– Depuis combien de temps tu nous attends là-haut ? s'est enquis Emma.

– Assez longtemps.

Elle s'est décollée du plafond, a virevolté et glissé les pieds dans ses chaussures lestées.

Les autres nous ont entendus et ont afflué dans l'entrée.

– Où est Miss Peregrine ? ai-je demandé en jetant un coup d'œil vers le salon.

– Toujours dans l'Arpent, a répondu Horace. Heureusement pour vous, toutes les Ombrunes assistent à une très longue réunion du Conseil.

– Il se passe quelque chose d'important, a supposé Millard.

– Où étiez-vous, tous les deux ? a voulu savoir Hugh.

– Encore en train de vous embrasser sur la plage ? a ricané Enoch.

– Dans le bunker secret d'Abe ? a hasardé Bronwyn.

Hugh a froncé les sourcils.

– Quel bunker secret ?

– On ne savait pas si on pouvait en parler à tout le monde, a expliqué Bronwyn.

L'instant d'après, c'était le chaos. Tous nos amis ont pris la parole en même temps, jusqu'à ce qu'Emma agite les bras et réclame le silence.

– Venez dans le salon. Jacob et moi avons une histoire à vous raconter.

Nous les avons fait asseoir et nous leur avons tout débballé, depuis les découvertes que nous avons faites la veille chez Abe jusqu'à notre rendez-vous avec H et la minuscule mission qu'il nous avait confiée, qui en conditionnait une plus importante.

– Vous n'y pensez pas sérieusement ? s'est étranglé Horace.

– Bien sûr que si ! l'ai-je détrompé. Et on a besoin de deux volontaires.

– On forme une équipe, a ajouté Emma. Nous tous.

Les réactions de nos amis étaient mitigées. Claire avait l'air fâchée et Horace s'est muré dans un silence nerveux. Hugh et Bronwyn étaient réservés, mais pas hostiles à notre projet. Enoch, Millard et Olive étaient prêts à sauter dans la voiture sur-le-champ.

– Miss P. a été si bonne avec nous, a objecté Claire. On ne peut pas lui faire ça.

– Je suis d'accord, a convenu Bronwyn. Je ne lui mentirai pas. Je déteste mentir.

– À mon avis, on se préoccupe trop de ce que pense Miss Peregrine, est intervenue Emma. On se rendrait plus utiles en faisant le même genre de missions qu'Abe et son groupe, au lieu de ces corvées idiotes que les Ombrunes nous ont données.

– J'aime bien ma mission, a signalé Hugh.

– Mais nos talents sont gaspillés dans l'Arpent ! s'est enflammé Millard. On peut aller sans risque dans le présent. Quel autre particulier de notre niveau d'expérience peut en dire autant ?

– Miss P. est d'accord avec ça, a rappelé Olive.

– Seulement, elle trouve qu'on n'est pas prêts, a objecté Hugh. On n'a eu qu'une seule journée de leçons de normalité !

– Vous êtes prêts, l'ai-je détrompé.

– On n'a même pas encore tous des vêtements modernes ! a rappelé Horace.

– On trouvera une solution ! Il y a des enfants particuliers en Amérique qui ont besoin de notre aide, et c'est plus important que de reconstruire je ne sais quelle boucle...

– Exactement ! a dit Emma.

– Il y a *un* enfant particulier qui a besoin d'aide, a rectifié Hugh. Peut-être. Si votre type, là, ne vous a pas menti.

J'ai essayé de cacher mon agacement.

– Le journal de bord d'Abe est plein de centaines de missions. La moitié consistaient à aider de jeunes particuliers en danger. Les particuliers n'ont pas cessé de naître après qu'Abe a arrêté de travailler. Ils sont là, quelque part.

– Sans véritables Ombrunes pour les aider, a ajouté Emma.

– C'est pour ça que vous êtes venus ici, ai-je enchaîné. Je pense que c'est à nous de prendre la relève. Les chasseurs de Creux ont vieilli, les Ombrunes sont trop occupées à assister à des réunions, et personne n'est plus qualifié que nous pour ces missions. Notre heure est venue !

– Si on arrive à le prouver à ce type, a objecté Enoch, sarcastique.

– C'est un test, ai-je rappelé. Et j'ai bien l'intention de le réussir ! Que ceux qui sont partants nous rejoignent en bas avec un sac, à neuf heures du matin précises.

1. Les mots *meeting room* signifient salle de réunion. Ici, il y a un jeu de mots avec *meat*, qui signifie viande.

Chapitre 7

Ce soir-là, j'étais en train de préparer mes affaires dans ma chambre, quand mon regard s'est soudain arrêté sur les cartes fixées au mur, au-dessus de mon lit. Il y en avait des couches et des couches superposées, formant une grande mosaïque. Avec le temps, ce n'était plus guère qu'un papier peint abstrait pour moi. J'avais remarqué quelque chose, et j'ai arrêté ce que je faisais pour monter sur mon lit. Debout sur l'édredon, j'ai examiné un petit dessin à l'intersection de trois cartes du *National Geographic* : un alligator de BD qui sirotait un cocktail.

J'ai détaché les feuilles punaisées dessus et découvert un vieux set de table du Mel-O-Dee, avec la carte de Floride. Le restaurant avait l'habitude de donner des crayons de couleur aux enfants, afin qu'ils s'occupent pendant que les adultes terminaient leur repas. Abe et moi les avons utilisés pour décorer ce set de table, des années plus tôt. J'avais oublié cet épisode, mais à présent, je comprenais ce que mon grand-père avait fait, car c'était surtout lui qui avait dessiné sur cette carte. En plein centre, il avait encerclé le Royaume des Sirènes, comme l'avait fait le verre mouillé de H, et dessiné à côté un petit crâne et des os croisés. Au fond du marais des Everglades, il avait griffonné un banc de poissons à pattes (ou étaient-ce des hommes à tête de poisson ?). Il avait aussi tracé des spirales à plusieurs endroits dans l'État. Si je me rappelais bien la légende de la carte des jours perdue de Miss Peregrine, ce motif signifiait BOUCLE. Il y avait plusieurs autres symboles que je n'arrivais pas à déchiffrer.

« Pas de cartes », m'avait dit H. Si c'était une des règles des

chasseurs de Creux, Abe l'avait enfreinte en dessinant celle-ci pour moi. Il avait pris un risque.

La question était : « Pourquoi ? »

Après avoir soigneusement détaché le set de table, j'ai scruté le reste du mur, à la recherche de tout ce qu'Abe avait pu y dessiner. Quelles autres miettes m'avait-il laissées ? Je me suis mis au travail avec frénésie, détachant tout ce qui portait l'écriture de mon grand-père. J'ai trouvé quelques cartes dessinées sur du papier vierge, mais elles n'étaient pas légendées et il n'y avait pas de frontières identifiées. Une carte de l'*American Automobile Association* du Maryland et du Delaware portait des inscriptions. Je l'ai pliée à la hâte et je l'ai mise à côté de celle du Mel-O-Dee. J'avais aussi épinglé au mur quelques cartes postales que j'avais reçues d'Abe, au fil des années : des motels, des pièges à touristes en bord de route, des villes dont je n'avais jamais entendu parler. Il n'avait cessé de voyager que lorsque j'avais onze ans. Malgré les objections de mes parents, il partait seul en voiture « rendre visite à des amis » dans tel ou tel État, et s'il ne prenait pas la peine d'appeler mon père pour lui dire qu'il était bien arrivé, il ne manquait jamais de m'écrire une carte. Peut-être n'avaient-elles aucun intérêt, mais je les ai prises à tout hasard, et j'ai glissé mon butin dans un livre rigide. Puis j'ai fourré le tout dans mon sac de voyage avec des vêtements de rechange. Plus tôt dans la journée, j'avais rassemblé tout l'argent liquide trouvé dans la maison, c'est-à-dire pas grand-chose, à part la liasse que mes parents gardaient dans une chaussette, dans un tiroir de leur commode. Je l'ai attachée avec un élastique et je l'ai mise dans ma vieille boîte à goûter Pokémon en plastique avec quelques affaires de toilette, un paquet de chewing-gums et une plaquette d'Immodium, pour le cas où l'on rencontrerait un Sépulcreux.

Je m'apprêtais à tirer la fermeture éclair, quand j'ai pensé à autre chose. Je me suis mis à genoux pour sortir le journal de bord d'Abe de sous le lit. Je l'ai soupesé, hésitant à l'emporter. Il était gros, lourd, et plein d'informations sensibles. H ne voudrait certainement pas que je risque de le perdre ou de me le faire voler. Le plus sûr aurait été de le remettre à l'abri dans le bunker d'Abe, mais ne risquais-je pas d'en avoir besoin ? C'était une mine d'informations sur les méthodes d'Abe et H.

J'ai retiré les vêtements et les articles de toilette du sac, sorti les plans et cartes postales du livre pour les glisser dans le rabat du journal de bord, que j'ai calé au fond. J'ai remis le reste par-dessus, fermé le sac et testé son poids en le soulevant d'une main. Il pesait un âne mort. Je l'ai laissé tomber sur le lit. Il a rebondi et a basculé par terre avec un bruit sourd qui a fait vibrer le plancher.



J'ai à peine fermé l'œil cette nuit-là. Le matin, je me suis levé à l'aube et faufile dehors avec Emma. Nous sommes allés chez Abe, et nous sommes descendus dans le bunker. J'espérais que H avait dit vrai, et que j'y trouverais une voiture avec quatre portières intactes, mais je ne voyais pas comment elle aurait pu passer dans un tunnel aussi minuscule. Et si oui, comment j'allais l'en sortir.

Au bout de quelques minutes d'exploration, nous avons trouvé une poignée dans le mur, cachée dans l'ombre entre deux étagères métalliques. Quand je l'ai tournée, une porte s'est ouverte vers l'extérieur, déplaçant les étagères et révélant une nouvelle portion de tunnel. Nous nous sommes pliés en deux pour nous y introduire, car il était encore plus exigu et étouffant que le précédent, et encore moins susceptible de contenir une voiture. Emma a allumé une flamme et j'ai coincé une boîte en métal dans l'embrasure de la porte pour éviter qu'elle se referme derrière nous.

Au bout d'une trentaine de mètres, nous sommes arrivés au pied d'un étroit escalier en béton. Nous avons gravi les marches jusqu'à une épaisse porte en métal coulissante. Elle donnait dans un placard au sol tapissé de moquette, qui s'ouvrait à son tour dans une chambre de

pavillon de banlieue, meublée d'un lit au matelas nu, d'une table de nuit et d'une commode. Il n'y avait rien sur les murs. Les fenêtres étaient fermées, et la pièce n'était éclairée que par quelques rais de lumière qui filtraient entre les planches clouées à l'extérieur.

Nous étions dans une autre maison, dans l'impasse d'Abe.

– C'est quoi, cet endroit ? a demandé Emma, en laissant traîner un doigt sur le buffet poussiéreux. Une cachette ?

– Je ne crois pas...

Je suis allé jeter un coup d'œil dans la salle de bains attenante. Elle était vide, à l'exception d'une serviette à mains rose suspendue près du lavabo.

– Abe se cachait des Creux dans son bunker, et cette maison est beaucoup trop près de la sienne.

– Tu crois qu'il y a quelqu'un ici ? a-t-elle chuchoté.

– Non. Mais reste quand même sur tes gardes.

Nous avons remonté le couloir, jetant un coup d'œil au passage dans les pièces qu'il desservait. Elles étaient meublées dans le style anonyme d'une maison témoin, ou d'un motel : juste assez pour créer l'illusion que quelqu'un y vivait. Mais plus je voyais cette maison, plus j'étais convaincu qu'elle n'avait jamais été habitée. Au bout du couloir à gauche se trouvait le salon. La disposition des pièces était la même que chez mon grand-père, si bien que j'avais l'impression étrange d'en connaître chaque recoin, alors que je n'y avais jamais mis les pieds. Comme les fenêtres de la salle de séjour étaient condamnées par des planches, je suis allé à la porte d'entrée et j'ai regardé par le judas.

La maison d'Abe était à une trentaine de mètres, de l'autre côté de l'impasse.

Quand nous sommes entrés dans le garage, il m'a paru évident qu'il justifiait à lui seul l'existence de cette résidence secondaire. Les murs étaient tapissés d'étagères couvertes de toutes sortes d'outils et de pièces de rechange. Au centre, entourées de projecteurs, deux voitures noires étaient stationnées côte à côte.

– Ça alors..., ai-je lâché. Il avait *vraiment* des voitures.

L'une d'elles était une Chevrolet Caprice Classic, une espèce de savonnette sur roues, très populaire chez les conducteurs âgés de Floride. C'était le véhicule qu'Abe utilisait avant que mes parents l'obligent à arrêter de conduire. Je croyais qu'il s'en était débarrassé, mais elle était toujours là. L'autre était un coupé noir qui ressemblait un peu à une Mustang des années 1960, mais avec des courbes plus larges et des lignes arrondies, plus élégantes. Je n'ai pas su identifier le modèle, car il n'y avait aucun logo nulle part.

La Caprice lui servait à se déplacer incognito, ai-je deviné ; il avait choisi l'autre pour aller vite et voyager avec style.

– Tu ne savais vraiment pas qu'il possédait ces voitures ? s'est étonnée Emma.

– Non. Je savais qu'il conduisait, avant, mais mon père l'a obligé à arrêter quand il a échoué à son dernier test de vision. Il avait l'habitude de partir seul, plusieurs jours d'affilée, parfois plusieurs semaines. Comme quand mon père était petit, mais moins souvent. J'imagine que ça a été difficile pour lui de devoir demander à mes parents de le conduire à l'épicerie ou chez le médecin.

Au moment même où je prononçais ces mots, j'ai songé qu'Abe n'avait probablement jamais arrêté de conduire ; il avait juste commencé à le faire en secret.

– Et pourtant, il les a gardées, a murmuré Emma.

– Et entretenues...

Les voitures, à la différence de la maison, étaient d'une propreté impeccable. Juste un peu poussiéreuses.

– Il devait venir ici régulièrement pour les faire briller, changer l'huile... Pour qu'elles soient facilement accessibles, mais cachées à la vue de sa famille.

– On se demande pourquoi il a pris cette peine, a dit Emma.

– De combattre les Creux ?

– D'avoir une famille.

Je ne savais pas quoi répondre, alors je n'ai rien dit. J'ai ouvert la portière de la Caprice et je me suis assis à la place du passager. Dans la boîte à gants, j'ai trouvé le certificat d'assurance. Elle avait été renouvelée quelques semaines avant la mort d'Abe et était toujours valable, mais elle n'était pas à son nom. J'ai passé la carte à Emma.

– Tu as déjà entendu parler d'Andrew Gandy ?

– Ce doit être un faux nom, a-t-elle dit en me rendant le document. Mon Dieu...

J'ai refermé la boîte à gants et je me suis extirpé de la voiture.

– Quoi ?

– C'est à se demander si Abe était son vrai nom...

Ce n'était pas une question absurde. Pourtant, elle m'a blessé.

– Évidemment !

Emma m'a regardé, les yeux plissés.

– Tu en es sûr ?

Dans son regard, il y avait une question non formulée. Si Abe était capable d'une telle tromperie, est-ce que je l'étais aussi ?

– J'en suis sûr, ai-je maintenu, avant de me détourner. Allez, il est presque neuf heures. Choisissons une voiture et partons.

– Tu conduis. C'est toi qui décides.

C'était facile. La Caprice était probablement le choix le plus pratique : elle avait quatre portes, plus d'espace dans le coffre, et attirerait moins l'attention sur la route. Mais l'autre voiture était beaucoup, beaucoup plus cool et plus rapide. Après trois secondes de délibération, je l'ai montrée du doigt et j'ai dit :

– Celle-là.

Je n'avais encore jamais conduit sur de longues distances (juste traversé la Floride pour rendre visite à des cousins à Miami ; mais trois heures de route, ça ne comptait pas vraiment), et la perspective de voyager dans cette voiture était trop tentante.

Une fois installé dans l'habitacle, j'ai ouvert la porte du garage et mis le contact. Le moteur est revenu à la vie dans un grondement puissant et guttural qui a fait sursauter Emma. Alors que je sortais en marche arrière dans l'allée, je l'ai vue rouler les yeux.

– Ça ressemble tellement à Abe ! a-t-elle crié pour couvrir le bruit du moteur.

– Quoi ?

– Avoir ce genre de véhicule pour des missions *secrètes* !

J'ai laissé la voiture tourner au ralenti dans la rue, rentré celle de mes parents dans le garage d'Abe et fermé la porte. Puis je suis remonté dans le coupé mystère, j'ai souri à Emma et enfoncé l'accélérateur. Le moteur a aboyé comme un animal, et on s'est retrouvés plaqués sur nos sièges.

Parfois, on peut s'amuser un peu. Même en mission secrète.

[image]

Pendant notre absence, Miss Peregrine était revenue d'une réunion qui avait duré toute la nuit dans l'Arpent et s'était effondrée sur son lit, à l'étage. C'était l'une des seules fois, depuis que je la connaissais, que je la voyais véritablement dormir. Nous avons réuni tous les enfants dans une chambre du rez-de-chaussée et fermé la porte pour ne pas la réveiller. Puis j'ai proposé un vote.

– Qui est partant ?

Enoch, Olive et Millard ont levé la main. Claire, Hugh, Bronwyn et Horace se sont abstenus.

- Les missions me rendent nerveux, a affirmé Horace.
- Claire, pourquoi tu ne veux pas venir ? s'est enquis Emma.
- On a *déjà* des missions. Je suis chef de la distribution des déjeuners et des desserts dans toutes les boucles de Belgique pendant que nos équipes les reconstruisent.
- Ce n'est pas une mission. C'est un travail.
- Vous allez livrer des colis ! a-t-elle protesté. C'est une mission, ça ?
- La mission consiste à aider une personne en danger, a rappelé Millard. *Après* la livraison des paquets.
- Et toi, Bronwyn ? ai-je demandé.
- Ça m'embête de mentir à Miss P. Est-ce qu'on ne devrait pas lui en parler ?
- NON, a-t-on répondu à l'unisson, sauf Claire.
- Pourquoi pas ?
- Ça ne me plaît pas non plus, ai-je avoué, mais elle nous empêchera de partir. Alors, c'est impossible.
- Si on veut vraiment aider des particuliers, on n'a pas le choix, a enchaîné Emma. On doit devenir la prochaine génération de guerriers. Pas poser pour des photos dans l'Arpent du Diable.
- Ni demander la permission aux Ombrunes chaque fois qu'on veut faire quelque chose, a ajouté Millard.

– La directrice nous traite toujours comme des enfants, a poursuivi Enoch. Nous sommes presque tous centenaires, nom d'un oiseau ! Il est temps qu'on commence à se comporter comme des gens de notre âge. Ou au moins, la moitié de notre âge... On doit prendre nous-mêmes les décisions qui nous concernent.

- C'est ce que je répète depuis des années, a signalé Millard.

Mes amis particuliers avaient changé, mais Miss Peregrine les traitait toujours de la même manière. Les enfants avaient goûté à la liberté depuis qu'ils avaient quitté Cairnholm. Leur séjour dans l'Arpent, sous la supervision non plus d'une Ombrune, mais d'une douzaine, leur avait donné l'impression d'étouffer. Ils avaient davantage évolué au cours des derniers mois que pendant le dernier demi-siècle.

Emma a interrogé Hugh :

- Et toi, Apiston ?
- Je viendrais bien, mais j'ai ma propre mission à accomplir, s'est-il justifié. Je dois continuer à chercher Fiona.

– On va le faire aussi, lui ai-je assuré.

Il a hoché la tête avec tristesse.

– Merci, Jacob.

Ils étaient tous partants, sauf Horace, Claire et Bronwyn. Puis cette dernière a changé d'avis :

– D'accord, je viens. Je n'aime pas mentir, mais si on doit vraiment sauver un enfant particulier de la mort, et si le mensonge est la seule façon de le faire, ce serait immoral de ne *pas* mentir, n'est-ce pas ?

– N'importe quoi, a soupiré Claire.

– Bienvenue à bord ! a dit Emma.

Il ne restait plus qu'à choisir notre équipe. Des grognements de déception ont fusé quand j'ai signalé qu'on ne pouvait emmener que deux personnes. Malgré ce que j'avais dit la veille au soir, j'étais un peu inquiet qu'ils n'aient eu qu'une demi-leçon de normalité. J'avais besoin de leur aide, mais je devais me concentrer sur notre mission sans avoir à expliquer comment fonctionnaient les passages piétons, les portes d'ascenseur et les fast-foods drive-in. Cependant, pour ne pas les blesser, j'ai prétendu que je ne voulais pas surcharger la voiture.

– Alors, emmène-moi ! a dit Olive. Je suis petite et je ne pèse rien.

J'ai vu en pensée la fillette oubliant de mettre ses chaussures et s'envolant vers le ciel, tandis que les autres couraient derrière elle comme après un ballon perdu.

– Pour l'instant, on a besoin de personnes qui paraissent plus âgées.

Je n'ai pas précisé pourquoi, et elle n'a pas posé la question. Après un aparté d'une minute avec Emma, nous avons enrôlé Millard et Bronwyn. Bronwyn pour sa force et sa fiabilité, et Millard pour son esprit vif, ses talents cartographiques, et parce qu'il lui suffisait de se déshabiller pour disparaître si nécessaire.

Comme les autres étaient déçus, on leur a promis de les emmener dans les prochaines missions.

– *S'il y en a*, a relevé Enoch. En supposant que vous ne ratiez pas celle-ci.

– Et nous, qu'est-ce qu'on doit faire pendant votre absence ? a demandé Horace.

– Accomplissez vos tâches dans l'Arpent comme d'habitude. Vous ne savez rien de nous, ni de ce qu'on prépare.

– Sauf qu'on le sait, a objecté Claire. Et si Miss Peregrine me demande, je le lui dirai.

Bronwyn a attrapé la fillette par les aisselles et l'a hissée à la hauteur de ses yeux.

– Ça, c'est une mauvaise idée ! a-t-elle décrété.

La menace qui filtrait dans sa voix était aussi évidente que surprenante. Bronwyn traitait toujours les deux petites avec beaucoup de douceur.

La bouche arrière de Claire a grondé, tandis que celle de devant criait :

– Pose-moi !

Bronwyn s'est aussitôt exécutée, mais Claire avait l'air contrit. Le message était passé.

– Quand Miss Peregrine se réveillera, elle va demander où on est passés, a prédit Emma. Elle est juste allée se coucher... comme ça ?

C'était très inhabituel pour une Ombrune, même après une nuit blanche.

– J'ai peut-être soufflé une *pincée* de poussière dans la pièce, a avoué Millard.

– Millard ! s'est écrié Horace. Espèce de canaille !

Nous avons tous été un peu choqués, surtout Claire. Quelques-uns ont ri. Rien de plus. Ce genre de plaisanterie aurait suscité une réaction très différente quelques mois plus tôt.

– Ça nous fera gagner du temps, a conclu Emma. Avec un peu de chance, Miss P. ne s'apercevra pas de notre départ avant ce soir.

[image]

– Ça alors ! a dit Millard en tapotant amoureusement le capot du coupé noir. C'est la voiture idéale pour voyager !

– Certainement pas, a protesté Bronwyn. Elle est trop voyante, et c'est un modèle britannique.

Elle était élégante, certes, mais ce n'était pas ce que je considérais comme un véhicule tape-à-l'œil. Elle n'était pas rouge vif, n'avait pas de jantes brillantes ni de gros aileron, comme la plupart des voitures de sport.

– Quel est le problème des voitures britanniques ? a voulu savoir Emma.

– Elles ne sont pas solides. Enfin, c'est ce qu'on dit...

– Vous croyez qu'Abe l'aurait utilisée pour ses missions de sauvetage si elle n'était pas fiable ? a objecté Millard.

– Abe connaissait bien les voitures et il savait les réparer, a signalé Enoch.

Il était appuyé contre le coffre, un sac sur l'épaule et un sourire suffisant aux lèvres.

– Tu ne viens pas avec nous, lui ai-je rappelé. On n'a pas de place pour toi.

– Est-ce que j'ai dit que je voulais venir ? a-t-il répliqué.

– Tu as *l'air* de le vouloir, a dit Emma. Maintenant, bouge !

Je l'ai poussé sur le côté pour qu'on puisse ouvrir le coffre et y mettre nos sacs. Mais après quelques minutes de tentatives infructueuses, j'ai dû admettre que je ne savais pas comment m'y prendre.

– Tu permets ? a fait Enoch.

Il a tourné un bouton entre les feux arrière, et la porte du coffre s'est ouverte.

– Aston Martin, a-t-il dit en passant une main le long de la carrosserie. Abe a toujours eu du style.

– J'ai cru que c'était une Mustang, ai-je avoué.

Mon grand-père avait enlevé tous les insignes de la voiture, probablement pour la rendre moins voyante.

– Comment oses-tu ? s'est insurgé Enoch. C'est une Aston Martin V8 Vantage de 1979. Trois cent quatre-vingt-dix chevaux, de zéro à cent kilomètres-heure en cinq secondes, vitesse maximale deux cent quatre-vingts kilomètres-heure. Une vraie bête : la première véritable grosse cylindrée de Grande-Bretagne.

– Depuis quand tu t'y connais en voitures ? ai-je demandé. Surtout en voitures fabriquées après 1940 ?

– Grâce aux magazines et aux manuels commandés et reçus par voie postale, dans une boîte aux lettres du présent, à Cairnholm, a répondu Millard.

– Il adore les voitures ! a confirmé Emma en roulant les yeux. Il ne s'est jamais assis derrière un volant, mais si tu le lances sur ce qu'il y a sous le capot, tu n'es pas couché...

– Je suis fasciné par la mécanique autant que par la biomédecine, a souligné Enoch. Les organes, les moteurs... Échangez du sang contre de l'huile, et ils ne sont pas si différents. Je suis capable de ressusciter un moteur mort sans avoir besoin d'un cœur en bocal. Et c'est une chance pour vous : cette voiture étant britannique et âgée de près de quarante ans, elle est notoirement peu fiable, à moins d'être entretenue religieusement. Comme Abe est mort, je suis sûrement la

seule personne dans tout l'État de Floride à savoir la réparer. C'est pourquoi, même si je n'en ai pas *envie* – il a jeté son sac dans le coffre à côté du mien –, vous avez *besoin* que je vienne avec vous.

- Allez, monte, qu'on puisse y aller, a grommelé Emma.
- Copilote ! a crié Enoch en plongeant sur le siège du passager.
- Ça va être un très long voyage, a soupiré Millard.

Nos amis se sont rassemblés dans l'allée pour nous regarder partir. Nous avons échangé des accolades et ils nous ont tous souhaité bonne chance, sauf Claire, qui boudait à la porte.

- Quand est-ce que vous revenez ? a demandé Hugh.
- Donnez-nous une semaine avant de vous inquiéter, ai-je dit.
- Impossible, a répondu Horace. Je m'inquiète déjà.

Chapitre 8

Nous avons redescendu la Key et franchi le pont, puis foncé vers la banlieue pour prendre l'Interstate 75. Notre première destination était le FLAMING MAN – quoi que cela pouvait signifier –, et d'après H, il se trouvait quelque part dans l'anneau que son verre mouillé avait dessiné sur la carte du Mel-O-Dee. Cela circonscrivait notre destination à environ quatre-vingts kilomètres carrés, dans le centre marécageux de l'État, à plusieurs centaines de kilomètres en direction du nord.

J'étais totalement absorbé par la conduite de la puissante, mais excentrique vieille voiture de mon grand-père. La direction était si lourde que je stressais à l'approche du moindre virage. Les cadrans et autres jauges étaient tous situés dans des endroits bizarres. Emma était assise à côté de moi, un atlas routier normal de la Floride ouvert sur les genoux. (Millard avait aussi emporté *La planète du particulier*, mais ses cartes étaient hors d'âge.) J'avais insisté pour qu'elle me serve de copilote, obligeant Enoch à s'asseoir à l'arrière. Je préférais passer les deux prochains jours à voir le visage d'Emma plutôt que le sien. Vexé, il regardait d'un air boudeur par sa fenêtre et donnait régulièrement des coups de pied dans mon siège. Millard était tassé entre lui et Bronwyn, qui avait dû se mettre de travers pour caser ses longues jambes.

– D'ici à l'anneau mouillé sur la carte, il y a presque cinq cents kilomètres, a calculé Emma, qui faisait des allées et venues entre la carte de BD et l'atlas routier. Si on ne s'arrête pas, on peut y être dans cinq heures.

– Il faudra bien s'arrêter avant, a dit Bronwyn. Tu ne nous as pas encore acheté de vêtements modernes, Jacob.

Elle avait raison. Ils portaient encore les tenues dans lesquelles ils étaient arrivés, et cela n'allait pas tarder à poser problème.

– On s'en occupe bientôt, ai-je promis. Je veux d'abord mettre un peu de distance entre nous et Miss Peregrine.

– Où se trouve Portail, à ton avis ? m'a demandé Enoch. Très loin ?

– C'est possible.

– Tu vas pouvoir conduire aussi longtemps ? s'est enquis Millard.

– Il faudra bien.

On ne pouvait pas se relayer au volant, car mes amis n'avaient pas de permis de conduire. De plus, Millard était invisible – ce qui nous aurait fait arrêter instantanément –, Bronwyn avait trop peur pour conduire, et Enoch n'avait aucune expérience. Seule Emma était compétente au volant, mais encore une fois, sans permis. Il ne restait donc que moi.

– Du moment que j'ai ma dose de caféine, ça devrait aller, ai-je ajouté.

– Je vais t'aider, a proposé Enoch. On arrivera beaucoup plus vite si c'est moi qui conduis.

– Pas question ! Tu pourras prendre des cours à l'auto-école à notre retour, mais ce n'est pas le moment d'apprendre.

– Je n'ai pas besoin de leçons, a-t-il protesté. Je sais déjà tout sur le fonctionnement des voitures.

– Ce n'est pas la même chose.

Il a donné un nouveau coup de pied dans mon siège.

– C'était pour quoi, ça ?

– Tu conduis comme une grand-mère.

On venait d'arriver sur la bretelle d'accès à l'autoroute. J'ai enfoncé l'accélérateur ; le moteur a rugi, et j'ai laissé échapper un petit gloussement amusé. Au moment où nous avons déboulé sur l'autoroute, Enoch me hurlait de ralentir. J'ai jeté un coup d'œil dans les rétroviseurs, puis j'ai relâché l'accélérateur et baissé les vitres.

– Ooooooh, a roucoulé Bronwyn. Fantastique !

– Vous voulez de la musique ?

– Oui, s'il te plaît, a dit Emma.

Abe avait une radio et un magnétophone à cassettes à l'ancienne. Constatant qu'il y avait déjà une cassette à l'intérieur, j'ai appuyé sur

play. Un instant plus tard, une guitare gémissante et une voix tonitruante ont jailli des haut-parleurs. C'était Joe Cocker qui chantait *With a Little Help from my Friends* en live à Woodstock. Aucune musique ne m'avait jamais paru à ce point de circonstance, et mes amis, qui souriaient et tressautaient sur leurs sièges, le vent dans les cheveux, semblaient du même avis. Il y avait quelque chose de totalement grisant dans le fait de brailler cette chanson à tue-tête, tous en chœur, en roulant à tombeau ouvert. Comme si on affirmait que le monde et nos vies nous appartenaient.

C'est à moi, et j'en ferai ce qu'il me plaît !

[image]

C'était un peu troublant de ne plus voir Miss Peregrine comme notre protectrice et notre héroïne. Pourtant, il fallait bien l'admettre, elle était plus ou moins devenue notre adversaire. Quand elle constaterait notre absence, elle se lancerait à notre recherche, c'était inévitable. Et elle le ferait à sa manière : depuis les airs. Avec sa vitesse, sa vue perçante, et son flair infailible pour repérer les enfants particuliers, elle ne mettrait guère de temps à nous retrouver si l'on se trouvait toujours dans un rayon de deux cents kilomètres et à découvert (sur une route, par exemple). C'est pourquoi j'ai refusé de m'arrêter pendant les trois premières heures, même pour laisser Bronwyn aller aux toilettes. Je voulais mettre le plus de distance possible entre la directrice et nous. Au bout de trois cents kilomètres, j'ai cédé au chœur de plaintes en provenance de la banquette arrière, et quitté l'autoroute pour rejoindre le parking d'un centre commercial. Mais même alors, je n'ai cessé de jeter des coups d'œil méfiants aux nuages. En sortant de la voiture, j'ai vu qu'Emma en faisait autant.

J'ai rempli le réservoir de l'Aston pendant que mes amis allaient aux toilettes de la station-service. À travers les baies vitrées, j'ai vu l'employé et plusieurs clients dévisager les enfants particuliers qui attendaient leur tour devant la porte des WC. Ils tendaient le cou, se parlaient à voix basse et les dévoraient des yeux. Un type les a même pris en photo avec son téléphone.

– Il faut absolument qu'on vous achète des tenues modernes, leur ai-je dit quand ils sont revenus. Maintenant.

Personne n'a protesté. C'était d'ailleurs dans ce but que j'avais choisi cette sortie. En face de la station-service se dressait le plus grand de tous les grands magasins : un Super All-Mart, ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre. La Mecque de la vente au détail ; une ville à lui seul. Alors que je roulais dans sa direction, mes amis ont collé le nez aux fenêtres pour contempler le large bâtiment qui

encombraït l'horizon.

– Mon Dieu, c'est *quoi* cet endroit ? a demandé Millard tout bas, d'un ton presque révérencieux.

– Juste un magasin. Un gros.

Nous avons traversé le parking pour rejoindre l'entrée, où une série de portes automatiques se sont ouvertes devant nous en sifflant. Enoch a sursauté, se demandant s'il devait s'enfuir ou se battre.

– Quoi, quoi, QUOI ! a-t-il crié en levant les poings.

Les gens nous fixaient déjà, alors qu'on n'était pas encore entrés.

J'ai attiré mes amis près de moi et je leur ai parlé des détecteurs de mouvement et des portes coulissantes.

– Qu'y a-t-il de mal à utiliser une poignée pour ouvrir une porte ? a demandé Enoch, mi-embarrassé, mi-irrité.

– C'est compliqué quand on a beaucoup de choses dans les bras, ai-je dit. Comme ce type, là.

J'ai indiqué un homme qui traversait les portes en poussant un chariot plein.

– Pourquoi a-t-il besoin de tant de choses ? a demandé Emma.

– Peut-être qu'il fait des provisions en prévision d'une attaque aérienne, a suggéré Enoch.

– Je pense que vous comprendrez quand on sera à l'intérieur.

Je fréquentais ce genre de magasins avec mes parents depuis que j'étais petit ; ils ne m'avaient donc jamais paru étranges. Mais lorsque mes amis se sont arrêtés net, juste après les caisses, avec des expressions de surprise et d'émerveillement, j'ai commencé à comprendre.

Les allées s'étiraient à perte de vue. Depuis tous les rayons, un kaléidoscope d'objets bigarrés attirait l'attention. Une petite armée d'employés patrouillait en uniformes à smileys jaunes géants, tel un bétail maussade. C'était cent fois plus grand que le magasin où Millard avait volé des provisions. Il y avait de quoi se sentir accablé.

– Juste un magasin..., a répété Emma en tendant le cou pour ne rien perdre du spectacle. Ça alors... Ça ne ressemble pas aux magasins que je connais.

Enoch a sifflé.

– On dirait un hangar à dirigeable.

J'ai attrapé un chariot, et, à grand renfort de cajoleries, j'ai réussi à les convaincre de se remettre en mouvement. Mais pas forcément dans la bonne direction. Alors que j'essayais désespérément de les diriger

vers le rayon du prêt-à-porter, mes amis, captivés par la variété impressionnante des marchandises, ne cessaient de s'écarter du groupe pour aller prendre des articles dans les rayons.

– C'est quoi, ça ? a demandé Enoch en agitant une paire de pantoufles munies de boules en microfibre à leur extrémité.

Je les lui ai prises des mains et je les ai reposées à leur place.

– J'imagine que c'est pour épousseter le sol avec les pieds...

– Et ça ? a demandé Emma, en montrant une boîte étiquetée « Mangeoire à oiseaux parlante – nouveau : connectivité wifi ! »

– Je ne sais pas trop..., ai-je soupiré.

J'avais l'impression d'être une mère harcelée par ses enfants en bas âge.

– On n'a que soixante-douze heures pour livrer ces paquets, leur ai-je rappelé. Il vaudrait mieux...

Soudain, un présentoir de livres s'est écroulé au bout de l'allée. J'ai couru pour empêcher Millard – nu et donc invisible – de le relever. Je le surveillais attentivement (ou du moins, l'endroit où je pensais qu'il se trouvait), car la perspective de perdre un garçon invisible dans le All-Mart me donnait des sueurs froides.

On venait de dépasser les mangeoires wifi quand Enoch s'est arrêté devant une vitrine fermée à clé.

– Ooh ! Ce petit bijou ferait des merveilles dans la cage thoracique d'un poulet ! s'est-il émerveillé en avisant des couteaux pliants derrière la vitre.

Emma n'arrêtait pas de demander *pourquoi*. Pourquoi avait-on besoin de tant de variétés de tout ? À quoi cela servait-il ? Le rayon des cosmétiques l'a carrément scandalisée.

– Qui a besoin de toutes ces crèmes pour le visage ? a-t-elle demandé en examinant une boîte étiquetée « Sérum de nuit de renouvellement extra raffermissant anti-âge ». Est-ce qu'il y a eu une épidémie de maladies de la peau ?

– Pas que je sache.

– C'est très étrange !

– Facile à dire pour toi, ma chérie, a fait une dame avec des cheveux volumineux et des boucles d'oreilles en forme de cerceaux. Tu as une peau de bébé !

Emma s'est dépêchée de remettre la boîte à sa place et nous avons filé.

Millard ne disait pas grand-chose (parce que je lui avais demandé de

se taire), mais je devinais aux petits soupirs et aux « hmm » qu'il laissait échapper qu'il n'en pensait pas moins. Combien de vies dans une boucle lui faudrait-il pour faire l'inventaire de tout ce qui se passait ici en une seule journée ? me suis-je demandé.

Quand nous sommes enfin arrivés au rayon des vêtements, je commençais à stresser un peu. Je m'inquiétais du temps qui filait, des normaux qui nous regardaient depuis notre arrivée, de Miss Peregrine qui risquait de nous trouver si on restait trop longtemps au même endroit, même si nous étions à des centaines de kilomètres de chez moi et qu'elle était probablement encore en train de dormir à cause de la poudre de Mère Poussière. C'est à peine si j'ai prêté attention aux vêtements que mes amis ont mis dans le chariot. Et je ne me suis rendu compte que j'avais faim (et les autres aussi, probablement) qu'au moment de payer à la caisse. Plutôt que de replonger dans le magasin, on a pris ce qu'on trouvait sur les présentoirs les plus proches : des barres de chocolat, des chips à l'oignon et des bonbons.

– De la nourriture éternelle, a commenté Emma en lisant la date de péremption sur un pot de gelée de cerises. Ça aussi, c'est bizarre.

Après être passés aux caisses, nous sommes allés aux toilettes, où mes amis ont enfilé ce qu'ils avaient acheté. En les voyant ressortir, j'ai compris qu'il y avait encore du boulot. Ils portaient les vêtements les plus normaux du magasin le plus normal que j'avais pu trouver, et pourtant, ils n'avaient toujours pas l'air de gens normaux. On aurait dit qu'ils étaient déguisés. Peut-être n'étaient-ils pas à l'aise ? Ou alors, c'est moi qui étais trop habitué à les voir dans leurs anciennes tenues, et ce soudain changement me déconcertait.

Puis Emma est sortie avec un jean noir skinny, des Reebok Classics blanches et un top bouffant couleur ambre. « Elle est très jolie », ai-je pensé alors qu'elle se tournait vers un miroir.

– J'ai l'air d'un homme, a-t-elle lâché avec une moue dubitative.

– Tu es superbe. Tu as l'air moderne.

Elle a soupiré et agité le sac en plastique dans lequel elle avait fourré sa vieille robe.

– Elle me manque déjà.

– Ce tissu est tellement... lisse, a dit Bronwyn en tirant sur le tee-shirt à col tunisien que nous lui avions acheté. Je n'arrive pas à m'y habituer.

Enoch est sorti avec des baskets à semelles épaisses, un bas de pyjama orné de crânes, et un tee-shirt portant l'inscription « Les gens normaux me font peur ». Il avait dû le glisser dans le chariot à mon insu, et je n'avais rien remarqué quand nous étions passés à la caisse.

Emma l'a regardé en secouant la tête.

– C'est la dernière fois que tu choisis tes vêtements, l'a-t-elle prévenu.

Comme nous n'avions pas le temps de rendre des articles, nous sommes sortis. Allez savoir pourquoi, j'avais l'impression qu'on attirait encore plus les regards qu'à notre arrivée. Au moment où nous avons franchi les portes automatiques avec le Caddie, une alarme a retenti.

– Qu'est-ce que c'est ? a glapi Emma.

– On n'a peut-être pas, euh... tout payé, a signalé Millard.

– Quoi ! Pourquoi ? me suis-je étranglé, en voyant deux types en uniforme bleu converger vers nous.

– Les vieilles habitudes ont la vie dure, a dit Millard. Peu importe. Courez !

Il m'a pris le Caddie des mains et a foncé vers la voiture. À présent, une bonne centaine de personnes regardaient le chariot foncer tout seul sur le trottoir, suivi par un petit groupe d'enfants bizarres et deux vigiles.

– Et merde ! ai-je lâché, avant de m'élancer derrière eux.

Nous avons plongé dans la voiture avec nos sacs. J'ai mis le contact, et elle a démarré dans un rugissement qui m'a fait grincer des dents. J'ai enfoncé l'accélérateur, quitté la place de stationnement sur les chapeaux de roues et remonté l'allée. Les deux vigiles aux vestes bleues ont plongé sur les côtés pour éviter de se faire écraser.

– Si tu veux enfreindre la loi, fais-le avec panache, a lancé Emma à Millard. Tu ne fais aucun effort !

– Je savais pour les caméras, a-t-il répondu. Mais personne ne m'a parlé des alarmes !

[image]

Après avoir foncé sur l'autoroute pendant plusieurs minutes en vérifiant constamment le rétroviseur à l'affût de gyrophares, je me suis un peu détendu. Apparemment, personne ne nous avait pris en chasse. Finalement, nous avons quitté la côte pour nous enfoncer au cœur de la Floride sur une petite nationale : la seule route qui traversait la zone délimitée par l'anneau mouillé sur la carte du Mel-O-Dee. Le cercle englobait aussi le fameux « Royaume des Sirènes ». Je n'étais pas sûr d'y trouver notre « Flaming Man », mais ça me paraissait logique de commencer par là.

Bronwyn s'est penchée pour regarder la carte posée sur les genoux d'Emma.

– Attendez une minute ! On s'éloigne de l'océan. Vous croyez vraiment que des sirènes vivraient dans un marécage ?

– Ce ne sont pas de vraies sirènes, ai-je expliqué. Juste un vieux piège à touristes pourri.

– Peut-être, a dit Millard, mais cet endroit est cité dans *La planète du particulier*.

Il m'a montré le guide avant de m'en lire un extrait :

– « Cette attraction flambant neuve propose d'éblouissantes performances aquatiques. Particuliers bienvenus. Hébergement en boucle temporelle à proximité. Amenez les enfants ! »

– Ça ne veut pas dire que les sirènes sont réelles, a souligné Emma. Ça signifie simplement qu'il y a une boucle dans les parages.

– Ou qu'il y en avait une, a rectifié Millard. N'oubliez pas que ce guide a plus de cinquante ans. On doit prendre ses informations avec la plus grande prudence.

Nous avons continué à rouler. Le soleil descendait vers l'horizon et la route s'est rétrécie, passant de trois voies à une seule. Cette partie de la Floride, loin de l'opulence des côtes, était complètement différente de ce que je connaissais. On n'y voyait pas les habituels magasins franchisés, et encore moins de centres commerciaux flambant neufs. La route traversait des bois et, de temps à autre, on croisait des pancartes de fermes où l'on pouvait cueillir des fraises, des étendues de terre nue et des publicités pour des garants de caution judiciaire.

À la place des banlieues aux maisons toutes identiques, qui s'élevaient sur des kilomètres, il y avait de petites villes bâties autour d'un carrefour. Les plus grandes se composaient de quelques pâtés de maisons le long d'une rue principale mourante – une vieille banque vénérable, un cinéma fermé, une église installée dans un ancien magasin, des agences de prêt –, ainsi que de plusieurs fast-foods en périphérie. Dans toutes celles qui possédaient un feu tricolore, nous avons dû nous arrêter au rouge et patienter, alors qu'aucun véhicule ne passait dans l'autre sens ; des personnes âgées assises sur les bancs nous dévoraient des yeux, comme si elles n'avaient jamais vu quiconque d'aussi intéressant traverser la ville. J'en suis venu à redouter ces feux rouges. Au troisième ou au quatrième, un jeune homme avec une queue de rat, une bière ouverte à la main, nous a crié : « Halloween, c'est seulement le mois prochain ! », avant de s'éloigner en gloussant.

Quelques kilomètres plus loin, nous sommes passés devant un panneau publicitaire délavé pour le Royaume des Sirènes, et peu

après, nous sommes arrivés à destination. Derrière un champ de terre où étaient plantées quelques tentes tristes, se dressaient des maisons en parpaings qui devaient être les bureaux, ou les logements du personnel. Comme un portail fermé barrait l'entrée, je me suis garé au bord de la route. Nous sommes descendus de voiture et nous avons traversé le champ en direction des tentes. On ne voyait personne dans les parages, mais soudain, nous avons entendu quelqu'un grogner et jurer tout près de nous.

– Bonjour ? ai-je lancé, entraînant mes amis en direction du bruit.

En contournant la tente la plus proche, nous sommes tombés sur deux clowns. Le premier avait des cheveux blonds frisés et était déguisé en sirène ; l'autre reculait en le tirant maladroitement, les bras noués autour de sa taille, puisque ses jambes et ses pieds étaient emprisonnés dans le costume.

– Vous ne savez pas lire ? nous a demandé la sirène d'un air mauvais. C'est fermé !

L'autre n'a pas dit un mot. Il ne nous a même pas regardés.

– On n'a pas vu de panneau, me suis-je justifié.

– Si vous êtes fermés, pourquoi êtes-vous en costume ? a demandé Enoch.

– En costume ? Quel costume ?

La sirène a agité sa fausse queue en éclatant d'un rire étrange. Puis son sourire a disparu.

– Fichez-moi le camp, OK ? On est en travaux. *Pour toujours.*

Elle a donné un coup de coude au clown qui la portait.

– Avance, George.

L'autre a recommencé à la traîner vers la tente.

– Attendez, a dit Emma en les suivant. On a lu un article sur vous dans notre guide.

– On n'est dans aucun guide, ma chérie.

– Si, a insisté Emma. Vous êtes dans *La planète du particulier.*

La sirène a tourné brusquement la tête.

– George, arrête-toi.

Le clown a obéi et la sirène nous a étudiés un petit moment, l'air soupçonneux.

– Où vous avez eu ce vieux truc ?

– On... euh, on vient de le trouver, a menti Emma. Ça dit qu'il y a des choses à voir ici.

– Ça c'est sûr, y'a des choses à voir... pour les bonnes personnes. Quel genre de personnes vous êtes ?

– Ça dépend. Et vous ?

– George, pose-moi.

Le clown s'est exécuté. La sirène s'est appuyée contre lui pour garder l'équilibre. Étrangement, sa queue était fléchie comme un muscle, alors qu'elle aurait dû se froisser comme un costume.

– On est dans le show-business. Mais ça fait un bail qu'on n'a pas eu un public digne de ce nom.

Elle a indiqué d'un geste le rabat de la tente.

– Ça vous dirait de voir le spectacle ?

Apparemment, elle avait décidé que nous étions particuliers. J'en ai déduit qu'elle l'était aussi. Elle avait perdu toute son agressivité ; son ton était à présent d'une douceur mielleuse.

– On ne s'intéresse qu'au numéro du cracheur de feu, a dit Bronwyn.

La sirène a incliné la tête.

– On n'a pas de cracheur de feu. Est-ce que j'ai l'air d'un cracheur de feu ?

– Alors, qui est le *flaming man* ? a-t-elle insisté.

– On a quelque chose à donner à cet homme enflammé, ai-je ajouté. C'est pour ça qu'on est là.



La sirène s'est dépêchée de dissimuler sa surprise.

– Qui vous envoie ? a-t-elle demandé d'une voix glacée. Pour qui travaillez-vous ?

Je me suis rappelé que H nous avait recommandé de ne pas mentionner son nom.

– Personne. Nous sommes ici de notre propre initiative.

George a mis une main contre l'oreille de la sirène et chuchoté quelque chose.

– Vous êtes des étrangers, ça se voit, a-t-elle lâché. Puis, retrouvant son ton mielleux :

– Il n'y a pas de *flaming man* ici, mais restez regarder notre spectacle, vous ne serez pas déçus.

– Non, merci, a décliné Emma. Vous n'avez vraiment pas entendu parler d'un cracheur de feu ?

La sirène a fait la sourde oreille :

– On a trois sirènes, un ours dansant, et George ici présent sait jongler avec des pioches...

Alors qu'elle parlait, deux personnes ont surgi au coin de la tente : un autre clown et quelqu'un déguisé en ours.

– On vous offre le dîner, a enchaîné la sirène sans s'apercevoir que nous avions reculé. Un dîner et un spectacle, qu'est-ce que vous voulez de plus ?

– Une chanson ! a répondu le clown en actionnant la manivelle d'un orgue de Barbarie accroché à sa taille.

L'ours – qui portait le masque le plus horrible qu'on puisse imaginer : un crâne d'ours – a pris ça comme une invitation et s'est mis à chanter dans une langue étrange. Mais sa chanson était si lente et sa voix si grave que j'ai commencé à me sentir somnolent.



En voyant mes amis dodeliner de la tête, j'ai compris qu'elle leur faisait le même effet. *Sofur thu svid th thitt*, chantait l'ours. *Svartur i augum*.

Nous avons continué à battre en retraite.

– On ne peut pas, ai-je articulé lentement, la bouche pâteuse. On... doit...

– C'est le meilleur spectacle en ville ! a insisté la sirène, qui venait vers nous en se dandinant sur l'extrémité de sa queue.

– *Far i fulan pytt*, chantait l'homme-ours. *Fullan af draugum*.

– Qu'est-ce qui m'arrive ? a demandé Bronwyn d'une voix rêveuse. J'ai l'impression d'avoir de la barbe à papa dans la tête.

– Moi aussi, a gémi Millard.

Quand sa voix a surgi de nulle part, la sirène, l'ours et les deux clowns ont sursauté. Ils nous ont regardés avec une expression nouvelle, pleine d'avidité. S'ils n'étaient pas sûrs jusque-là d'avoir affaire à des particuliers, à présent, ils étaient fixés.

Je ne sais par quel miracle nous avons réussi à leur fausser compagnie, en nous poussant et en nous tirant les uns les autres. Même si nos hôtes n'essayaient pas de nous retenir physiquement, nous éloigner d'eux nous paraissait presque impossible, comme si nous étions prisonniers de toiles d'araignées géantes.

Quand nous sommes arrivés au portail, les toiles ont paru se déchirer, et on a retrouvé l'usage de la parole. Nous avons ouvert à tâtons les portières de la voiture, j'ai démarré et nous avons décampé en soulevant un nuage de terre.

[image]

– Qui étaient ces affreux particuliers ? a demandé Bronwyn. Et qu'est-ce qu'ils nous ont fait ?

– On aurait dit qu'ils essayaient d'entrer dans mon cerveau, a gémi Enoch. Beurk ! Je n'arrive pas à me débarrasser de cette sensation. Comme si des doigts rampaient sur mon crâne.

– C'est peut-être pour ça qu'Abe a marqué la carte avec une tête de mort, a raisonné Emma. Regardez...

Elle a montré aux autres le set de table du Mel-O-Dee qu'il avait annoté, des années plus tôt.

– Si cet endroit est dangereux, pourquoi H nous a-t-il envoyés ici ?

– C'est peut-être un test, a avancé Millard.

– Sûrement. Reste à savoir si on l’a réussi... ou si ce n’était que le début.

J’ai regardé dans le rétroviseur et vu une voiture de police arriver derrière nous.

– Des flics ! ai-je soufflé. Comportez-vous normalement.

– Tu crois qu’ils sont au courant que Millard a volé dans le magasin ? s’est inquiétée Bronwyn.

– Impossible. C’était beaucoup trop loin d’ici.

Pourtant, il nous a très vite paru évident qu’ils nous suivaient. Ils collaient mon pare-chocs de si près que j’ai cru qu’ils allaient le percuter. Quand la route s’est élargie, ils ont accéléré et commencé à nous doubler. Ils n’ont pas allumé de sirène ni de gyrophare ; ils ne m’ont pas crié de m’arrêter dans un porte-voix. Ils sont simplement restés à notre hauteur. Le conducteur, un coude à sa fenêtre, nous regardait fixement, l’air décontracté.

– Qu’est-ce qu’ils veulent ? s’est affolée Bronwyn.



– Rien de bon, a deviné Emma.

L'autre détail bizarre, c'était que leur voiture de patrouille était vieille : un modèle qui datait de trente ou quarante ans. J'ai fait remarquer à mes amis qu'on ne fabriquait plus ce genre de véhicule depuis des lustres.

– Peut-être qu'ils n'ont pas les moyens d'en acheter une neuve, a suggéré Bronwyn.

– Peut-être...

– Ou alors, ils sont fans de vieilles voitures, a proposé Enoch.

C'était une idée si stupide que personne n'a pris la peine de répondre.

Soudain, les flics ont freiné et se sont laissé distancer. Avant qu'ils disparaissent de mon rétroviseur, j'ai vu le conducteur parler dans un micro de CB. Puis ils ont brusquement tourné sur un chemin de terre, et on les a semés.

– C'était *très* étrange, ai-je commenté.

– Filons avant qu'ils reviennent, a suggéré Enoch. Portman, arrête de conduire comme ma grand-mère et enfonce la pédale de droite.

– Bonne idée !

J'ai accéléré, mais quelques kilomètres plus loin, le moteur a commencé à faire un bruit inquiétant et un voyant rouge a clignoté sur le tableau de bord.

– Ah, c'est quoi ce truc ? ai-je râlé. Enoch a fait une petite moue.

– C'est peut-être simple à réparer, mais je ne peux pas me prononcer avant d'avoir jeté un coup d'œil au moteur.

Nous venions de passer devant une pancarte délabrée qui disait « BIENVENUE À STARKE, 502 hab ». Juste derrière, sur un écriteau peint à la main, on lisait : « Serpents à vendre – viande ou animaux de compagnie. » Le bruit était de plus en plus fort. Je n'avais pas très envie de faire étape dans la ville de Starke, cinq cent deux habitants, mais on n'avait guère le choix. Je me suis arrêté dans une station de lavage de camions et nous sommes sortis dans le parking presque désert pour regarder Enoch farfouiller sous le capot.

– C'est très curieux, a-t-il avoué après un bref examen. Je vois quelle pièce a lâché, mais je ne comprends pas pourquoi. Elle aurait dû durer des centaines de milliers de kilomètres.

– Tu crois qu'elle a pu être sabotée ?

Il s'est gratté le menton, laissant une trace d'huile sur son visage.

– Je ne vois pas comment c'est possible, mais je ne peux pas l'expliquer autrement.

– On se fiche de savoir comment c'est arrivé, est intervenue Emma. On veut juste savoir si tu peux réparer.

– Et en combien de temps, a ajouté Bronwyn en jetant un coup d'œil au ciel de plus en plus sombre.

Le soir approchait et des nuages d'orage se rassemblaient au loin. La nuit s'annonçait agitée.

– Bien sûr que je peux réparer ! a assuré Enoch en bombant le torse. Mais j'aurai peut-être besoin du chalumeau humain ici présent...

Il a pointé le menton vers Emma.

– Quant au temps qu'il me faudra, cela dépend de plusieurs choses...

– Bonsoir ! a fait une voix inconnue.

Un jeune garçon était perché sur une butte, à l'endroit où le parking jouxtait un champ d'herbes folles. Il avait l'air d'avoir treize ou quatorze ans. Sa peau était noire et il portait une chemise à l'ancienne mode, ainsi qu'une casquette. Il parlait tout bas et marchait sans faire aucun bruit, si bien qu'aucun de nous ne l'avait entendu approcher.

– D'où tu viens ? lui a demandé Bronwyn. Tu m'as fait peur !

– De là-bas.

Le garçon s'est tourné pour montrer le champ derrière lui.

– Je m'appelle Paul. Vous avez besoin d'aide ?

– Non. Sauf si tu as un carburateur à double flux descendant pour une Aston Martin Vantage 1979, a dit Enoch sous le capot.

– Non, a répondu Paul. Mais je connais un endroit où vous pourrez vous cacher le temps de vous occuper de ça.

Sa remarque a éveillé notre attention. Enoch a sorti la tête du moteur.

– Et de qui est-on censés se cacher ?

Paul nous a étudiés un instant. Comme sa silhouette était en contre-jour, je ne voyais pas son expression, mais il me paraissait étrangement autoritaire pour un garçon de son âge.

– Vous n'êtes pas d'ici, n'est-ce pas ? a-t-il repris.

– On vient d'Angleterre, a confirmé Emma.

– Eh bien, dans le coin, les gens comme nous ne restent pas dehors après la tombée de la nuit, à moins d'avoir une très bonne raison pour ça.

- Comment ça « les gens comme nous » ? a demandé Emma.
- Vous n’êtes pas les premiers particuliers étrangers à tomber en panne sur ce tronçon de route.
- Qu’est-ce qu’il..., s’est étranglé Millard, qui se décidait seulement à prendre la parole.

Puis, à l’intention du visiteur :

- Tu as bien dit « particuliers » ?

Le garçon n’a pas paru surpris de l’entendre sans le voir.

- Je sais ce que vous êtes, a-t-il affirmé. J’en suis un, moi aussi.

Sur ces mots, il s’est retourné et il est reparti dans le champ.

– Allez, venez ! nous a-t-il lancé par-dessus son épaule. Je ne vous souhaite pas d’être encore ici quand les gens qui ont tendu ce piège viendront voir ce qu’ils ont attrapé. Et emmenez cette voiture, a-t-il ajouté. La fille costaud doit pouvoir la pousser...

Nous l’avons regardé s’éloigner, stupéfaits, mais encore hésitants. Nos précédentes rencontres avec des particuliers américains nous avaient rendus méfiants. Puis Emma s’est penchée vers moi et m’a glissé :

- On devrait l’interroger sur le...

Au moment où elle achevait sa phrase, ses deux derniers mots sont apparus en lettres lumineuses au fond du champ que Paul traversait :

FLAMING MAN

C’était une enseigne. Une antique enseigne au néon – FLAMINGO MANOR – dont plusieurs lettres avaient grillé. Le « manoir » en question – ou quoi que ce soit d’autre – était camouflé derrière un bosquet de pins.

Emma et moi avons échangé un regard ravi.

- Bon, a-t-elle dit. Tu as entendu le jeune homme ?

J’ai acquiescé :

- Il a raison : les particuliers doivent se serrer les coudes.

L’instant d’après, on se mettait tous en route derrière lui.

Nous avons suivi notre guide sur un chemin de terre envahi par les herbes hautes, que l’on ne voyait pas depuis la route. Bronwyn fermait la marche en poussant l’Aston sur le terrain accidenté. Hormis les rares voitures qui passaient sur la nationale et le sifflement des freins à air de la station de lavage de camions, tout était silencieux.

Juste derrière l'enseigne du motel, les arbres se sont clairsemés et nous avons découvert l'établissement, ou ce qu'il en restait. Il avait dû connaître son heure de gloire au milieu des années 1950, avec son toit en V, sa piscine en forme de rein et sa série de bungalows. Mais aujourd'hui, il semblait à l'abandon. Le toit était rapiécé avec des bâches ; la cour était envahie par une véritable jungle, et des épaves rouillaient dans le parking. La piscine ne contenait que quelques centimètres d'eau verte, ainsi qu'une longue chose en forme de feuille qui aurait pu être un alligator. Mais on ne distinguait pas grand-chose dans la pénombre.

– Ne faites pas attention au décor, nous a conseillé Paul. C'est plus joli à l'intérieur.

– Je ne rentre pas là-dedans ! a décrété Bronwyn.

– Ce doit être une boucle, ma chère, a signalé Millard. Auquel cas, je suis *certain* que c'est plus joli à l'intérieur.

Les entrées de boucles étaient souvent effrayantes, afin de dissuader les gens normaux de s'en approcher, et *La planète du particulier* mentionnait des logements en boucles à proximité du Royaume des Sirènes. Probablement au « Flaming Man ». De toute manière, que l'on ait ou non envie de suivre Paul, on ne pouvait pas repartir avant qu'Enoch ait réparé la voiture.

– Regardez ! a sifflé Bronwyn.

Nous nous sommes retournés vers la station de lavage, de l'autre côté du champ. La vieille voiture de police était de retour et passait en roulant au pas, les phares allumés.

– Je rentre ! a annoncé notre guide d'une voix teintée d'urgence. Et je vous conseille de me suivre.

Il n'en fallait pas davantage pour nous convaincre.

Chapitre 9

Paoul s'est engouffré sous une porte cochère, puis dans un passage couvert qui menait du parking à la cour intérieure du motel. Nous l'avons suivi avec précaution, talonnés par Bronwyn, qui poussait toujours la voiture. À mi-chemin, j'ai senti comme une accélération, et soudain, la pénombre du crépuscule a cédé la place à la lumière du jour. Nous sommes sortis dans une cour pavée soignée, entourée de chambres de motel roses presque neuves, par une matinée fraîche et lumineuse. Il n'y avait plus de bâches sur le toit, une eau bleue étincelante clapotait dans la piscine, et les épaves du parking étaient remplacées par des voitures rutilantes des années 1950 et 1960. J'en ai déduit que nous étions à la fin des années 1960 ou au début des années 1970.

– Une entrée de boucle conçue pour laisser passer des voitures, a dit Millard. Comme c'est moderne !

J'ai couru pour rattraper Paul, qui continuait d'avancer en nous faisant signe de le suivre.

– Maintenant qu'on est là, est-ce que tu veux bien répondre à nos questions ?

– Vous feriez mieux d'interroger Miss Billie. C'est elle qui commande, ici.

Il nous a conduits vers un bungalow situé un peu à l'écart des autres. À côté, une pancarte annonçait « Bureau ».

– Laisse ça là, a-t-il conseillé à Bronwyn. Personne n'y touchera. Elle

a arrêté de pousser l'Aston et nous a rejoints. Il y avait d'autres personnes dans la boucle. Deux hommes âgés faisaient des mots croisés, assis au bord de la piscine. Ils ont baissé leur journal pour nous regarder passer. Un rideau a bougé dans un autre bungalow et un visage de femme est apparu derrière la fenêtre.

– Miss Billie ? a demandé Paul en frappant à la porte du bureau.

Il l'a ouverte et nous a fait signe d'entrer. Nous nous sommes exécutés.

– Ces gens sont tombés en panne..., a-t-il annoncé.

Nous sommes entrés dans une salle meublée d'un bureau et de quelques chaises. La personne à qui Paul s'était adressé était assise sur l'une d'elles. C'était une femme âgée à la peau blanche, aux lèvres maquillées, vêtue d'une robe élégante. Trois caniches miniatures étaient perchés sur ses genoux, et elle les entourait de ses bras d'un air protecteur.

– Oh, Seigneur ! s'est-elle exclamée avec un fort accent du Sud.

Les caniches se sont mis à trembler. Elle les a serrés un peu plus fort, mais n'a fait aucun geste pour se lever.

– Quelqu'un les a vus arriver ? a-t-elle demandé.

– Je ne crois pas, a dit Paul.

– Et les gens de Starke ?

– On n'en a croisé aucun.

– Je n'aime pas ça, a grommelé Miss Billie. C'est risqué. À chaque fois, on prend un risque. Enfin, maintenant que vous êtes là...

Elle a baissé ses lunettes à monture en écaille et nous a regardés attentivement.

– Je ne vais quand même pas vous jeter aux loups, n'est-ce pas ?

– Si vous voulez bien m'excuser, est intervenu Paul. J'ai des choses à faire.

Il est sorti. Miss Billie lui a adressé un petit signe de main, mais elle a gardé les yeux rivés sur nous.

– Vous n'allez pas vieillir chez moi, hein ? J'ai assez de personnes âgées comme ça, et si vous êtes prêts à mourir, vous pouvez aller le faire ailleurs.

Enoch a voulu dire quelque chose, mais Bronwyn lui a plaqué une main sur la bouche. J'ai vu Emma serrer la mâchoire, se retenant de répondre une grossièreté à la vieille dame.

– On ne va pas mourir, l'ai-je rassurée. Nous avons juste quelques questions à vous poser.

– Par exemple, c’est vous la directrice, ici ? a lancé Bronwyn.

Miss Billie a froncé les sourcils.

– La *quoi* ?

– Est-ce que vous êtes une Ombrune ? a insisté Bronwyn.

– Oh, Seigneur ! a fait Miss Billie avec un mouvement de recul. Est-ce que j’ai vraiment l’air aussi vieille ?

– C’est une *semi*-Ombrune, a dit Emma.

– Une sorte d’Ombrune *light*, ai-je expliqué.

– Je suis la gérante et ça me suffit bien, a répondu Miss Billie. Je collecte l’argent et j’essaie d’empêcher cet endroit de tomber en ruine. Rex passe toutes les deux ou trois semaines remonter l’horloge.

Elle a pointé du doigt une vieille horloge de parquet adossée au mur opposé. Massive, ornée de sculptures tarabiscotées, elle ne semblait pas à sa place dans le décor kitsch du bureau du motel.

– Rex ? ai-je répété.

– Rex Posthlewate, un gardien de boucle exceptionnel. Il fait aussi de la plomberie et un peu d’électricité au noir.

Ses paroles m’ont laissé perplexe.

– Est-ce que j’ai bien compris ? Vous n’avez pas d’Ombrune dans cette boucle. Seulement un gardien qui passe une ou deux fois par mois pour la réinitialiser ?

– Il est le seul à pouvoir remonter l’horloge, a-t-elle confirmé. Lui ou un autre gardien de boucle, je suppose. Mais Rex travaille dans tout le sud de la Floride. Alors, j’imagine qu’il n’y a pas beaucoup de choix.

– Et s’il tombe malade ? a demandé Millard.

– Ou s’il meurt ? a ajouté Enoch.

– Je lui ai dit qu’il n’avait pas le droit.

– Qu’est-ce que c’est que ce truc ? a grommelé Enoch en s’approchant de l’horloge. Je n’ai jamais vu un...

Les trois chiens se sont mis à aboyer bruyamment.

– Ne t’approche pas de ça ! a commandé Miss Billie.

Enoch a levé les mains en signe de reddition et a reculé.

– Je ne faisais que regarder !

– Ne regarde pas non plus, a répliqué Miss Billie. Je ne peux pas te laisser jouer avec mon horloge de boucle, mon garçon. Tu risquerais de tout dérégler.

Enoch a croisé les bras et s’est mis à boudier en silence. Je me suis

dit qu'il était temps de passer aux choses sérieuses. J'ai attendu que les chiens se soient calmés pour annoncer :

– On a quelque chose pour vous.

Je lui ai tendu le paquet où H avait écrit « Flaming Man ». Elle l'a regardé par-dessus ses lunettes.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Je ne sais pas, mais si vous êtes la gérante, je pense que c'est à vous qu'on doit le donner.

Elle a plissé le front.

– Ouvrez-le.

Je ne me suis pas fait prier. Je mourais d'envie de voir ce qu'il y avait à l'intérieur depuis que H me l'avait confié.

J'ai déchiré le papier et découvert un sac de friandises pour chiens. « Goût puissant pour un max de plaisir ! » disait l'étiquette.

– C'est une blague, a murmuré Emma.

Le visage de Miss Billie s'est éclairé.

– Fantastique ! Ce sont les préférées des filles !

Les caniches ont vu les friandises et se sont mis à frétiller. Miss Billie m'a arraché le paquet des mains et l'a tenu bien haut au-dessus de leurs têtes.

– Tss-tss ! Doucement, les gourmandes !

– On a fait tout ça pour livrer des croquettes pour chien ? s'est étranglé Enoch.

– Pas n'importe quelles croquettes, a répondu Miss Billie.

Elle s'est tournée pour glisser le paquet dans son sac à main ; les museaux des chiens ont suivi son geste, parfaitement synchronisés.

– Vous n'êtes pas curieux de savoir de qui ça vient ? a demandé Emma.

– Je sais de qui ça vient. Quand vous le verrez, remerciez-le de ma part, et dites-lui qu'il est de retour sur ma liste de Noël. Maintenant...

Elle a serré les caniches contre sa poitrine et s'est levée avec eux.

– Il faut que j'emmène les filles faire pipi. Voici les règles de la maison. Numéro un : ne touchez pas à mon horloge. Surtout toi...

Elle a pointé un doigt vers Enoch.

– Numéro deux, on n'aime pas le bruit, alors n'en faites pas. Numéro trois, il y a une station-service avec un garage à côté où vous pouvez réparer votre voiture. Quand vous aurez fini, je veux vous voir décamper. On est complets.

– Vous n’avez rien pour nous ? lui ai-je demandé alors qu’elle se tournait pour partir.

Elle a froncé les sourcils.

– Comme quoi ?

– Un indice ? On cherche un... portail.

J’avais espéré qu’elle nous donnerait quelque chose d’utile en échange du paquet – un fragment de carte routière, une carte postale avec une adresse – afin de nous aider à rejoindre notre prochaine destination.

– Oh, mes chéris, si vous ne savez pas où aller, j’ai bien peur de ne pas pouvoir vous aider.

Elle a éclaté de rire.

– Allez, il faut que je promène les filles !

[image]



Les habitants du Flamingo Manor nous épiaient derrière les lamelles de leurs stores pendant que nous discussions tranquillement au bord de la piscine.

– De la nourriture pour chien, disait Bronwyn. Je n'arrive pas à le croire.

– Le contenu du paquet est sans importance, a souligné Enoch. Ce qui compte, c'est qu'on l'ait livré.

– H saura qu'il peut se fier à nous, ai-je ajouté.

Paul s'est approché de notre petit groupe.

– J'ai parlé au type du garage d'à côté, nous a-t-il dit en montrant du doigt un bâtiment situé après le dernier bungalow. Ils ont quelques pièces de rechange, mais des carburateurs, je ne sais pas.

– Même une clé à douille serait mieux que rien, a répondu Enoch. Merci.

Paul a hoché la tête et est reparti d'un pas pressé. Nous avons resserré les rangs pour discuter de la suite.

– Où doit-on livrer le second paquet ? a demandé Bronwyn. C'est quoi, ce portail ? Comment va-t-on le trouver ?

– On demandera autour de nous, a suggéré Emma. Quelqu'un doit savoir.

– Sauf si H nous a envoyés ici sans raison, a grommelé Enoch. À part pour mettre notre patience à l'épreuve.

– Il n'aurait pas fait ça, a dit Emma.

Enoch a donné un coup de pied dans un ballon de plage qui se trouvait à ses pieds. Le jouet a atterri dans la piscine.

– Peut-être que tu n'as pas l'habitude qu'on te joue des tours, mais c'est typiquement le genre de blague qu'Abe aurait pu faire, à moi, en tout cas. Et ce type travaillait pour lui.

– Avec lui, a rectifié Emma, qui ne supportait pas qu'on critique mon grand-père.

– C'est pareil !

– Va donc réparer la voiture ! a-t-elle crié. C'est pour ça que tu es là, non ?

Enoch a paru vexé.

– Viens, Bronwyn, a-t-il marmonné. La reine a donné un ordre. Ils se sont éloignés vers l'Aston. Enoch est entré dans l'habacle. Il a montré le garage du doigt et beuglé :

– ALLEZ, DU NERF !

Bronwyn a secoué la tête en soupirant.

– J’espère bien que j’aurai une double portion de souper après ça.

Elle a posé ses mains sur le pare-chocs et commencé à pousser.

– Bonjour, jeune homme ! Bonjour, jeune femme !

Je me suis tourné et j’ai vu un vieux monsieur souriant venir vers nous. Il m’a tendu une grosse main calleuse et a serré la mienne.

– Adélaïde Pollard, enchanté.

C’était un grand homme noir qui portait un magnifique costume bleu et un chapeau assorti. Il avait l’air d’avoir environ soixante-dix ans, mais il était peut-être plus âgé, vu que nous étions dans une boucle.

– Adélaïde, a dit Emma en souriant comme je ne l’avais jamais vue sourire à un inconnu. Ce n’est pas un nom commun !

– Eh bien, je ne suis pas un homme ordinaire !

Il a basculé la tête en arrière et éclaté de rire.

– Qu’est-ce qui vous amène dans notre petit coin de marécage ? nous a-t-il demandé après avoir retrouvé son sérieux.

– Nous nous sommes arrêtés dans un endroit appelé le Royaume des Sirènes..., a commencé Millard.

J’ai vu le visage d’Adélaïde s’assombrir.

– On pense qu’ils ont essayé de nous jeter un sort, ou quelque chose dans ce genre, a poursuivi notre ami.

– On s’est enfuis, a ajouté Emma, mais des policiers nous ont suivis, et juste après, notre voiture est tombée en panne.

– Je suis vraiment désolé de l’apprendre, a soupiré le vieil homme. C’est triste de voir des gens faire ce genre de choses à leurs semblables. Très triste.

– Qui sont-ils ? a demandé Emma.

– Des bandits, des dépravés ! Ils essaient d’attirer dans leurs filets des particuliers étrangers, qui ne connaissent pas leur petit manège, puis ils les vendent aux gars de la nationale.

– Vous voulez dire, aux policiers ?

– De faux policiers. Une espèce de gang qui sillonne la route, harcèle les gens, les vole. Ils s’imaginent que le comté leur appartient, mais ce ne sont que des voyous et des racketteurs.

– Dans le temps, on n’avait à s’inquiéter que des monstres de l’ombre, a enchaîné une voix chevrotante.

Derrière Adélaïde, un vieil homme blanc venait d'arriver en fauteuil roulant. La jambe gauche de son pantalon était enroulée et épinglée. Il avait un cendrier sur les genoux, contre lequel il tapotait un cigare allumé.

– Je vous jure, parfois ils me manquent. Depuis que les monstres ont disparu, ces bandits de grand chemin sont devenus fous. Ils se croient tout permis.

Il a secoué la tête, a aspiré une bouffée de cigare par un trou entre ses dents de devant et nous a adressé un petit salut.

– Al Potts, s'est-il présenté.

– Je suis vraiment désolé pour votre mésaventure, jeunes gens, a repris Adélaïde. Vous m'avez l'air très sympathiques.

– C'est vrai, a confirmé Millard. Mais on va se débrouiller.

– « C'est vrai », a répété Adélaïde en éclatant de rire. Tu me plais, toi !

M. Potts s'est penché pour cracher par terre entre ses dents.

– Tu ris trop, Adélaïde !

L'intéressé n'a pas relevé.

– C'est une honte, a-t-il continué. C'était une belle boucle, autrefois. Des particuliers sympathiques comme vous venaient exprès pour y passer des vacances. Maintenant, les gens débarquent ici et restent coincés comme des débris à la surface de l'eau.

– Je ne suis pas coincé, a protesté M. Potts. Je suis à la retraite.

– Bien sûr, Al. Tu n'as qu'à t'en persuader.

– Où est passée l'Ombrune qui a fait cette boucle ? s'est enquis Millard. Pourquoi n'est-elle pas restée pour vous aider à la protéger ?

Adélaïde l'a regardé en sifflant.

– Une *Ombrune*. Quand est-ce que tu as entendu ce mot pour la dernière fois, Al ?

– Ça fait un bail, a admis M. Potts.

– Je n'en ai pas vu depuis... une bonne quarantaine d'années, a dit Adélaïde d'une voix teintée de nostalgie. Une vraie, j'entends. Pas une de ces imitations qui ne savent même pas changer de forme.

– Que leur est-il arrivé ? a demandé Emma.

– Il n'y en avait pas beaucoup au départ, a expliqué M. Potts. Déjà, dans les années 1950, la boucle où je vivais dans l'Indiana en partageait une avec la boucle la plus proche. Miss Faucon Pigeonnier. Puis, un jour, on a eu l'impression que les Estres et leurs créatures de

l'ombre étaient partout. Ils détestaient féroceement les Ombrunes et ont fait tout ce qu'ils pouvaient pour s'en débarrasser. Et ils ont réussi.

– Comment ? a voulu savoir Emma. Ils étaient en Europe depuis 1908 et détestaient tout autant nos Ombrunes, mais nous avons réussi à les garder.

– Je ne suis pas un expert du mode opératoire des Estres, a répondu Adélaïde. Mais laissez-moi vous dire une chose : nos Ombrunes étaient tout aussi fortes et intelligentes que les autres, si ce n'est plus. Je confierais ma vie à une Ombrune américaine en ce moment même, si je pouvais en trouver une. Ce n'est donc pas qu'elles manquaient de courage.

– Et donc, au lieu de ça, vous avez un... un soi-disant gardien de boucle, a dit Millard, l'air dubitatif.

– Le vieux Rex, a acquiescé Potts. Un gardien médiocre. Toujours soûl comme une barrique.

– Il boit ? a demandé Millard.

– Comme un prédicateur itinérant, a confirmé Adélaïde. Rex vient toutes les quelques semaines traficoter l'horloge de la boucle. On passe du jour à la nuit, et ainsi de suite...

– Quand c'est fait, il vide une bouteille du whisky de seigle maison de Miss Billie, a ajouté Potts. Je crois que c'est tout ce qu'elle lui donne comme salaire.

– Tu as déjà entendu parler de telles pratiques ? a demandé Emma à Millard.

– Seulement dans des textes à l'origine douteuse.

Adélaïde a frappé dans ses mains.

– Avez-vous mangé ? s'est-il enquis. J'ai un pichet de café dans ma chambre, et Al a toujours quelques beignets en réserve.

– Laisse mes beignets tranquilles, a grommelé Potts.

– Ces jeunes gens ont eu une journée difficile, Al. Va chercher tes beignets.

Adélaïde nous a invités à rejoindre sa chambre, de l'autre côté de la cour. Nous sommes passés devant un bungalow où une femme chantait un air d'opéra à tue-tête derrière une porte close.

– Vous avez l'air en forme ce matin, Baronne ! a crié Adélaïde au passage.

– Merciiiiiiiiiiiiiii, a chanté la femme en retour.

– C'est moi, m'a chuchoté Emma, ou est-ce que tout le monde ici est un peu...

- Fêlé ? a complété Potts en gloussant. En effet, ma chère. En effet.
- Il a l'ouïe fine, ai-je observé.
- Les yeux sont fichus, mais les oreilles fonctionnent toujours, a reconnu Potts.

Nous avons dégusté du café et des beignets autour d'une petite table, dans le salon du bungalow d'Adélaïde, une jolie petite pièce meublée d'un canapé et d'un fauteuil à motifs floraux. Il y avait un téléviseur à boutons fixé au mur et des fleurs fraîches dans des vases. J'ai remarqué une valise près de la porte et je l'ai interrogé à ce sujet.

- Je suis sur le départ, a-t-il annoncé.





– Sans blague ? s'est esclaffé Potts.

– D'un jour à l'autre.

J'ai jeté un coup d'œil interrogateur à Paul, qui a nié en secouant la tête.

– Je vais à Kansas City, a précisé Adélaïde. Voir une ancienne petite amie.

– Tu ne vas nulle part, a dit Potts. Tu es coincé ici, comme nous tous.

Ça m'a rappelé la maison de retraite médicalisée où nous rendions visite à ma grand-mère maternelle, qui souffrait de la maladie d'Alzheimer. Elle ne parlait que de partir, mais bien sûr, elle n'a jamais pu le faire.

– On est censés trouver un portail, ai-je signalé. Savez-vous s'il y en a un par ici ?

Adélaïde a regardé Potts, qui a grogné et secoué la tête.

– Aucune idée, a fait Adélaïde.

– Les portails n'existent pas, a rappelé Millard. On nous fait toujours la même réponse. C'est une impasse.

– Vous devriez interroger la Baronne, nous a conseillé Adélaïde. Ou Weiss, le vieux culturiste. Ces deux-là ont été partout.

– Ils sont très cosmopolites, a ajouté Potts.

– Nous n'y manquerons pas, ai-je assuré. Merci.

Nous avons mastiqué nos beignets en silence pendant une ou deux minutes. Puis Bronwyn a posé bruyamment sa tasse et demandé :

– J'espère que je ne suis pas trop directe, mais quelles sont vos particularités, messieurs ?

Adélaïde a toussé et baissé les yeux. Potts a fait semblant de ne pas avoir entendu la question.

– Si on allait prendre un peu le soleil dehors ? nous a-t-il finalement proposé.

Mes amis et moi nous sommes regardés, perplexes. Après un petit moment de flottement, nous avons suivi notre hôte à l'extérieur. Paul passait justement par là.

– Jeune homme ! a appelé Adélaïde en agitant une main. Viens voir !

Paul s'est approché, une branche d'arbre noueuse sous le bras et un canif à la main.

– Oui monsieur ?

– Ces gens cherchent un... un quoi, déjà ?

– Portail, a dit Emma.

– Ah, a fait Paul en hochant la tête. D'accord.

Il ne semblait pas du tout surpris. Comme si c'était parfaitement normal de chercher ce genre de choses.

– Vraiment ? ai-je demandé.

– Bon, il faut que j'y retourne, a déclaré Adélaïde.

Il a saisi les poignées du fauteuil roulant de Potts et commencé à le pousser.

– Bonne chance ! nous a-t-il lancé en partant.

– Merci pour la collation, a dit Bronwyn. Et désolée si je vous ai mis mal à l'aise.

J'ai grimacé. Une fois de plus, les deux hommes ont fait la sourde oreille ; puis ils ont disparu dans le bungalow d'Adélaïde. Nous nous sommes tournés vers Paul.

– Tu dis que tu sais où se trouve le portail, a demandé Emma.

– Bien sûr ! C'est de là que je viens.

– Tu viens d'un portail ? s'est exclamé Millard. Mais ça n'existe...

– Je suis de Portail, a dit Paul. La ville. Portail, en Géorgie ?

– Il y a une ville qui s'appelle Portail ?

– Elle n'est pas célèbre, ni rien. Mais ouais.

– Où se trouve-t-elle ? Est-ce que tu peux nous la montrer sur une carte ?

– Bien sûr. Mais c'est la ville que vous cherchez, ou la boucle qui est à proximité ? Il n'y a pas grand-chose en ville.

J'ai souri.

– La boucle, bien sûr.

– Ah... alors, c'est une autre histoire. Vous ne pouvez pas y accéder sans moi.

– Je suis un cartographe confirmé, a protesté Millard. Je suis capable de retenir n'importe quel itinéraire, même le plus complexe.

– Ce n'est pas une question d'itinéraire. L'emplacement de l'entrée change tous les jours.

Millard a reniflé.

– Il change ?

– Seules des personnes comme moi peuvent le trouver. Des médiums.

– Et tu pourrais nous y conduire ? ai-je demandé.
– Euh... Je ne sais pas.
– Allez, l'a encouragé Emma. On est de bonne compagnie.
– Je n'aime pas beaucoup voyager. En plus, ce n'est pas un voyage agréable.

– Pourquoi ?

Il a haussé les épaules.

– C'est juste... pas très agréable.

– Allumette, j'ai besoin de toi !

Enoch revenait vers nous, les bras couverts de graisse jusqu'aux coudes. Il s'est précipité vers Emma comme s'il voulait s'essuyer les mains sur ses vêtements neufs. Elle a couiné et fait un bond en arrière. Enoch a fait demi-tour en riant et il est reparti vers le garage.

La chemise d'Emma s'était partiellement déboutonnée. Elle l'a rattachée et s'est élancée à sa poursuite.

– Idiot, va !

Nous avons tous emboîté le pas à Enoch. Même Paul, qui semblait plus curieux de savoir ce qu'on fabriquait que gêné d'avoir refusé de nous servir de guide.

En traversant le parking, Bronwyn m'a interrogé :

– Est-ce que j'ai fait une gaffe, tout à l'heure, en demandant aux deux petits vieux quelles étaient leurs particularités ?

– Les capacités particulières sont comme des muscles, a expliqué Millard. Si on ne les utilise pas pendant une longue période, elles s'atrophient. Tu as peut-être touché un point sensible.

– Ce n'est pas ça, l'a détrompé Paul. C'est juste qu'ils n'avaient pas le droit d'en parler.

– Comment ça ? s'est étonnée Emma.

– C'est ainsi dans certains endroits. Les clans qui commandent ont décrété qu'ils étaient les seuls à pouvoir utiliser leurs particularités. Ils embauchent même des espions pour s'assurer que personne ne leur désobéit.

– Mon Dieu ! s'est exclamé Millard. Qu'est-ce que c'est que ce pays ?

– Un pays cruel, a complété Emma.

Paul a soupiré.

– En connaissez-vous qui ne le sont pas ?

L'enseigne annonçait « CHEZ ED – GARAGE AUTO », mais on aurait dit une vieille grange. Comme il n'y avait personne dans les parages, j'ai supposé que la boucle avait été faite un dimanche ou un jour férié.

Bronwyn avait garé l'Aston dans un hangar vide aux murs tapissés d'outils, et Enoch avait presque fini de la réparer. Seulement, il avait du métal à souder, et pour cela, il avait besoin d'Emma.

Elle a fait les cent pas pendant plusieurs minutes en se frottant les mains. Quand elle s'est arrêtée, elles étaient presque chauffées à blanc, et si dangereuses qu'elle devait les éloigner de son corps pour ne pas mettre le feu à ses vêtements. Nous sommes restés en retrait, regardant les étincelles fuser pendant qu'elle travaillait sous le capot. C'était si bruyant et si fascinant que c'est seulement après qu'elle s'est arrêtée, le souffle court et le visage ruisselant de sueur, que nous avons entendu des cris furieux en provenance du motel.

Nous sommes sortis du hangar à la hâte. La vieille voiture de police qui nous avait harcelés sur la nationale était garée devant le Flamingo, les portières ouvertes.

– On dirait que les bandits de la route vous ont suivis à la trace, a dit Paul. Je vous conseille de filer. Prenez la sortie de derrière.

Il nous a indiqué une route qui partait en direction de la ville, au-delà du garage.

– Pas question, a refusé Millard. On ne peut pas vous abandonner ici, à la merci de ces voyous.

– Quoi ? a protesté Enoch. Bien sûr que si !

Soudain, un des faux flics a traîné Miss Billie à travers la cour en la tirant par le bras. Ses trois caniches lui mordaient les talons ; ils aboyaient comme des fous.

– Donnez-moi juste une minute, a grondé Bronwyn. Le temps d'aller casser la mâchoire de ce type.

– Ça ne sert à rien de se battre, l'a prévenue Paul. Ça ne fait que les rendre encore plus enragés. Ils reviendront plus nombreux et mieux armés, et ce sera pire.

– C'est toujours utile de se battre, l'a contredit Emma. Surtout pour faire mordre la poussière aux méchants.

Elle a croisé les doigts et fait saillir ses jointures ; des étincelles se sont envolées de ses mains encore rougeoyantes.

– Enoch, comment va la voiture ?

– Elle est comme neuve.

– Fantastique ! Continue à faire tourner le moteur.

Elle a pivoté vers moi.

– Je reviens dans deux secondes.

Puis, à l'intention de Bronwyn :

– On y va ?

Notre amie a fait rouler ses épaules et secoué les bras pour les dégourdir avant de hocher la tête.

J'adorais secrètement quand Emma se mettait dans cet état-là. Elle était si furieuse qu'elle en devenait étrangement calme, et sa colère, ainsi focalisée, devenait redoutable.

Bronwyn et elle ont commencé à marcher vers le motel. Il n'était pas question de les laisser affronter seules les bandits, bien sûr, mais comme elles étaient mieux armées que nous pour faire des ravages, nous sommes restés quelques pas en retrait.

Un des voyous de la nationale tenait Miss Billie par les poignets et lui hurlait des questions au visage, pendant que l'autre se déchaînait de bungalow en bungalow, saccageant tout.

– Ils sont venus ici, je le sais ! criait-il.

Il est sorti en trombe de la maison d'Adélaïde en agitant un reste de beignet.

– Tous ceux qui ont menti vont le regretter ! Vous connaissez la punition quand on désobéit aux ordres !

Vus de près, ils ne ressemblaient pas vraiment à des policiers. Ils portaient des treillis verts et des rangers. Leur crâne était rasé, et ils avaient cette démarche arrogante que je connaissais trop bien, pour avoir grandi en Floride. Le plus petit des deux – celui qui tenait le beignet – portait à la hanche un pistolet dans un holster.

– Désobéir aux ordres est pire que de ne pas payer vos frais de protection ! a braillé le grand. La prochaine fois qu'il faudra remonter votre horloge, peut-être que le vieux Rex ne viendra pas !

– Fichez la paix à Rex ! s'est écriée Miss Billie.

Il a pris son élan pour la gifler, mais il a interrompu son geste quand le petit l'a prévenu :

– Attention, Darryl, les voilà !

Il nous montrait du doigt et sa bouche dessinait un O.

– Tiens, tiens..., a fait Darryl.

Il a lâché Miss Billie, qui s'est précipitée derrière le panneau « Règlement de la piscine ». Nous sommes entrés dans la cour et nous nous sommes arrêtés au bord du bassin. Cinq mètres environ nous séparaient d'eux. Emma et Bronwyn ouvraient la marche, suivies par

Enoch et moi. Millard ne s'était pas manifesté depuis quelque temps ; j'espérais qu'il allait prendre les bandits à revers. J'ai commandé à Paul de rester derrière moi.

– Vous êtes nouveaux en ville, pas vrai ? nous a lancé le grand.

Il a reniflé et s'est raclé bruyamment la gorge.

– La route où vous étiez est une route à péage. C'est combien le péage, aujourd'hui, Jackson ?

– C'est plus cher quand on essaie de resquiller.

Jackson a rejoint son acolyte près de la voiture de patrouille ; il s'est appuyé contre la portière et a glissé les pouces dans la ceinture de son holster. Puis il nous a regardés de haut en bas, et ce qu'il a vu n'a pas paru l'inquiéter. Un sourire obséquieux a étiré ses lèvres.

– Je dirais... leur cash et leurs roues, a-t-il précisé.

Il a pointé le menton vers le garage.

– Je crois bien que j'en ai vu une comme ça dans un magazine.

– Allez au diable ! a craché Emma.

Les résidents du Flamingo Manor nous regardaient à travers leurs stores. On se serait cru dans un vieux western.

À présent, Darryl souriait, lui aussi.

– Elle a la langue bien pendue, la petite !

– Je ne laisse personne me manquer de respect, a grondé Jackson. Surtout pas une femme.

– Surtout pas ! a répété Darryl.

Il a de nouveau reniflé. Puis il a sorti un mouchoir de son sac et s'est frotté le nez.

– Excusez-moi.

Il s'est détourné, a pressé un doigt contre une narine et, avec une expiration brusque, a expulsé une roquette de morve noire sur le sol, où elle s'est mise à fumer, creusant un petit cratère dans le trottoir.

J'ai entendu Emma hoqueter de surprise.

– Waouh ! a soufflé Enoch à côté de moi.

– C'est une vilaine habitude, Darryl ! l'a réprimandé Jackson.

– Ce n'est pas une habitude, c'est une maladie.

Emma a fait un pas vers les deux hommes, suivie par Bronwyn.

– Alors, ton copain a des mucosités nucléaires, a-t-elle dit au petit. Et toi, c'est quoi ta particularité ? D'être le plus gros trou du cul de la planète ?

Darryl a explosé de rire. Le sourire de Jackson a disparu. Il s'est décollé de la voiture de patrouille et a déboutonné l'étui du holster. Emma et Bronwyn ont continué d'avancer vers eux.

– Je crois qu'elles ont envie de danser, a ironisé Darryl. Laquelle tu prends, Jackson ?

– La petite, a-t-il répondu en fixant Emma. J'aime sa répartie. Quand elles n'ont plus été qu'à trois mètres d'eux, les deux filles ont foncé. Jackson a saisi son arme. Emma, qui cachait ses mains incandescentes dans son dos, les a ramenées rapidement devant elle et la lui a confisquée.

Le pistolet a fondu, et la main droite de l'homme a brûlé. Il s'est effondré, pris de convulsions et hurlant de douleur.

Darryl a plongé derrière la voiture de patrouille. Avant qu'il ait pu nous tirer dessus, Bronwyn a enfoncé la portière du conducteur d'un coup d'épaule. La voiture a dérapé latéralement dans un crissement de pneus, puis s'est renversée sur le côté et est retombée sur le toit, écrasant l'homme qui se trouvait dessous. Tout cela n'avait duré qu'une quinzaine de secondes.

– Sainte mère de Moïse !

Je me suis tourné et j'ai vu Adélaïde, stupéfait, nous regarder depuis la porte de son bungalow. Quant à Potts, il nous acclamait et gloussait dans son fauteuil roulant. Quelques portes plus loin, une femme est apparue brièvement sur le seuil, le temps de jeter un coup d'œil dehors. Ce devait être la Baronne, car elle portait une robe étincelante et de longs gants blancs.

– Dieuuuuuumerciiii ! a-t-elle chanté dans une longue vocalise.

– Oh-oh, a dit Bronwyn, en regardant sous la voiture. Est-ce qu'ils sont morts ?

– Celui-là est KO, a constaté Emma en poussant le petit du pied. L'autre, je ne sais pas...

Miss Billie est sortie de derrière les poubelles, suivie par ses caniches tremblants.

– Il y en avait un troisième, a-t-elle signalé. Un petit maigrichon.

– Attentiiiiiooon ! a chanté la Baronne en pointant ses mains gantées vers la sortie de la boucle.

Nous avons entendu un bruit de course sur les pavés. Le troisième homme avait bondi hors de sa cachette et détalait.

– STOP ! a crié Emma, avant de s'élancer derrière lui.

Le type s'est retourné, terrifié. Et soudain, renonçant à fuir, il a sorti un pistolet de sa ceinture et s'est campé devant nous.

– Couchez-vous par terre ! nous a-t-il crié. Plus un geste !

On a levé les mains et obéi. Du coin de l'œil, j'ai vu Miss Billie fouiller dans son sac à main.

– Tenez, mes chéries ! a-t-elle dit de la voix aiguë qu'elle utilisait pour s'adresser à ses chiens.

L'homme a pivoté et braqué son arme sur elle. En voyant les caniches, il a éclaté de rire.

– Vous comptez m'envoyer ces vermisseaux ? Allons, madame, soyez raisonnable. Allongez-vous là-bas avec les autres.

Miss Billie nous a rejoints, tandis que ses chiens se gavaient des friandises qu'elle venait de leur donner.

L'homme s'est approché de nous, méfiant. Ses bras raides tremblaient sous l'effet de l'adrénaline et de la colère. Il avait vu ce que nous avions fait à ses amis, et semblait décidé à nous faire bien pire encore.

– Lancez-moi les clés de cette voiture, a-t-il ordonné.

Enoch les a sorties de sa poche et les lui a jetées. Elles ont atterri à ses pieds.

– Bien. Maintenant, je veux tout l'argent que vous avez.

Mon cerveau moulinait à toute vitesse. Comment nous sortir de ce pétrin ? Peut-être y avait-il un moyen de le piéger ? De l'attirer près de nous, puis de lui sauter dessus ? Mais non : il avait assisté aux déboires de ses amis quand ils avaient laissé les filles s'approcher ; il ne commettrait pas la même erreur.

– Maintenant ! a-t-il hurlé, avant de tirer en l'air.

J'ai sursauté, et mon corps s'est crispé si fort que je me suis éraflé le coude. Je n'avais pas entendu de coup de feu depuis des mois ; j'avais perdu l'habitude. Je lui ai dit que j'avais quelques centaines de dollars dans la voiture.

– Va les chercher.

Je me suis levé lentement, les mains en l'air.

– J'ai besoin des clés. L'argent est dans la boîte à gants.

– T'es un foutu menteur ! a-t-il craché. Je devrais te tuer tout de suite.

Il s'est approché de moi.

– D'ailleurs, c'est ce que je vais faire, a-t-il décidé.

Sans lui laisser le temps de mettre son projet à exécution, Miss Billie a introduit deux doigts dans sa bouche et sifflé. L'homme, alerté, a

braqué son arme sur elle.

– Hé, vous ! Qu'est-ce que vous...

Soudain, un halètement rauque s'est élevé derrière lui, et l'un des caniches est sorti d'un bungalow. Sauf qu'il était méconnaissable, au moins vingt fois plus grand que la dernière fois où je l'avais vu. Il avait la taille d'un hippopotame adulte !

L'homme a hurlé et pointé son pistolet sur le molosse.

– Pschitt ! Va-t'en ! Pschitt !

Sur ces entrefaites, les deux autres chiens sont sortis de deux autres bungalows en grondant comme des moteurs de camions. L'homme a pivoté vers eux. À la seconde où il lui a tourné le dos, le premier caniche a bondi la gueule béante, et lui a arraché la tête. Le reste de son corps, devenu tout mou, s'est affalé au sol.

– Bonne fille ! a roucoulé Miss Billie en frappant dans ses mains.

Tout le monde s'est mis à applaudir. Mes amis se sont relevés.

– Nom d'un oiseau, s'est exclamée Bronwyn. Qu'est-ce que c'est que ces chiens ?

– Des Caniches Colossus, a répondu Miss Billie.

L'un d'eux a trotté vers moi, la gueule ouverte. J'ai tendu les bras et reculé de quelques pas.

– Houlà ! Je crois qu'il a encore faim !

– Ne cours pas, il va croire que tu veux jouer ! m'a conseillé Miss Billie. Il est juste affectueux.

Le chien a sorti sa langue, semblable à une énorme planche de surf rose, et m'a léché la tête, du cou jusqu'au cuir chevelu. Je crois que j'ai couiné. Je me suis retrouvé tout dégoulinant de bave, mais heureux d'être encore en vie.

Miss Billie a ri.

– Tu vois, il t'aime bien !

– Vos chiens nous ont sauvés, a dit Emma. Merci.

– C'est grâce à vous, mesdames, a-t-elle répondu. Merci à toutes les deux. Et remerciez aussi H, quand vous le verrez.

Elle savait donc de qui venaient les friandises.

Adélaïde a traversé la cour en poussant Potts dans son fauteuil roulant.

– Bien joué, les jeunes ! nous a-t-il félicités.

– Oui, mais qui va nettoyer ce bazar ? a grommelé son camarade.

Emma a indiqué d'un geste les bandits de l'autoroute, affalés sur le

sol.

– Je pense qu'ils ne vous dérangeront plus.

– J'espère bien que non, a répondu Miss Billie.

Emma et moi avons pris Paul à part.

– Une dernière fois, est-ce que tu veux bien venir avec nous ? lui a-t-elle demandé.

Il a réfléchi un instant en nous regardant à tour de rôle, Emma, Bronwyn, et moi. Puis il a hoché la tête.

– Ça fait longtemps que je dois passer à la maison, de toute manière.

Il avait dû se dire qu'il n'était pas moins en sécurité avec nous qu'ailleurs.

– Super ! a crié Emma. Portail, nous voilà !

– Mais où va-t-il s'asseoir ? a râlé Enoch. On n'a que cinq places !

– Il n'aura qu'à se mettre à l'avant, a tranché Emma. Et toi, tu iras dans le coffre.

Chapitre 10

Je suis entré en roulant au pas dans le passage couvert où Bronwyn avait poussé la voiture en panne quelques heures plus tôt. Grâce au savoir-faire d'Enoch et aux aptitudes d'Emma en matière de soudure, le moteur de l'Aston ronronnait joyeusement.

La soudaine accélération indiquant que nous quittions la boucle s'est produite au milieu du tunnel. J'ai serré le volant pour lutter contre la sensation que la voiture tombait du haut d'une falaise, et l'instant d'après, on émergeait dans le présent, aux petites heures du matin.

J'ai tendu la main vers la manette pour allumer les phares, mais Paul a intercepté mon geste.

– Attends, m'a-t-il sifflé en me montrant la station de lavage de camions, de l'autre côté du vaste champ. Là-bas, regarde !

Deux paires de phares se croisaient sur le parking, découpant les silhouettes de plusieurs hommes qui surveillaient la sortie.

L'un d'eux tenait quelque chose près de son visage, peut-être une radio CB. Impossible de savoir s'ils nous avaient repérés.

– Fonce ! m'a conseillé Enoch. Écrase-les !

– Ne fais pas ça ! s'est affolé Paul. Ils ont des fusils, et ce sont de bons tireurs. Ils sont trop loin.

– Alors, recule, a dit Emma. Ne prenons pas de risque inutile.

Elle avait raison. Comme toutes les boucles, celle-ci avait deux sorties : une à l'avant et l'autre à l'arrière, d'un côté et de l'autre de la

journée bouclée. L'inconvénient de la seconde, c'est qu'elle donnait dans le passé, et l'ennui avec le passé (au moins ces cent dernières années), c'est qu'il grouillait de Sépulcreux. Cela dit, c'était un problème que j'étais censé pouvoir gérer. Alors, j'ai enclenché la marche arrière et nous avons reculé jusqu'à l'entrée. L'instant d'après, nous étions de retour dans le motel de Miss Billie, baigné dans la lumière du jour.

– Vous revoilà déjà ? s'est-elle étonnée en venant vers nous avec ses chiens.

Ils avaient un peu rétréci. Quelques heures après, ils auraient probablement retrouvé leur taille normale.

– Il y a d'autres bandits de l'autoroute dehors, a expliqué Paul en se penchant par sa fenêtre ouverte. Ils ont dû appeler des renforts.

– J'aimerais qu'on puisse tous vous emmener, ai-je soupiré.

Miss Billie a haussé les épaules.

– Tant que j'aurai des réserves de friandises pour les chiens, tout ira bien.

– On va demander à H de vous en envoyer d'autres dès que possible, a promis Emma.

– Volontiers.

– Est-ce que vous pourriez nous indiquer la sortie de derrière ? lui ai-je demandé.

– Bien sûr. Mais c'est au péril de votre vie. Il y avait des créatures de l'ombre partout en 1965. Même ici, en Floride.

– Tout ira bien, l'ai-je rassurée. J'ai du flair pour les Creux.

Miss Billie s'est légèrement redressée.

– Tu es comme h ?

– Il est comme Abe, a dit fièrement Emma.

– Je ne connais pas Abe. Mais si H vous a fait suffisamment confiance pour vous envoyer ici, je suppose que vous savez ce que vous faites. Une chose est sûre, les types qui vous attendent dehors n'oseront pas vous suivre là-bas. Ils préféreraient souiller leurs sous-vêtements plutôt que d'affronter ces créatures.

Elle nous a donné de brèves indications : après le garage, descendre la rue principale et tourner devant le palais de justice.

– Quand vous entendrez un « pop » dans vos oreilles, vous saurez que vous avez traversé la Membrane.

Nous l'avons à nouveau remerciée et écourté les adieux. La plupart des résidents du Flamingo se cachaient après les événements

effrayants du matin. Quelques-uns nous ont quand même crié bonne chance lorsque nous avons contourné la voiture de patrouille renversée pour sortir de la cour. J'ai songé qu'ils en avaient plus besoin que nous, eux qui étaient coincés ici, à la merci des bandits. Je m'inquiétais pour eux. Peut-être pourrait-on revenir un jour. Trouver un moyen de les sortir de là... Peut-être.

J'ai surveillé mes rétroviseurs tout en roulant, m'attendant presque à y voir apparaître une autre voiture de patrouille.

En tournant à droite au palais de justice, j'ai senti mon estomac se soulever. Une légère ondulation a agité l'air, telle une vague de chaleur, mais rien n'a changé. Du moins, rien de visible.

– On est sortis, a dit Paul avec un mélange de soulagement et d'effroi.

En traversant la Membrane, nous avons quitté les limites protectrices de la boucle. À présent, le temps avancerait jour après jour, et s'il y avait des Creux dans les parages, on ne tarderait pas à le savoir. J'ai dû me rappeler qu'ils n'étaient pas moins mortels parce qu'ils appartenaient à l'histoire, et j'ai porté machinalement une main à mon ventre, guettant une éventuelle crampe. Pour l'instant, rien.

Nous avons traversé plusieurs petites villes. On roulait en silence, encore secoués par les événements de la journée. J'étais épuisé. Ce qui s'était passé au motel avait été éprouvant sur le plan physique et émotionnel, et en plus, il était tard : midi ici, mais presque minuit dans le présent. J'avais du mal à croire que nous avions découvert le bunker secret de mon grand-père le matin même. On aurait dit qu'une vie s'était écoulée depuis.

– On devrait téléphoner chez toi, a dit Bronwyn. Pour dire à tout le monde qu'on va bien. Ils doivent être inquiets.

– Impossible, a objecté Millard. On appellerait la maison de Jacob en 1965.

– Ah, a fait Bronwyn. Exact.

J'ai jeté un coup d'œil à l'arrière. Emma avait l'air concentrée, comme si elle tentait de chasser une pensée désagréable. Quand elle s'est aperçue que je la regardais, son visage est devenu inexpressif.

Un bref silence a plané, puis elle a demandé :

– Paul, à quelle distance est ta boucle ?

– On devrait y arriver avant le coucher du soleil.

– Est-ce que tu pourrais nous l'indiquer sur notre carte ?

Entassés à quatre sur trois sièges, mes amis n'avaient guère la possibilité de bouger. Emma a sorti tant bien que mal l'atlas routier et

l'a ouvert à la page de la Géorgie avant de le passer à Paul.

– C'est ici, a-t-il dit en tapotant un espace presque vide, à mi-chemin entre Atlanta et Savannah.

Enoch a déplacé les jambes et s'est penché pour regarder, puis il a ri.

– Tu plaisantes ? Quelqu'un a caché une boucle temporelle dans une ville appelée *Portail* ?

– En fait, la ville porte le nom de la boucle, a expliqué Paul. Ou du moins c'est ce que dit l'histoire.

– Y a-t-il des bandits particuliers à Portail, en Géorgie ? a demandé Millard.

– Certainement pas. C'est pour ça que l'Ombrune qui a fabriqué notre boucle a choisi de la faire bouger chaque jour. Ainsi, aucune personne mal intentionnée ne peut la trouver.

– Qui est cette Ombrune ? s'est enquis Millard.

– Elle s'appelait Miss Grive, mais je ne l'ai jamais rencontrée. Aujourd'hui, nous employons un gardien de boucle, comme la plupart des gens.

– Sais-tu ce qui lui est arrivé ?

Il a secoué la tête.

– Moi non, mais Miss Annie le saura peut-être. On le lui demandera. J'espère que vous pourrez rester dans notre boucle et vous reposer un peu.

– Je ne pense pas, a dit Emma. On a une mission importante qui nous attend.

– Ah, a fait Paul en regardant par la fenêtre. Dommage...

Nous reposer. Ces mots avaient une consonance si délicieuse que j'ai commencé à rêver tout éveillé de lits douilletts, d'oreillers et de draps frais. Si je voulais nous conduire jusqu'à Portail sans nous projeter contre un arbre, il fallait que j'absorbe de toute urgence une dose de caféine. Mais avant, je voulais m'éloigner le plus possible de Starke. J'ai attendu d'approcher de la Géorgie avant de commencer à passer au crible les villes que nous traversons, à la recherche de cafés. Ils étaient assez nombreux pour une époque où les chaînes commerciales n'avaient pas encore colonisé tous les coins de rue. Ces agglomérations paraissaient peuplées et relativement prospères en 1965. Elles avaient toutes une banque, une quincaillerie, un médecin, un ou deux restaurants, un cinéma, et bien plus encore. Rien à voir avec les villes d'aujourd'hui, leurs alignements de boutiques fermées et leurs centres commerciaux immenses à la périphérie. Pas besoin d'être un génie

pour voir le lien.

Quand j'ai senti que j'allais vraiment m'endormir au volant, je me suis arrêté dans le bar le plus proche : Johnnie's Brite Spot.

– Je craque ! ai-je annoncé. Qui veut un café ?

Tout le monde a levé la main, sauf Paul.

– Je ne bois pas de café, a-t-il prétexté.

– Tu n'auras qu'à prendre un sandwich. C'est l'heure du déjeuner.

– Non merci. Je préfère vous attendre ici.

– On devrait tous rester près de Jacob, a rappelé Emma. Au cas où il y aurait des Creux dans les parages.

Paul a croisé les mains sur ses genoux et les a regardées fixement.

– Je ne peux pas entrer là-dedans, a-t-il finalement lâché.

– Pourquoi fait-il autant de manières ? a grommelé Enoch.

Soudain, j'ai compris, et un frisson d'horreur m'a traversé.

– Ils ne le *laisseront* pas entrer.

Paul a paru à la fois furieux et embarrassé.

– Je suis noir, a-t-il dit d'une voix calme.

– Et alors, quel est le rapport ? a insisté Enoch.

Millard a soupiré.

– Enoch n'est pas très calé en histoire.

– On est en 1965, ai-je dit. Dans le Sud profond.

Je m'en voulais terriblement de n'y avoir pas pensé plus tôt.

– Oh, mais c'est terrible ! s'est exclamée Bronwyn.

– Ça me rend malade, a dit Emma. Comment peut-on traiter les gens comme ça ?

Enoch a scruté la vitrine du bar.

– Tu es sûr qu'ils ne te laisseront pas entrer ? Je ne vois pas d'écriteau, ni rien...

– Ils n'en ont pas besoin, a dit Paul. C'est une ville blanche.

– Comment tu le sais ?

Le jeune garçon a relevé brusquement la tête.

– Parce que c'est *joli*.

– Oh, a fait Enoch, l'air contrit.

– Ce n'est pas seulement à cause des Sépulcreux que je n'aime pas voyager dans le passé, a repris Paul. Ce n'est même pas la raison

principale.

Il a soupiré et baissé à nouveau les yeux. Quand il les a relevés, un instant plus tard, il avait refoulé ses sentiments quelque part au fond de lui. Il nous a fait un petit signe de main.

– Allez-y. Je vous attends ici. J'ai l'habitude.

– Pas question ! a décrété Emma. Je ne mangerais pas ici, même si je mourais de faim.

– Moi non plus, ai-je affirmé.

Je n'étais plus fatigué, juste énervé et profondément troublé. J'avais grandi dans le Sud américain – dans sa version tropicale, pleine de gens venus d'autres parties du pays, mais le Sud quand même – et je ne m'étais jamais vraiment intéressé à son passé odieux. Je n'y avais pas été confronté : j'étais un enfant blanc riche dans une ville majoritairement blanche. Mais ce n'était pas une excuse. J'avais honte de n'y avoir jamais réfléchi, de n'avoir jamais imaginé combien un simple voyage dans mon État avait pu être éprouvant pour quelqu'un qui ne me ressemblait pas. Et pas seulement dans le passé. Ce n'était pas parce que les lois Jim Crow sur la ségrégation avaient été symboliquement enterrées que le racisme n'existait plus. Dans certaines régions du pays, elles figuraient encore officiellement dans les livres.

– Et si on mettait le feu à cet endroit ? a suggéré Enoch. Ça ne prendrait qu'une minute.

– Ça ne servirait à rien, a dit Millard. Le passé...

– Je sais, je sais : le passé se guérit tout seul.

Paul a secoué la tête.

– Le passé est une blessure ouverte, a-t-il affirmé.

– Ce qu'Enoch voulait dire, c'est qu'on ne peut pas le changer, a expliqué Bronwyn.

– J'ai compris ce qu'il voulait dire, a répliqué Paul, avant de retomber dans le silence.

Soudain, on a frappé un coup sec à ma vitre. Un homme vêtu d'un tablier et coiffé d'un chapeau de papier nous regardait, une main posée sur le toit de la voiture.

– Je peux vous aider ? nous a-t-il demandé, la mine sévère.

– Non, merci. On allait partir.

– Mm-mmh.

Il a jeté un coup d'œil sur la banquette arrière, puis sur le siège du passager.

– Vous êtes assez grands pour conduire, les enfants ?

– Oui.

– C’est votre voiture ?

– Oui.

– Vous êtes flic, ou quoi ? lui a demandé Emma.

Il l’a ignorée.

– C’est quoi, comme modèle ?

– Aston Martin Vantage 1979, a répondu Enoch machinalement. Il a écarquillé les yeux lorsqu’il a pris conscience de sa bourde.

L’homme nous a regardés un moment, l’air impassible. Puis il s’est redressé, a ôté sa main de la carrosserie et a fait signe à quelqu’un d’approcher.

– Carl !

Un policier est apparu à l’angle du bâtiment. Il s’est dirigé vers nous.

– Démarre, m’a chuchoté Emma.

J’ai tourné la clé de contact. Le moteur a fait un vacarme à réveiller les morts et l’homme a sursauté. Il a voulu passer une main par la fenêtre pour attraper les clés, mais Bronwyn, qui était assise derrière moi, a intercepté son geste et repoussé son bras. Le type a basculé en arrière en jurant, tandis que j’enfonçais l’accélérateur.

[image]

Après cet épisode, nous ne nous sommes plus arrêtés que pour prendre de l’essence. C’était l’inconvénient de l’Aston : son moteur était insatiable. Sur les sept heures de route qu’il nous a fallu pour atteindre Portail, on a dû faire deux fois le plein. À l’époque, on ne se servait pas soi-même dans les stations-service. Nous avons donc subi les questions indiscretes des deux pompistes qui ont rempli le réservoir. Comme nous étions dans le Sud, ils prenaient leur temps. Ils marchaient lentement, parlaient lentement et rendaient la monnaie lentement. Ils nous ont proposé de vérifier le niveau d’huile et la pression des pneus, de laver le pare-brise et une dizaine d’autres choses tout aussi inutiles. Ce n’était sûrement qu’un prétexte pour faire le tour de l’Aston, regarder le véhicule et ses passagers sous toutes les coutures. Nous aurions pu en profiter pour sortir nous dégourdir les jambes et aller aux toilettes, mais nos vêtements actuels auraient attiré l’attention en 1965. Et surtout, je ne voulais pas aller dans des WC que Paul ne pouvait pas utiliser, et j’étais sûr que les

autres partageaient le même sentiment. Finalement, on s'est arrêtés pour se soulager dans une orangerie, le long de la frontière avec la Géorgie. Nous nous sommes dispersés entre les arbres et nous sommes revenus les mains pleines de fruits mûrs, que nous avons mangés en roulant. Le jus nous coulait sur le menton et les pelures volaient par la fenêtre.

Dans la deuxième station-service, Emma est quand même allée acheter trois cafés dans des gobelets en polystyrène, que nous nous sommes partagés. Après cela, une ambiance morose a plané dans la voiture. Emma semblait à l'origine de cette mauvaise humeur collective. Bronwyn, qui était assise à côté d'elle à l'arrière, lui a demandé si tout allait bien. Elle a répondu oui d'une manière qui sous-entendait le contraire, avant de replonger dans le silence.

Les oranges et le café ont suffi à me tenir éveillé jusqu'à la fin du trajet, pourtant assez éprouvant. Le réseau d'autoroutes reliant les États n'était pas achevé en 1965 : on circulait sur des routes de campagne défoncées, qui traversaient des villes truffées de feux de signalisation. Comme notre voiture attirait l'attention (si l'Aston avait un look exotique en 1979, en 1965, elle devait paraître carrément futuriste), je prenais garde à ne pas dépasser la vitesse autorisée, résistant à la tentation d'enfoncer l'accélérateur pour entendre vrombir le moteur. Nous étions coincés en 1965 jusqu'à ce qu'on trouve une boucle qui puisse nous reconnecter au présent, de préférence celle de Paul. Même si j'étais pressé d'arriver à Portail, je n'avais aucune envie de disputer une course-poursuite avec la police, du genre *Shérif fais-moi peur*.

Nous sommes arrivés à destination en début de soirée. Portail était un trou perdu au milieu de nulle part : des collines entourées de champs de maïs et de bois sombres ; une ville au nom étrange cachée parmi d'autres villes aux noms encore plus inhabituels : Needmore, Thrift, Hopeulikit, Santa Claus (sans rire), qui lui servaient probablement de camouflage. Au bord de la route se dressait un écriteau criblé de balles où l'on pouvait lire « BIENVENUE À PORTAIL », mais on ne voyait pas de ville au-delà, juste des champs de maïs.

Millard s'est éclairci la gorge.

– Tu dis que l'entrée... change de place ?

– On peut s'arrêter ici ? a demandé Paul en guise de réponse. Il faut que je prenne ma baguette.

J'ai freiné et je me suis garé sur le bas-côté. Paul est descendu de voiture et s'est avancé vers le panneau PORTAIL. Il a sorti une petite clé de sous son manteau, s'est agenouillé et l'a insérée dans une porte

cachée, à la base du piquet de l'écriveau. La porte s'est ouverte, révélant un étroit compartiment dont il a extrait une espèce de boule en bois et une brassée de bâtons aux formes étranges.

– Qu'est-ce qu'il mijote ? a murmuré Emma.

Paul a fixé le plus grand des bâtons à la sphère ; il en a rabouté deux autres, plus petits, puis les a vissés de l'autre côté. On aurait dit un légume bizarre : une espèce de carotte dotée d'une paire d'antennes. Puis il est revenu vers la voiture en tenant cette chose en l'air. Chemin faisant, la baguette a tressauté vers la droite. Paul s'est arrêté pour la saisir à deux mains. Elle s'est mise à vibrer et a failli lui échapper, mais il s'est campé fermement sur ses pieds et s'est penché en arrière pour résister. La baguette a pointé ses antennes quelque part derrière nous. Au bout d'un moment, elle a cessé de vibrer. Paul l'a abaissée et est revenu à la voiture.

– C'est mouvementé, aujourd'hui ! a-t-il dit en riant.

Il est entré dans l'habacle, a sorti la moitié supérieure de son corps par la fenêtre, et laissé la baguette nous indiquer le chemin pendant que je conduisais. Quand elle a fusé soudainement vers la droite, Paul a crié « Par là ! », et j'ai tourné *in extremis* sur un petit chemin de terre. Après huit cents mètres environ, elle a indiqué brusquement la gauche, au milieu d'un champ de maïs.

– Par là ! a dit Paul une seconde fois.

Je l'ai regardé, dubitatif.



– Tu es sûr ?

Le champ avait été moissonné et la récolte mise en bottes ; il ne restait que des rangées de chaume et de petites pyramides de maïs, qui s'élevaient à perte de vue sur la colline.

– L'entrée de la boucle est quelque part par là, a confirmé Paul.

La baguette lui tirait si fort sur le bras qu'elle menaçait de lui disloquer l'épaule. J'ai fixé le terrain accidenté.

– Je ne veux pas abîmer la voiture.

– Tu as raison, a dit Enoch. Tu risques de saboter le parallélisme des roues. Ou pire.

– Vous ne pouvez pas laisser cette voiture dehors, nous a prévenus Paul. Si quelqu'un la trouve, il saura où chercher l'entrée de la boucle.

– Tu m'as dit qu'il n'y avait pas de bandits d'autoroute par ici.

– Il n'y en a pas, en général. Mais quelqu'un pourrait nous avoir suivis.

– D'accord.

J'ai remis le moteur en marche.

– Je vais essayer de faire doucement.

– Non, au contraire. Une chose aussi grosse et aussi lourde qu'une voiture a besoin d'un certain temps pour entrer dans notre boucle. Je te conseille de rouler le plus vite possible.

J'ai souri malgré moi.

– Bon. Si je suis obligé...

– Si tu casses la voiture, cette fois, c'est toi qui la ré pares ! a grommelé Enoch.

– Oh, comme c'est amusant ! s'est écriée Bronwyn en se frottant les mains.



– Accrochez-vous tous. Prêts ?

Paul a rentré le buste sans cesser de tenir sa baguette de sourcier. Il s'est adossé contre la portière et a posé les pieds sur l'intérieur du pare-brise. Puis il m'a regardé en hochant la tête.

– Prêt.

J'ai fait vrombir le moteur deux fois, puis j'ai lâché le frein et j'ai foncé dans le champ. Soudain, tout s'est mis à vibrer : la voiture, le volant, mes dents.

– À droite ! a crié Paul.

J'ai tourné derrière une pyramide de maïs.

– À gauche ! a-t-il dit en se penchant par la fenêtre.

Les pneus pulvérisaient des mottes de terre derrière nous. Des épis de maïs qui avaient échappé à la moissonneuse tambourinaient contre la carrosserie et cinglaient l'épaule de Paul.

– Maintenant, tout droit ! a-t-il braillé.

L'une des pyramides était pile sur notre trajectoire ; on arrivait dessus à toute vitesse.

– Je tourne ? ai-je crié.

– Non. Continue tout droit !

J'ai lutté contre une furieuse envie de tourner le volant. La pyramide de maïs s'est précipitée vers nous. Tout le monde a hurlé, sauf Paul. Puis on a vu une tache noire, comme une image manquante dans un film. J'ai eu une soudaine sensation d'apesanteur, et un brusque changement de pression m'a bouché les oreilles. L'instant d'après, la pyramide de maïs avait disparu ; le champ n'était plus qu'une étendue de terre nue.

Paul a rentré les bras dans la voiture et crié :

– OK. C'est bon. Freine. FREINE !!!

J'ai écrasé la pédale en arrivant au sommet de la butte. La voiture a décollé et atterri lourdement quelques mètres plus bas, où elle s'est arrêtée en dérapant.

– Ahhhhhh, a gémi Millard sur la banquette arrière.

La poussière tourbillonnait dans l'air. Le moteur faisait un bruit de tic-tac. Nous étions près d'une vieille grange rouge, à l'orée d'une petite ville. Paul a ouvert sa portière.

– Bienvenue à Portail !

– Merci, Hadès ! a ironisé Millard.

Il s'est extrait de la voiture en bousculant tout le monde pour aller vomir.

Nous sommes sortis à tour de rôle, heureux de poser enfin les pieds sur la terre ferme. Les vitres de la voiture s'étaient ouvertes pendant qu'on dévalait le champ, si bien que nous étions tous couverts de poussière et de sueur. J'ai passé les doigts sur mon visage et ma peau m'a paru granuleuse.

– Maintenant, tu as des rayures, m'a dit Emma, en utilisant sa manche pour me frotter la joue.

– Vous allez pouvoir vous nettoyer chez moi, nous a proposé Paul.

Nous l'avons suivi dans la ville, qui se composait en tout et pour tout de trois pâtés de maisons, et semblait avoir été construite entièrement à la main, depuis les maisons jusqu'aux rues en terre battue, bordées de trottoirs en bois. Nous étions en 1935, nous a expliqué Paul, et la boucle de Portail avait été réalisée pendant les heures les plus sombres de la Grande Dépression. Malgré cela, la ville était d'une propreté impeccable. Les murs étaient peints de couleurs gaies, et on avait planté des fleurs partout où c'était possible. La douzaine de personnes que nous avons croisées portaient toutes des vêtements neufs. C'était un endroit joyeux et accueillant, et je regrettais déjà qu'on ne puisse pas s'y attarder.

– Paul Hemsley ! a crié quelqu'un.

– Oh-oh, a murmuré Paul.

Une adolescente a couru vers lui. Elle portait une robe blanche immaculée avec un chapeau mou à la mode, et ses yeux étincelaient.

– Tu ne téléphones pas, tu n'écris pas..., l'a-t-elle gourmandé.

– Désolé, Alene. Je suis en retard.

– En retard !

Elle a enlevé son chapeau et l'a frappé avec.

– Je t'attends depuis deux ans !

– J'ai été retenu.

– C'est moi qui te retiens ! a-t-elle répliqué, avant de sauter du trottoir pour le frapper à nouveau.

Elle a pouffé, puis s'est tournée vers nous et nous a fait une gentille révérence.

– Alene Norcross. Enchantée.

Avant qu'on ait pu lui répondre, deux autres filles de son âge sont arrivées en courant. Paul nous a présenté June et Fern, ses sœurs. Elles l'ont étreint férocement, et, après l'avoir réprimandé d'être resté aussi

longtemps absent, elles se sont tournées vers nous.

– Merci de nous l’avoir ramené, a dit Fern. J’espère qu’il ne vous a pas causé trop d’ennuis.



– Pas du tout, ai-je assuré. Au contraire, il nous a rendu un grand service.

– Ouais ! a confirmé Bronwyn. On voulait venir ici, mais on pensait qu'on cherchait un vrai portail, pas une ville appelée Portail, parce qu'on a un truc à... *ouille* !

Emma venait de lui pincer le bras et se hissait sur la pointe des pieds pour lui chuchoter quelque chose à l'oreille.

Même Paul n'était pas au courant pour le paquet que nous étions venus livrer. Nous nous étions mis d'accord pour suivre les consignes de H et n'en parler à personne tant que nous ne saurions pas à qui le remettre. Bronwyn a tiré la langue à Emma, qui lui a répondu par une grimace.

– Parce qu'on a un rendez-vous important avec quelqu'un, ai-je affirmé, essayant de rattraper la bourde de notre amie.

Fern s'est redressée.

– Ah bon ? Avec qui ?

– Oui, avec qui ? a insisté June.

– Avec quiiiiiii ? a répété Fern.

– Avec la personne responsable de cette boucle, a dit Emma. Je suppose que vous n'avez pas d'Ombrune, mais est-ce que vous auriez... quelque chose d'approchant ?

– Miss Annie, a suggéré June.

Fern et Alene ont hoché la tête en signe d'assentiment.

– Miss Annie est ici depuis plus longtemps que quiconque. Si quelqu'un a une question, ou besoin de conseils, il va la voir.

– Peut-on la rencontrer maintenant ? a demandé Emma.

Les filles se sont regardées, embarrassées.

– Je crois qu'elle dort, a dit Alene.

– Mais restez dîner, a ajouté Fern. Elmer fait son fameux agneau de soixante-douze heures, et Miss Annie ne manque jamais une occasion d'y goûter.

– Rôti à la broche, a précisé June. La viande se détache de l'os.

J'ai regardé Emma, qui a haussé les épaules. Rester déjeuner, pourquoi pas ?

Nous avons traversé la ville dans le sillage de Paul. Notre guide a ralenti en passant devant un jeune homme agenouillé près d'un chiot adorable.

– Reggie, mon frère ! Tu lui as appris à se retourner ?

Le garçon a levé les yeux et son visage s'est éclairé.

– Tiens, te revoilà !

Puis, caressant la tête du petit animal, il a ajouté :

– Pas encore. C'est un brave chiot, mais je crois que son cerveau est trop petit.

– Hé, c'est méchant de dire ça, s'est offusquée Bronwyn.

– Je ne pensais pas à mal, s'est défendu Reggie. Il faut juste que je le fasse sortir de cette boucle quelque temps, pour qu'il grossisse un peu. Ici, il ne grandira pas.

– Ah, c'est vrai, je n'y avais pas pensé, a admis Bronwyn.

– C'est pour ça qu'on ne voit presque jamais de bébés dans les boucles, a expliqué Emma. On considère que c'est immoral de les laisser aussi jeunes indéfiniment.

Une minute plus tard, par la fenêtre ouverte d'une maison en bardeaux, nous avons aperçu un jeune garçon coiffé d'un antique casque audio. Il semblait plongé dans ses pensées. Paul a agité une main ; l'enfant s'est penché à l'extérieur pour lui rendre son salut.





– Qu'est-ce qu'ils disent, aujourd'hui, Hawley ? l'a-t-il interrogé en forçant la voix.

Le garçon a retiré son casque.

– Rien d'intéressant, a-t-il répondu avec une moue dépitée. Ils parlent d'argent.

– J'espère que tu auras plus de chance demain. Tu viens dîner ?

L'enfant a hoché vigoureusement la tête.

– Ouai !

Alors que nous nous éloignons, Paul nous a expliqué :

– C'est mon frère, Hawley. Sa particularité lui permet d'entendre les morts à la radio.

– Ah bon ! s'est exclamée Emma en se retournant vers le petit garçon. Lui, c'est ton frère ?

– On n'a pas de liens de sang, a précisé Paul. Mais comme on est presque tous médiums, ça nous rend assez proches.

– Tous les médiums peuvent faire les mêmes choses ?

– Pas du tout. Rares sont ceux qui possèdent exactement le même don. Alene est capable de trouver de l'eau dans un désert. Fern et June retrouvent les personnes disparues. Hawley capte les fréquences spirituelles. Certains d'entre nous peuvent même lire dans les cœurs, dire si quelqu'un vous aime ou non.

Il a salué une vieille femme en rocking-chair, dans un étroit passage entre deux maisons. Le côté droit de ses lunettes était noirci, mais elle nous voyait apparemment assez bien, et elle nous a adressé un salut silencieux de la main. Je ne sais pas pourquoi, je me suis retourné pour continuer à la regarder après l'avoir dépassée.

– Et toi ? a demandé Millard à Paul.



– Je trouve les portes. C'est grâce à ça que j'arrive toujours à rentrer à la maison. Et d'ailleurs, en parlant de ça...

Nous étions arrivés devant une maisonnette avec des rideaux aux fenêtres et une cour fleurie grande comme un timbre-poste.

– On l'a bien entretenue pendant que tu n'étais pas là, a dit June. Est-ce que les rideaux te plaisent ?

– Ils sont très jolis.

– On pensait bien que tu reviendrais un jour ou l'autre, a ajouté Fern.

– Moi, je n'en étais pas si sûre, a marmonné Alene.

Paul a monté les marches du perron, puis s'est tourné vers nous, l'air radieux.

– Eh bien, ne restez pas là ! Entrez et venez vous laver les mains avant le dîner !

Chapitre 11

Nous nous sommes débarbouillés à tour de rôle, heureux de nous retrouver enfin dans une maison confortable après tant d'heures passées sur la route. Puis Paul nous a emmenés jusqu'à une longue table dressée dans une grande cour, commune à plusieurs maisons. Le temps était idéal pour dîner dehors, et l'odeur qui s'élevait de cette table était divine. Sur plus de mille kilomètres, nous n'avions mangé que des beignets rassis d'Al Potts et des snacks éternels. Je pense qu'aucun de nous ne s'était rendu compte à quel point il avait faim jusqu'au moment où il s'est assis devant une assiette fumante d'agneau et de pommes de terre. Nous avons accompagné ce festin de gros morceaux de pain maison et de thé glacé à la menthe, et je crois que c'était le meilleur repas de ma vie. Une bonne moitié de la ville était là, et nous étions entourés de tous les gens que nous avons rencontrés depuis notre arrivée. June, Fern et Alene, Reggie et son chiot, qui trottaient sous la table, Hawley, qui a gardé son casque sur une oreille pendant tout le repas, ainsi que quelques nouveaux visages. J'étais assis en face d'Elmer, un homme qui portait sur son costume-cravate un tablier orné de bouches rouges et de la mention « Embrassez le cuisinier ». Lui-même était assis près d'un jeune homme prénommé Joseph.

– C'est absolument succulent, a dit Millard en se tamponnant la bouche avec une serviette.

Personne n'a trouvé étrange de voir sa serviette flotter dans le vide ; soit ces gens étaient polis, soit Millard n'était pas la première personne invisible qu'ils invitaient à leur table.

– Une question, cependant. Comment fait-on cuire un agneau de soixante-douze heures dans une boucle de vingt-quatre heures ?

– La boucle a été faite alors que l'agneau avait déjà rôti pendant deux jours, a expliqué Elmer. De cette façon, nous pouvons manger un agneau de soixante-douze heures tous les jours.

– Quelle brillante idée, a dit Millard.

– C'était bien avant mon époque, a avoué Elmer. J'aimerais pouvoir m'en attribuer le mérite, mais je me contente d'enlever l'agneau de la broche et de le découper !

– Alors, parlez-nous de vous, est intervenue Alene. Qui êtes-vous ?

– Ne sois pas grossière, l'a rabrouée June. Ce sont les invités de Paul !

– Eh bien, quoi ? On a le droit de savoir.

– Pas de problème, est intervenue Emma. Moi aussi, à votre place, je serais curieuse.

– Nous sommes les pupilles de Miss Peregrine, a annoncé Enoch, la bouche pleine de pommes de terre. On vient du pays de Galles. Vous avez entendu parler de nous ?

Il avait demandé ça comme si la réponse était évidente.

Elmer a secoué la tête.

– Ça ne me dit rien.

– Vraiment ? s'est étonné Enoch.

Il a regardé autour de la table.

– Quelqu'un ?

Tout le monde a secoué la tête ou haussé les épaules.

– Hem. Eh bien, pourtant, on n'est pas n'importe qui.

– Ne sois pas vaniteux, Enoch, a lancé Millard.

Puis, à l'intention du reste de l'assemblée :

– Ce qu'il veut dire, c'est que nous jouissons d'une certaine notoriété dans notre petite communauté de particuliers, grâce au rôle que nous avons joué dans la victoire sur les Estres pendant la bataille de l'Arpent du Diable. Jacob ici même a largement contribué à notre succès.

– Arrête ça ! ai-je sifflé.

– Mais vous, les Américains, vous connaissez peut-être mieux son grand-père, Abraham Portman ?

Nouveaux haussements d'épaules.

– Non, désolé, a fait Reggie en se penchant pour nourrir son chiot sous la table.

– C'est bizarre, a murmuré Millard. J'étais à peu près sûr que...

– Il voyageait sûrement sous un faux nom, a signalé Emma. Il pouvait voir les Sépulcreux. Et... les influencer.

– Ah ! a fait Alene. Est-ce que ce ne serait pas M. Gandy ?

Ce nom me disait quelque chose, mais je ne me rappelais pas où je l'avais déjà entendu.

– Votre grand-père avait-il un accent bizarre ? a demandé Elmer.

J'ai acquiescé :

– Un accent polonais.

– Mmh.

Il a hoché la tête.

– Et voyageait-il parfois avec un jeune homme ou une jeune femme ?

– Une jeune femme ? a relevé Enoch en haussant les sourcils.

Il a jeté un coup d'œil oblique vers Emma.

– Non. Ça ne pouvait pas être lui, a-t-elle décrété, soudain tendue.

June a quitté la table. Elle est revenue une minute plus tard avec un album.

– Je crois qu'on a une photo de lui là-dedans...

Elle a feuilleté les pages.

– On garde des photos pour se souvenir des gens qui vont et viennent. Comme ça, quand quelqu'un revient après une longue absence, on sait si on peut lui faire confiance. Certains de nos ennemis se sont fait passer pour des amis.

– Les Estres sont les maîtres du déguisement, vous savez, a dit Elmer.

– Oui, on le sait.

– D'ailleurs, vous devriez vérifier la photo de Paul, est intervenue Alene. Pour vous assurer qu'il est bien celui qu'il prétend.

L'intéressé a paru blessé.

– J'ai changé à ce point ?

Fern a adressé un clin d'œil à Alene.

– Je trouve qu'il est plus beau qu'avant.

– Ah, voilà, c'est lui...

June s'est faufilée entre mon siège et celui d'Emma, puis s'est penchée au-dessus de la table avec l'album.

– C'est Gandy.

Elle a pris un petit cliché en noir et blanc d'un homme en train de se reposer sous un arbre.



Il parlait à quelqu'un situé hors cadre, et je me suis demandé de qui il s'agissait, ce qu'il lui disait. Son visage n'était pas encore ridé, il avait les cheveux noirs, et était accompagné d'un chien à l'allure sympathique, coiffé d'une casquette. C'était mon grand-père comme je ne l'avais jamais vu : à l'approche de la quarantaine, mais encore jeune, dans la fleur de l'âge. J'aurais aimé le connaître à l'époque.

Nos amis ont fait un cercle autour de nous pour regarder la photo. Emma était blême, comme si elle venait de voir un revenant.

– C'est lui, a-t-elle murmuré. C'est Abe.

– Tu es le petit-fils de Gandy ? s'est étonné Paul. Pourquoi tu ne l'as pas dit plus tôt ?

J'ai réfléchi à la réponse. Je ne savais pas qu'Abe utilisait une fausse identité quand il travaillait, et pas seulement sur sa carte grise (car c'était là, me suis-je soudain rappelé, que j'avais déjà vu le nom de Gandy). Mais surtout, j'avais respecté les consignes de H.

– Une personne de confiance m'a demandé de ne pas parler des chasseurs de Creux.

– Même pas à des particuliers ? a insisté June.

– À personne.

– Je ne comprends pas pourquoi, a affirmé Elmer. Ce sont des héros pour nous tous.

En voyant comment les gens réagissaient, je me suis dit que je pouvais envisager d'assouplir un peu les règles que nous nous étions fixées.

– Comment peut-on être sûrs qu'ils disent la vérité ? a demandé Alene. Sans vouloir être blessante, on ne connaît pas ces gens.

– Je peux me porter garant pour eux, a assuré Paul.

– Et tu les connais depuis combien de temps ? Une journée ?

– Ils ont tué deux bandits de l'autoroute et en ont mis un troisième en fuite ! Ils ont aidé plein de particuliers à Starke.

Elmer a de nouveau montré la photo de mon grand-père.

– Tu ne vois pas la ressemblance ? Ce garçon est le portrait craché de Gandy.

Alene a regardé le cliché, puis moi ; ses yeux ont fait plusieurs allers et retours. À son expression, j'ai deviné qu'elle était d'accord.

– Vous dites que son vrai prénom était Abraham ?

J'ai hoché la tête.

– Comment va-t-il ? a demandé Elmer. Il a dû vieillir, depuis le temps. Ça fait un bail qu'on ne l'a pas vu.

– Ah, a soupiré Millard. Il est décédé il y a plusieurs mois, hélas.

Un murmure chagriné s'est élevé de la petite assemblée.

– Toutes mes condoléances, a dit Joseph.

– De quoi est-il mort ? a voulu savoir Reggie.

Fern a paru choquée.

– Ça ne se demande pas !

– Il n'y a pas de mal à poser la question, l'ai-je rassuré. C'est un Sépulcreux qui l'a tué.

– Il aura combattu jusqu'à la fin, a commenté Elmer en levant son verre de thé. À Abraham !

Autour de la table, presque tout le monde a levé son verre et répété :

– À Abraham !

– Et les gens avec qui il voyageait ? a demandé Emma, qui ne s'était pas jointe au mouvement.

June a recommencé à feuilleter l'album.

– Le type en costume avec le cigare était son associé. Il est venu ici et nous a aidés presque aussi souvent que Gandy. J'ai sa photo, à lui aussi.

Elle a tourné la page et posé un doigt sur un portrait de H jeune.

– C'est une vieille photo, mais c'est lui.

June avait raison : c'était bien H. Il avait le même visage, les mêmes yeux perçants qui semblaient vous évaluer au premier regard. Il avait un cigare éteint aux lèvres. C'était un homme qui avait des choses plus importantes à faire que de poser pour une photo, et il semblait impatient de s'y remettre.

– C'était le partenaire de Gandy, a dit Joseph. Un type très drôle. Vous savez ce qu'il m'a dit, un jour ? Je venais juste de rentrer du Vietnam, et H est arrivé dans sa grosse voiture...

– Et la fille ? a demandé sèchement Emma.

Joseph, interrompu au milieu de sa phrase, a réprimé un petit rire.

– Oh-oh, a fait Enoch avec un sourire narquois. Ça va barder...

– La fille..., a repris Alene. Je me souviens qu'ils l'appelaient V. Elle était un peu bizarre.

– Elle ne parlait pas beaucoup, a enchaîné Elmer. Elle se contentait de regarder. Au début, on a cru que c'était la protégée de Gandy, qu'il

la formait pour qu'elle lui succède un jour. Mais par moments, on avait l'impression que c'était elle qui commandait.

– Je crois qu'elle travaillait dans un cirque, ou qu'elle y avait travaillé, a signalé Joseph.



– J’ai entendu dire qu’elle était dans le ballet national de Russie, a affirmé Fern.

– Il paraît qu’elle était partie dans l’Ouest pour devenir cow-girl, a ajouté Reggie.

– Elle aurait tué sept personnes pendant une bagarre dans une boucle, au Texas, et fui en Amérique du Sud, a complété June.

– Elle a l’air d’être imaginaire, a observé Emma.

– À bien y regarder, a dit Joseph, elle vous ressemblait un peu. En fait, quand je vous ai vue aujourd’hui, j’ai pensé que c’était elle.

J’ai cru que de la vapeur allait sortir par les oreilles d’Emma. Je me suis penché pour lui chuchoter :

– Je suis sûr que ce n’est pas ce que tu penses.

– Vous avez une photo d’elle ? a-t-elle demandé.

– Ici, a dit June en tournant une page qu’elle avait marquée du doigt.

V avait l’air d’avoir mangé des clous au petit déjeuner. Le genre de fille qui gagnait sa vie en domptant des grizzlys et venait juste d’interrompre son travail lorsque le cliché avait été pris. Elle se tenait debout, les bras croisés, et regardait hors champ, le menton levé, dans une pose de défi. J’étais assez d’accord avec Joseph : elle ressemblait un peu à Emma, mais je ne l’aurais jamais admis à haute voix.

Emma a regardé la photo comme si elle essayait de fixer dans sa mémoire le visage de l’inconnue. Elle est restée un instant silencieuse, puis a lâché :

– OK.



Elle faisait un effort visible pour refouler ses sentiments, quels qu'ils aient été. On pouvait presque suivre la progression de la bile descendant dans sa gorge. Puis sa physionomie s'est éclairée, et elle a souri un peu trop gentiment à June.

– Merci beaucoup.

June a refermé l'album avec un claquement sec.

– Bien, a-t-elle dit en regagnant son siège. Mon assiette va refroidir.

Reggie s'est penché vers moi.

– Alors, Jacob... Est-ce que Gandy vous a enseigné tout ce qu'il savait sur la chasse au Creux ? Vous devez en avoir, des histoires !

– Pas vraiment, l'ai-je détrompé. J'ai grandi en pensant que j'étais normal.

– Il ne s'est rendu compte qu'il était particulier qu'au début de cette année, a complété Millard.

– Sapristi ! s'est exclamé Elmer. Vous êtes en plein cours accéléré, alors.

– C'est ça.

– Savez-vous que votre grand-père est l'un des deux premiers particuliers que j'ai rencontrés ? a demandé Joseph.

Il avait vidé son assiette et se balançait en arrière sur sa chaise.

– C'était en 1930. Je n'avais pas encore été contacté à l'époque et je vivais à Clarksville, dans le Mississippi. J'avais treize ans, mes parents venaient de mourir de la grippe espagnole, et je ne savais rien des particuliers. Mais j'avais remarqué que j'étais en train de changer. Mon don de divination venait d'apparaître et j'avais comme un pressentiment, l'impression d'être en danger. Heureusement, avant que les créatures n'arrivent jusqu'à moi, votre grand-père et H sont venus me trouver et ils m'ont conduit ici.

– Gandy et H ont amené plus d'un enfant dans cette boucle au fil des ans, a expliqué Elmer.

– Mais pourquoi sont-ils allés aussi loin ? s'est étonné Millard. Est-ce qu'il n'y avait pas de boucles plus près de l'endroit où vous avez grandi ?

– Pas pour les médiums, a répondu Joseph.

J'ai scruté les visages de mes amis. Ils semblaient tous avoir la même question sur les lèvres :

– Donc, seuls les médiums peuvent vivre ici ?

– Oh non, non ! Nous ne sommes pas comme ça, s’est défendue Fern. Nous accueillons toutes sortes de particuliers dans notre boucle.

Elle a montré du doigt une maison de l’autre côté de la cour.

– Smith, là-bas, est capable de donner une forme au vent. Moss Parker, son voisin, a le don de télékinésie, mais seulement pour les denrées alimentaires. C’est pratique pour mettre la table.

– Pendant plusieurs années, nous avons eu un garçon capable de transformer l’or en aluminium, a ajouté June, même si ce n’était pas une compétence très demandée.

– C’est vrai que certaines boucles n’accueillent pas les étrangers, a convenu Elmer. Ils vous auraient jetés dehors.

– Ils ne font confiance qu’aux gens comme eux, a dit Alene.

– Mais nous sommes tous particuliers, a objecté Bronwyn. Ça ne suffit pas ?

– Apparemment non.

Reggie a lancé un morceau de cartilage dans l’herbe. Son chiot a foncé le récupérer.

– N’est-ce pas contraire au code des Ombrunes que des particuliers qui possèdent tous le même don vivent ensemble ? a demandé Bronwyn.

– Pas du tout, l’a détrompée Enoch. Rappelle-toi les gens qui parlaient aux moutons dans la boucle qu’on a visitée en Mongolie, et la ville des flotteurs en Afrique du Nord.

– Toutes sortes de raisons peuvent inciter des particuliers d’un même type à vivre ensemble, a rappelé Millard. Par exemple, il existe des communautés de gens invisibles.

– Ah bon ? a fait Bronwyn. Je croyais que c’était illégal.

– Les Ombrunes déconseillent aux particuliers de se regrouper selon leurs capacités, car cela favorise la formation de clans et cause des conflits inutiles, a repris Millard. Ce qui est formellement interdit, ce sont les boucles fermées, dans lesquelles seul un type de particuliers est admis.

– Sans vouloir leur manquer de respect, est intervenu Elmer, on ne croise pas beaucoup d’Ombrunes de nos jours. Leurs codes ne veulent plus dire grand-chose.

– Mais pourquoi n’y a-t-il plus d’Ombrunes ? a demandé Bronwyn. Personne ne veut nous expliquer ce qui leur est arrivé, et ça commence à m’énervé.

– Je ne me rappelle pas en avoir déjà vu, a avoué Reggie.

– Certains d’entre nous s’en souviennent, a fait une voix derrière nous.

En me retournant, j’ai vu la vieille dame à l’œil bandé s’approcher de la table d’un pas claudicant.

– Je vois que vous avez commencé sans moi..., a-t-elle grommelé.

– Oh pardon, Miss Annie ! s’est exclamée Fern, l’air contrit.

– Aucun respect pour les anciens...

En voyant tous les médiums se lever pour l’accueillir, il m’a paru évident qu’ils la respectaient profondément, au contraire. Nous avons suivi leur exemple. Fern s’est précipitée pour aider la vieille dame à s’installer au bout de la table, où un siège lui avait été réservé. Elle a empoigné le bord et s’est assise lentement. Alors seulement, les autres se sont rassis.

– Vous voulez savoir comment les choses sont devenues ce qu’elles sont ? Ce qui est arrivé à nos Ombrunes ? a repris Miss Annie.

Sa voix grave et déterminée semblait jaillir des profondeurs d’une rivière boueuse. Elle a croisé les mains sur la table, et tout le monde s’est tu pour l’écouter.

– Autrefois, les Ombrunes étaient au cœur de notre société, tout comme les vôtres. Mais les graines de leur défaite avaient été plantées depuis bien longtemps. À l’époque où les Britanniques, les Français, les Espagnols et les autochtones se disputaient encore ce pays.

– Miss Annie est vieille comme le monde, a chuchoté Fern. Elle était sûrement déjà là.

– J’ai cent soixante-trois ans, plus ou moins, a dit l’intéressée, et j’ai encore des oreilles qui fonctionnent, Fern Mayo.

Fern a fixé ses pommes de terre.

– Oui, Miss Annie.

– Certains d’entre vous ne sont pas originaires d’ici, a repris la vieille dame en regardant mes amis. Ils l’ignorent peut-être, mais cette nation s’est construite grâce au travail volé aux personnes noires, sur des terres volées aux autochtones. Il y a un siècle et demi, le Sud était l’un des endroits les plus riches du monde, et l’essentiel de cette richesse ne provenait pas de coton, d’or ou de pétrole ; elle était constituée d’êtres humains réduits en esclavage.

Miss Annie s’est arrêtée pour nous laisser digérer ses paroles. Emma avait l’air écoeurée. Bronwyn et Enoch étaient silencieux, les yeux baissés. J’ai tenté de réfléchir à ce vaste mal institutionnalisé. Cette horreur généralisée, perpétrée à une échelle inouïe, engloutissant génération après génération. Des grands-parents et des parents. Des

enfants, les enfants de ces enfants, leurs petits-enfants et leurs arrière-petits-enfants. C'était inimaginable, écrasant.

Au bout d'un petit moment, Miss Annie a continué :

– Tout cet argent, toutes ces richesses dépendaient d'une seule chose : la possibilité, pour certains, de soumettre et de contrôler les autres. Imaginez maintenant ce qui se passe lorsqu'on introduit des particuliers dans un tel système.

– Ça déchaîne l'enfer, a suggéré Elmer.

– Cela fait très peur aux gens qui commandent, a dit Miss Annie. Imaginez une esclave qui ramasse du coton à longueur de journée. C'est sa vie, mais c'est aussi sa condamnation à perpétuité. Et soudain, un après-midi, sans que rien l'ait laissé présager, cette jeune fille se découvre une *particularité*. Elle s'aperçoit qu'elle est capable de voler.

En prononçant ces mots, Miss Annie a levé les yeux vers le ciel et tendu les mains devant elle. Je me suis demandé si elle évoquait sa propre expérience, tant l'image m'a paru frappante. Elle s'est tournée vers Bronwyn.

– Que feriez-vous, à la place de cette jeune fille ? lui a-t-elle demandé.

– Je m'envolerais, a répondu notre amie. Non... J'attendrais la nuit, puis j'utiliserais mon pouvoir pour aider tout le monde à s'échapper. Et ensuite, je m'envolerais.

– Et si quelqu'un était capable de transformer le jour en nuit ? Ou un homme en âne ?

– Je ferais surgir la nuit à midi, et je changerais le contremaître en âne, est intervenue June.

– Alors, vous comprenez pourquoi on les terrifiait à ce point, a enchaîné Miss Annie.

Elle a reposé les mains sur la table, et baissé la voix.

– Nous n'avons jamais été nombreux. La particularité a toujours été rare. Mais ces quelques personnes leur inspiraient une peur si farouche qu'ils payaient des diseurs de bonne aventure, des charlatans et des exorcistes pour tenter de nous distinguer des gens normaux. Ils ont inventé des mensonges et des fables disant que les particuliers étaient la progéniture de Satan. Ils nous ont incités à nous dénoncer les uns les autres.

On pouvait être tué rien que parce que l'on connaissait un particulier, ou pour avoir prononcé ce mot ! Et savez-vous de qui ils avaient le plus peur ?

– De nos Ombrunes, a deviné Paul.

– C’est exact, a confirmé Miss Annie. Nos Ombrunes. Celles qui bâtaient nos refuges. Des endroits qu’aucune personne normale ne pouvait trouver, et où nos ennemis ne pouvaient pas entrer. Cela nous a permis de survivre. Ils haïssaient les Ombrunes plus que tout.

– Donc, ces gens normaux connaissaient les Ombrunes ? a réfléchi Emma. Ils savaient ce qu’elles étaient ?

– Ils se sont arrangés pour le savoir, parce que c’était leur travail. Les particuliers menaçaient leur économie, leur mode de vie, les fondations mêmes de ce système odieux. Les propriétaires d’esclaves se sont organisés contre nous d’une façon inédite dans d’autres parties du monde. Ils ont formé une organisation secrète consacrée à nous extirper de nos boucles, à les détruire, mais surtout à tuer nos Ombrunes. Ils étaient impitoyables, infatigables, obsédés. Tant et si bien que l’organisation a continué d’exister après la fin de la Confédération, et même après la Reconstruction. Et cela nous a coûté cher. Quand j’étais enfant, dans les années 1860, nous manquions cruellement d’Ombrunes. Elles étaient toujours aux quatre vents ; perpétuellement en danger. Nous avions une Ombrune pour entretenir quatre ou cinq boucles, et on ne la voyait presque jamais. Et un jour, on a eu l’impression qu’il n’y en avait plus une seule. Nous n’avions plus que des semi-Ombrunes et des gardiens de boucles. Des fonctionnaires et des mercenaires, certainement pas des chefs. Privés de l’influence des Ombrunes, les particuliers de ce pays se sont peu à peu divisés ; ils ont commencé à se méfier les uns des autres.

J’ai revu en pensée le restaurant devant lequel nous nous étions arrêtés en 1965, et j’ai demandé :

– Est-ce qu’il y avait de la ségrégation dans les boucles ? En fonction de la couleur de peau ?

– Bien sûr, a confirmé Miss Annie. Ce n’est pas parce que les gens étaient particuliers qu’ils n’étaient pas racistes. Nos boucles n’avaient rien d’une utopie. Par de nombreux aspects, elles n’étaient que le reflet de la société à l’extérieur.

– Mais aujourd’hui, il n’y a plus de ségrégation dans les boucles, a constaté Bronwyn en regardant Hawley, le garçon blanc avec le casque audio, et la jeune fille blanche assise en face de lui.

– Il a fallu beaucoup de temps pour en arriver là, a convenu Miss Annie. Mais peu à peu, nous avons réussi.

– Les Sépulcreux se moquent de notre couleur de peau, a signalé Elmer. C’est notre âme qui les intéresse. Ils nous ont aidés à nous rassembler.

– Et les autres boucles, ailleurs dans le pays, a demandé Enoch. Ont-

elles des Ombrunes ?

– Les Ombrunes du Sud ont été attaquées les premières, et ce sont elles qui ont payé le plus lourd tribut, nous a révélé Elmer. Mais progressivement, les Ombrunes de toute la nation ont disparu.

– Toutes ? a demandé Bronwyn. Il n'y en a plus une seule ?

– J'ai entendu dire qu'il en restait quelques-unes, a répondu Miss Annie. Celles qui ont réussi à se cacher. Mais elles n'ont plus le pouvoir ni l'influence d'autrefois.

– Et les autochtones ? a demandé Millard. Est-ce qu'ils avaient des boucles, eux aussi ?

– Bien sûr. Mais elles n'étaient pas nombreuses, car ils n'avaient pas peur des particuliers. Ces derniers n'étaient pas persécutés. Du moins, pas par leur propre peuple.

– Cela nous amène au ^{xx}^e siècle, une période que j'ai connue, a enchaîné Elmer. N'ayant quasiment plus d'Ombrunes à éliminer, l'organisation s'est dissoute. Les normaux nous ont peu à peu oubliés. Et c'est là que les boucles ont commencé à se battre entre elles. Pour le territoire, l'influence. Les ressources.

– Les Ombrunes n'auraient jamais permis cela, a signalé Alene.

– Nous avons entendu parler de ce que vous avez subi en Europe avec les Sépulcreux, a dit Elmer. Mais les monstres sont longtemps restés de votre côté de l'océan. Cela a changé à la fin des années 1950, lorsque les Estres et les Creux sont arrivés, bien décidés à prendre leur revanche. Cette nouvelle menace a mis un terme à la plupart des batailles entre les clans, mais nous ne pouvions plus quitter nos boucles, de crainte d'être dévorés par ces maudits monstres de l'ombre.

– C'est à ce moment-là que mon grand-père et H ont commencé à les combattre, ai-je deviné.

– Exact, a confirmé Elmer.

– Mais alors, les gens normaux en Amérique..., a demandé Bronwyn. Est-ce qu'ils savent encore qu'on existe ?

– Non, a dit June. Ils nous ont oubliés depuis longtemps. Et même dans les années 1800, peu de gens étaient au courant.

– Non, non, Junie, c'est faux ! s'est exclamée Miss Annie en secouant vigoureusement la tête. C'est exactement ce qu'ils veulent que vous pensiez. Croyez-moi, certains savent encore. Il existe des gens normaux qui connaissent notre pouvoir, qui ont peur de nous et qui cherchent à nous contrôler.

– Mais de quoi ont-ils peur ? a demandé June.

– D’une *idée*, a répondu Miss Annie. L’idée que nous, les particuliers, puissions nous rassembler et cesser d’avoir peur les uns des autres. Aujourd’hui, comme à l’époque, nos ennemis redoutent la puissance que pourrait représenter un monde des particuliers uni.

Elle a hoché la tête, comme pour indiquer qu’elle n’avait rien à ajouter. Puis elle a pris sa fourchette en soupirant.

– Maintenant si vous voulez bien m’excuser. Vous avez tous fini de manger, mais je n’ai pas avalé une seule bouchée.

[image]

Nous avons tous attendu que Miss Annie ait terminé son repas pour quitter la table. Puis nous avons débarrassé les assiettes et fait la vaisselle. Il me paraissait évident que Miss Annie était la destinataire du paquet. Quand elle s’est levée de table, je lui ai proposé de la raccompagner.

Elle a accepté, et je lui ai offert mon bras. En arrivant chez elle, je lui ai donné le paquet, qui tenait dans ma poche. Elle n’a pas paru surprise, ni même curieuse.

– Vous n’allez pas l’ouvrir ? lui ai-je demandé.

– Je sais ce que c’est, et de qui ça vient, a-t-elle répondu. Aide-moi à monter l’escalier.

Je l’ai soutenue pendant qu’elle gravissait les trois marches de son porche, le dos voûté. Arrivée au sommet, elle m’a demandé de l’attendre un instant, puis elle a disparu dans l’obscurité de sa maison.

Quelques secondes plus tard, elle est revenue et m’a posé quelque chose dans la main.

– Il m’a demandé de te donner ça.

Elle avait placé dans ma paume une vieille pochette d’allumettes usée, un peu comme celle où j’avais vu le numéro de téléphone de H.

– Qu’est-ce que c’est ?

– Lis et tu verras.

D’un côté, il y avait une adresse, quelque part en Caroline du Nord. Et comme si le message n’était pas assez clair, sur l’autre face, on pouvait lire : « Arrêtez-vous chez nous, vous en aurez PLUS pour votre argent ! » Un peu plus bas, on était mis en garde : « Pour votre sécurité, évitez de fumer au lit. »

– Entendu, ai-je dit en glissant les allumettes dans ma poche.

– Quand tu le verras, remercie-le de ma part. Et dis-lui de venir en personne la prochaine fois, que je puisse revoir son beau visage. Il

nous manque.

– Merci.

Alors que je me tournais pour partir, elle a ajouté :

– Ne l'abandonne pas ! C'est une vraie tête de mule, et il peut être terriblement horripilant. Mais ne le laisse pas te convaincre qu'il n'a pas besoin d'aide. Il porte un poids énorme depuis des années, et il a besoin de toi. Il a besoin de vous tous.

J'ai hoché la tête solennellement et levé la main pour la saluer. Miss Annie est entrée chez elle et a refermé la porte.

En allant retrouver mes amis, j'ai vu Emma discuter en aparté avec June près de la table, et j'ai traversé la pelouse pour les rejoindre. June expliquait quelque chose à Emma, qui semblait de mauvaise humeur. Elle était assise, les bras croisés et le visage sérieux. Quand elle m'a vu, elle s'est dépêchée de prendre congé de June et s'est précipitée à ma rencontre.

– De quoi vous parliez ? lui ai-je demandé.

– On échangeait des conseils de labo. Figure-toi qu'elle a tiré elle-même la plupart des photos de son album.

De toute évidence, c'était un mensonge, mais il lui était venu si rapidement que j'ai été pris au dépourvu.

It's SMART to stop here.....
You get MORE for your money!



**FOR YOUR OWN SAFETY
PLEASE DON'T
SMOKE IN BED**

– Alors, pourquoi as-tu l'air aussi contrariée ?

– Je ne suis pas contrariée.

– Tu l'as interrogée sur cette fille.

– Non. Ça m'est égal.

– J'aurais juré le contraire.

Elle a détourné le regard.

– Arrête de me cuisiner, OK ? Tiens, voilà Bronwyn et Enoch...

Millard aussi était avec eux – il s'était habillé et était facile à repérer –, ainsi que June, Fern et Paul, avec qui ils s'étaient rapidement liés d'amitié.

– On en reparlera plus tard, ai-je décidé.

Emma a haussé les épaules.

– Il n'y a rien à dire.

J'ai essayé de dompter la colère qui montait en moi. Je me suis dit que je ne pouvais pas comprendre ce qu'Emma ressentait. Si je voulais être son ami, je devais admettre qu'elle traversait un moment difficile et la laisser tranquille.

C'était un raisonnement plein de bon sens, mais il n'a pas suffi à apaiser ma colère.

Nos amis et une poignée de médiums étaient réunis sur la pelouse. Nous étions prêts à partir. Paul nous a tendu un thermos en métal.

– Du café pour votre voyage. Comme ça, vous n'aurez pas besoin de vous arrêter.

Elmer est venu nous rejoindre et nous a serré la main à tour de rôle.

– Si vous avez besoin d'un médium, vous savez où nous trouver.

– Quel homme passionnant, a observé Millard alors qu'il s'éloignait. Figurez-vous qu'il a combattu dans trois guerres, sur une période de soixante-dix ans. Pendant la Première Guerre mondiale, il dormait dans une boucle, dans les tranchées de Verdun, pour ne pas vieillir en accéléré.

Bronwyn et Fern se sont embrassées.

– Vous allez nous écrire ? a demandé Fern.

– Encore mieux : on viendra vous voir, a dit Bronwyn.

– Ça nous ferait tellement plaisir !

Nos nouveaux amis nous ont fait leurs adieux, puis Paul nous a raccompagnés à notre voiture, à la lisière de la ville. Chemin faisant,

j'ai montré à tout le monde la pochette d'allumettes que Miss Annie m'avait donnée.

– Une adresse ! s'est exclamé Millard. H nous a mâché le travail, cette fois.

– Je crois que les tests sont terminés : on a une vraie mission, maintenant.

– On verra, a marmonné Emma. J'ai l'impression que H ne se lasse pas de nous mettre à l'épreuve.

– Soyez prudents, nous a recommandé Paul. Surtout dans le Nord. Il paraît que c'est aussi dangereux qu'ici.

Il nous a expliqué comment regagner le présent. Nous ne pouvions pas retourner en 1965 – quand bien même on l'aurait souhaité –, car la sortie de derrière donnait sur une journée de printemps de 1930, l'année où la boucle de Portail avait été faite. Sortir par-devant était simple : il nous suffisait de rebrousser chemin par où nous étions entrés, en traversant le champ le plus vite possible.

Une fois installés dans la voiture, nous avons fait des signes de main à Paul. Puis je me suis assuré que tout le monde était bien attaché, j'ai mis le contact et écrasé l'accélérateur. La voiture a tremblé lorsque j'ai mis les roues dans nos anciennes traces de pneus. À l'endroit où celles-ci disparaissaient, une soudaine embardée nous a retourné l'estomac. Le jour s'est changé en nuit. Le sol de terre nue a cédé la place à un mur de maïs. Nous avons déboulé en plein milieu de la végétation, écrasant des rangées de tiges, tandis que les épis encore verts martelaient la voiture. J'allais freiner, quand j'ai entendu Millard crier :

– Continue, ou on va rester coincés !

J'ai collé l'accélérateur au plancher. Le moteur a rugi, les pneus ont trouvé une accroche je ne sais comment, et quelques secondes plus tard on quittait le champ pour débouler sur une route.

J'ai arrêté la voiture et allumé les phares. Le chemin de terre était remplacé par une route goudronnée, mais à part ce détail, la périphérie de Portail n'avait guère changé.

Alors que Millard descendait en catastrophe, je suis sorti pour évaluer les dégâts. Le pare-brise était fissuré, et j'ai retiré des tiges de maïs déchiquetées de la grille et des enjoliveurs. À part ça, nous étions en un seul morceau.

– Tout le monde va bien ? ai-je demandé en passant la tête par la fenêtre.

– Pas Millard, a dit Emma.

En guise de confirmation, j'ai entendu un son étranglé, et j'ai tourné la tête juste à temps pour voir une giclée de vomi éclabousser le trottoir, devant le pare-chocs. C'était la première fois que je voyais une personne invisible vomir ; un spectacle que je n'étais pas près d'oublier.

Pendant qu'il vidait ses tripes, j'ai senti mon téléphone vibrer dans ma poche. *24 appels manqués*, disait l'écran. *23 messages vocaux*.

Inutile de regarder de qui ils venaient.

Je me suis éloigné un peu, afin de les écouter discrètement. Les premiers étaient empreints d'une légère inquiétude, qui allait crescendo et se doublait de colère à mesure que le temps passait. Le treizième tenait en ces mots : « Monsieur Portman, c'est *encore* votre Ombrune à l'appareil. Je vous demande de m'écouter très attentivement. Je suis extrêmement déçue que vous ayez décidé de partir en voyage sans m'en informer. Mais vous *n'avez pas le droit* d'emmener les enfants sans mon accord. Revenez immédiatement. Merci. »

Je n'ai pas écouté les suivants. J'ai envisagé un instant d'en parler aux autres, puis décidé de ne pas le faire. Ils savaient tous que Miss Peregrine n'approuvait pas notre escapade ; inutile de les stresser davantage, au risque de leur donner l'envie de rentrer.

– C'est bon, a dit Millard. J'ai fini.

J'ai rangé mon téléphone le plus discrètement possible.

– Désolé que tu ne te sentes pas bien.

– On ne pourrait pas continuer en train ? a-t-il tenté. Je commence à en avoir un peu marre de la voiture.

– Le reste du trajet se fera en douceur, ai-je dit. Je te le promets.

Il a soupiré.

– Ne fais pas de promesses que tu ne peux pas tenir.

Chapitre 12

Nous étions de retour dans le présent, sur un réseau routier moderne conçu pour offrir une navigation en douceur, en tout cas au milieu de la nuit. Grâce au thermos de café de Paul et à un huit pistes de *Dark Side of the Moon* trouvé au fond de la boîte à gants, je n'ai pas vu passer les kilomètres. Nous avons traversé sans que je m'en rende compte le reste de la Géorgie et toute la Caroline du Sud, et nous approchions de la ville de Caroline du Nord mentionnée sur la pochette d'allumettes. Depuis notre petite altercation à Portail, mes relations avec Emma s'étaient considérablement refroidies. Elle avait choisi de s'asseoir à l'arrière, malgré le manque de place, si bien qu'Enoch était à l'avant à côté de moi.

Je la regardais dans le rétroviseur de temps en temps. Quand elle ne dormait pas, elle regardait par la fenêtre d'un air morose ou feuilletait le journal de bord d'Abe à la lumière vacillante d'une flamme rose.

Je me suis répété qu'elle traversait une épreuve. Elle digérait un truc qu'elle n'avait encore jamais été obligée d'affronter à cause de la distance qui l'avait séparée d'Abe, dans le temps comme dans l'espace. Mais j'avais l'impression qu'elle me mettait à l'écart, qu'elle me punissait de l'avoir interrogée. Et je ne savais pas combien de temps j'allais encore pouvoir le supporter.

À trois heures et demie du matin, alors que j'avais le derrière en compote, nous sommes enfin sortis de l'autoroute. J'ai suivi les instructions de mon téléphone pour rejoindre l'adresse indiquée sur la pochette d'allumettes de H, sans savoir ce qu'on allait y trouver : une

station-service ? Un café ? Encore un motel ?

En fait, il s'agissait d'un fast-food appelé OK BURGER 24/24. Ses vitrines luisaient faiblement au milieu du parking obscur d'un centre commercial désert. Je me suis garé devant. Les chaises étaient retournées sur les tables et un écriteau indiquait « DRIVE-IN OUVERT ».

H n'était pas là. Il n'y avait personne, à l'exception d'un employé qui avait eu la malchance d'écoper du quart de nuit. Penché sur l'écran de son téléphone, derrière le comptoir, il était totalement indifférent à notre présence.

– Est-ce qu'il y a une heure de rendez-vous sur ta boîte d'allumettes ? a demandé Bronwyn.

– Non. Mais H n'a pas dû prévoir qu'on débarquerait à trois heures trente du matin.

– Alors quoi ? On est censés attendre ici jusqu'à demain ? a râlé Enoch. C'est idiot.

– Un peu de patience, a fait Millard. Il peut arriver n'importe quand. Le milieu de la nuit est le moment idéal pour se rencontrer en secret.

Nous avons patienté. Les minutes s'égrenaient. Le gamin à l'intérieur a posé son téléphone et s'est mis à balayer par terre.

Soudain, un grondement sonore s'est élevé du siège du passager, et tout le monde a regardé Enoch.

– C'était un moteur de camion ? s'est enquis Millard.

– J'ai faim, a grommelé Enoch en regardant son estomac.

– Tu ne peux pas attendre un peu ? a demandé Bronwyn. Imagine que H passe, et qu'il ne nous voie pas parce qu'on est au drive-in ?

– Je pense qu'Enoch a raison, a repris Millard. Je peux revoir la pochette d'allumettes, s'il te plaît, Jacob ?

Je la lui ai passée ; il l'a examinée un instant.

– Ce n'est pas juste une adresse, a-t-il conclu. C'est un indice. Regardez ce qui est écrit.

Il a confié la pochette à Bronwyn, qui a déchiffré les inscriptions à voix haute :

– « Arrêtez-vous chez nous, vous en aurez PLUS pour votre argent ! »

Elle a levé les yeux.

– Et alors ?

– Alors, a dit Millard, je crois qu'on est censés acheter quelque

chose.

J'ai redémarré et engagé la voiture dans la voie du drive-in. Je me suis arrêté devant le haut-parleur orné d'un menu rétro-éclairé où l'on passait les commandes. Une voix crépitante nous a accueillis :

– BIENVENUE À OK BURGER 24/24. QUE PUIS-JE...

Bronwyn a glapi. Vive comme l'éclair, elle a passé un bras par la fenêtre ouverte et cogné le haut-parleur si fort qu'il s'est détaché de son socle pour aller se fracasser par terre.

– Bronwyn, qu'est-ce qui t'a pris ? ai-je crié, une fois remis de ma surprise. Il voulait juste prendre notre commande !

Elle s'est ratatinée sur son siège.

– Désolée, j'ai eu peur, a-t-elle avoué, penaude.

– On ne peut vraiment t'emmener nulle part ! a râlé Enoch.

Dans des circonstances normales, j'aurais décampé sans demander mon reste. Mais ce n'étaient pas des circonstances normales. Alors, j'ai relâché le frein et roulé lentement jusqu'à la fenêtre de retrait des commandes, où le gamin en tablier orange parlait encore dans son micro-casque :

– Allô ? Vous m'entendez ?

Sa diction était lente, ses yeux étaient rouges et gonflés. Il avait l'air défoncé.

– Salut, lui ai-je lancé. Le haut-parleur est... euh, en panne.

Il a soufflé par la bouche en faisant vibrer ses lèvres.

– Oooooooooo-kay, a-t-il lâché. Qu'est-ce que vous prenez ?

– Qu'est-ce que vous avez de bon ? a demandé Millard.

– Hé ! Ça ne va pas, non ? lui a sifflé Emma.

Le type a plissé le front et jeté un coup d'œil perplexe à l'arrière du véhicule.

– Qui a demandé ça ?

– C'est moi, a répondu Millard. Je suis invisible. Désolé, j'aurais dû le préciser.

– Millard ! s'est exclamée Bronwyn. Tu es vraiment idiot !

L'employé du burger n'a pas paru spécialement effrayé.

– Ah, OK, a-t-il dit en hochant la tête. Si j'étais vous, je prendrais un Combo 2, sans hésitation.

– Alors s'il vous plaît, préparez-moi un *Combo 2*.

– Et cinq hamburgers ! a crié Enoch depuis la banquette arrière.

Avec des frites.

Le gamin m'a tendu le ticket de caisse. J'ai payé et il est parti en cuisine préparer nos commandes. Il est revenu quelques minutes plus tard avec un sac en papier hyper lourd, déjà couvert de taches de graisse. Je l'ai ouvert pour jeter un coup d'œil à l'intérieur. Il contenait des hamburgers, une énorme portion de frites et une liasse de serviettes en papier. Alors que je distribuais les victuailles à mes amis, j'ai remarqué une petite enveloppe blanche au fond du sac. Elle était élégante et portait un cachet en cire rouge.

– Qu'est-ce que c'est ? ai-je demandé en la présentant aux autres.

Emma a haussé les épaules.

– Une partie du Combo ?

Je suis allé garer la voiture dans le parking, j'ai ouvert l'enveloppe et allumé le plafonnier. Tout le monde s'est penché autour de moi. J'en ai extrait une serviette du restaurant, sur laquelle quelqu'un avait écrit à la machine :

Sujet non contacté traqué par l'ennemi, en grand danger.

Mission : protéger et extraire.

Suggérons livraison à la boucle 10044.

Extrême prudence conseillée.

C'était tout. Le particulier non contacté n'était pas nommé. Le message ne précisait pas non plus où se trouvait la boucle

Sujet non contacté traqué par l'ennemi,
en grand danger.

Mission: protéger et extraire.

Suggerons livraison à la boucle 10044.

Extrême prudence conseillée.



10044. Mais au dos de la serviette figurait une série de coordonnées géographiques.

– Je sais lire les coordonnées ! s’est exclamé Millard, ravi. La longitude est négative, ce qui signifie que notre lieu se trouve bien à l’ouest du méridien de Greenwich...

– C’est un lycée à Brooklyn, à New York, ai-je dit en lui présentant mon téléphone. Je viens de rentrer les coordonnées dans l’application Maps.

Millard a soupiré bruyamment.

– Aucune technologie ne peut remplacer un véritable cartographe.

– On a une mission, et on a un lieu, a résumé Emma. La seule chose qui nous manque, c’est le nom du particulier qu’on doit trouver.

– Peut-être que H ne le connaît pas non plus, et que ça fait partie de la mission de le découvrir, a suggéré Bronwyn.

– Ou alors, c’est pour des raisons de sécurité, a avancé Enoch. On ne nomme pas un particulier non contacté sur un bout de papier qui risque de tomber dans les mains d’un cuisinier de fast-food.

– Je pense que c’est plus qu’un simple cuisinier, a objecté Millard. Jacob, tu voudrais bien t’arrêter à nouveau devant sa fenêtre, s’il te plaît ?

J’ai mis le contact et contourné le petit bâtiment pour rejoindre la voie du drive-in. L’employé a fait coulisser la vitre, l’air vaguement agacé.

– Euh, salut...

Millard s’est penché par la portière.

– Pardon de vous déranger, mon vieux. Est-ce qu’on pourrait avoir un Combo 3 ?

Le gamin a tapé la commande sur un clavier graisseux et m’a réclamé dix dollars cinquante. Pendant que je payais, Bronwyn l’a interrogé :

– Est-ce que vous connaissez H ? Est-ce que vous êtes un chasseur de Creux ? C’est quoi, cet endroit ?

Il m’a rendu la monnaie sans un mot, comme s’il ne l’avait pas entendue.

– Hé ! a insisté Bronwyn.

L’employé, imperturbable, est reparti dans la cuisine.

– Il n’a sûrement pas le droit de répondre à ce genre de questions, ai-je deviné.

Il est revenu au bout d'une minute et a posé un sac en papier gras sur le rebord de la fenêtre.

– Bonne nuit ! nous a-t-il lancé en le fermant.

J'ai ramassé le sac anormalement lourd et j'ai déroulé le haut. Il ne contenait que des frites et des rondelles d'oignons.

« Tu parles d'un Combo », ai-je pensé.

Je l'ai passé à Millard et je suis sorti du parking pour rejoindre l'autoroute. On avait du chemin jusqu'à Brooklyn, et je voulais y arriver avant l'heure de pointe du matin, quand les grandes artères devenaient de véritables parkings.

Dix minutes plus tard, alors qu'on roulait à tombeau ouvert sur la I-95, Millard a éclaté de rire. J'ai tourné la tête pour voir ce qui l'amusait.

Il a sorti du sac un objet lourd, en forme d'œuf, que je n'ai pas réussi à identifier dans la pénombre.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Le Combo 3. Des frites et une grenade.

Bronwyn a poussé un petit cri de frayeur et s'est cachée derrière mon siège.

Apparemment, OK Burger était plus qu'une station d'échange de messages. C'était un dépôt d'armes pour les particuliers. Je me suis demandé combien de lieux secrets étaient ainsi dissimulés en pleine lumière.

Millard a gloussé et fait rouler la grenade graisseuse d'une main dans l'autre.

– Eh bien, on peut dire qu'on en a eu *plus* pour notre argent !

[image]

J'ai continué à conduire en picorant mon repas d'une main, pendant que mes amis dévoraient le leur. Leurs organismes, qui vieillissaient pour la première fois depuis de nombreuses années, étaient parfois pris de terribles fringales. Après avoir terminé leur repas, ils ont tous sombré dans un profond sommeil, sauf Emma, qui était revenue s'asseoir sur le siège du passager. Elle m'a affirmé qu'elle ne voulait pas dormir si je ne pouvais pas me reposer aussi.

Pendant une heure, nous n'avons quasiment pas parlé. J'ai zappé sur les différentes stations de radio en mettant le volume tout bas, pendant qu'elle regardait le monde défiler derrière le pare-brise. Nous avions traversé la moitié de la Virginie quand une aube gris pâle a commencé à salir le ciel. Le silence qui s'était installé entre nous

pesait comme une pierre dans ma poitrine. Je lui parlais en pensée depuis une bonne centaine de kilomètres, quand j'ai craqué :

– Il faut que...

– Jacob, je...

Ni elle ni moi n'avions prononcé un mot depuis une éternité, et soudain, on parlait en même temps. Nous avons échangé un bref regard, surpris par notre étrange synchronisation.

– Toi d'abord, ai-je dit.

Elle a secoué la tête.

– Non, toi.

J'ai jeté un coup d'œil dans le rétroviseur. Bronwyn et Enoch dormaient comme des souches. Enoch ronflait légèrement.

– Tu ne l'as pas oublié.

Je n'avais pas prévu d'être aussi brutal, mais j'avais ruminé ces mots pendant si longtemps qu'ils s'étaient collés à mon palais. Je n'avais d'autre choix que de les cracher :

– Tu l'aimes encore, et je trouve ça injuste pour moi.

Elle m'a regardé, choquée, les lèvres serrées. Comme si elle retenait des paroles qu'elle avait peur de prononcer.

– Chaque fois que quelqu'un prononce son nom, tu sursoutes. Depuis qu'on a découvert qu'un de ses camarades chasseurs de Creux était une fille, tu as la tête ailleurs. Tu réagis comme s'il t'avait trompée. Et pas autrefois, il y a des années. Non : hier.

– Tu ne comprends pas, a-t-elle chuchoté. Tu ne peux pas comprendre.

J'ai senti mon visage me brûler. Tout ce que je voulais, en fait, c'était qu'elle reconnaisse ses torts et s'excuse, mais la conversation prenait une tournure imprévue. Et ça s'annonçait encore pire.

– J'ai essayé, ai-je répliqué. J'ai essayé de faire comme si de rien n'était, de ne pas être aussi sensible, de te donner de l'espace, parce que tu vivais un truc difficile et étrange. Mais il faut qu'on en parle.

– Je ne pense pas que tu veuilles vraiment entendre ce genre de choses.

– Si on ne peut pas en parler, on ne va pas s'en sortir.

Elle a baissé les yeux. On passait devant une usine, dont les cheminées jumelles crachaient dans l'air des panaches de fumée.

– Est-ce que tu as déjà aimé quelqu'un au point de te rendre malade ? m'a-t-elle demandé.

– Je t’aime, ai-je répondu. Mais ça ne me rend pas *malade*.

Elle a hoché la tête.

– Tant mieux. J’espère que ça ne t’arrivera jamais, parce que c’est terrible.

– Tu as déjà ressenti ça ? lui ai-je demandé, même si je redoutais d’entendre la réponse.

Elle a hoché la tête.

– Avec Abe. Après son départ, surtout.

– Oh.

– C’était terrible. J’ai été obsédée pendant plusieurs années. Je pense qu’il l’était, lui aussi, au début. Mais pour lui, ça s’est estompé. Pour moi, ça n’a fait qu’empirer.

– Pourquoi, à ton avis ?

– Parce que j’étais piégée dans notre boucle, et pas lui. Le monde paraît tout petit quand on est enfermé comme ça, pendant des décennies. Ce n’est bon ni pour l’esprit ni pour le cœur. Cela décuple les petits problèmes. Et le sentiment de manque qu’on éprouve pour quelqu’un, et qui aurait pu s’apaiser en quelques mois, devient... dévorant. Pendant un temps, j’ai envisagé de m’enfuir pour le rejoindre en Amérique, même si ce voyage risquait d’être extrêmement dangereux.

J’ai essayé d’imaginer Emma à l’époque. Seule et affligée, vivant dans l’attente de ses lettres, de moins en moins fréquentes, tandis que le monde extérieur lui apparaissait comme un rêve lointain.

L’usine avait cédé la place à des champs vallonnés où des chevaux paissaient dans la brume matinale.

– Pourquoi tu n’as pas essayé ? lui ai-je demandé.

Emma n’était pas du genre à se dérober devant un défi, surtout pour quelqu’un qu’elle aimait.

– Parce que j’avais peur que nos retrouvailles ne le rendent pas aussi heureux que moi, a-t-elle avoué. Et ça m’aurait tuée. En plus, je me serais contentée d’échanger une boucle contre une autre, une prison contre une autre. Abe n’était pas obligé de vivre dans une boucle, tandis que moi, j’aurais dû en trouver une près de chez lui, où j’aurais vécu comme un oiseau en cage. Il serait venu me rendre visite quand il en aurait eu le temps. Je ne suis pas faite pour ça, pour être la femme d’un capitaine de navire, qui guette la mer tous les jours, inquiète et impatiente. C’est moi qui suis censée partir en mer.

– Mais aujourd’hui, tu voyages. Et tu es avec moi. Alors, pourquoi tu continues à t’accrocher à mon grand-père ?

Elle a secoué la tête.

– Ça paraît tout simple, à t'entendre. Mais ce n'est pas facile de se débarrasser d'un sentiment qu'on éprouve depuis cinquante ans. Cinquante ans de nostalgie, de douleur et de colère.

– J'imagine. Non, en fait, je ne peux pas l'imaginer. Je pensais que c'était derrière nous. Je croyais qu'on en avait parlé.

– On en a parlé. Moi aussi, je pensais que c'était fini. Je ne t'aurais pas dit tout ce que je t'ai dit, sinon. Seulement... Je n'avais pas prévu que ça me bouleverserait autant de venir ici. Tout ce qu'on a fait, les endroits où on est allés... J'ai l'impression de croiser son fantôme à tous les coins de rue. Et cette vieille blessure que je pensais guérie continue de se rouvrir, encore et encore.

– Pitié ! a gémi Enoch, à l'arrière. Vous voulez bien finir de vous séparer, que je puisse me rendormir ?

– Tu étais censé déjà dormir ! a rétorqué Emma.

– Comment voulez-vous que je ferme l'œil, avec toutes vos jérémiades ?

– On ne se *sépare pas*, ai-je précisé.

– Ah. J'aurais cru.

Emma lui a jeté un sac de chips vide chiffonné.

– Va te cacher dans un trou, Enoch !

Il a ricané, refermé les yeux et appuyé la tête contre la fenêtre. S'était-il vraiment rendormi ? En tout cas, Emma et moi ne nous sentions plus libres de parler. J'ai tendu la main et elle l'a prise. Nos doigts se sont enlacés maladroitement sous le levier de vitesses, comme si nous avions peur de lâcher prise.

Les mots d'Emma tourbillonnaient dans ma tête. Je lui étais reconnaissant de m'avoir parlé, et en même temps, j'aurais préféré qu'elle ne m'ait rien dit. Dans les moments difficiles, j'entendais toujours cette petite voix au fond de moi, qui murmurait tout bas :

« Elle l'aimait davantage. » Jusqu'à maintenant, j'avais réussi à la faire taire. Mais Emma venait de lui tendre un mégaphone. Je ne pouvais pas me confier à elle sans lui avouer que j'avais nourri cette peur, que je n'étais pas sûr de moi. Alors, la petite voix aurait résonné encore plus fort.

« Tu conduis la belle voiture de ton grand-père pour accomplir une mission que tu as héritée de lui, susurrerait-elle, comme pour me provoquer. Qu'est-ce que tu essaies de prouver, Jacob ? »

Que j'étais aussi habile, important et respectable qu'Abe.

J'avais dit que je ne voulais pas avoir la vie de mon grand-père, et c'était vrai. Je voulais la mienne. Mais je voulais aussi que les gens *éprouvent* pour moi ce qu'ils éprouvaient pour lui. Après avoir mis un nom sur ce sentiment, j'ai compris à quel point il était pitoyable. Seulement, abandonner et faire demi-tour maintenant aurait été encore plus nul. Le seul choix qu'il me restait était de réussir si brillamment que je briserais le moule. Je gagnerais la confiance de tous. Je quitterais une bonne fois pour toutes l'ombre de mon grand-père, et je conquerrais le cœur d'Emma. Les sentiments que je lui inspirerais seraient puissants et authentiques. Ils ne seraient plus le pâle écho de ceux qu'elle avait éprouvés pour Abe.

C'était un défi colossal. Mais au moins, cette fois, le sort de tout le monde particulier n'était pas en jeu. Ce n'était qu'une histoire de relations sentimentales et d'estime de moi.

Puis Enoch, qui faisait semblant de dormir, a repris la parole :

– Quand tu auras rompu avec Emma, je pourrai monter à l'avant ? Bronwyn m'écrase, avec ses jambes énormes.

– Je vais le tuer, a prévenu Emma. Sérieusement.

Enoch s'est penché vers l'avant, une main sur le cœur, feignant d'être choqué.

– Tu ne ferais pas ça, quand même ?

– Mêles-toi de tes affaires ! ai-je rétorqué.

– Jacob, grandis un peu. Cette fille est toujours amoureuse de ton grand-père.

– Arrête de dire n'importe quoi ! a explosé Emma, assez fort pour réveiller Bronwyn et Millard.

– Alors, à qui tu disais « je t'aime » au téléphone, hier, si ce n'était pas à Abe ?

– Quoi ? ai-je demandé. Quel téléphone ?

J'ai regardé Emma. Elle fixait ses genoux, les joues cramoisies.

– Celui de la station-service en 1965, a répondu Enoch. Oh, oh ! Tu ne lui avais pas dit, hein ?

On dépassait une sortie d'autoroute. J'ai tourné brusquement le volant et pris la bretelle *in extremis*.

– Waouh ! s'est exclamée Bronwyn. Ne nous tue pas, Jacob !

J'ai freiné et je me suis garé au bord de la route. Puis je suis sorti en trombe de la voiture et je me suis éloigné sans regarder derrière moi. Je me suis enfoncé dans l'ombre sous un viaduc autoroutier, piétinant le tapis de détritrus jetés par les voitures qui passaient en trombe au-

dessus de nous.

– J’aurais dû te le dire, a fait Emma derrière moi.

J’ai continué à marcher. Elle m’a suivi.

– Je suis désolée, Jacob. Vraiment. J’avais juste besoin d’entendre sa voix une dernière fois.

Elle avait parlé à une version passée d’Abe, dans une boucle datant de l’époque où il avait à peine la quarantaine.

– Tu ne crois pas que moi aussi, j’aimerais pouvoir lui parler ? Tous les jours ?

– Tu sais que ce n’est pas pareil...

– Tu as raison. C’était ton petit ami. Tu l’aimais. Mais cet homme m’a *élevé*. Il comptait plus pour moi que mon propre père. Et je l’ai aimé plus que toi.

Je criais pour qu’elle m’entende par-dessus le rugissement de la circulation.

– Alors, tu n’as pas le droit de faire ça. Tu n’as pas le droit de passer des coups de fil en secret à Abe, alors que je meurs d’envie de lui parler à nouveau. Tu n’as pas le droit de me dire que je ne comprends pas ce que c’est que de se languir de quelqu’un, ou d’être en colère parce qu’il vous a abandonné et vous a caché ses secrets. Je sais ce que c’est.

– Jacob, je...

– Et tu n’as pas le droit de me dire que tu m’aimes, de me faire croire qu’on est ensemble, de flirter avec moi, d’être adorable et douce, forte et étonnante, et toutes ces qualités merveilleuses que tu as, alors que tu es malade d’amour pour lui, et que tu lui dis que tu l’aimes dans mon dos !

– Je lui disais au revoir. C’est tout !

– Tu l’as fait en secret. C’est ça, le pire.

– J’allais t’en parler, s’est-elle défendue, mais il y avait toujours plein de monde autour de nous.

– Je ne te crois pas. Tu ne m’aurais rien dit.

– Si. Mais je ne savais pas comment aborder le sujet.

– Tu n’avais qu’à me dire : « Je l’aime toujours ! Je n’arrive pas à me le sortir de la tête ! Tu n’es qu’une pâle imitation de lui, mais tu feras l’affaire, faute de mieux. »

– Non, non. Arrête ! Ce n’est pas ce que je pense. Pas du tout !

– C’est pourtant l’impression que ça donne. Ce n’est pas pour ça que

tu m'as accompagné dans cette mission ?

– Quoi ? a-t-elle crié. Qu'est-ce que tu racontes ?

– Est-ce que tu n'es pas en train de vivre un vieux fantasme ? Essayer de rattraper le sentiment d'avoir été mise à l'écart toutes ces années ? Tu as enfin l'occasion de partir en mission avec Abe ou, si ce n'est pas lui, ce qui s'en rapproche le plus.

– Tu es injuste !

– Ah bon ?

– OUI ! a-t-elle crié en s'éloignant.

Une petite boule de feu s'est échappée de ses poings serrés. Elle a atterri sur les ordures qui jonchaient le sol, enflammant quelques emballages de fast-food et un vieux pull sale.

Emma s'est retournée lentement vers moi.

– Ce n'est pas pour ça que je suis venue, a-t-elle articulé lentement, d'une voix calme. Je suis venue parce que ça comptait beaucoup pour *toi*. Parce que je voulais t'aider. Ça n'avait rien à voir avec lui.

– L'herbe prend feu.

Nous nous sommes empressés de la piétiner. Une fois les flammes éteintes, les chevilles et les chaussures couvertes de terre, Emma a repris :

– J'aurais dû écouter mon instinct. Il me disait de ne pas venir en Floride. De ne jamais aller où Abe avait vécu. Parce que j'aurais trop le sentiment de courir après son fantôme.

– C'est ce que tu fais ?

Elle a réfléchi une seconde.

– Non, a-t-elle dit finalement.

– Parfois, j'ai l'impression que c'est ce que je fais, *moi*.

Elle m'a regardé attentivement. Pour la première fois depuis le début de notre conversation, il m'a semblé qu'elle baissait les armes.

– Non, a-t-elle dit. Tu es perché sur ses épaules.

J'ai esquissé un sourire. J'avais envie de tendre une main pour la toucher, mais je les ai laissées dans mes poches. Un obstacle s'était dressé entre nous, et je ne voulais pas faire comme s'il n'existait pas. Ce petit moment de complicité ne changeait rien au problème.

– Si tu veux que je parte, tu n'as qu'à me le demander, a-t-elle dit. Je retournerai dans l'Arpent. J'ai plein de choses à faire là-bas.

J'ai secoué la tête.

– Non. Je ne veux juste pas qu'on se mente. Sur ce qu'on est, sur ce

qu'on fait...

– D'accord.

Elle a croisé les bras.

– Qu'est-ce qu'on est ?

– Des amis, ai-je dit.

Mon corps s'est glacé quand j'ai prononcé ces mots. Mais cela me paraissait vrai et juste. Nous n'avions pas les mêmes sentiments l'un pour l'autre, et mon seul choix était de me retirer.

Nous sommes restés un long moment sous le pont, sans trop savoir quoi faire. Le bruit de la circulation nous submergeait telles des vagues. Puis Emma m'a enlacé. Elle m'a serré contre elle et m'a dit qu'elle était désolée. Je ne lui ai pas rendu son étreinte.

Elle m'a lâché et elle est retournée à la voiture sans moi.

[image]

Comme les autres avaient faim, nous avons acheté du café et des sandwiches dans un drive-in, avant de regagner l'autoroute. Emma a repris sa place à l'avant, mais nous n'avons plus échangé un seul mot.

Nos amis ne savaient pas ce qui s'était passé entre nous ; ils devinaient juste que les choses avaient mal tourné, et même Enoch a été assez intelligent pour ne pas nous poser de questions.

Tacitement, Emma et moi avions décidé de ne plus évoquer nos affaires personnelles devant les autres. On ne se disputerait pas. On mènerait cette mission à son terme comme des professionnels. Et quand ce serait fini, peut-être qu'on ne se reverrait pas pendant quelque temps.

J'ai essayé de chasser ces pensées moroses en me concentrant sur la route. Mais la blessure était toujours là, qui palpitait sous ma peau, juste assez douloureuse pour me distraire en permanence.

Nous approchions des grandes villes de la côte Est, à commencer par Washington. L'une des cartes que j'avais tracées avec Abe quand j'étais petit couvrait une partie de ce couloir nord-est. Mon grand-père y avait griffonné d'innombrables signes, tous aussi incompréhensibles. Certaines routes étaient hachurées, d'autres soulignées par des lignes parallèles. Les villes étaient entourées de symboles mystérieux : des lignes en pointillés dans une pyramide, une spirale inscrite dans un triangle. Ces annotations avaient sûrement une grande importance pour Abe, H, et les autres chasseurs de Creux, mais nous n'avions aucun moyen de savoir s'ils signalaient des lieux utiles ou dangereux.

En contournant Washington par le périphérique, nous sommes

passés tout près d'un de ces endroits mystérieux. On a envisagé un bref instant d'aller voir de quoi il s'agissait.

– C'est peut-être une planque, a prévenu Millard. Ou un repaire d'assassins...

– Peut-être que ces marques indiquent simplement des boucles, a dit Bronwyn.

– Ou les petites amies d'Abe, a suggéré Enoch.

Emma lui a lancé un regard glacial.

Puis mon téléphone a sonné. J'ai mis un moment à le récupérer sous un tas de serviettes en papier et de frites froides, sur la console centrale.

L'écran affichait « MOI », ce qui signifiait que quelqu'un m'appelait sur la ligne fixe de la maison.

– Réponds ! m'a encouragé Bronwyn.

– Non, non. Ce n'est pas une bonne idée, ai-je affirmé, craignant que ce soit à nouveau Miss Peregrine.

En voulant renvoyer l'appel sur la messagerie, j'ai décroché malencontreusement.

– Merde !

– Allô ? Jacob ?

C'était la voix d'Horace, pas celle de Miss Peregrine. J'ai mis le haut-parleur.

– Horace ?

– C'est nous tous, a dit Millard.

– Dieu merci ! J'avais peur que vous soyez morts !

– Quoi ? Pourquoi ? a demandé Emma.

– Je, euh... Peu importe.

Il avait dû faire un rêve effrayant, mais ne voulait pas nous inquiéter en nous le racontant.

– C'est eux ? a demandé Olive derrière lui. Quand est-ce qu'ils reviennent ?

– Jamais ! a répondu Enoch, qui s'était penché pour crier dans le téléphone.

– Ne l'écoute pas, lui a conseillé Millard. On est en route. On revient dès que possible. Dans quelques jours, au maximum.

C'était une estimation, mais je lui aurais fait la même réponse. Combien de temps pouvait-on mettre à identifier un enfant particulier dans un lycée, le conduire à l'abri et rentrer en voiture ? Quelques

jours, en effet.

– Miss P. est déchaînée, nous a appris Horace. On a essayé de vous couvrir le plus longtemps possible, mais Claire a fini par lui dire la vérité, et maintenant, elle vous cherche. Elle est furieuse.

– C'est pour ça que tu nous appelles ? me suis-je étonné. On savait qu'elle serait en colère.

– Soyez sympa : si elle vous pose la question, dites-lui qu'on a tous essayé de vous dissuader de partir, mais que vous n'avez pas voulu nous écouter.

– Vous feriez mieux de rentrer tout de suite, est intervenue Olive.

– Impossible, a dit Bronwyn. On est en mission.

– Quand Miss P. découvrira ce qu'on a fait, je suis sûr qu'elle comprendra, a ajouté Millard.

– Ça m'étonnerait, l'a contredit Olive. Elle prend une drôle de couleur à chaque fois qu'on prononce vos noms.

– Où est-elle en ce moment ? ai-je voulu savoir.

– Partie vous chercher, a fait une autre voix, avant de préciser : C'est moi, Hugh.

J'ai imaginé nos amis entassés autour du téléphone, dans la chambre de mes parents.

– Salut, Hugh, a lancé Emma. Où est-ce qu'elle nous cherche ?

– Elle ne l'a pas dit. Elle nous a juste interdit de quitter la maison si on ne voulait pas être privés éternellement de sortie. Puis elle s'est envolée.

– Privés de sortie, ha, ha ! s'est esclaffé Enoch. Vous n'en avez pas marre de vous faire traiter comme des bébés ?

– C'est facile à dire pour vous, a protesté Hugh. Vous vivez des aventures passionnantes pendant qu'on est coincés ici, avec une directrice folle de rage. On a eu droit à une leçon de quatre heures hier soir – qui vous était destinée, soit dit en passant –, sur la responsabilité, l'honneur et la confiance, etc. À la fin, j'ai cru que ma tête allait éclater.

– J'espère que vous nous revaudrez ça, a grommelé Olive.

– Ce n'est pas une partie de plaisir, vous savez, a clarifié Bronwyn. On n'a pas dormi, pas pris de douche ni mangé correctement depuis notre départ. On a failli se faire tirer dessus en Floride, et Enoch commence à sentir le chien mouillé.

– Au moins, je n'ai pas *l'air* d'un chien mouillé, a ricané l'intéressé.

– Ça me paraît toujours plus amusant que d'être coincé ici, a

répondit Horace. En tout cas, soyez prudents et revenez vivants. Et... je sais que ça va vous paraître étrange, mais s'il vous plaît, rappelez-vous ce conseil : les restaurants chinois *bien*, la cuisine continentale, *mal*.

– Qu'est-ce qu'on est censés comprendre ? a demandé Emma.

– C'est quoi, la cuisine continentale ? ai-je ajouté.

– C'était dans un rêve que j'ai fait, a expliqué Horace. Je ne peux pas vous en dire plus, mais je suis sûr que c'est important.

Nous avons promis de nous en souvenir, puis Horace et Olive nous ont dit au revoir. Avant de raccrocher, Hugh nous a demandé si nous avions entendu parler de Fiona pendant notre périple.

J'ai regardé Emma, qui avait l'air aussi honteuse que moi.

– Pas encore, a-t-elle affirmé. Mais on va continuer à se renseigner, Hugh. Partout où on ira.

– D'accord, a-t-il dit doucement. Merci.

Et il a raccroché.

J'ai posé le téléphone. Emma s'est retournée en grimaçant.

– Ne me regarde pas comme ça, a protesté Enoch. Fiona était une fille merveilleuse et adorable. Mais elle est morte, et ce n'est pas notre faute si Hugh refuse de l'accepter.

– On aurait quand même dû se renseigner, a souligné Bronwyn. On aurait pu poser la question au motel Flamingo et à Portail.

– On demandera à partir de maintenant, ai-je assuré. Et si elle est vraiment morte, au moins, on pourra dire à Hugh qu'on a fait ce qu'il fallait.

– Entendu, a accepté Emma.

– Ça marche, a ajouté Bronwyn.

– Bah, comme vous voulez, a fait Enoch.

– Si on discutait de notre plan ? a proposé Millard pour changer de sujet.

– Excellente idée, a approuvé Enoch. Je ne savais pas qu'on en avait un...

– On va au lycée, a commencé Bronwyn. On trouve un particulier en danger, et on l'aide.

– Exact ! J'avais oublié qu'on avait déjà élaboré un excellent plan détaillé. Où avais-je la tête ?

– Maintenant, je sais quand tu es sarcastique, a affirmé Bronwyn. Là, par exemple, tu l'es. Pas vrai ?

– Pas du tout ! s'est défendu Enoch. C'est simple comme bonjour : on entre dans ce lycée où on n'a jamais mis les pieds et on demande à tous les gens qu'on croise : « Dites, les enfants, est-ce que vous connaissez des gens particuliers ? Est-ce que quelqu'un ici a fait récemment des trucs bizarres ? » Et on finira bien par trouver notre loustic.

Bronwyn a secoué la tête.

– C'est nul, comme plan, Enoch !

– Il est sarcastique, a soupiré Millard.

– Tu m'as dit que non ! s'est exclamée Bronwyn, vexée.

L'heure de pointe commençait à congestionner l'autoroute. Un semi-remorque a surgi devant moi et m'a forcé à ralentir, puis il a craché un nuage de fumée noire. Millard et moi avons été pris de quintes de toux. J'ai remonté ma vitre.

– Et où est-on censés emmener ce particulier, exactement ? a demandé Enoch.

Emma a déplié la serviette en papier.

– « Boucle 10044 », a-t-elle lu.

– Et c'est où, ça ? s'est enquis Bronwyn.

– On ne le sait pas encore.

Elle s'est pris le visage dans les mains.

– Oh, je sens qu'on ne va jamais y arriver ! Miss Peregrine va être en colère contre nous, et tout ça pour rien !

Une minute plus tôt, elle était convaincue que ce serait facile, et voilà qu'elle perdait tout espoir.

– Ne te laisse pas submerger, lui a conseillé Emma. Les tâches importantes paraissent toujours insurmontables quand on essaie de prévoir à l'avance le moindre détail. Il faut y aller progressivement.

– Comme dans ce vieux dicton, a ajouté Millard. Celui qui parle de manger un oursinge...

– Ah, quelle horreur ! s'est écriée Bronwyn entre ses doigts.

– C'est juste une métaphore. Personne ne mange d'oursinges, en fait.

– Je parie que si, a dit Enoch. À votre avis, ils les font rôtir ou ils les dévorent tout crus ?

– Tais-toi ! a ordonné Emma. On les mange une bouchée à la fois, voilà l'idée. Je propose qu'on se concentre sur la prochaine bouchée, et on s'inquiétera de la suivante le moment venu. Commençons par trouver ce particulier. Ensuite, il sera bien temps de chercher la

boucle. OK ?

Bronwyn a relevé la tête et regardé Emma entre ses doigts.

– Est-ce qu'on peut utiliser une autre métaphore ?

– Bien sûr ! a-t-elle accepté en riant.

La circulation s'est fluidifiée peu à peu. Une fois libérés des embouteillages, nous avons pris la direction de Philadelphie et de l'inconnu. Nous avons roulé en silence, concentrés sur la prochaine bouchée.

Chapitre 13

J'avais fait beaucoup de choses folles cet été-là, mais conduire dans New York pour la première fois faisait partie de mes expériences les plus intenses. Dopé à l'adrénaline, je naviguais à vue dans un flot incessant de voitures qui klaxonnaient et changeaient de voie sans prévenir, dans des tunnels étouffants et sur des ponts vertigineux.

Tandis que mes amis me criaient de faire attention à tel ou tel danger, j'agrippais le volant à m'en faire blanchir les articulations, et la sueur perlait au creux de mon dos. Je ne sais comment, après avoir évité d'innombrables collisions et manqué autant de virages, guidés par la voix insipide de l'application Maps de mon téléphone, nous sommes arrivés à un bloc de notre destination, le lycée Edgar Hoover. Je connaissais mal la géographie de New York. Je n'y étais allé qu'une fois avec mes parents, quand j'étais petit, et Edgar Hoover ne se trouvait à proximité d'aucun des sites remarquables que l'on voyait à la télé ou au cinéma. Ce n'était pas à Manhattan, mais à Brooklyn, et même pas un de ces quartiers branchés dont j'avais entendu parler. Juste une version plus miteuse et plus densément peuplée de la banlieue que je connaissais, avec des maisons plus petites, plus délabrées, entassées les unes contre les autres, et des rues encombrées de voitures.

Nous avons trouvé le lycée facilement. C'était un imposant édifice de brique, long comme un pâté de maisons, avec quelques fenêtres ici et là. Le genre d'endroit qui aurait pu être une maison d'arrêt, une station d'épuration ou n'importe quelle institution, mais qui abritait dans le cas présent plusieurs milliers de jeunes esprits

impressionnables. Il ressemblait à s'y méprendre au lycée que j'avais fréquenté en Floride, et la simple pensée d'y entrer m'a donné la chair de poule.

C'était le milieu de l'après-midi. Nous nous sommes garés de l'autre côté de la rue et nous sommes restés assis dans la voiture le temps de prendre une décision.

– Alors, comment se présente notre plan détaillé ? a demandé Enoch.

– Ou pourrait y aller et regarder autour de nous, a suggéré Millard. Voir si quelqu'un attire notre attention.

– Il y a des milliers d'élèves dans ce lycée, ai-je objecté. Ça reviendrait à chercher une aiguille dans une botte de foin.

– On ne peut pas le savoir tant qu'on n'a pas essayé, a insisté Millard en bâillant. Je veux dire *essayé*.

– Moi aussi, je suis fatiguée, a avoué Bronwyn. J'ai de la bouillie à la place du cerveau.

– Moi aussi.

Bronwyn m'a passé le thermos de café que Paul nous avait donné, encore à moitié plein, mais froid depuis longtemps. Je n'ai pas pu en avaler une goutte. J'étais fatigué et tendu, et le café me rendait encore plus nerveux. Nous n'avions pas fait de pause depuis plus de vingt-quatre heures, et je commençais à perdre pied.

La sonnerie du lycée a retenti. Les portes se sont ouvertes et un flot d'élèves s'est déversé dehors. Trente secondes plus tard, la cour était pleine d'adolescents.

– C'est maintenant ou jamais, a dit Enoch. Est-ce que l'un d'eux a l'air particulier ?

Un garçon avec une crête violette est passé près de nous sur le trottoir, suivi par une fille en sarouel, chaussée de rangers à motifs cachemire. Une centaine d'autres jeunes ayant chacun ses propres bizarreries vestimentaires leur ont emboîté le pas.

– Oui, a dit Emma. Tous.

– C'est inutile, de toute façon, a soupiré Enoch. Si la personne qu'on cherche est en danger, elle a peur ; et si elle a peur, elle va essayer de se fondre dans la masse, pas de se démarquer.

– Ah. Donc, on cherche quelqu'un qui a l'air trop normal, a résumé Bronwyn.

– Non, idiot ! Je voulais dire qu'on n'allait pas trouver notre particulier en regardant passer les gens. D'autres idées ?

Nous avons continué à scruter la foule pendant quelques minutes, mais Enoch avait raison : c'était mission impossible.

– Peut-être qu'on devrait, je ne sais pas, *interroger* quelqu'un, a proposé Emma.

Enoch a ri.

– Oui : excusez-moi, on cherche une personne qui a des pouvoirs ou des dons étranges... Ou peut-être une bouche supplémentaire à l'arrière de la tête ?

– Vous savez qui pourrait nous aider ? ai-je réfléchi. Abe.

Enoch a levé les yeux au ciel.

– Il est mort, rappelle-toi.

– Mais il nous a laissé un guide pratique. Ou quelque chose d'approchant...

J'ai récupéré le journal de bord devant le siège du passager, sous les jambes d'Emma.

– Oui, bien sûr ! s'est exclamé Millard. C'est toutes les missions qu'Abe et H ont effectuées pendant trente-cinq ans. Ils se sont forcément retrouvés dans ce genre de situation. On n'a qu'à regarder comment ils s'y sont pris.

– Et on reviendra demain, quand on sera reposés, ai-je dit. Dans mon état, je ne serais même pas capable de trouver une botte de foin. Alors, une aiguille, n'en parlons pas.

– Bonne idée, a approuvé Emma. Si je ne dors pas bientôt, je vais avoir des hallucinations.

– Voilà quelqu'un ! a soufflé Bronwyn.

J'ai regardé par la fenêtre et vu un homme blanc s'avancer vers la voiture. Il portait un polo noir rentré dans un pantalon kaki, des lunettes de soleil miroir en plastique, et il avait un talkie-walkie à la main. L'archétype du proviseur adjoint.

– Vos noms ? a-t-il aboyé.

– Salut, ai-je répondu, calme et amical.

– Donnez-moi vos noms, a-t-il répété. Et sortez votre permis de conduire.

– On n'est pas au lycée ici, alors, ça ne vous regarde pas, a répliqué Bronwyn.

Enoch s'est pris le visage entre les mains.

– Espèce d'idiot.

L'homme s'est penché pour regarder dans la voiture, puis il a

approché le talkie-walkie de sa bouche.

– Base ? Ici périmètre. J'ai des jeunes inconnus, ici.

Alors qu'il contournait la voiture pour lire le numéro d'immatriculation, j'ai mis le contact et appuyé sur l'accélérateur. Le moteur a rugi ; l'homme a sursauté et fait un bond en arrière. Avant qu'il ait pu se ressaisir, je m'engageais sur la chaussée.

– Ce type était désagréable, a commenté Emma.

– C'est typique des proviseurs adjoints.

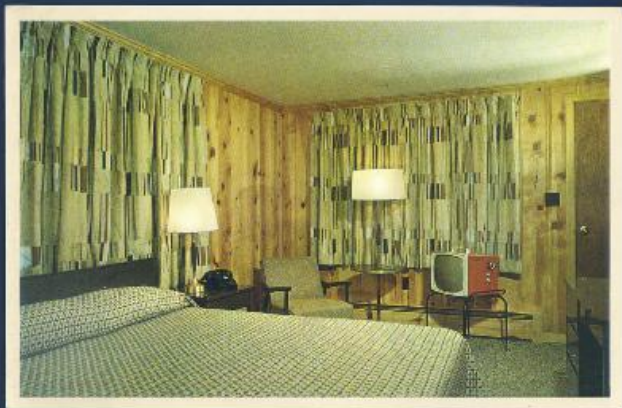
En tournant au coin de la rue pour longer le mur du lycée, j'ai éprouvé une douleur soudaine et aiguë à l'estomac. J'ai serré les dents et je me suis penché en avant, essayant de cacher mon malaise à mes amis.

Y avait-il un Sépulcreux dans les parages ? Était-ce le danger qui menaçait ce particulier non contacté ?

La douleur a disparu aussi soudainement qu'elle était venue, et j'ai décidé de garder ces pensées pour moi, pour l'instant.

[image]

Nous avons trouvé un endroit où nous reposer en regardant les cartes postales que j'avais apportées de chez moi : celles qu'Abe m'avait envoyées pendant ses voyages, après sa retraite. Je me souvenais d'en avoir vu au moins une des environs de New York. Au bout de quelques kilomètres, j'ai garé la voiture et farfouillé dans le tas, à sa recherche. Au recto, on voyait une chambre d'hôtel banale, à la décoration datée ; au verso, à côté du nom et



de l'adresse, figurait un petit mot qu'Abe m'avait écrit neuf ans plus tôt, à en croire le cachet de la poste :

Bonne adresse pour passer quelques jours, le temps de voir de vieux amis.

On s'y sent bien, c'est dans les environs de NYC,

Un établissement calme et bien aménagé. Un

Conseil : si jamais tu viens à New York, c'est un

Lieu à ne pas manquer, un hôtel particulier comme il en

Existe peu. Affectueusement, Grandpa

– Vous remarquez quelque chose ? nous a demandé Millard.

– C'est étrange, a dit Emma.

– C'est le code le plus simple qui existe. Un acrostiche.

– Un quoi ? ai-je demandé.

– Lisez la première lettre de chaque ligne. Qu'est-ce que ça donne ? J'ai plissé les yeux et obéi.

– B-O-U-C-L-E.

– Oh mon Dieu ! a soufflé Bronwyn.

– Ton grand-père te laissait des messages codés, a dit Millard. Ce bon vieil Abe, qui veille encore sur toi, par-delà la tombe.

J'ai secoué la tête, étonné.

– Merci, Abe ! ai-je murmuré.

– Mais on n'a plus besoin d'aller dans une boucle, a objecté Emma. On ne fuit pas les Creux, et on ne risque pas de vieillir en accéléré. Ça risquerait de présenter plus d'inconvénients que d'avantages.

– C'est vrai, a acquiescé Bronwyn. On rencontre des gens bizarres dans les boucles. Je n'ai rien contre les particuliers, mais j'ai vraiment besoin de dormir.

– Je pense qu'on devrait essayer, a insisté Millard. On doit découvrir où est la boucle 10044. Peut-être que quelqu'un le saura.

Enoch a soupiré.

– Du moment qu'il y a un lit. J'ai attrapé un torticolis à force de dormir dans cette voiture.

Quant à moi, j'avais envie d'y aller, et mon avis a emporté l'adhésion des autres. Nous avons traversé Brooklyn et emprunté le

pont suspendu à deux étages menant à Staten Island. En moins de vingt minutes, nous étions arrivés au motel nommé « Les Chutes ». C'était un immeuble miteux à un seul étage, avec des fenêtres donnant sur la rue et une enseigne qui disait TÉLÉVISION DANS TOUTES LES CHAMBRES.

Nous sommes entrés dans le hall et nous avons demandé une chambre. Le réceptionniste, un grand type maigre, portait un gros pull de laine même si c'était encore l'été. Il a posé le magazine qu'il était en train de lire et ôté les pieds de son bureau pour se pencher vers nous.

– De quel clan faites-vous partie ?

– Nous sommes les pupilles de Miss Peregrine, a répondu Bronwyn.

– Jamais entendu parler.

– Alors, aucun.

– Vous n'êtes pas d'ici, je suppose ?

– C'est le rôle d'un hôtel, non, de loger les gens qui ne sont pas du coin ? a répliqué Emma.

– En principe, on n'accueille que des voyageurs affiliés. Mais comme nous sommes presque vides, je vais faire une exception. Seulement, il me faut une preuve d'identité.

– Bien sûr, ai-je dit en sortant mon portefeuille.

– Pas comme ça. Je veux dire une *preuve*.

– Il veut vérifier qu'on est bien particuliers, a deviné Millard. Il a agité une carte de visite en l'air avant de la poser sur le bureau.

– Bonjour, ici l'homme invisible !

Le réceptionniste a hoché la tête.

– Ça fera l'affaire, a-t-il dit. Quel genre de chambre voulez-vous ?

– Peu importe, a répondu Enoch, c'est juste pour dormir.

L'employé sortait déjà un classeur de sous son bureau. Il l'a ouvert et a énuméré les options :

– Vous avez la chambre standard, bien sûr : agréable, quoique sans fantaisie. Mais ce qui fait notre renommée, c'est l'hébergement spécial que nous proposons à nos clients particuliers. Nous avons, par exemple, une chambre pour les non-pesants.

Il nous a montré la photo d'une famille souriante, qui posait dans une pièce où tous les meubles étaient fixés à l'envers, au plafond.

– Les floteurs l'adorent. Ils peuvent se détendre, manger, et même dormir dans un confort total, sans avoir besoin de vêtements ou de

ceintures lestés.

Sur la photo suivante, on voyait une fille au lit avec un loup, tous les deux en chemise de nuit.

– Il y a une chambre où l'on accepte les animaux de compagnie particuliers, pourvu qu'ils soient propres, qu'ils pèsent moins de cinquante kilos et ne soient pas susceptibles d'infliger des blessures mortelles.

Il a tourné une nouvelle page et nous a présenté le cliché d'un bunker souterrain joliment meublé.







– Et voici notre chambre spéciale pour les clients, euh... combustibles. Pour qu'ils ne réduisent pas l'établissement en cendres pendant leur sommeil.

Il a regardé Emma avec une telle insistance qu'elle s'est offusquée :

– Je ne m'enflamme jamais spontanément. On n'a pas d'animaux de compagnie, et on ne flotte pas.

L'employé a poursuivi sa présentation, imperturbable :

– Nous avons aussi une pièce dotée d'un sol argileux, pour les invités qui ont des racines ou les morts partiels...

– On n'a pas besoin de chambres bizarres ! s'est impatienté Enoch. Le modèle standard nous ira très bien.

– Comme vous voudrez !

Le réceptionniste a fermé son classeur.

– Bien. J'ai encore quelques questions, si vous permettez...

Enoch a grogné en le voyant sortir un formulaire.

– Fumeurs ou non-fumeurs ?

– Aucun d'entre nous ne fume, a déclaré Bronwyn.

– Je ne parlais pas de cigarettes. Est-ce qu'une partie de votre corps émet de la fumée ?

– Non.

– Non-fumeurs, a-t-il marmonné en cochant une case sur le formulaire. Simples ou doubles ?

– Nous aimerions être tous dans la même chambre, a dit Millard.

– Bien sûr. Ce que je veux savoir, c'est si l'un de vous possède un double, un sosie, une réplique, un jumeau. Auquel cas, il me faudrait une pièce d'identité avec photo.

– Non, ai-je dit. Simples. Mais tous dans la même chambre.

– Combien d'années comptez-vous rester ? a-t-il enchaîné après avoir noté ma réponse.

– Combien *d'années* ?

– Juste une nuit, a répondu Emma.

– Dans ce cas, il y aura un supplément, a marmonné le réceptionniste en griffonnant quelques mots sur sa feuille.

Puis il a relevé la tête.

– Par ici !

Il a quitté son bureau et s'est engouffré dans un passage extérieur

délabré, où résonnait le bruit de la circulation. Au bout de ce couloir, une porte donnait dans une buanderie obscure, que j'ai aussitôt identifiée comme une entrée de boucle. Je n'ai donc pas été surpris par le soudain changement de pression. De l'autre côté, c'était sombre, froid et tout était silencieux. Le réceptionniste nous a raccompagnés dans le hall, beaucoup plus propre dans cette ancienne version.

– C'est toujours la nuit, ici, nous a-t-il appris. Ainsi, nos clients n'ont pas de mal à s'endormir.

Il s'est arrêté devant une porte, qu'il a ouverte.

– Si vous avez besoin de quoi que ce soit, je suis juste au bout du couloir, de l'autre côté du placard-boucle.

Sur ces mots, il s'est éclipsé, et nous sommes entrés dans la chambre. C'était la même que sur la carte postale d'Abe. Il y avait un grand lit, des rideaux affreux, une grosse télé orange sur un meuble *ad hoc*, et un faux lambris en pin. Le décor était d'une telle laideur qu'il en était presque assourdissant, comme si un bourdonnement désagréable retentissait en permanence dans la pièce. Heureusement, elle était équipée d'un canapé convertible et d'un lit ultra large, de sorte que nous avions tous un endroit où dormir. Nous nous sommes mis à l'aise, puis Millard et moi nous sommes installés sur le canapé pour étudier le journal de bord d'Abe.

– Abe et ses collègues ont effectué de nombreuses missions semblables à la nôtre, m'a signalé Millard. Ce sera instructif de voir comment ils s'y sont pris.

Il avait profité de notre long voyage pour lire le journal en entier, et même le relire. Comme il avait une excellente mémoire, il en avait retenu une grande partie par cœur. Après un instant de réflexion, il a sélectionné un rapport de mission datant du début des années 1960. Cette fois-là, Abe et H devaient voler au secours d'un enfant particulier en danger au Texas, sans savoir dans quelle ville il se trouvait. Après avoir à nouveau consulté le rapport, Millard m'en a fait un bref compte rendu :

– Ils ont entamé leurs recherches en se mêlant à la population locale et en parlant aux gens. Ils n'ont pas tardé à apprendre qu'un carnaval itinérant était passé dans la région. Comme on le sait, c'est typiquement le genre d'endroit où les particuliers se sentent à l'aise. Abe et H ont rattrapé les roulottes à la sortie d'Amarillo, et ils ont trouvé l'enfant caché dans un éléphant en carton géant, qui servait de mascotte au carnaval.

Une photo de l'éléphant était agrafée au bas du rapport. Il était énorme, en effet. Plus grand qu'une maison.

– Incroyable, non ? s'est esclaffé Millard. Un éléphant de Troie !

– Donc, ils ont interrogé les gens ? a dit Enoch, qui n'avait rien perdu de notre conversation. C'était ça, leur brillant travail de détectives ?

nk, and left a supernatural stink in
e that could only have been a peculiar
ll, which nearly overcame us . . .



- Un travail simple et direct, a répondu Millard. Le meilleur qui soit.
- Est-ce qu'ils ont employé d'autres méthodes ? lui ai-je demandé.
- Bien sûr ! s'est-il exclamé, soudain surexcité. Tiens, là... Ils ont réussi leur mission en épluchant les journaux.

Il a tourné plusieurs pages, puis s'est arrêté sur le rapport qu'il cherchait.

– Cette jeune femme était en train de devenir invisible. Elle n'avait pas été contactée, et si j'en crois mon expérience, elle devait être terrifiée. Abe devait absolument la retrouver avant qu'elle disparaisse complètement, et la conduire auprès d'un clan bienveillant, de préférence d'autres invisibles. Mais la tâche était compliquée ; la jeune femme avait fui toutes les précédentes tentatives de contact.

– Et ils l'ont trouvée dans le journal ? me suis-je étonné. Comment ?

– Ils l'ont localisée grâce à des gros titres dans un journal à scandale. Ces publications ne peuvent pas toujours être prises au sérieux, mais parfois, elles contiennent des pépites de vérité. Regardez...

Il a tourné la page. Au verso du rapport était agrafée une photo de deux enfants sur une plage de sable. Le titre était passé, mais toujours lisible.

– Grâce à cet article ridicule, a repris Millard, ils l'ont trouvée sur la plage d'une ville balnéaire, en Californie. Les plages sont de véritables pièges pour les invisibles, car le sable s'enfonce sous leurs pieds. Et apparemment la pauvre fille ne savait pas nager.



Abe et H ont réussi à la retenir assez longtemps pour se présenter et lui expliquer ce qui lui arrivait. Finalement, elle a accepté l'aide qu'ils lui proposaient.

– Et quand il n'y a pas de gros titres dans les journaux ? a demandé Emma. Et aucun événement aussi voyant qu'un carnaval en ville ?

– Et si le particulier est dans un lycée de trois mille élèves qui ont tous l'air bizarres ? a complété Enoch.

– Dans ce genre de situation, ils se rendaient sur place, essayaient de passer inaperçus et attendaient que le particulier se trahisse d'une manière ou d'une autre.

– Pendant combien de temps ? a demandé Bronwyn.

– Des semaines, parfois plus.

– Des semaines ! s'est exclamé Enoch.

– Ça nous prendra beaucoup moins de temps, les ai-je rassurés. On va entrer dans le lycée, parler aux gens, demander autour de nous. Vous allez juste devoir vous fondre dans la masse, les amis.

– Ce sera un jeu d'enfant, grâce à tes innombrables leçons de normalité, a répliqué Enoch.

– Ça, c'était un sarcasme ! a souligné Bronwyn. Enoch a pointé un doigt vers elle.

– Tu t'améliores !

[image]

Si je n'avais pas été aussi fatigué, me mettre sur le canapé-lit pendant qu'Emma se reposait dans le lit, de l'autre côté de la pièce, m'aurait probablement empêché de fermer l'œil. La distance que nous avions mise entre nous me semblait inconfortable, artificielle, et dans les rares moments de calme, quand il ne se passait rien, elle occupait toutes mes pensées. Mais j'ai sombré dans l'inconscience à la seconde où ma tête a touché l'oreiller. Quand j'ai rouvert les yeux, il m'a semblé que je m'étais assoupi seulement quelques minutes, alors que huit heures avaient passé, englouties en un éclair. J'avais dormi d'un sommeil sans rêves et je ne me sentais pas vraiment reposé. Pourtant, Bronwyn, penchée au-dessus de moi, me secouait l'épaule. C'était déjà l'heure de se lever.

Le lycée allait ouvrir dans une ou deux heures, et je voulais qu'on ait toute la journée pour faire nos recherches. Nous avons quand même pris le temps de nous doucher. On avait les cheveux gras, de la poussière dans les oreilles et sous les ongles. Il fallait qu'on soit un

minimum présentables lorsque nous aborderions cette personne, quelle qu'elle soit. À travers nous, c'est le monde des particuliers tout entier qu'elle jugerait.

Je me suis lavé le premier. Puis, comme j'avais du temps à tuer en attendant les autres, j'ai décidé de faire une recherche dans la presse, comme Abe et H avec la fille invisible. De nos jours, c'était un jeu d'enfant, mais pour que mon téléphone fonctionne, je devais retraverser la buanderie pour sortir de la boucle.

Debout près de la machine à glaçons, dans le présent chaud et bruyant, j'ai lancé une recherche sur Internet avec le nom du lycée. Au bout de quelques minutes, je suis tombé sur un article du *Brooklyn Eagle*, paru un mois plus tôt, et intitulé UNE PANNE DE COURANT SÈME LE CHAOS AU LYCÉE EDGAR HOOVER.

L'article racontait qu'au milieu d'une journée de cours, pendant une présentation dans l'auditorium, toutes les lumières s'étaient soudainement éteintes. Huit cents élèves s'étaient retrouvés dans le noir complet, ce qui avait causé une vague de panique. Plusieurs personnes avaient été blessées dans la bousculade qui avait suivi. J'ai trouvé ça bizarre. Qu'y avait-il de si terrifiant dans une panne d'électricité ? C'était une chose qui arrivait tout le temps dans notre lycée en Floride, pendant les orages.

J'ai fait défiler l'article jusqu'aux commentaires. Des élèves y donnaient leur point de vue, et j'ai appris qu'il ne s'agissait pas d'une simple panne de courant. Les lampes de secours alimentées par un groupe électrogène n'avaient pas fonctionné. « Mais le plus étrange, avait écrit un lycéen, c'est que la lampe torche de mon portable ne s'est pas allumée, et les autres non plus. » La lumière était revenue au bout de quelques minutes, mais le mal était fait.

J'ai d'abord pensé qu'une IEM – une impulsion électromagnétique – avait neutralisé tous les appareils, aussi bien sur piles que sur secteur. Mais la suite de l'histoire contredisait ma théorie. Plus tard, ce jour-là, il y avait eu une explosion dans les toilettes des filles. Sauf que ce n'était pas tout à fait ça, d'après les commentateurs.

« On aurait dit qu'une bombe avait explosé, avait écrit l'un d'eux. Les murs étaient carbonisés, et tout, mais il n'y avait rien de cassé. »

Si l'incident n'avait pas causé de dégâts, ce n'était donc pas une bombe, ni une explosion traditionnelle, ni un incendie. Alors, que s'était-il passé ?

Deux hommes, employés du lycée, auraient été blessés dans la déflagration. Une élève, dont l'identité n'était pas révélée car elle était mineure, était soupçonnée d'être à l'origine de l'explosion. Elle s'était enfuie, et on la recherchait pour l'interroger. Que faisaient deux

employés de sexe masculin dans les toilettes des filles ? L'article ne le précisait pas, mais un commentateur ne s'était pas privé de dire ce qu'il en pensait : « LES PERVERS !!! »

Je suis retourné dans la boucle, puis dans notre chambre et j'ai révélé à mes amis ce que j'avais lu.

– Pour moi, cet évènement a été causé par un particulier, a dit Bronwyn.

Emma a sorti la tête de la salle de bains. Elle était déjà habillée et se séchait les cheveux.

– Si c'est le cas, a-t-elle raisonné, je pense qu'on cherche une personne capable de manipuler l'électricité.

– Ou la lumière, a ajouté Millard.

– Il faudra interroger les gens sur cette journée, ai-je dit. Leur demander de quoi ils se souviennent, qui était impliqué. Les lycées sont des usines à ragots. Il nous suffira de nous fondre dans la masse, de sympathiser avec des élèves, et d'exploiter leur tendance naturelle à dire du mal les uns des autres.

En prononçant ces mots, j'ai mesuré à quel point c'était absurde « Sympathiser avec des élèves » ? En deux ans de lycée, je ne m'étais fait qu'un seul ami.

– Peut-être que quelqu'un saura qui était la fille suspecte, a suggéré Bronwyn. Celle qui s'est enfuie des toilettes.

– Peut-être qu'on pourra mettre la main sur les vidéos de sécurité, a complété Enoch.

– Je ne sais pas qui est cette personne, mais j'ai l'impression qu'elle est puissante, a dit Emma.

– C'est sûr, a confirmé Millard. Si quelqu'un la traque, c'est qu'elle en vaut la peine. Donc, oui, je dirais qu'elle est puissante. Et peut-être dangereuse. Alors, si l'un de vous la trouve, il ne devra pas l'aborder seul. Qu'il alerte les autres, et on décidera ensemble du meilleur plan d'action.

Notre ami invisible était vêtu d'un pantalon, d'une chemise et d'une casquette de livreur de journaux.

– Pourquoi tu t'es donné la peine de t'habiller ? me suis-je étonné. On ressort dans une minute.

– Les vêtements me manquent quelquefois. Les frottements du tissu...

– Imaginons qu'on trouve cette personne, a enchaîné Enoch. Qu'est-ce qu'on lui dit ? « Viens avec nous. On va t'emmener dans une boucle temporelle ? »

– Pourquoi pas ? a demandé Bronwyn.
– Parce que ça a l'air *dingue* !
– Elle n'a pas encore été contactée, ne l'oubliez pas. Elle ne sait pas ce qu'est une boucle temporelle, un particulier... Elle ignore qu'il existe d'autres gens comme elle...

Enoch venait d'enfiler ses baskets et testait les semelles.

– Waouh, c'est fou comme ça rebondit !
– Jacob ne savait rien quand on l'a rencontré la première fois, et tout s'est bien passé, a rappelé Bronwyn.

– J'ai cru que j'étais devenu fou, ai-je avoué. Puis Emma m'a attaqué, et elle a failli me trancher la gorge !

– Je t'ai pris pour un Estre ! a-t-elle crié depuis la salle de bains.

– Alors, vous avez eu des débuts mouvementés, a résumé Bronwyn en haussant les épaules. Mais maintenant vous êtes amoureux !

J'ai fait mine d'être occupé à boucler mon sac. Enoch et Millard l'ont ignorée. Bronwyn a paru déconcertée.

– Quoi ? Qu'est-ce que j'ai dit ?

Emma est sortie. Ses cheveux couleur sable étaient attachés en queue de cheval. Elle portait un pull vert clair assorti à ses yeux et un jean foncé moulant, qui contrastait avec ses Reebok Classic. J'ai eu un pincement de nostalgie si profond et si intense que j'ai dû détourner le regard.

Avec un accent américain à peu près passable, elle a demandé :

– Prêts à vous fondre dans la masse, les gars ?

Bronwyn a levé le pouce.

– Yeah ! Cool, man !

Le simple fait de l'entendre m'a stressé.

– Je pense que tu devrais t'en tenir à ton accent habituel. Et pitié, pas d'argot !

Elle a fait une moue boudeuse et tourné le pouce vers le bas.

– Trop nul.

Chapitre 14

Je me suis garé à plusieurs pâtés de maisons du lycée pour éviter d'être repéré par un proviseur adjoint trop zélé. En marchant vers l'établissement, j'ai prêté attention à mon ventre, à l'affût d'une éventuelle crampe, mais je n'ai rien senti. Arrivés juste avant la première sonnerie, nous nous sommes mêlés au flot des élèves qui montaient l'escalier principal et retrouvés dans un long couloir blafard, bordé de salles de classe et blindé de monde. Nous nous sommes aplatis contre un mur pour éviter de nous faire piétiner par les hordes d'adolescents qui passaient devant nous, tels des bancs de poissons.

J'ai proposé d'entrer dans une salle de classe vide pour discuter. Des portraits de Shakespeare et de James Joyce ornaient les murs. En voyant Emma regarder les rangées de tables d'un air nostalgique, je me suis rappelé qu'elle n'avait jamais fréquenté de véritable école.

– Je pense qu'on devrait se séparer, a dit Millard. C'est peut-être un peu risqué, mais on attirera moins l'attention que si on se promène en bande.

– Et on pourra explorer une zone plus importante, a approuvé Emma.

– Entendu.

Je n'étais pas sûr que mes amis étaient capables de se débrouiller seuls dans un lycée américain moderne, mais il fallait bien qu'ils se jettent à l'eau un jour ou l'autre. Bronwyn et Enoch se sont portés volontaires pour aller observer les terrains de sport et les cours

extérieures. Ils parleraient aux gens et tenteraient de glaner le maximum d'informations. Comme Millard ne pouvait parler à personne, il a proposé de s'introduire dans les bureaux de l'administration.

– S'il y a eu un incident assez grave pour qu'il figure dans un journal local, ils ont peut-être gardé la trace d'autres incidents moins importants, a-t-il raisonné.

– Peut-être qu'ils ont un dossier sur la personne que l'on cherche, a dit Emma. Un rapport de discipline, par exemple.

– Ou un rapport psychiatrique, ai-je ajouté. Si elle a essayé de dire la vérité sur ce qui se passait, ils l'ont sûrement envoyée à l'infirmerie, qui aura émis des doutes sur sa santé mentale.

– Bien vu, a dit Millard.

Emma et moi avons fait équipe malgré nous. Je lui ai suggéré de me rejoindre à la cafétéria, l'endroit idéal pour épier les ragots, et elle a accepté.

– Vous êtes sûrs que ça va aller ? ai-je demandé aux autres avant qu'on se sépare. N'oubliez pas que vous ne devez pas parler des années 1940 ni utiliser vos capacités.

– C'est bon, Portman, a râlé Enoch en me chassant. Occupe-toi de tes affaires.

– Rendez-vous devant cette salle dans une heure. En cas de pépin, déclenchez l'alarme d'incendie et foncez vers la sortie. Entendu ?

– Entendu, ont-ils tous répondu, sauf Millard.

– Millard ? a demandé Emma. Où es-tu ?

La porte de la salle de classe s'est refermée doucement. Notre ami venait de s'éclipser.

[image]

Les cafétérias scolaires ont longtemps figuré en tête de la liste des endroits que je détestais le plus au monde. C'étaient des lieux bruyants, laids, puants, grouillants d'adolescents anxieux qui se livraient à une espèce de pantomime complexe, dont je n'avais jamais compris le sens. Comme toujours dans ce genre de situation, j'ai essayé de me considérer comme un anthropologue observant les rituels d'une culture étrangère. Emma avait l'air beaucoup plus à l'aise que moi, bien qu'entourée de gens de presque un siècle ses cadets. Elle scrutait tranquillement la pièce, l'air décontracté.

Au bout de quelques minutes, elle m'a proposé de rejoindre la file d'attente du petit déjeuner et d'acheter un truc à manger.

- Pour nous fondre dans la masse ? Bonne idée.
- Parce que j'ai faim, a-t-elle précisé.
- Ah, d'accord.

Des employées de la cafétéria coiffées de charlottes en filet nous ont passé à chacun un plateau avec des œufs brouillés caoutchouteux, des boulettes de viande noyées dans une sauce marron grasseuse, du maïs à moitié congelé et des cartons de lait chocolaté. Après un mouvement de recul, Emma a accepté le sien sans faire de commentaire et nous avons traversé la salle, à la recherche d'un endroit où nous asseoir.

À ce moment-là, mon projet de parler aux gens, qui paraissait raisonnable en théorie, a commencé à me sembler absurde. Comment allait-on s'y prendre ? Se présenter à des élèves au hasard et s'asseoir à côté d'eux ? *Bonjour, vous n'auriez pas remarqué quelqu'un de bizarre, dernièrement ?* Chacun vaquait à ses occupations, parlait à des amis de longue date sans se soucier de nous.

– Salut, ça vous dérange si on s'assoit avec vous ? Je m'appelle Emma, et lui, c'est Jacob, a-t-elle dit en s'arrêtant devant une table.

Quatre visages curieux se sont tournés vers nous. Une fille blonde qui n'avait qu'une pomme sur son plateau, une autre aux cheveux teints en rose qui s'échappaient de sous son bonnet, et deux mecs sportifs coiffés de casquettes de baseball, assis devant des plateaux couverts de victuailles.

La fille aux cheveux roses a haussé les épaules.

– Non, bien sûr.

– Karen, a murmuré la fille à la pomme, avant de se décaler pour me laisser de la place.

Nous avons posé nos plateaux et nous nous sommes assis. Le petit groupe nous dévisageait comme si on était des monstres, mais Emma n'a pas paru le remarquer. Elle a attaqué directement le vif du sujet :

– On est nouveaux ici, et on a entendu dire que ce lycée était un peu bizarre...

Elle avait un léger accent ; ils l'ont remarqué.

– D'où tu viens ? lui a demandé Cheveux Roses.

– Du pays de Galles.

– Cool ! a fait l'un des mecs. Moi, je viens du pays de la Lèpre. Et lui, de...

– C'est un vrai pays, imbécile ! a dit Cheveux Roses. À côté de l'Angleterre.

– Pff, a pouffé l'intéressé en faisant saillir sa pomme d'Adam.

– On fait un échange linguistique, ai-je précisé.

La fille à la pomme a haussé un sourcil.

– Tu n’as pas d’accent.

– Je suis Canadien.

J’ai failli plonger ma fourchette dans le truc marron graisseux, mais je me suis ravisé.

– C’est sûr que ce bahut est bizarre, a convenu Cheveux Roses. Surtout ces derniers temps.

– Que s’est-il passé dans l’auditorium ? ai-je voulu savoir. Une panne de courant, ou un truc comme ça ?

– Non.

Le second mec à casquette – celui qui n’avait encore rien dit – a secoué la tête.

– C’est des conneries, ça !

– Jon y était, a signalé la fille à la pomme. Et maintenant, il est persuadé que le lycée est hanté.

– Mais non. Seulement, je ne crois pas à cette histoire de coupure de courant. Ils nous cachent un truc.

– Quoi ? ai-je demandé.

Il a regardé son plateau et remué son truc en sauce.

– Il n’aime pas en parler, a chuchoté Cheveux Roses. Il a peur qu’on le prenne pour un dingue.

– Qu’est-ce que tu racontes, Karen ? est intervenue sa copine à la pomme.

Elle s’est tournée vers le type à la casquette.

– Tu ne m’as rien dit.

– Allez, mec ! a fait l’autre. Tu en parles à Karen, mais à nous, tu ne nous dis rien ?

Son copain a levé les mains en signe de reddition.

– OK, OK. Le problème, ce n’est pas qu’on se soit retrouvés dans le noir. C’est que c’était hyper bizarre, en fait...

Tout le monde le regardait avec impatience. Il a pris une profonde inspiration avant de poursuivre :

– Il faisait super sombre. Les téléphones et les lampes torches ne fonctionnaient pas. Aucun. Ils disent que c’était une panne électrique, mais il y a une porte, dans l’auditorium, qui mène directement à l’extérieur, sur le parking des profs.

Il s'est penché vers nous et a baissé la voix pour ajouter :

– Quelqu'un l'a ouverte. Mais c'est à peine si une vague lueur est entrée. Et pourtant, il faisait beau, ce jour-là.

– Quoi ? a dit la fille à la pomme. Je ne comprends pas.

– C'était comme...

La voix du garçon n'était plus qu'un murmure :

– ... comme si l'obscurité *mangeait* la lumière.

J'allais mentionner l'explosion qui s'était produite plus tard, dans les toilettes des filles, quand j'ai senti qu'on me frappait vigoureusement l'épaule. Je me suis retourné et j'ai vu le proviseur adjoint de la veille, accompagné par une femme à la mine renfrognée, avec des cheveux courts et des yeux bleus froids.

– Excusez-moi. Je vais vous demander de m'accompagner, tous les deux.

Emma a levé une main.

– Une seconde ! On est en pleine conversation.

Nos voisins ont paru impressionnés.

– La vache ! a chuchoté Cheveux Roses.

– C'était un ordre, a signalé la femme aux yeux froids en saisissant l'épaule d'Emma

– Ne me touchez pas ! a-t-elle rétorqué, en se secouant pour se dégager.

La situation a vite dégénéré. On aurait dit que toute la cafétéria s'était arrêtée de parler pour nous regarder. La femme a essayé d'attraper Emma à deux mains et le proviseur adjoint m'a empoigné le bras. Je lui ai balancé mon plateau à la figure, ce qui m'a donné le temps de me lever de table. Emma a dû brûler son acolyte, parce qu'elle a crié et fait un bond en arrière.

L'instant d'après, on courait ensemble vers la sortie. La femme n'a pas insisté, mais le proviseur adjoint était à nos trousses et ordonnait qu'on nous arrête. Quelques élèves se sont plantés devant nous sans réussir à nous intercepter, jusqu'au moment où une demi-douzaine d'athlètes en polos de basket-ball se sont rangés devant la porte.

Nous nous sommes arrêtés net à quelques mètres d'eux.

– Et maintenant ? ai-je demandé.

– On force le passage en les brûlant, a proposé Emma.

Je lui ai attrapé les mains avant qu'elle ait le temps de les lever.

– Non, ne fais pas ça !

Des élèves braquaient leur téléphone sur nous, filmant nos moindres gestes.

– Tout le monde nous regarde...

Je m'étais résigné à me faire prendre, et je réfléchissais déjà à des arguments pour nous tirer de ce mauvais pas, lorsque les portes se sont ouvertes derrière les athlètes. Une foule de filles est entrée en hurlant de terreur. Et quand je dis hurler, je n'exagère pas : leurs visages étaient déformés par l'horreur et ruisselants de larmes. L'attention des athlètes, du proviseur adjoint et de toute la cafétéria s'est immédiatement reportée sur elles. Je ne me suis même pas demandé ce qui avait pu se passer pour qu'elles crient comme ça ; j'ai juste remercié la Providence et je me suis frayé un passage avec Emma entre les sportifs distraits, avant de franchir les portes ouvertes.

Nous nous sommes arrêtés une seconde dans le couloir, le temps de nous rappeler de quel côté était l'entrée principale. Et c'est alors qu'on a vu un truc étrange courir vers nous.

Une meute de chats trempés, qui se déplaçaient avec raideur, d'une démarche pas du tout féline.

Puis j'ai entendu Enoch glousser, et Bronwyn l'a chassé en criant d'un laboratoire de sciences, au fond du couloir. Il était plié en deux de rire.

– Désolé. Je n'ai pas pu résister !

Alors que les chats trottaient autour de nos jambes, j'ai senti l'odeur âcre du formol me chatouiller les narines.

– Enoch, espèce d'imbécile ! a crié Bronwyn. Tu as tout gâché !

Quant à moi, je l'aurais embrassé ! Notre ami avait créé la seule diversion assez puissante pour nous sauver : un troupeau de chats zombies !

– Je n'aurais jamais cru que je dirais ça un jour, a marmonné Emma, mais Enoch, tu es un cadeau du ciel !

Les cris dans la cafétéria s'étaient calmés ; nos poursuivants n'allaient pas tarder à se souvenir de nous.

– On le remerciera plus tard, ai-je décidé, avant de courir vers le boîtier fixé au mur pour déclencher l'alarme d'incendie.

[image]

– Tu les as transformés en *zombies* ?

Emma essayait de paraître furieuse, mais elle avait du mal à se retenir de rire. Nous étions dans la cour, dissimulés pour le moment par la vague de lycéens qui évacuaient l'établissement.

– C’était un tel gaspillage de chats morts ! s’est justifié Enoch. Ils allaient les découper en tranches !

– Pour la science, a signalé Bronwyn.

– C’est ça, pour la *science*, a répété Enoch, en dessinant des guillemets dans l’air avec ses doigts.

– Vous étiez censés aller sur les terrains de sport, leur ai-je rappelé.

– Personne ne voulait nous parler, a grommelé Enoch.

– Lui parler, à *lui*, a précisé Bronwyn. Alors, il en a eu assez, et il est parti.

– J’ai senti une délicieuse odeur de formol s’échapper par une fenêtre ouverte, et c’était plus fort que moi, j’ai...

– Heureusement, j’ai fait quelque chose d’utile pendant qu’il jouait avec des animaux morts, l’a interrompu Bronwyn. J’ai discuté avec un jeune homme très aimable, qui était au lycée quand l’incendie s’est déclaré dans les toilettes. Il m’a dit qu’il avait entendu une explosion et vu une lumière vive, et juste après, une fille courir dans le couloir, poursuivie par deux adultes.

– À quoi ressemblait-elle ?

– La fille avait la peau foncée et de longs cheveux bruns, et les adultes avaient la peau rouge à cause des brûlures. Leurs vêtements fumaient, et ils étaient fous de rage.

– Ils l’ont attrapée ?

– Non. Elle s’est enfuie.

– Comment s’appelait-elle ?

Bronwyn a secoué la tête.

– Je ne sais pas.

Soudain, j’ai senti qu’on tirait sur ma manche.

– Ah, vous voilà !

C’était Millard, qui chuchotait parce que nous étions entourés de gens normaux.

– Je vous ai cherchés partout. Un crétin a déclenché l’alarme d’incendie !

– C’est nous, a dit Emma. On avait besoin de filer.

– C’est toujours le cas, ai-je souligné.

Plusieurs types en polos postés sur le pourtour de la cour et près de l’escalier scrutaient la foule pour tenter de nous localiser.

L’alarme a cessé de beugler et une voix s’est élevée dans les haut-parleurs pour commander à tous les élèves de rentrer en classe.

– Allons-y, *maintenant* ! ai-je décidé. Pendant qu’il y a encore du monde pour nous couvrir.

– Séparons-nous, a suggéré Emma.

Elle a montré du doigt une rangée de voitures garées de l’autre côté de la rue.

– On n’a qu’à se retrouver là-bas.

Nous avons quitté la cour à la hâte, chacun de son côté, pour aller nous accroupir derrière les véhicules.

– Maintenant écoutez, a-t-elle dit pendant que je surveillais les adultes en polo. Nous aussi, on a trouvé quelque chose.

– Moi aussi, a signalé Millard. Il n’y avait rien dans les dossiers, mais j’ai eu la chance de parler avec une gentille jeune femme, au secrétariat du lycée...

– Tu as *parlé* à quelqu’un ? me suis-je exclamé. Est-ce que vous vous fichez tous qu’on se fasse repérer, ou quoi ?

– Je suis beaucoup plus futé que vous ne le pensez, a protesté Millard. Vraiment, il n’y a pas de quoi s’énerver.

– OK. Donc, tu as parlé à quelqu’un...

– Oui ! Une jeune femme charmante qui connaît la personne que l’on cherche, et sait où la trouver.

– D’accord. Où ça ?

– Je n’ai pas voulu la presser. C’est une amie à elle ; elle sait qu’elle est en danger et elle essaie de la protéger. J’étais en train de gagner sa confiance quand l’alarme a sonné.

– Alors retournes-y et finis de gagner sa confiance, a proposé Enoch.

– On a prévu de se retrouver plus tard. Elle ne voulait pas en discuter dans l’enceinte du lycée. Ça la stressait.

– Je n’en reviens pas que tu aies parlé à quelqu’un, a dit Emma en secouant la tête.

– Elle ne m’a pas vu, je vous assure. Est-ce que personne ne fait confiance au vieux Nullings ?

La jeune fille avait accepté de rencontrer Millard dans un café après la fin des cours. Comme nous avons plusieurs heures à tuer, nous sommes retournés à pied à la voiture, et nous sommes montés à bord pour discuter de la suite des événements. Bronwyn voulait voir des sites touristiques.

– On est à New York, il faut absolument voir la statue de la Liberté !

– Pas question ! ai-je refusé. On est en mission.

– Et alors ? Tu crois que les chasseurs de Creux ne se sont jamais amusés pendant leur travail ?

– S'ils l'ont fait, ils ne l'ont pas noté dans le journal de bord, a signalé Millard.

Bronwyn a croisé les bras et s'est mise à boudier. Je ne me suis pas laissé amadouer. Même si nous avions eu le temps d'aller voir la statue de la Liberté, je n'aurais pas pu profiter du spectacle. Bronwyn était capable de compartimenter les choses, de mettre momentanément son stress de côté. Mais moi, j'étais beaucoup trop préoccupé par notre mission pour penser à autre chose. Trouver la fille, la convaincre d'accepter notre aide était notre priorité. Et si on y arrivait, il nous faudrait encore localiser la fameuse boucle 10044. Je ne comprenais pas pourquoi toutes ces informations étaient codées. J'aurais aimé, juste une fois, que H nous donne des instructions limpides, en anglais.

– À votre avis, que signifie ce numéro de boucle ? ai-je demandé à mes amis.

– Est-ce que toutes les boucles en Amérique sont numérotées ? a poursuivi Enoch. Si c'est le cas, on aura juste besoin d'un annuaire spécialisé.

– C'est possible, ai-je admis. Mais on n'en a pas. On n'a que les documents que j'ai emportés de la maison.

Nous les avons passés en revue, à la recherche d'un détail qui aurait pu m'échapper. On a cherché le numéro 10044 sur les cartes dessinées à la main, sur les cartes postales d'Abe et sur toutes les pages du journal de bord. Au bout d'une heure, je commençais à loucher et mes amis bâillaient à s'en décrocher la mâchoire. Même si nous avions dormi huit heures la nuit précédente, nous étions encore épuisés. Je me suis assoupi avec le journal de bord sur les genoux, la tête sur le volant, et je me suis réveillé avec un début de torticolis, tandis que Bronwyn houspillait Enoch.

– Maintenant, je vais devoir laver mes vêtements ! pestait-elle. C'est *dégoûtant* !

J'allais lui demander des explications, quand j'ai senti l'odeur. En arrivant dans la voiture, j'étais trop fatigué et trop préoccupé pour m'en apercevoir, mais Enoch empestait le formol. Et comme nous étions enfermés avec lui depuis plusieurs heures, l'odeur nous avait imprégnés aussi.

– Il faut trouver des toilettes où vous pourrez vous laver et changer de vêtements, s'est affolé Millard.

Il ne nous restait plus beaucoup de temps avant son rendez-vous. Il m'a donné le nom du café, que j'ai entré dans l'application Maps de

mon téléphone.

– C'est à seulement un kilomètre et demi, ai-je constaté. On y sera largement à temps.

– J'espère. Les premières impressions sont capitales !

– Waouh, Mill, elle doit vraiment te plaire, a gloussé Enoch. Tu t'inquiètes de ton odeur ? C'est presque de l'amour.

J'ai démarré le moteur et je me suis engagé sur la chaussée. Alors seulement, Millard a déclaré sur un ton détaché :

– Au fait, pendant que vous dormiez, j'ai déduit l'emplacement de la boucle 10044.

– Quoi ? ai-je dit. C'est vrai ?

Il m'a tendu une des cartes postales d'Abe, à laquelle j'ai jeté un bref coup d'œil tout en conduisant. On y voyait un énorme pont qui enjambait une rivière et une île tout en longueur, encore plus étroite que Needle Key. J'ai attendu d'être arrêté au feu rouge suivant pour l'examiner de plus près.

Le pont Queensboro et l'île de Blackwell, New York City, disait la légende.

– L'île de Blackwell ? Jamais entendu parler.

– Lis le verso, m'a commandé Millard en retournant la carte.

J'ai déchiffré à haute voix le message de mon grand-père.

– Non, a dit Millard. Ici. Le cachet de la poste.

Celui-ci était un peu flou et incomplet, mais on pouvait tout de même distinguer la date – douze ans plus tôt – et, au bas du petit cercle noir, un chiffre : 10044.

– Sans déconner...

J'ai passé la carte à mes amis, qui la réclamaient à grands cris. Puis, une main sur le volant et l'autre sur mon téléphone, j'ai tapé du pouce une recherche sur le numéro 10044. Presque instantanément, une carte est apparue. Une ligne rouge traçait le contour

GIFFORDS BRIDGE AND BLACKWELL ISLAND, NEW YORK CITY.



d'une longue île étroite au milieu de l'East River, entre Manhattan et le Queens.

Le numéro de boucle n'était pas du tout un code secret. C'était un code postal.

[image]

Nous avons fait le reste du trajet les vitres baissées pour chasser l'odeur de formol, puis nous nous sommes faufiletés dans les toilettes d'un fast-food pour faire un brin de toilette. Millard s'est lavé de la tête aux pieds avec l'eau du robinet et le savon du distributeur. Quand il s'est senti assez présentable – ce que j'ai trouvé drôle, vu son état –, nous avons rejoint le café à pied.

C'était un lieu sombre et confortable, où planait une atmosphère de salon familial, avec de vieux canapés, des guirlandes de Noël suspendues entre les poutres, et un bar où vrombissait un gros moulin à café. La salle était à moitié vide, et j'ai immédiatement remarqué la jeune fille assise à une table dans un coin. Elle avait des cheveux bruns bouclés, portait un béret noir et un pantalon militaire. « Un look d'artiste timide », ai-je songé. Elle buvait un café géant et écoutait quelque chose sur son téléphone avec une oreillette. Millard s'est avancé jusqu'à sa table en nous invitant à le suivre.

– Lilly ?

Elle a levé les yeux pour regarder – approximativement – dans sa direction.

– Millard ?

– Voici mes amis, a-t-il dit. Ceux dont je t'ai parlé.

Les présentations terminées, Lilly nous a invités à nous asseoir à sa table. Elle ne semblait absolument pas perturbée d'entendre la voix de Millard sans le voir.

– Qu'est-ce que c'est comme musique ? lui a-t-il demandé.

– Tiens, écoute toi-même...

Le deuxième écouteur, posé sur la table, a flotté jusqu'à l'oreille de notre ami.

Sur ces entrefaites, deux choses ont attiré mon attention : la mince canne blanche appuyée contre sa chaise, et les yeux de Lilly, qui ne se posaient jamais sur aucun de nos visages.

Emma m'a donné un petit coup de coude, et nous avons échangé des regards surpris.

– Il nous a dit qu'elle n'avait rien vu, a-t-elle murmuré.

– Ahh ! s'est exclamé Millard sur un ton extatique. Je n'avais pas entendu ça depuis des années. Segovia, n'est-ce pas ?

– Exactement ! a confirmé Lilly.

– Un des plus grands guitaristes de tous les temps.

– Ce n'est pas tous les jours que je rencontre un amateur de guitare classique. Aucune personne de mon âge ne s'y connaît en vraie musique.

– Pareil pour moi. Et pourtant, j'ai quatre-vingt-dix-sept ans.

Emma a froncé les sourcils à l'intention de Millard et articulé en silence : « POURQUOI ? »

Lilly a gloussé et fait courir ses doigts sur l'avant-bras de Millard.

– Tu as la peau lisse pour un nonagénaire.

– Le corps est jeune, mais l'âme...

– Je sais *exactement* ce que tu veux dire, a-t-elle affirmé.

Je commençais à avoir l'impression qu'on s'incrustait dans un rendez-vous amoureux.

– Hé, s'est soudain écrié Enoch. Mais tu es *aveugle* !

Lilly a éclaté de rire.

– Euh, ouais.

– Tais-toi, Enoch ! l'a prévenu Bronwyn.

Notre ami a ignoré la mise en garde.

– Millard, espèce de vieille canaille ! a-t-il rugi, avant d'éclater de rire.

– Excuse-le, a fait Millard. Enoch a un problème au cerveau. Tout ce qui y entre ressort instantanément par la bouche.

– J'ai des amis comme ça, a dit Lilly. C'est plutôt drôle, en fait.

– Ça va, Lil ? lui a lancé la serveuse.

En guise de réponse, Lilly a levé le pouce.

– Tout va bien, Ricko.

– Ils te connaissent, ici, ai-je constaté.

– C'est pratiquement ma deuxième maison, a confirmé Lilly. Et je donne un concert ici tous les jeudis soir. Pop et jazz. Pas de Segovia.

Elle a haussé les épaules.

– Je crois que le public n'est pas prêt.

Puis son expression a changé. Elle s'est durcie un peu, comme si elle

venait de se rappeler un truc désagréable.

– Millard m’a dit que vous cherchiez quelqu’un. Bronwyn a acquiescé :

– On cherche la fille qui... qui a brûlé ces deux hommes.

Lilly s’est renfrognée.

– Ils l’ont attaquée. Elle n’a fait que se défendre.

– Je n’ai pas dit le contraire.

– Une défense d’enfer, a remarqué Enoch.

– Ils méritaient encore pire.

– Est-ce que tu pourrais nous dire où elle est ? a demandé Emma.

Visiblement, nos questions stressaient Lilly.

– Pourquoi vous vous souciez de Noor ? a-t-elle voulu savoir. Vous ne la connaissez même pas.

– On veut l’aider, a affirmé Bronwyn.

– Je ne suis pas sûre de vous croire, et ça ne répond pas à ma question.

– On comprend un peu ce qu’elle traverse, ai-je dit, espérant m’approcher de la vérité sans tout dévoiler.

Lilly a bu une longue gorgée de son café ; elle l’a reposé et l’a agité un peu avant de m’interroger :

– D’accord. Qu’est-ce qu’elle traverse ?

J’ai échangé un regard avec Emma. Que pouvait-on dire à Lilly ? Et, en supposant qu’on puisse lui faire confiance, est-ce qu’elle nous croirait ?

– Il lui arrive quelque chose qu’elle ne comprend pas, a commencé Bronwyn.

– Et elle n’ose pas en parler à ses parents, ai-je ajouté.

– À sa famille d’accueil, a rectifié Lilly.

– Ça affecte son corps, a continué Emma. Ça la transforme.

– Et des gens la surveillent, a dit Millard. Des gens qu’elle ne connaît pas. Et c’est terrifiant.

– Vous décrivez l’expérience de toutes les adolescentes, a observé Lilly.

Je me suis penché vers elle et j’ai chuchoté :

– Et elle est capable de faire des choses que les autres ne peuvent pas faire. Des choses qui paraissent impossibles.

– Des choses puissantes, dangereuses, a complété Millard.

Lilly est restée un instant silencieuse. Puis elle a dit très calmement :

– Oui.

– On sait ce qu'elle traverse parce qu'on l'a tous vécu, a repris Emma. Chacun de nous, à sa façon.

Nous lui avons révélé, l'un après l'autre, les choses particulières que nous pouvions faire. Elle nous a écoutés tranquillement, en hochant la tête, sans rien dire. Elle ne semblait pas effrayée. Elle ne s'est pas enfuie.

Millard n'avait toujours pas parlé de lui. Je sentais sa réticence. Il était évident que cette fille lui plaisait. Il ne voulait pas renoncer au fantasme qu'il entretenait depuis quelques heures, dans lequel il était un type normal, qui avait une chance avec elle. Finalement, il s'est jeté à l'eau :

– Et moi, ma chère – c'est Millard qui te parle –, j'ai le regret de t'informer que, comme mes camarades ici présents, je ne suis pas *tout à fait* normal...

Enoch a secoué la tête.

– Aïe, c'est douloureux.

– Tout va bien, Millard, a dit Lilly. Je sais.

– Tu... C'est vrai ?

– Tu es invisible.

Je ne voyais pas l'expression de Millard, mais je pouvais la deviner, bouche bée, les yeux écarquillés.

– Comment... Comment as-tu...

– Je ne suis pas *complètement* aveugle. Beaucoup de mal-voyants ont un peu de vision. J'ai environ dix pour cent. Pas assez pour me déplacer sans cette canne, mais plus qu'il n'en faut pour savoir quand une voix n'a pas de corps !

– J-je sais à peine quoi dire, a avoué Millard.

– C'est pour ça que je t'ai fait confiance, a-t-elle affirmé. Je savais que Noor ne pouvait pas être la seule.

– Mais alors... Pourquoi tu n'as rien dit ? s'est étranglé Millard.

Lilly a souri.

– Je voulais voir si tu m'en parlerais le premier. Je suis contente que tu l'aies fait.

– Je me sens tellement bête, a-t-il soupiré. J'espère que tu ne me prends pas pour un goujat.

– Pas du tout ! Tu devais être prudent, j'en suis sûre. Mais moi aussi.

Elle a baissé la voix.

– Vous n’êtes pas les seuls à la chercher, vous savez.

– Qui d’autre ? ai-je demandé. La police ?

– Non. Je ne sais pas trop qui sont ces gens. Ils sont allés dans sa famille d’accueil et au lycée, pour poser des questions.

– À quoi ressemblent-ils ?

– Elle est *aveugle*, m’a rappelé Enoch.

– Oui, tu l’as déjà dit, a signalé Lilly. Ce sont les mêmes qui ont débarqué au lycée après l’incident des lumières dans l’auditorium. Ils l’ont coincée dans les toilettes, et elle a été obligée de se défendre.

J’ai aussitôt pensé au proviseur adjoint et à son acolyte, la femme aux yeux froids. Étaient-ce des particuliers ? Ou des Estres ?

– Noor dit qu’ils conduisent des grosses voitures de sport aux vitres teintées, a poursuivi Lilly. Ils ont l’air normaux et se font passer pour des figures de l’autorité : des flics, des assistants sociaux, des profs. Elle ne peut plus faire confiance aux adultes.

Elle semblait peinée.

– C’est la personne la plus forte que je connaisse. Et je ne l’ai jamais vue aussi effrayée.

– On nous a envoyés ici pour l’aider, a rappelé Emma. J’imagine qu’on est censés la protéger de ces gens.

– Vous m’avez dit ce que vous pouvez faire, mais qui êtes-vous ?

– Nous sommes les enfants particuliers de Miss Peregrine, a répondu Bronwyn du tac au tac.

Enoch a levé une main.

– Euh, ça ne me paraît plus tout à fait exact...

– On ne sait pas encore comment on s’appelle, ai-je expliqué. Mais mon grand-père était un genre de FBI... pour des gens comme nous. Et on prend le relais.

– Des particuliers, a murmuré Lilly. La Ligue de... défense... des particuliers.

– En abrégé, la LDP, a fait Enoch.

– Est-ce qu’elle vient de nous inventer un nom ? a demandé Bronwyn. Là, tout de suite ?

Millard avait l’air enchanté :

– Ça me plaît bien !

– Si on ne réussit pas à trouver ton amie et à l’aider, on n’aura pas besoin de nom, a observé Emma. On se retrouvera dans l’Arpent, et on

sera punis pour l'éternité.

– Est-ce que tu pourrais nous la présenter ? ai-je insisté.

– Elle se cache, a dit Lilly. Je ne sais pas vraiment où elle est. Mais je peux lui envoyer un texto pour lui demander si elle accepte de vous rencontrer.

Au même moment, derrière la vitrine du café, j'ai vu passer très lentement un quatre-quatre aux vitres teintées. La fenêtre du passager était baissée de quelques centimètres. À l'intérieur, un type scrutait le quartier derrière ses lunettes miroirs.

– Il est temps de décoller, ai-je décidé. Est-ce qu'il y a une sortie de secours ?

Lilly a hoché la tête.

– Je vais vous la montrer. Mais d'abord, il faut que j'envoie un SMS à Noor. Ce qui veut dire parler fort dans l'application de dictée de mon téléphone. Vu le sujet, je pense que j'ai plutôt intérêt à le faire en privé.

– Je peux t'aider ? a proposé Millard en reculant sa chaise.

Un homme assis à une table voisine nous a regardés avec insistance.

– Millard, attention ! ai-je chuchoté. On t'a remarqué.

– Merci, mais ça va aller, a répondu Lilly en se levant.

Elle s'est éloignée lentement, mais d'un pas assuré, vers les toilettes, au fond du café.

Millard a attendu qu'elle soit hors de portée de voix pour laisser échapper un long soupir mélancolique.

– Les amis, a-t-il annoncé, je crois que je suis amoureux.

Chapitre 15

Lorsque Lilly est ressortie des toilettes au bout de quelques minutes, Millard a couru lui offrir son bras.

Elle l'a pris subrepticement, pour ne pas éveiller les soupçons des autres clients. Quand ils sont revenus à la table, elle nous a annoncé :

– C'est d'accord. Noor a accepté de vous rencontrer.

– Génial ! Où ça ?

– Je vais devoir vous montrer le chemin. Je suis la seule à pouvoir la trouver, là où elle est.

Ses paroles m'ont intrigué, mais je n'ai pas posé de questions.

Nous sommes sortis par une porte de service qui donnait dans une ruelle, derrière le café. Je suis allé chercher la voiture le plus discrètement possible, en vérifiant qu'il n'y avait pas de quatre-quatre noir en vue. Puis je suis retourné dans la ruelle récupérer mes amis et Lilly. Nous nous sommes entassés dans le véhicule.

Millard a insisté pour que Lilly monte à l'avant. Elle nous a indiqué une adresse, à cinq minutes en voiture.

À mesure qu'on roulait, l'atmosphère du quartier a changé. Les maisons étaient plus vieilles, plus laides. Elles ont bientôt cédé la place à des entrepôts et à de vieux bâtiments industriels rouillés. Il n'y avait plus aucun arbre, et aucune trace de végétation.

Après avoir remarqué qu'une berline grise nous suivait depuis un certain temps, j'ai tourné brusquement à droite à trois reprises. La voiture a disparu de mon rétroviseur.

L'adresse que Lilly nous avait donnée menait à un alignement d'entrepôts de brique. À l'extrémité se trouvait un grand bâtiment de cinq ou six étages, en construction. Le rez-de-chaussée était entouré de grillage, tandis que la moitié supérieure, percée d'ouvertures sans fenêtres, m'évoquait un squelette. Je suis passé devant sans m'arrêter et je me suis garé dans une rue latérale.

Avant de quitter la voiture, j'ai pris mon sac de sport et glissé dedans quelques articles essentiels. Une lampe de poche. Le journal de bord d'Abe, lourd, mais j'avais trop peur de le laisser quelque part où quelqu'un pourrait le trouver. J'ai emporté aussi l'objet ovoïde que nous avions trouvé avec un menu de fast-food et stocké dans la boîte à gants, en me disant qu'il pourrait se révéler utile. Puis j'ai enfilé le sac sur mes épaules, claqué le coffre, et je me suis tourné vers le petit groupe.

- Prêts ?
- Comment on entre ? a demandé Emma.
- Il y a une porte cachée. Suivez-moi.

Nous nous sommes mis en marche derrière Lilly, qui descendait la rue d'un pas rapide en tapotant le sol de sa canne.

- Tu as l'air de savoir où tu vas, lui a fait remarquer Millard.
- Ouais. On venait souvent traîner ici, avec Noor. Quand on avait besoin de se cacher des adultes.

– Quels adultes ?

– Bah, vous savez... Les parents. La famille d'accueil de Noor, surtout.

Elle a ajouté quelque chose à voix basse, que je n'ai pas bien entendu. Puis elle s'est engagée dans une ruelle qui serpentait entre un entrepôt et l'immeuble en construction. Au milieu de l'allée, elle a ralenti et commencé à effleurer la clôture en bois avec sa main. Ayant identifié ce qu'elle cherchait, elle s'est arrêtée.

– Ici.

Elle a poussé une planche, qui a basculé, révélant une entrée.

– Après vous.

– Vous veniez traîner *ici* ? s'est étonnée Bronwyn.

– C'est un lieu sûr, a affirmé Lilly. Même les clochards ne savent pas comment entrer.

L'immeuble était dans un état de délabrement troublant, à la fois ancien et nouveau. Comme si un promoteur véreux avait commencé à le faire bâtir dix ans plus tôt, puis renoncé une fois l'argent épuisé. Il

était revêtu d'un exosquelette d'échafaudage.

Lilly a sorti son téléphone, appuyé sur un bouton et annoncé notre arrivée. Ses paroles ont été traduites en texto avant d'être envoyées à leur destinataire.

Une minute plus tard, la réponse est arrivée. Son téléphone nous l'a lue d'une voix de robot :

Arrêtez-vous à l'atrium et attendez. Je veux les voir d'abord.

C'était Noor. Notre particulière. Nous étions tout proches.

Soudain, mon téléphone s'est mis à vibrer dans ma poche. Je l'ai sorti et j'ai regardé l'écran.

Numéro inconnu.

En temps normal, j'aurais ignoré l'appel, mais une intuition m'a obligé à répondre.

– Attendez-moi une minute, ai-je lancé à mes amis.

– Fais vite ! a soufflé Emma.

J'ai tourné le dos au groupe et je me suis avancé de quelques pas dans le chantier pour répondre.

– Allô, Jacob ? C'est H.

Tout mon corps s'est tendu.

– Salut ! me suis-je exclamé. Où étiez-vous passé ? Je pensais qu'on allait vous voir, après Portail.

– Pas le temps de t'expliquer. Écoute, je vous demande d'arrêter la mission.

J'ai cru que j'avais mal compris.

– Quoi ?

– Arrêtez. Annulez. Tu m'as entendu ?

– Pourquoi ? Tout se passe comme...

– Les circonstances ont changé. Tu n'as pas besoin de connaître les détails. Rentrez tous chez vous ! Immédiatement !

J'ai senti la moutarde me monter au nez. Après tout ce qu'on avait fait ! Je n'en croyais pas mes oreilles.

– C'est de notre faute ? Est-ce qu'on a commis une erreur ?

– Non, non. Écoute, gamin, ça devient trop dangereux. Je ne vous aurais jamais confié cette mission si j'avais imaginé comment ça tournerait. Fais ce que je te dis. Abandonnez. Rentrez chez vous.

Je serrais le téléphone si fort que ma main tremblait. Nous étions

allés trop loin pour renoncer maintenant.

– Quoi ? Qu'est-ce que vous dites ? Je ne vous entends pas.

– J'ai dit RENTREZ CHEZ VOUS !

– Désolé, patron. Pas de réseau.

– C'est qui ? m'a demandé Emma.

Je me suis retourné. Elle venait me chercher.

– Une erreur de numéro, ai-je menti.

J'ai coupé la communication et rangé le téléphone dans mon sac, où je ne risquerais plus de le sentir vibrer.

[image]

Lilly nous a fait entrer dans l'immeuble par une ouverture sans porte et s'est engouffrée dans un couloir aux murs lacérés de longues entailles, semblables à des veines noires. Du sable et de la poussière de plâtre crissaient sous nos pas. Des touffes d'isolant rose traînaient ici et là, semblables à de la barbe à papa. Lilly posait les pieds aux endroits où se trouvaient déjà des empreintes, comme si elle avait minutieusement mémorisé l'itinéraire. De temps à autre, un objet paraissait incongru dans ce cadre : une vieille boîte de café, un carton retourné. Sa canne se cognait dedans, et j'ai compris qu'ils avaient été posés là pour marquer le chemin, afin de lui indiquer quelle distance elle avait parcourue dans le couloir, et combien il lui en restait.

Passé un angle, nous sommes tombés sur une cage d'escalier.

– Je peux monter toute seule, mais c'est plus sûr si tu m'aides, a-t-elle dit, et nous avons tous compris que ce « tu » s'adressait à Millard.

Notre ami était plus que ravi de lui offrir son bras. Après avoir monté six volées de marches, nous sommes arrivés essoufflés sur un palier.

– Maintenant, ça va devenir un peu bizarre, nous a prévenus Lilly.

Nous sommes entrés dans un couloir absolument noir. Au lieu de s'estomper progressivement, en formant un dégradé, la lumière cessait brusquement le long d'une ligne bien nette, comme si elle se heurtait à un mur invisible. Après l'avoir traversée, nous pouvions encore voir la cage d'escalier derrière nous, mais absolument rien dans l'autre direction.

– C'est comme la porte de l'auditorium, ai-je dit.

– Mm-hmm, a marmonné Emma.

J'ai sorti la lampe de poche de mon sac et je l'ai allumée, mais le faisceau a été aussitôt avalé. La lueur de la flamme qu'Emma a fait

jaillir dans sa main n'éclairait que quelques centimètres alentour. À croire qu'il n'y avait pas seulement de l'obscurité dans le couloir, mais une lumière négative.

– Noor a pris la lumière, nous a expliqué Lilly. Pour que personne d'autre que moi ne puisse la trouver.

– Impressionnant, a dit Enoch.

– Prenez-vous par le bras et formez une chaîne derrière moi, nous a-t-elle conseillé. Je vais vous guider.

Nous l'avons suivie lentement, en trébuchant sans arrêt. À deux reprises, nous sommes passés devant des pièces éclairées par des fenêtres, mais la lumière de l'extérieur ne dépassait pas leurs portes. C'était un peu comme si nous étions sous l'eau, ou dans l'espace. Nous avons tourné plusieurs fois, et j'avais beau m'efforcer de tracer une carte mentale de notre chemin, je n'ai pas tardé à être complètement perdu. Je n'étais pas sûr de pouvoir repartir sans l'aide de Lilly.

Soudain le bruit de nos pas a changé. Nous étions entrés dans une grande pièce.

– On est là ! a crié Lilly.

Un faisceau aveuglant nous a éclairés d'en haut, tel un projecteur. Nous nous sommes protégé les yeux avec les mains.

– Montrez-moi vos visages ! a fait une voix féminine au-dessus de nous. Et dites-moi vos noms !

J'ai éloigné une main de mon front et cligné des yeux, puis j'ai crié mon nom. Les autres m'ont imité.

– Qui êtes-vous ? a demandé la fille. Que voulez-vous ?

– Est-ce qu'on peut se parler face à face ?

– Pas encore.

Je me suis demandé combien de fois mon grand-père s'était retrouvé dans ce genre de situation. J'aurais aimé pouvoir m'appuyer sur son expérience. Nous avons traversé de nombreuses épreuves pour arriver là. Si cette fille n'aimait pas ma réponse, ou si elle refusait de me croire, on aurait fait tout cela pour rien.

– On a fait un long voyage pour te trouver, ai-je répondu. On est venus te dire que tu n'es pas seule, qu'il existe d'autres personnes comme toi. On est comme toi.

– Vous ne savez rien de moi, a répliqué la fille.

– On sait que tu n'es pas comme la plupart des gens, a dit Emma.

– Et certaines personnes te recherchent, ai-je ajouté.

– Et tu as peur, a affirmé Bronwyn. J'avais peur, moi aussi, quand

j'ai compris pour la première fois combien j'étais différente.

– Différente comment ?

Nous avons décidé que le mieux était de lui montrer. Comme je ne pouvais pas faire grand-chose pour prouver que j'étais particulier, Emma a allumé une flamme dans ses mains, Bronwyn a soulevé un bloc de béton au-dessus de sa tête, et Millard a ramassé des choses beaucoup plus légères pour démontrer qu'il était là, quoique invisible.

– C'est de lui que je t'ai parlé, a dit Lilly, et j'ai cru entendre Millard ronronner.

– Alors, on peut discuter ? ai-je insisté.

– Attendez là, a répondu la fille.

Puis la lumière s'est éteinte.

[image]

Nous avons patienté dans le noir en l'écoutant marcher au-dessus de nous, puis descendre un escalier, et soudain, je l'ai vue. Elle était littéralement rayonnante. Au début, on aurait dit une boule de lumière en mouvement. Puis, à mesure qu'elle se rapprochait et que mes yeux faisaient le point, j'ai vu qu'il s'agissait d'une adolescente, une grande fille indienne aux traits coupants. Des cheveux d'un noir de jais encadraient son visage, et ses grands yeux brillaient intensément. Chaque pore de sa peau brune diffusait de la lumière. Même le coupe-vent à capuche et le jean qu'elle portait luisaient légèrement.

Elle s'est avancée vers Lilly et l'a serrée dans ses bras. Celle-ci lui arrivait seulement à la joue, et pendant un moment, on aurait dit qu'elle était nimbée de lumière.

– Tu vas bien ? a-t-elle demandé à son amie.

– Ça va, a répondu Noor. Je m'ennuie.

Lilly a ri et entrepris de faire les présentations :

– C'est Noor.

– Salut, a dit l'intéressée, sans cesser de nous évaluer du regard.

– Noor, je te présente...

Lilly s'est tournée vers Emma.

– Euh, comment vous vous appelez, déjà ?

– Emma.

– Et vous êtes *quoi* ? a insisté Lilly.

– Emma ! Ça suffira pour l'instant, a-t-elle répondu en fronçant les sourcils.

– Je m'appelle Jacob, ai-je dit.

J'ai fait un pas vers Noor, une main tendue. Elle l'a fixée sans bouger et je l'ai laissée retomber, embarrassé.

– Est-ce qu'il y a un endroit où on peut parler ?

– Bien sûr. Venez, je vais vous emmener dans le grand salon.

Elle a pris le bras de Lilly et l'a entraînée dans un couloir, sans hésiter à nous tourner le dos ; elle avait dû décider qu'on n'était pas une menace pour elle. J'ai remarqué que l'intensité de sa lumière intérieure avait diminué, comme si la source se rétractait. J'apercevais sa lueur à travers le coupe-vent ouvert, et par un petit accroc sur la cuisse de son jean. Noor était sur ses gardes lorsque nous étions arrivés, mais elle commençait à se détendre. Et apparemment, la lumière variait avec ses émotions.

Nous avons traversé une vaste salle aux murs de béton nu pour entrer dans une pièce plus petite, sans fenêtre, meublée de quelques chaises et d'un vieux canapé drapé de couvertures. Des livres de poche, des bandes dessinées et des cartons de pizzas vides étaient éparpillés ici et là, vestiges de longues journées et de longues nuits passées ici. Il n'y avait pas de lampe, mais une lumière brillait aux quatre coins de la pièce, sans source apparente. Elle était chaude et jaune, et palpitait comme des flammes.

Nous nous sommes assis et nous avons parlé. À vrai dire, c'est moi qui ai fait l'essentiel de la conversation pendant que Noor écoutait, attentive et méfiante. J'avais fait les mêmes découvertes bouleversantes quelques mois plus tôt. Je lui ai raconté comment j'avais grandi sans rien savoir de ma vraie nature. Comment la mort de mon grand-père avait déclenché cette quête de vérité qui m'avait conduit à une boucle temporelle et à rencontrer les enfants particuliers.

Elle a levé la main pour m'arrêter.

– Je te suivais jusqu'à ce que tu parles de *boucles temporelles*.

– Ah, exact. J'ai tellement l'habitude de ce genre de choses que j'oublie à quel point ça peut paraître délirant.

– C'est une journée qui se répète toutes les vingt-quatre heures, à l'infini, a expliqué Emma. C'est dans ces boucles que les particuliers comme nous se sont mis à l'abri du danger pendant des siècles.

– Les gens normaux ne peuvent pas y entrer, a ajouté Millard. Pas plus que les monstres qui nous pourchassent.

– Quel genre de monstres ? a voulu savoir Noor.

Nous lui avons expliqué, du mieux que l'on pouvait, à quoi

ressemblait un Sépulcreux, comment il sentait, quel bruit il faisait. Quand nous nous sommes tus, Noor a paru perplexe.

– Qu'est-ce qu'il y a ? lui ai-je demandé. Est-ce que l'un d'eux t'a attaquée ?

– J'essaie de comprendre. Vous me racontez des histoires de dingues. Des boucles temporelles. Des monstres invisibles. Des changements de forme...

Elle est allée prendre une BD cornée sur le canapé et l'a agitée en l'air.

– Vous parlez comme si vous aviez trop lu de bandes dessinées. Et je vous aurais déjà virés d'ici à coups de pied au cul s'il n'y avait pas eu Lilly, qui semble vraiment vous apprécier, et ce... euh.

– Ça ?

Emma a allumé une boule de feu dans une de ses mains, puis l'a fait passer dans l'autre.

– Ouais, ça.

Noor a lâché la bande dessinée et s'est assise sur l'accoudoir du canapé, les bras croisés.

– Et ce ne sont pas des monstres qui me pourchassent. Du moins, je ne crois pas.

– Pourquoi tu ne leur en parles pas ? a demandé Lilly. Ils veulent juste t'aider.

– Si vous saviez combien de fois j'ai entendu ça dans ma vie... « Ils veulent juste t'aider. Fais-leur confiance. Qu'est-ce que ça te coûte ? » Toujours la même rengaine.

Elle a inspiré profondément et relâché son souffle brusquement.

– Mais j'ai l'impression que là, je suis un peu à court d'options.

– Tu te caches dans un bâtiment abandonné, a dit Enoch. Tu comptes sur une fille aveugle pour t'apporter à manger...

Noor l'a fusillé du regard.

– Et toi, qu'est-ce qui te rend particulier, petit homme ?

– Oh, rien de bien intéressant ! s'est empressée de répondre Emma en se plaçant devant lui.

– Pardon ? a fait Enoch. Tu as honte de moi, ou quoi ?

– Bien sûr que non, s'est défendue Emma. Je me disais juste que c'était peut-être un peu... tôt.

– Certainement pas ! a décrété Noor. C'est le moment de jouer cartes sur table. Pas de secrets.

Enoch a écarté Emma.

– Tu as entendu la dame ? Pas de secrets !

– Très bien, a-t-elle cédé. Mais n'en fais pas des tonnes.

Enoch a sorti de sa poche un sachet en plastique, qui s'est balancé sous le poids de son contenu : un truc humide et sombre.

– Par chance, j'ai récupéré un cœur de chat au lycée...

Il a scruté la pièce.

– Est-ce que quelqu'un aurait une poupée ou un animal en peluche ? Ou... un animal mort ?

Noor s'est légèrement crispée, mais elle semblait intriguée.

– Il y a une pièce pleine de pigeons morts au bout du couloir.

Elle est sortie pour lui montrer le chemin. Une minute plus tard, elle est revenue en courant dans la pièce, en riant et en battant des bras, suivie par un pigeon sans yeux, qui voletait tant bien que mal avec une seule aile. Nous nous sommes couverts la tête et nous avons plongé à terre. Le pigeon s'est jeté contre le mur, avant de retomber au sol dans un nuage de plumes, inerte.

Enoch est entré en trombe derrière le volatile.

– C'est la première fois que je contrôle un oiseau. C'est mortel !

– C'était *dingue* ! a commenté Noor, légèrement essoufflée, mais souriante. C'est quoi, ton truc ?

– Comment te dire ? a fait Enoch. Je suis extrêmement talentueux...

– Tu es un monstre ! a-t-elle rectifié en riant. Mais je trouve que c'est cool. Vraiment !

Notre ami était radieux.

– Maintenant, tu sais tout, a dit Emma en se relevant.

– À ton tour..., ai-je suggéré.

– D'accord, d'accord.

Noor s'est laissée tomber sur le canapé.

– Ce sera un soulagement de vous en parler, en fait. La seule personne qui sait tout ça, c'est Lilly.

Nous nous sommes assis en cercle autour d'elle. Les lumières ont légèrement baissé. D'une voix douce, mais sans hésitation, Noor a commencé à raconter son histoire :

– La première fois que j'ai remarqué quelque chose d'étrange chez moi, c'était au printemps dernier...

Elle a soupiré, puis nous a regardés à tour de rôle.

– Ça me paraît tellement bizarre de parler de ça à haute voix.

– Prends ton temps, a dit Emma. On n'est pas pressés.

Noor a hoché la tête avec reconnaissance et continué :

– C'était le 2 juin, un mardi, en début d'après-midi. Je venais de rentrer du lycée, et Tête-de-Cul – mon faux père – m'avait attendue toute la journée. On a eu une discussion très longue et très désagréable sur le fait que je perdais mon temps dans les différents clubs, après les cours. Il trouvait que je ferais mieux de me trouver un job au salaire minimum chez Ices Queen, au coin de la rue. Je lui ai dit que mes activités extrascolaires allaient me servir pour les crédits universitaires, que je n'avais pas besoin d'argent, et que de toute façon, l'État leur en donnait pour mon entretien, à Teena et à lui. Ça ne lui a pas plu. Il a commencé à gueuler. Et j'ai fait ce que je fais toujours quand il crie, j'ai couru me réfugier dans la chambre que je partage avec mes frère et sœur adoptifs, parce qu'elle a une serrure. Greg et Amber n'étaient pas à la maison, alors j'étais seule à l'intérieur, et Tête-de-Cul refusait de lâcher l'affaire. Il n'arrêtait pas de beugler à travers la porte. J'étais de plus en plus énervée, et je ne savais pas quoi faire. Finalement, j'ai ouvert la bouche pour lui répondre, mais aucun son n'est sorti. Au lieu de ça, les lumières de la pièce sont devenues plus vives pendant une fraction de seconde – mais genre, beaucoup plus vives –, et d'un coup, les ampoules ont explosé.

– Et c'est là que tu as su ? a demandé Emma. Que tu étais différente ?

– Non, non. J'ai cru qu'il y avait un fantôme dans la chambre, ou quelque chose comme ça.

Un bref sourire est passé sur son visage, puis elle a secoué la tête.

– C'est seulement cinq jours plus tard que j'ai compris. On était à El Taco Junior.

– Oh, mon Dieu, je m'en souviens ! s'est exclamée Lilly. C'était ce jour-là ?

– Mm-hmm. Je venais d'être acceptée dans un programme accéléré pour étudiants en arts à Bard College. Je n'aurais jamais pensé que c'était possible, mais tu m'avais obligée à présenter ma candidature...

– J'étais sûre qu'ils te prendraient, a dit Lilly.

Noor a haussé les épaules.

– C'était pour obtenir une bourse universitaire, et tout, mais ça coûtait trois mille dollars, soit exactement deux mille six cents dollars de plus que ce que j'avais. Du coup, j'avais prévu d'arrêter mes activités extrascolaires pour prendre ce fameux job chez Ices Queen. Tête-de-Cul a dit que j'avais raison de vouloir travailler, mais que

l'argent que je gagnerais servirait à payer leurs factures, pas des études universitaires avant même que j'aie fini le lycée. Je lui ai rappelé que j'avais le droit d'avoir un compte bancaire, bien que mineure. Il s'est mis à crier, et bref, c'est là que je me suis enfuie et que je t'ai retrouvée à El Taco Junior.

– Il l'a suivie, a enchaîné Lilly, et lui a hurlé dessus dans le restaurant. Alors, j'ai commencé à crier aussi. J'imagine qu'il n'osait pas agresser une fille aveugle en public. Du coup, il est sorti en trombe dans le parking pour attendre qu'on ait fini de manger.

– On est restés une éternité à table, a signalé Noor.

– On a eu le temps de finir le Macho Meal, a complété Lilly. Un truc qu'on n'avait encore jamais fait, parce que c'est quand même deux mille six cents calories ! Mais on ne voulait pas sortir, et moi, je mangeais à cause du stress...

– Pendant ce temps-là, il était debout dans le parking et il nous regardait fixement. À force, je me suis vraiment énervée. Comme je ne pouvais plus supporter de voir ce connard nous mater, je suis allée aux toilettes. Et c'est là que c'est arrivé. J'ai senti que ça s'accumulait en moi, et j'avais envie de hurler. Mais cette fois, je me suis retenue. Les lumières ont commencé à clignoter et je... je ne sais pas trop comment l'expliquer. C'est comme si je savais ce que je devais faire. Je savais que je *pouvais*. J'ai levé une main et j'ai capté la lumière dans l'air. Alors, toute la pièce est devenue sombre, mais le petit espace entre mes mains brillait comme si j'avais attrapé la luciole la plus brillante du monde.

– Waouh, c'est cool ! a commenté Enoch.

Noor a secoué la tête.

– En fait, c'était terrifiant. J'ai cru que mon cerveau avait disjoncté. Ça a commencé à se produire tout le temps. Au début, je ne contrôlais rien : ça arrivait chaque fois que j'étais vraiment contrariée, triste, ou en colère. Et comme l'ambiance est horrible au lycée, c'est arrivé souvent là-bas. Heureusement, je le sentais venir, et j'ai toujours réussi à m'enfuir à temps. Je me réfugiais dans une pièce où j'étais seule, pour que personne ne me voie. Je crois que quelques élèves ont remarqué qu'il se passait quelque chose, même s'ils n'ont pas forcément fait le lien avec moi. Ils ont juste constaté que j'étais furieuse et ils ont vu clignoter quelques lampes. Mais c'est à ce moment-là qu'ils ont commencé à venir au lycée. Les gens nouveaux.

– Qui était-ce ?

– Je ne sais pas. On aurait dit des professeurs, et les profs se comportaient avec eux comme s'ils faisaient partie de l'établissement,

sauf que personne ne les reconnaissait. Au début, ils avaient l'air de surveiller tout le monde. Mais au bout d'un moment, j'ai eu l'impression que c'est moi qu'ils cherchaient. Puis il y a eu cet incident dans l'auditorium, et c'est devenu évident.

– Que s'est-il passé exactement ?

– On en a entendu parler dans un journal, a dit Millard. Mais ils ne donnaient pas beaucoup de détails.

– C'était le pire jour de ma vie. Ou peut-être le deuxième ou le troisième sur la liste. J'ai eu une crise en plein milieu d'une assemblée scolaire. Au départ, c'était juste une de ces réunions obligatoires horribles, où ils te bassinent avec l'esprit du lycée, et tout. Mais petit à petit, ils se sont mis à parler de mon problème. Ils ne savaient pas à qui l'attribuer. Ils ont signalé que quelqu'un avait dégradé le lycée, brisé des ampoules et brûlé des trucs, et ils ont dit que si le coupable était dans la pièce, il devait se dénoncer et présenter des excuses publiques. S'il faisait cela, il ne serait pas renvoyé. Sinon, oui. J'ai commencé à me sentir hyper mal. J'étais persuadée qu'ils savaient que c'était moi, mais qu'ils essayaient de me manipuler pour voir si j'allais avouer. Et tout à coup, une fille assise derrière moi – une espèce de sorcière – commence à chuchoter que je suis certainement la coupable, parce que je viens d'une famille pourrie, ou je ne sais quoi. C'est là que j'ai senti ma colère monter. J'étais vraiment furieuse.

– Et c'est arrivé à ce moment-là ? ai-je demandé.

– Au plafond de l'auditorium, il y a des projecteurs pour éclairer les pièces débilés que monte le club de théâtre. Ils se sont tous allumés d'un coup, avant d'exploser, et une tonne de verre brisé est tombée sur tout le monde.

– Oups ! a fait Lilly. Je ne savais pas que c'était à ce point.

– C'était horrible, a confirmé Noor. Il fallait absolument que je sorte de là. Alors, j'ai fait le noir et je me suis enfuie. Deux des faux profs m'ont couru après. Cette fois, c'était clair qu'ils savaient que c'était moi la responsable. Ils m'ont poursuivie jusque dans les toilettes et m'ont coincée là-bas. Je n'ai pas eu le choix : j'ai relâché d'un seul coup toute la lumière que j'avais absorbée dans ce grand auditorium, en plein dans leur figure.

– À quoi ressemblaient-ils ? ai-je voulu savoir, même si j'avais déjà ma petite idée.

– Ils avaient l'air tellement normaux que c'est difficile de les décrire, a dit Noor.

– Âge ? Taille ? Corpulence ? Couleur de peau ?

– La quarantaine. Taille moyenne. Carrure moyenne. Hommes et

femmes. Deux Blancs. Deux Noirs.

– Comment étaient-ils habillés ? a demandé Millard.

– Des polos. Des chemises. Un manteau. Toujours bleu marine ou noir. L'air de sortir d'un catalogue de personnes moyennes, avec des boulots standard, sans histoire.

– Après les avoir brûlés, qu'est-ce que tu as fait ?

– Je suis rentrée chez moi en courant, mais d'autres m'attendaient là-bas. Alors, je suis venue ici. Heureusement pour moi, j'ai l'habitude de me cacher.

– Plus j'entends parler de ces gens, a dit Bronwyn, moins j'ai l'impression que ce sont des particuliers.

– Ce ne sont pas des particuliers, a confirmé Millard. Pour moi, ce seraient plutôt des Estres.

– Des *êtres*, a répété Noor, perplexe.

– Des Estres, E-S-T-R-E-S, a rectifié Emma. Ce sont d'anciens particuliers qui se sont transformés en monstres par accident. Nos pires ennemis depuis plus d'un siècle.

– Oh, a fait Noor.

– Ça ne peut pas être des Estres, ai-je objecté. Ils étaient trop nombreux. Les Estres agissent seuls, ou en petits groupes.

– Et il n'en reste plus beaucoup, a ajouté Emma.

– À notre connaissance, a souligné Enoch.

– J'ai eu l'impression de sentir un Creux au lycée, hier, ai-je avoué.

– Quoi ! s'est exclamée Emma. Pourquoi tu n'as rien dit ?

– Ça n'a duré qu'une seconde. Et je n'étais pas sûr. Mais si c'était des Estres, il y avait sans doute au moins un Sépulcreux avec eux.

– Les amis, le plus important n'est pas de savoir *qui* ils sont, a dit Millard. Notre mission consiste à mettre Noor en sécurité. Une fois que ce sera fait, on pourra discuter pendant des heures pour savoir qui sont ces gens en polo.

– En sécurité ? a relevé Noor. Où ça, exactement ?

Je l'ai regardée.

– Dans une boucle temporelle.

Elle a détourné le regard et passé une main sur son front. La lumière dans les coins de la pièce a frémi.

– Je suppose qu'après tout ce que vous m'avez montré, je devrais être prête à croire ça aussi. Mais...

– Je sais ! l'ai-je coupée. Crois-moi, je te comprends. Ça fait

beaucoup de choses en peu de temps.

– Ce n'est pas juste beaucoup de choses. C'est de la folie ! Il faudrait que j'aie perdu la tête pour vous suivre.

– Ou que tu nous fasses confiance, a dit Emma.

Noor nous a étudiés pendant quelques secondes. Elle a commencé par hocher la tête, puis elle a dit :

– Eh bien, en fait, non.

Elle s'est levée et s'est éloignée vers la porte.

– Je suis désolée. Vous m'avez l'air sympa, mais j'ai arrêté de faire confiance aux gens que je connais à peine. Même s'ils peuvent ressusciter des oiseaux morts et faire du feu avec leurs mains.

J'ai regardé Emma, Bronwyn et Enoch. Nous étions tous silencieux. Honnêtement, je ne savais pas quoi dire. J'étais à court d'arguments pour la convaincre, mais je savais que je devais réagir. Je ne pouvais pas échouer ainsi. Je ne pouvais pas abandonner Noor à son sort, trahir la mémoire de mon grand-père et décevoir mes amis. Me décevoir moi-même. Mais j'avais à peine ouvert la bouche que le sol s'est mis à trembler.

La sensation était accompagnée d'un bruit de moteur. Un hélicoptère planait au-dessus du bâtiment.

[image]

Nous avons échangé des regards anxieux, attendant que le vrombissement s'éloigne. Les secondes se sont égrenées, mais le vacarme n'a fait que s'amplifier.

Nous avons compris ce que cela signifiait sans avoir besoin de le formuler. Je l'ai dit quand même :

– Ils ont dû nous suivre jusqu'ici !

Noor me fixait, les yeux pleins de colère et d'effroi.

– Ou alors, c'est vous qui les avez conduits jusqu'à moi.

Noor a pris Lilly par le bras et elles sont sorties à la hâte de la pièce. Nous les avons suivies, implorants.

– On ne les a conduits nulle part ! a protesté Millard. Pas exprès, en tout cas ; je vous le jure sur la vie d'une Ombrune !

Au plafond de la grande salle, une coursive s'ouvrait sur le ciel. L'hélicoptère est apparu soudainement derrière cette étroite fenêtre, emplissant la pièce de vacarme et d'un puissant courant d'air. Un projecteur s'est allumé, blanchissant tout et faisant naître des ombres noires autour de nous. Noor l'a regardé fixement, l'air farouche. Elle

semblait préférer affronter ces gens, même inconnus, plutôt que de nous suivre.

– Il faut que tu viennes avec nous ! ai-je crié. Tu n’as pas le choix !

– Bien sûr que si ! a-t-elle rétorqué.

Elle a tendu les bras et aspiré la lumière de l’air, plongeant la pièce dans les ténèbres. Les seules lumières qui subsistaient étaient un trou d’épingle au-dessus de nos têtes et le globe aveuglant qui pulsait dans ses mains.

Quelque chose est tombé d’en haut : un petit objet qui a dégringolé en sifflant dans les ténèbres, avant de rebondir sur le sol en béton dans un bruit de métal. Il a pulvérisé un nuage de fumée blanche : du gaz lacrymogène, ou quelque chose d’approchant.

– Arrêtez de respirer ! a crié Emma.

Lilly s’est mise à tousser. Il fallait décamper, et vite ! Bronwyn l’a prise dans ses bras.

– C’est Bronwyn ! Je vais te porter !

Noor a hoché la tête pour la remercier.

– Par ici ! a-t-elle dit, avant de s’élancer dans le couloir.

Nous nous sommes rués derrière elle. Personne ne voulait rester seul dans ces ténèbres surnaturelles.

Au bout d’une dizaine de mètres, le couloir bifurquait en T. Noor a pris à droite, et nous l’avons suivie. Mais une seconde plus tard, des voix et des pas lourds ont résonné devant nous. Deux hommes équipés d’une puissante lampe torche ont surgi au détour du couloir.

Ils nous ont ordonné de nous arrêter. Puis on a entendu un « pop », et une autre canette a volé vers nous. Elle a atterri à nos pieds et pulvérisé du gaz partout.

Nous avons fait demi-tour en toussant, et détalé dans la direction opposée. Au moins, nos poursuivants n’essayaient pas de nous tuer. Ils voulaient Noor vivante. Peut-être même qu’à ce stade, ils nous voulaient tous.

– Il faut sortir du bâtiment, ai-je crié sans cesser de courir. L’escalier : où est l’escalier ?

Passé un nouveau virage, nous sommes arrivés dans une impasse. Noor s’est retournée.

– Derrière ces types, a-t-elle dit en pointant le doigt dans la direction des pas et des voix.

– C’est mort ! Je vais devoir utiliser notre jouet de repas-surprise.

J’ai passé mon sac à dos sur mon ventre et j’ai fouillé dedans, à la

recherche de la grenade. Noor ne semblait pas particulièrement inquiète.

– Ici ! a-t-elle crié, en s'engouffrant dans une petite pièce sans porte ni fenêtre.

– On est piégés ! me suis-je affolé.

J'avais trouvé la grenade, mais j'hésitais à l'utiliser, de crainte que le bâtiment s'écroule sur nous. Si je n'avais pas d'autre choix, je prendrais le risque.

– Vous m'avez demandé de vous faire confiance, nous a rappelé Noor, alors que les pas de nos poursuivants se rapprochaient. Mais d'abord, c'est vous qui allez devoir vous fier à moi.

– D'accord, ai-je accepté.

J'ai sorti la main du sac, vide. Noor nous a poussés dans un coin, puis s'est plantée au milieu de la pièce et a commencé à ratisser l'air de ses mains. À chacun de ses gestes, la lumière ambiante diminuait. La petite lueur qui filtrait du couloir a faibli, avant de disparaître complètement dans ses mains. Alors, Noor a pris cette lumière concentrée, l'a fourrée dans sa bouche et l'a avalée.

C'était l'un des spectacles les plus étranges auxquels j'avais jamais assisté. La boule de lumière qui brillait à travers ses joues est descendue dans sa gorge, puis dans son estomac, où son corps a paru l'absorber et la transformer en vapeur. Au moment où nos poursuivants atteignaient la porte, elle avait totalement disparu. Nous étions dans une obscurité si totale que, lorsque les deux hommes se sont encadrés sur le seuil et ont pointé leurs torches dans la pièce, l'obscurité a paru s'étendre et les envelopper. La lumière de leurs lampes réduite à des têtes d'épingle, ils sont entrés dans la pièce en titubant, à moitié aveugles. L'un d'eux frappait la torche contre sa main comme si elle était cassée, tandis que l'autre parlait dans une radio crépitante :

– Les sujets sont au niveau 6. Je répète : niveau 6.

Nous nous sommes collés contre le mur, osant à peine respirer. Nous étions si bien cachés par l'obscurité que j'ai cru qu'ils ne nous trouveraient pas, en dépit de la taille de la pièce et de notre nombre. Et c'est peut-être ce qui se serait passé si mon téléphone ne s'était pas mis à vibrer.

Il était dans mon sac, et le bruit était étouffé, mais son minuscule vrombissement nous a instantanément trahis.

Ensuite, tout est allé très vite. Les deux hommes ont posé un genou à terre, et les mots « position de tir » m'ont traversé l'esprit, tandis que Noor émettait un grondement guttural. L'instant d'après, la lumière

qu'elle avait absorbée est remontée dans sa gorge et a jailli par sa bouche. L'explosion qui a suivi m'a paru aussi puissante qu'un millier d'ampoules de flash se déclenchant simultanément. Pourtant, j'avais la tête tournée et les yeux fermés. Une vague de chaleur m'a enveloppé, puis j'ai entendu nos agresseurs crier et s'affaler à terre. Quand j'ai rouvert les yeux, la pièce était baignée d'une lumière blanche éclatante, et les hommes, au sol, se prenaient le visage entre les mains.

Nous allions nous ruer hors de la pièce, quand d'autres pas ont retenti. Un homme a surgi du couloir. Il avait une arme et semblait prêt à s'en servir, mais Bronwyn s'est jetée sur lui sans réfléchir. Elle l'a intercepté sur le seuil, l'a saisi par les épaules, l'a fait tourbillonner et l'a projeté contre le mur du fond au moment où il tirait un coup de feu. Il s'y est encastré, pulvérisant dans l'air un mélange de poussière de béton et de sang rose. Noor s'est brièvement détournée du trou pour regarder Bronwyn et articuler un juron muet. Deux secondes plus tard, on reprenait nos esprits et on filait par l'ouverture en enjambant la victime. Les autres hommes n'étaient pas morts ; ils risquaient de ne pas rester longtemps KO.

De l'autre côté du trou, nous avons trouvé une pièce inondée de lumière du jour, et au-delà, des marches que nous avons descendues quatre à quatre. Bronwyn, qui portait Lilly sur son épaule, ouvrait la voie en fonçant comme un bulldozer. Elle a dévalé les cinq étages qui nous séparaient du rez-de-chaussée et s'est ruée à l'extérieur. Nous avons quitté le chantier par le trou de la clôture, détalé dans la ruelle, puis traversé le parking d'un entrepôt et déboulé dans une autre rue sans même regarder derrière nous. On se guidait au bruit de l'hélicoptère, qui s'estompait progressivement. On ne s'est arrêtés que pour reprendre notre souffle.

– Je... je crois que tu as tué ce type, a dit Noor à Bronwyn, les yeux écarquillés.

– Il avait un pistolet, a-t-elle répondu en reposant Lilly sur ses pieds. Si quelqu'un braque une arme sur mes amis, j'ai le droit de le tuer.

Elle a essuyé son front luisant de sueur et poussé un soupir.

– C'est ma règle.

– C'est une bonne règle, a convenu Noor.

Elle s'est tournée vers moi.

– Désolé pour ce que je vous ai dit... Quand je vous ai accusés d'être leurs complices.

– C'est bon. À ta place, je ne nous aurais pas crus non plus. Noor s'est approchée de Lilly et lui a pris la main.

– Ça va, Lil ?

- Ça va. Un peu secouée, mais je m'en remettrai.
- Il faut partir, vite ! nous a pressés Emma. Quel est le moyen le plus rapide ?
- Le train, a dit Noor. La gare est à un bloc d'ici.
- Et la voiture ? m'a demandé Enoch d'un air de reproche.
- Ils la connaissent. On reviendra la chercher plus tard.
- Si on est encore en vie, a dit Millard.

[image]

Cinq minutes plus tard, nous étions entassés dans un wagon bondé qui filait en direction de Manhattan. Nous avions sauté dans le premier train arrivé à quai sans savoir si c'était le bon choix, tellement nous étions pressés de fausser compagnie à nos poursuivants. Pendant que mes amis spéculaient à voix basse sur leur nature – des Estres, un clan de particuliers hostiles dont on ne savait rien –, je suis allé consulter le plan du réseau. Nous étions censés emmener Noor sur cette île au milieu du fleuve, dans la fameuse boucle 10044. L'île de Blackwell, d'après la carte postale. J'ai demandé à Noor et Lilly si elles connaissaient son emplacement, mais ni l'une ni l'autre n'en avait entendu parler. Je n'avais pas de réseau pour faire de recherche sur Internet. Et quand bien même ? Une fois qu'on aurait localisé l'île, comment trouverait-on la boucle ?

Plus j'y pensais, moins ce plan me plaisait. Certes, c'était la mission que H nous avait confiée, mais entre-temps, son coup de fil avait semé le doute dans mon esprit. Quelles circonstances avaient changé ? Contre quoi avait-il voulu nous mettre en garde, exactement ? Voulait-il parler des gens qui nous pourchassaient, ou était-ce la boucle 10044 qui n'était plus sûre ?

Et surtout, le « sujet » que nous devions secourir n'était plus un simple sujet. C'était Noor, elle avait un nom, une histoire et un visage – très joli, en plus –, et je ne me voyais pas la livrer à des étrangers. Étais-je vraiment censé la larguer dans une boucle dont je ne savais rien, puis rentrer chez moi comme si de rien n'était ?

Je l'ai regardée à la dérobée. Elle serrait les genoux contre sa poitrine, les baskets sur la banquette en plastique, et fixait le sol d'un air exténué. L'idée de l'abandonner m'était insupportable.

– Est-ce que New York te manquerait si tu partais ? lui ai-je demandé.

Il lui a fallu cinq secondes pour s'extraire de ses pensées et me regarder.

– Si New York me manquerait ? Pourquoi ?

– Parce que je pense que tu devrais plutôt venir à la maison avec nous.

Emma m’a regardé d’un air intrigué, mais c’est Millard qui a protesté à voix haute :

– Ce n’est pas la mission !

– Oublie la mission ! Noor sera davantage en sécurité avec nous que dans n’importe quelle boucle de cette ville de dingues. Ou de ce côté-ci de l’océan.

– On vit à Londres, la plupart du temps, a expliqué Emma. Dans l’Arpent du Diable.

Noor a eu un mouvement de recul.

– Ce n’est pas aussi terrible que ça en a l’air, a assuré Millard. Quand on oublie l’odeur, en tout cas.

– On a presque terminé cette mission infernale, a soupiré Enoch. Vous n’allez pas tout gâcher maintenant. Emmenons-la où elle est censée aller, et finissons-en.

– On ne sait pas qui sont les gens qui vivent dans cette boucle, ai-je objecté. On ne connaît pas leurs particularités, ni rien.

– Et alors ? Ce n’est pas notre problème ! a décrété Enoch. Pas du tout !

– Je suis d’accord avec Jacob, a dit Millard. Il n’y a presque plus d’Ombrunes en Amérique, et c’est un travail d’Ombrune de s’occuper des particuliers non contactés comme Noor. Qui va lui apprendre à être particulière ?

L’intéressée a agité une main.

– Hé ho ! Je peux savoir de quoi vous parlez ?

– Les Ombrunes sont des espèces de professeurs, ai-je expliqué. Elles nous protègent.

– Ce sont aussi des chefs de gouvernement, a complété Millard, avant d’ajouter à voix basse : Même si elles ne sont pas élues.

– C’est surtout des je-sais-tout autoritaires, qui veulent toujours s’occuper des affaires des autres, a grommelé Enoch.

– Bref, les Ombrunes sont la colonne vertébrale de notre société, a résumé Emma.

– On n’a pas besoin d’une Ombrune, ai-je dit. Juste d’un lieu sûr. D’ailleurs, Miss Peregrine veut probablement nous tuer à l’heure qu’il est.

- Elle s'en remettra, a ricané Enoch.
- Alors, tu aurais envie de venir avec nous ? ai-je demandé à Noor.
- Elle a soupiré, puis gloussé.
- Pourquoi pas ? J'ai besoin de vacances.
- Hé, et moi ? a fait Lilly.
- Toi aussi, tu es la bienvenue si tu veux venir vivre avec nous, a dit Millard avec un peu trop d'empressement.
- Mais je ne peux pas partir ! a protesté Lilly. Les cours viennent juste de commencer.

Puis elle a ri.

- Mon Dieu, écoutez-moi ! Je parle comme s'il ne s'était rien passé... À croire que les profs m'ont fait un lavage de cerveau.
- Tu as raison : c'est important, le lycée, a souligné Millard.
- Et surtout, j'ai des parents, a-t-elle ajouté. Des parents formidables, qui se feraient un sang d'encre si je disparaissais.
- Je reviendrai, a promis Noor. Mais ça me paraît une bonne idée de quitter New York quelque temps, jusqu'à ce que ça se tasse.
- Alors, tu nous fais confiance maintenant ? ai-je vérifié.

Elle a haussé les épaules.

- Suffisamment.
- Et tu n'as rien contre les longs voyages en voiture, j'espère ?
- Soudain, sans prévenir, Bronwyn s'est pliée en deux sur son siège et s'est effondrée en avant.

– Bronwyn ! s'est écriée Emma en s'agenouillant auprès d'elle.

Si d'autres passagers ont été témoins de l'incident, ils ont fait comme si de rien n'était.

– Qu'est-ce qu'elle a ? a demandé Enoch.

– Je ne sais pas...

Emma a giflé légèrement la joue de Bronwyn et répété son nom jusqu'à ce qu'elle cligne des paupières.

– Les amis, je crois que... Crotte, j'aurais dû vous en parler plus tôt...

Avec une grimace, Bronwyn a soulevé sa chemise et découvert son torse en sang.

– Oh mon Dieu ! s'est exclamée Emma.

– L'homme au pistolet... Je crois qu'il m'a tiré dessus. Mais ne vous inquiétez pas. Pas avec une balle.

Elle a ouvert sa paume pour nous montrer une fléchette à la pointe maculée de sang.

– Pourquoi tu ne nous as rien dit ? ai-je demandé.

– Il fallait qu'on se sauve très vite. Et j'ai cru que j'étais assez forte pour résister. Mais apparemment... non.

L'instant d'après, sa tête a roulé sur le côté et elle s'est évanouie.

Chapitre 16

On ne cherchait pas de boucle. À ce moment-là, c'était le cadet de nos soucis ; notre seul objectif était d'amener Bronwyn à l'hôpital. Nous avons sauté du wagon à la station suivante, sans vraiment regarder où nous étions, et nous avons monté à la hâte l'escalier qui sortait du métro. Lilly s'accrochait au bras de Millard, tandis qu'Emma, Noor et moi soutenions Bronwyn, faible, mais toujours consciente. Nous étions à Manhattan à présent. Les immeubles étaient plus hauts et une foule de passants encombrait les trottoirs.

J'ai sorti mon téléphone pour appeler le 911, pendant qu'Enoch abordait des gens dans la rue en criant : « L'hôpital ! Où est l'hôpital ? » Sa stratégie s'est avérée très efficace. Une dame pleine de sollicitude nous a indiqué l'adresse et nous a mis dans la bonne direction, non sans s'inquiéter de l'état de santé de Bronwyn.

Bien sûr, on ne voulait rien lui dire, et surtout, on voulait éviter à tout prix qu'elle nous suive aux urgences. Je me voyais déjà convoquer une Ombrune pour effacer sa mémoire, ainsi que celle des médecins et des infirmières. Alors, on a fait comme si c'était une blague, et au carrefour suivant, elle nous a quittés en colère, ce qui était compréhensible.

L'hôpital était juste devant nous. On apercevait son enseigne au loin, sur un bâtiment. Mais soudain, une délicieuse odeur de nourriture m'a chatouillé les narines, et j'ai ralenti.

– Vous sentez ça ? a demandé Enoch. C'est du foie gras d'oie poêlé au romarin !

- Jamais de la vie, a protesté Emma. C'est du hachis Parmentier.
- Certainement pas, a dit Noor. Je reconnaîtrais cette odeur entre mille. Ce sont des dosas. Des dosas masala.
- De quoi vous parlez ? a demandé Lilly. Et pourquoi vous vous arrêtez ?
- Elle a raison, il faut emmener Bronwyn chez le médecin, a rappelé Millard. N'empêche, c'est le coq au vin le plus délicieux que j'aie jamais senti...

Nous étions à l'arrêt devant une vitrine au rideau tiré, qui aurait pu être un restaurant, même s'il n'y avait pas d'enseigne. Juste une pancarte qui disait : « OUVERT TOUT LE TEMPS » et « VOUS ÊTES TOUS LES BIENVENUS ».

– Vous savez, je me sens bien, a dit Bronwyn. Juste un peu affamée, maintenant que vous en parlez.

Elle n'avait pas l'air particulièrement en forme : elle avait la voix pâteuse et s'appuyait encore lourdement sur nos bras.

– Tu saignes ! lui ai-je rappelé. Et l'hôpital est juste là !

Bronwyn a regardé sa chemise, où la tache rouge ne cessait de s'étendre.

– Pas beaucoup, a-t-elle assuré.

Deux désirs s'affrontaient en moi. Tout au fond de ma tête, une voix criait : « Emmène-la à l'hôpital, abruti ! », mais elle était à peine audible, couverte par une autre, qui ressemblait étrangement à celle de mon père. Celle-là me disait qu'il était presque l'heure du dîner, et qu'on devrait profiter de notre présence à New York pour goûter à la nourriture. Pourquoi ne s'arrêterait-on pas là pour casser une petite croûte vite fait ?

Tout le monde semblait d'accord, sauf Lilly, mais ses protestations étaient de moins en moins énergiques.

J'ai poussé la porte et fait entrer la petite équipe dans l'échoppe. C'était bien un restaurant : une salle exiguë et vieillotte avec des nappes à carreaux, des chaises cannées et une fontaine à soda. Une serveuse vêtue d'un tablier et d'un chapeau en papier était debout derrière le comptoir ; elle nous a souri comme si elle nous avait attendus toute la journée. Il faut dire qu'on était les seuls clients.

– Vous avez l'air affamés ! a-t-elle observé.

– Oh oui ! a confirmé Bronwyn.

La serveuse n'a pas paru remarquer le sang qui maculait sa chemise.

– En fait, vous avez l'air de mourir de faim, a-t-elle renchéri.

– C'est vrai, a répondu Enoch d'une voix de robot. On meurt de faim.

– C'est quoi, ce restaurant ? a demandé Noor. J'ai cru sentir une odeur de dosas.

– Oh, nous avons de tout, a roucoulé Bernice. Tout ce que vous pourriez désirer.

Quand nous avait-elle dit son nom ? Comment le connaissais-je ? J'avais l'impression d'avoir de la bouillie à la place du cerveau.



La petite voix au fond de moi qui se demandait si c'était une bonne idée n'était plus qu'un murmure. Lilly non plus ne protestait plus. La dernière chose que je l'ai entendue dire, c'est :

« Restez ici si vous voulez. Moi, j'emmène votre amie à l'hôpital ! » Seulement, ses efforts pour tirer Bronwyn par le coude n'ont pas été très concluants.

– On n'a pas de quoi payer, ai-je soupiré en me rappelant que j'avais laissé notre argent dans le coffre de la voiture.

Ma déception était si vive que je me suis senti comme en deuil.

– Nous avons une promotion spéciale aujourd'hui, a dit Bernice. Tout est offert par la maison.

– Vraiment ? a demandé Bronwyn.

– Vraiment. Votre argent ne vous servirait à rien ici.

Nous nous sommes avancés jusqu'au comptoir et assis en rang sur les tabourets fixes en plastique. Il n'y avait pas de menu. Nous avons simplement dit à Bernice ce que nous voulions manger, et elle a crié les ordres à un cuisinier invisible, au fond de la salle. Quelques minutes plus tard, une clochette a tinté et elle nous a apporté nos assiettes. Un coq au vin pour Millard. Des dosas masala et un lassi à la mangue pour Noor. Un rôti d'agneau garni de gelée de menthe pour Emma. Un double cheeseburger, des frites et un milk-shake à la fraise pour moi. Un homard pour Bronwyn, avec un casse-noix et un bavoir orné d'une photo du crustacé. Un bibimbap coréen fumant avec un œuf cassé sur le dessus et un bubble tea pour Lilly. Je n'aurais jamais cru qu'on puisse commander un assortiment de plats aussi éclectique dans un restaurant, et surtout pas dans un vieux boui-boui grasseyeux qui employait une seule personne en cuisine.

Mais la partie de mon cerveau qui s'en inquiétait était devenue très silencieuse :

Ne mange pas ça.

Tu devrais partir.

C'est une mauvaise idée.

Arrête tout de suite, avant qu'il ne soit

trop tard.

Je ne me souviens pas d'avoir mangé mon double cheeseburger et mes frites et bu mon milk-shake. Pourtant, l'instant d'après, le verre était vide, il ne restait que des miettes sur mon assiette, et j'avais la tête lourde, si lourde...

– Oh, mes chéris !

Bernice est sortie de derrière le comptoir, une main sur le cœur.

– Vous avez l'air épuisés ! Ce n'était pas faux.

– Je suis tellement fatiguée, a articulé Emma d'une voix traînante, et nos amis ont échangé des murmures d'approbation.

– Pourquoi n'iriez-vous pas dormir à l'étage ? nous a proposé Bernice.

– On doit partir, a rappelé Noor, qui essayait en vain de se lever de son tabouret.

– Vous êtes sûrs ? a insisté Bernice. Je crois que non.

– Jacob, m'a murmuré Emma à l'oreille. Jacob... Il faut s'en aller.

Elle avait l'air ivre.

– Je sais.

Nous avons été hypnotisés, c'était évident. Les particuliers du Royaume des Sirènes avaient essayé de nous piéger de la même manière, mais cette fois, nous avons mordu à l'hameçon.

– On a des chambres à l'étage, avec des lits tout prêts pour vous. C'est par ici...

Comme par hasard, j'ai soudain réussi à me lever. Quelques secondes plus tard, nous étions tous debout et Bernice nous poussait dans un étrange couloir orné de rayures rouges et blanches, comme un sucre d'orge.

Nous nous sommes laissé faire. Le couloir semblait s'allonger à mesure qu'on avançait. Alerté par un vague bruit de dispute, je me suis retourné et j'ai vu Bernice barrer le passage à Lilly avec son bras.

– Hé, ai-je dit d'une voix pâteuse. Soyez gentille avec elle.

Lilly parlait. Je voyais sa bouche remuer, mais le son de sa voix n'arrivait pas jusqu'à mes oreilles.

– On revient bientôt, Lil. Attends-nous ici, a dit Noor.

Évidemment, Lilly n'aurait pas pu se joindre à nous, même si on lui avait permis d'entrer dans le couloir. À mi-chemin, j'ai senti mes tempes se serrer sous l'effet du changement de pression, mon estomac s'est soulevé brusquement, et *tchioup* ! la boucle nous a aspirés.

Lilly n'était plus derrière nous. Devant, le couloir à rayures de sucre d'orge débouchait sur un escalier.

– C'est en haut ! a fait la voix de Bernice, que l'on ne voyait plus.

Nous sommes montés lentement à l'étage, un pied après l'autre. En arrivant au sommet des marches, j'ai senti toute volonté me quitter.

Nous étions à la merci de la sirène qui nous guidait, et apparemment, nous n'avions d'autre choix que d'obéir.

[image]

Sur le palier, deux petites filles à quatre pattes semblaient se livrer à un examen approfondi des lames du plancher. Elles se sont redressées en nous voyant.

– Vous n'auriez pas trouvé une poupée ? nous a demandé l'aînée. Frankie a perdu une de ses poupées.

On aurait dit qu'elle racontait une blague, sauf qu'elle ne souriait pas.

– Non, désolée, a dit Noor.

– On a commandé un... sommeil, a ajouté Millard, l'air confus.

– Par ici, a répondu la fille, en indiquant du menton la porte derrière elle.

Nous les avons contournées pour entrer.

Courez, ai-je cru entendre l'une d'elles souffler. *Sauvez-vous pendant que vous le pouvez encore*. Mais quand je me suis retourné, elles fixaient le sol et avaient repris leurs recherches. J'avais l'impression de me déplacer dans un rêve.

Derrière la porte, dans une petite cuisine bien rangée, nous avons découvert un jeune garçon assis à une table couverte de puzzles et de blocs de construction. Un homme affublé d'un nœud papillon, debout près de lui, semblait lui faire passer un examen. Quand il nous a entendus arriver, il a levé le bras et montré la pièce voisine :

– Par là.





Il ne nous a même pas regardés. Son attention était focalisée sur le garçon.

– *Sanguis bebimus*, a-t-il dit. *Corpus edimus*.

– *Mater semper certa est*, a répondu le garçon, le regard perdu dans le vague. *Mater semper certa est*.

– « La mère est toujours certaine », a traduit Millard.

Le professeur s'est redressé, puis il a frappé contre le mur.

– Doucement, là-dedans !

L'ordre ne nous était pas destiné. J'ai compris ce qui l'avait contrarié quand nous sommes entrés dans la pièce voisine, où une voix endormie chantait faux :

– Joyeux anniversaire, chère Frankiiiiiiiiiiiie... Joyeux anniversaaaire...

J'étais incapable d'avancer plus vite, mais si j'avais pu, je me serais enfui en courant. Le chanteur était un homme maquillé en clown et affublé d'une perruque blanche. Assis sur une couchette, il se servait un verre sur une petite table avec des gestes d'automate. Il a bu le contenu du verre, l'a rempli à nouveau, a chanté quelques mots, puis l'a porté à ses lèvres. Quand il nous a vus, il l'a levé vers nous.

– Tchîn tchîn ! Joyeux anniversaire, Frankie !

– Joyeux anniversaire, ai-je répété involontairement.

Le clown s'est figé, le verre levé et la bouche ouverte. Du fond de sa gorge ont jailli des mots à peine intelligibles :

Laissez-

moi

dooooormiir.

– Venez ici ! a appelé une voix stridente derrière la cloison.



Obéissants, nous sommes entrés dans une chambre encombrée de poupées. Il y en avait par terre, sur les étagères qui tapissaient les murs, dans un grand fauteuil et sur un lit en fer. Elles étaient si nombreuses que je n'ai pas remarqué immédiatement la fille dissimulée sous l'avalanche de petits visages en porcelaine.

– Asseyez-vous ! a-t-elle aboyé, avant d'envoyer valser les poupées qui l'ensevelissaient.

Nous nous sommes installés par terre. J'ai entendu Bronwyn gémir de douleur.

– Je ne vous ai pas autorisés à faire du bruit ! a dit la fille.

Elle portait une chemise de nuit en coton et un pantalon en velours côtelé jaune des années 1970 ou 1980. Lorsqu'elle parlait, sa lèvre supérieure s'enroulait, esquissant un vilain rictus.

– Alors ? Qui êtes-vous ?

J'ai senti ma langue se dérouiller et j'ai commencé à répondre :

– Je m'appelle Jacob, et je viens d'une petite ville de Floride...

– Je m'ennuie, je m'ennuie, je *m'ennuie* ! a-t-elle crié.

Elle a montré Emma du doigt.

– Toi !

Une secousse a traversé Emma, qui s'est mise à parler :

– Je m'appelle Emma Bloom. Je suis née dans les Cornouailles, mais j'ai grandi dans une boucle au pays de Galles, et...

– ENNUYEUX ! a crié la fille, et elle a désigné Enoch.

– Je m'appelle Enoch O'Connor, a-t-il dit, et nous avons quelque chose en commun...

La fille a paru intriguée. Tandis qu'il parlait, elle a quitté son lit encombré de poupées et s'est approchée de lui.



– Je peux faire bouger des choses inanimées et des choses mortes en utilisant le cœur d'êtres vivants, a affirmé Enoch. Je dois d'abord les désosser, mais...

La fille a claqué des doigts et la bouche d'Enoch s'est refermée.

– Tu es très beau, a-t-elle dit en suivant du doigt la ligne de sa mâchoire, mais quand tu parles, ça gâche tout.

Elle lui a tapoté le bout du nez.

– Allez, chut. On verra plus tard.

Finalement, elle s'est tournée vers Bronwyn.

– Toi.

– Je m'appelle Bronwyn Bruntley. Je suis très forte, et mon frère Victor l'était aussi...

– ENNUYEUX ! a crié la fille. CACA !

Un bruit de pas pressés a résonné dans le couloir. Le professeur au nœud papillon est apparu à la porte.

– Oui ?

– Je ne veux plus de poupées comme ça, Caca ! Regarde-les. Tu crois vraiment qu'on peut jouer au Monopoly avec ? HEIN ?

– Euh... non ?

– C'EST ÇA. NON.

Elle a donné des coups de pied dans un tas de poupées, qui ont volé partout. Puis elle a montré Enoch du doigt.

– Lui, je l'aime bien. Mais les autres sont HORRIBLES et ENNUYEUX.

– Je suis désolé, Frankie.

– Qu'est-ce qu'on va faire d'eux, Caca ?

Elle a pivoté vers nous pour nous glisser en aparté :

– Il ne s'appelle pas vraiment *Caca*. Je l'appelle comme ça parce que je peux appeler n'importe qui comme je veux.

– On pourrait les manger, a suggéré le professeur.

Frankie a ricané.

– Tu veux toujours les manger, Caca. C'est bizarre ! Et puis, ça m'a donné mal au ventre la dernière fois.

– Ou alors, on pourrait les vendre.

– Les vendre ? Si j'aurais su...

– Si j’avais su, l’a interrompue le professeur.

Il a plaqué une main devant sa bouche et pâli. La fille a plissé les yeux de colère. Elle a tendu un doigt vers lui et tracé une ligne invisible vers le bas. Le professeur est tombé à genoux comme s’il était tiré par des cordes.

– TU. NE. ME. CORRIGES. PAS.

– Non, Frankie. Non, madame.

D’une voix tremblante, il a ajouté :

– *Mater semper certa est.*

– Voilà. C’est ça.

Un petit défilé de poupées a traversé la pièce, se dirigeant vers lui.

– Comme tu es obéissant, Caca, je ne leur ferai mâcher qu’une seule de tes jambes.

Le professeur a répété la phrase sans interruption, de plus en plus vite : « *Mater semper certa est, mater semper certa est !* » jusqu’à ce que sa langue fourche. Alors, les poupées se sont jetées sur lui en faisant claquer leurs dents de bois. L’homme gémissait, sanglotait, mais il n’a pas tenté de se défendre. Quand il a paru tout près de s’évanouir, la fille a écarté les bras et frappé dans ses mains. Les poupées se sont immobilisées et sont toutes tombées en même temps, inertes.

– Oh, Caca. Tu es trop drôle !

L’homme a retrouvé ses esprits. Il s’est essuyé le visage et s’est remis debout.

– Où en étais-je ? a-t-il demandé en se raclant la gorge. Ah, oui : vous pourriez les vendre aux Animistes, aux Mentats, aux Météorologues...

Il a appuyé une main tremblante sur son cou, vérifiant rapidement son pouls, puis l’a cachée dans son dos.

– Mais comme toujours, ce sont les Intouchables qui paient le mieux.

– Pouah ! Je les déteste tous ! Enfin, du moment qu’aucun ne met les pieds ici...

– Je vais les appeler et organiser une vente aux enchères.

– Mais *lui*, je ne le vends pas.

Frankie a montré Enoch, puis tracé un U dans l’air avec ses doigts. Les lèvres de notre ami ont dessiné un sourire exagéré, grotesque.

– C’est bien, Frankie. C’est très bien ! a approuvé le professeur.

– Je sais que c’est bien. Les autres, je m’en fiche. J’ai juste une

condition. Si celui qui les achète leur fait quelque chose de désagréable, je veux regarder.

[image]

Après un long sommeil sans rêves, je me suis réveillé ligoté sur une chaise. Emma, Bronwyn et Noor étaient là aussi, assises les unes derrière les autres, les mains et les chevilles pareillement entravées. Même Millard était des nôtres, comme en attestaient les cordes attachées autour d'une chaise qui paraissait vide. Mais pas Enoch.

Nous étions sur la scène d'un vieux théâtre, derrière un rideau jaune en lambeaux. En tendant le cou, j'ai aperçu des cordes, des poulies et des projecteurs alignés sur une passerelle au-dessus de nous. Nous n'étions pas bâillonnés, mais j'étais incapable de parler. Je n'arrivais même pas à ouvrir la bouche. En revanche, j'entendais parfaitement les voix qui résonnaient de l'autre côté du rideau.

– Ils se sont introduits chez moi ; ils essayaient de me voler ! affirmait Frankie, la fillette dérangée. La loi m'autorisait à les pendre, mais j'ai décidé d'être indulgente. Et je vous rends service à tous.

– C'est curieux : d'habitude c'est toi qui essaies de nous voler, a signalé une voix d'homme bourrue. Le dernier spécimen que je t'ai acheté s'est changé en poussière au bout de deux jours.

– C'est pas de ma faute si tu ne t'occupes pas bien d'eux, a rétorqué Frankie.

– Le vendeur n'est pas responsable des erreurs de l'utilisateur, a ajouté la voix mielleuse de Caca, le professeur.

– Tu m'as vendu de la merde ! a explosé l'homme. Tu m'en dois un gratuit !

J'ai cru qu'une dispute allait éclater, mais une dame plus âgée s'est mise à crier :

– Arrêtez ! Les bagarres sont interdites en terrain neutre !

– Tu m'as assez fait perdre de temps, Frankie, a repris la voix bourrue. Qu'est-ce que tu attends pour commencer ton petit numéro ?

– Très bien. CACA !

Le rideau s'est levé en grinçant dans un nuage de poussière, découvrant une salle de théâtre décrépite. Les sièges étaient déchirés et le balcon, dangereusement incliné, semblait prêt à s'effondrer d'un instant à l'autre.

Trois groupes de personnes patientaient dans la salle. Ils nous regardaient avec curiosité, mais semblaient aussi se surveiller mutuellement, assis à une distance prudente les uns des autres.

Frankie et Caca étaient les plus proches de nous. Frankie portait une veste queue-de-pie et tenait un bâton à la main, tel un chef d'orchestre.

Ça me paraît incroyable maintenant, mais sur le moment, je n'avais aucun moyen de savoir qui étaient ces gens. C'était sans doute mieux ainsi, car si j'avais connu leur réputation, j'aurais été trop intimidé pour réfléchir efficacement. Frankie avait contacté les gangs de particuliers les plus puissants de New York, et trois de leurs chefs avaient répondu à son invitation. Devant, au centre, se tenait Wreck Donovan, un jeune homme aux cheveux semblables à une vague déferlante figée par le gel. Il portait un costume immaculé, des chaussures couvertes de boue rouge et arborait un petit sourire menaçant. Il était accompagné de deux serviteurs : une jeune fille discrète qui lisait un journal et un garçon à l'air benêt, à la bouche entrouverte.

Wreck me surveillait du coin de l'œil tout en se disputant avec une jeune fille vêtue d'une robe blanche, serrée à la taille par un gros nœud en soie. Elle se prénommaît Angelica, et elle était venue seule. Ses cheveux bouclés, tirés en arrière, tombaient en cascade dans son dos. Son visage d'un blanc laiteux était lisse



et très froid et sa bouche, à l'inverse de celle de Wreck, avait les commissures tombantes et semblait en perpétuel mouvement, comme si elle mâchouillait quelque chose ou parlait toute seule. Mais le plus étrange, c'était le nuage de fumée noire agitée qui planait autour de sa tête et de ses épaules. Il semblait émaner de son oreille droite, telle une bulle de bande dessinée.

Wreck détestait être photographié, mais un jour, j'ai vu un cliché flou de lui, à peu près dans la même pose qu'à ce moment-là. Angelica, elle, aimait qu'on la prenne en photo. Un portrait d'elle en train de boudier sur une balançoire, son nuage de fumée flottant sur le côté, deviendrait plus tard célèbre chez les particuliers américains, au point que certains l'encadreraient pour l'accrocher chez eux avec fierté, tandis que d'autres l'utiliseraient pour illustrer des avis de recherche ou des cibles de tir.

Wreck et Angelica se querellaient au sujet d'une troisième personne qui n'était pas encore arrivée : le représentant des Intouchables. Frankie refusait de commencer sans lui.

– Il n'y a aucune chance qu'il montre sa gueule poilue, disait Wreck. Ni ici, ni nulle part en ville, d'ailleurs.

Sa voix mélodieuse était teintée d'un léger accent irlandais.

– J'espère bien que si ! a déclaré son domestique à la bouche béante. Je le ligoterai et le livrerai pour toucher la rançon.

– J'aimerais bien voir ça, s'est esclaffée Angelica. Aucun d'entre vous ne touchera cette prime. Dogface et ses Intouchables n'ont pas peur de vous. De Léo et ses gorilles, oui, mais pas de vous.

Sa diction était étrange : une série de soupirs chantants. Chacune de ses phrases commençait par un gazouillis cristallin pour s'achever dans un murmure.



Wreck a jeté un coup d'œil à sa montre de gousset ; puis il a décroisé les jambes et s'est levé.

– J'attends encore une minute, et je repars avec mes larbins, a-t-il annoncé.

– Caca, fais-le asseoir ! a crié Frankie.

– Asseyez-vous, s'il vous plaît, monsieur Donovan, a imploré le professeur.

– Je ne reçois pas d'ordres d'un homme qui laisse un enfant l'insulter, a rétorqué Wreck.

– Tu vas regretter de parler comme ça de moi, l'a prévenu Frankie. Un jour, tu vas devoir implorer mon pardon.

Avant que leur dispute ait pu dégénérer, une porte à double battant s'est ouverte avec fracas au fond du théâtre et une petite silhouette s'est engouffrée dans la salle.

– Le voilà ! a exulté Frankie. Je vous avais bien dit qu'il viendrait.

Le nouveau venu a remonté l'allée au pas de charge, retirant son chapeau et le manteau à haut col qui dissimulait son visage.

– Désolé pour le retard, a-t-il lancé avec un fort accent new-yorkais. J'étais coincé dans les embouteillages.

De près, j'ai eu la surprise de voir que son visage tout entier – sauf les yeux et les lèvres – était recouvert d'une longue et épaisse fourrure. C'était Dogface, le chef des Intouchables d'Eldritch Street, le clan de particuliers le plus haï de New York.

– Dogface ! s'est écrié Wreck. Je ne pensais pas que tu aurais le culot de venir, après la dérouillée qu'on t'a fichue la semaine dernière.

– Une *dérouillée* ? a répondu le garçon en se léchant deux doigts pour écarter une mèche de fourrure tombée devant ses yeux. C'est drôle, je me souviens que trois des tiens ont dû aller chez le guérisseur, contre seulement deux de mes gars.

– Tu ne sais plus compter, a rétorqué Wreck. Et tu n'as pas intérêt à revenir rôder sur mon territoire. Sans quoi, ce ne sera pas chez le guérisseur qu'ils t'emmèneront, ce sera à la morgue.

– Ouiiin, ouiin, ouiin, s'est moqué le garçon à fourrure, imitant les vagissements d'un bébé. « Ne reviens pas rôder sur mon territoire ! » Changez-lui sa couche, quelqu'un !

Wreck, qui s'était rassis, a bondi de sa chaise pour se précipiter sur Dogface, mais un de ses serviteurs l'a retenu. Tandis qu'il se laissait traîner jusqu'à son siège, Dogface a continué de glousser.

– Tu fais bien de te calmer. J’ai trois garçons qui attendent dehors, les oreilles collées à la porte. S’ils m’entendent aboyer, tu es un homme mort.

– Vous allez bientôt arrêter de jouer les petits coqs prétentieux ? a demandé Angelica. C’est pénible, à la fin !

Son visage était placide, mais son nuage de fumée était dense et menaçant.

– Oui, peut-on commencer, s’il vous plaît ? a renchéri le prof.

Tout le monde s’est assis. Même si la tension entre les chefs de clan restait palpable, leur attention s’est progressivement reportée sur mes amis et moi-même.

– Qu’est-ce que tu as pour nous, aujourd’hui, Frankie ? a demandé Dogface en se frottant les mains. Encore des culs-terreux ?

– Je n’ai plus besoin de tours de salon, a prévenu Wreck. Je n’achète que de vrais talents.

– Bonne idée ! a approuvé Dogface. Tu as déjà assez de crétins inutiles dans ta bande !



Wreck l'a fusillé du regard.

– Ce sont de vrais talents, a assuré Frankie. Et ils vont coûter *très* cher.

– On verra ça, a marmonné Angelica.

– Tout ce qui m'intéresse, c'est de savoir s'ils sont capables de voler, a dit Wreck. J'ai besoin de muscles. J'ai besoin de guetteurs.

– Et moi, je cherche des caméléons, a annoncé Dogface. Mon équipe s'est fait remarquer par les normaux dernièrement. Certains l'ont échappé belle.

– Celui-là est invisible ! a signalé Frankie.

Elle s'est retournée pour frapper Millard avec son bâton. Notre ami a lâché une plainte. Comme nous, il était incapable de parler.

– Hmm, a fait Wreck en tambourinant sur son accoudoir. Ça pourrait m'intéresser...

– Ils ne sont pas assez laids pour ton équipe, a objecté Dogface. Tu ferais mieux de me les laisser.

– J'ai besoin de nouvelles recrues qui manipulent le climat, comme toujours, a soupiré Angelica. Des change-vents, des sème-nuages, mais *compétents*.

– Allez, parlez ! a ordonné Frankie en agitant son bâton dans notre direction. Dites-leur ce que vous savez faire.

J'ai senti ma mâchoire se relâcher et ma langue, engourdie, s'est mise à me picoter comme si on y plantait des aiguilles. J'avais du mal à parler ; les mots s'emmêlaient dans ma bouche. Bronwyn a fait une tentative, elle aussi, mais on aurait dit qu'elle ne savait plus prononcer les consonnes. Dogface a levé les mains, excédé.

– C'est quoi ces idiots ?

– Évidemment qu'ils sont idiots ! a ironisé Wreck. Comment crois-tu que Frankie aurait pu les attraper, sinon ?

– Oublie mon numéro de télégraphe, a grommelé Angelica en se levant.

– Ne pars pas ! l'a implorée Frankie. Ils ont juste la langue fatiguée ! Elle a commencé à battre Bronwyn avec son bâton en criant :

– ALLEZ, PARLE ! PARLE TOUT DE SUITE !

Ce spectacle m'a tellement mis en colère que j'ai brusquement retrouvé ma voix.

– ASSEZ ! ai-je crié.

Frankie s'est retournée, furieuse, et m'a menacé de son bâton. Pour arriver jusqu'à moi, elle a dû passer devant Emma, qui avait libéré ses poignets en brûlant discrètement ses liens. Les pieds encore attachés à la chaise, elle a pourtant réussi à se jeter sur la fillette et l'a plaquée au sol. Elle lui a passé un bras autour du cou et a brandi une main flamboyante devant son visage.

– Stop, arrête ! criait Frankie en se tortillant.

Elle semblait avoir perdu toute emprise sur Emma ; malgré ses efforts, elle ne parvenait pas à récupérer son pouvoir de télékinésie.

– Laissez-nous partir ou je lui fais fondre le visage ! a crié Emma. Je suis sérieuse ! Je vais vraiment le faire !

– Vas-y, je t'en prie ! a dit Angelica. Elle est tellement pénible !

Les autres ont éclaté de rire. Ils avaient l'air surpris, mais pas particulièrement inquiets de la tournure des événements.

– Pourquoi vous restez plantés là ? a crié Frankie. Assassinez-les !

Dogface a étendu les jambes et croisé les mains derrière la tête.

– Je ne sais pas, Frankie. Ça devient intéressant...

– C'est vrai, a approuvé Angelica. Pour une fois, je suis contente d'être sortie de mon lit ce matin.

– Tout le monde s'en fiche si elle meurt ? a demandé Emma, agacée.

– Pas moi, a répondu le professeur sans conviction.

– Tu ne peux pas me faire ça ! a crié Frankie. Tu es à moi ! Je t'ai attrapée !

Je retrouvais peu à peu la maîtrise de mes bras, de mes jambes et de ma langue. Le sortilège que la fille nous avait jeté était rompu. Mes amis commençaient à bouger leurs membres, eux aussi.

Wreck a sorti un pistolet à gros canon de sa ceinture et l'a armé.

– Je propose qu'on se les partage à parts égales : deux chacun.

– J'ai une meilleure idée, a dit Dogface.

Il est tombé à quatre pattes et s'est mis à grogner féroce.

– Je les prends tous.

– Alors ça, ça m'étonnerait ! l'a prévenu Angelica.

Une vive lumière blanche a illuminé la pièce et un grondement de tonnerre a retenti. Ce que j'avais pris pour de la fumée était en fait un nuage d'orage.

– Et toi, a-t-elle lancé à Emma, n'essaie même pas d'utiliser ce feu contre nous.

– Personne ne nous emmène, ai-je décrété. Personne ne nous achète

non plus.

– Quand le Conseil des Ombrunes découvrira ce que vous faites, vous aurez de sérieux problèmes, a averti Millard.

Ce commentaire a recueilli quelques regards intrigués. Wreck s'est avancé, soudain plus respectueux.

– Vous nous avez mal compris. On *n'achète* pas les gens. Ce genre de pratiques est interdit par la loi depuis longtemps. En revanche, il nous arrive parfois de faire des offres monnayées, pour payer la caution de particuliers coupables de crimes. *Si* ces particuliers nous plaisent.

– Quels crimes ? a demandé Millard. C'est *vous*, les criminels.

– Vous êtes entrés par effraction sur le territoire de Frankie, a répondu Dogface.

Frankie, qui avait trop peur pour parler, a hoché vigoureusement la tête.

– Elle nous a piégés ! s'est insurgée Bronwyn. Elle nous a drogués avec de la nourriture !

– *Ignorantia legis neminem excusat*, a dit le tuteur. Nul n'est censé ignorer la loi.

– Nous rachetons votre caution, a continué Wreck. Ainsi, vous évitez la prison, et vous nous remboursez en travaillant pour nous pendant trois mois. Passé ce délai, beaucoup de gens décident de rester avec nous.

– Ceux qui sont encore en vie, a précisé Dogface avec un sourire narquois. Nos épreuves initiatiques ne sont pas faites pour les mauviettes.

Angelica a fait un pas prudent vers Emma en s'inclinant légèrement.

– Vous, mademoiselle, vous êtes très talentueuse. Je pense que vous vous sentiriez chez vous dans mon clan. Nous sommes des élémentaux, comme vous.

– Que les choses soient bien claires, a répliqué Emma. Je n'irai nulle part avec vous, ni avec personne. Et mes amis non plus !

– Je pense que si, a insisté Dogface.

Un craquement sonore a indiqué que Bronwyn venait de rompre ses liens. Elle s'est levée de sa chaise.

– Ne bouge pas ou je tire ! a crié Wreck.

– Tu tires, je brûle, a menacé Emma.

– Fais ce qu'elle dit ! a gémi Frankie.

Wreck a hésité, puis baissé son arme. Malgré leurs fanfaronnades, ils

ne voulaient pas que Frankie meure. Ou alors, ils ne voulaient pas vraiment nous tuer.

Bronwyn s'est approchée de la chaise de Noor et a coupé ses liens.

– Merci !

Elle s'est levée en se frottant les poignets. Puis elle a agité une main dans l'air et récolté la lumière du projecteur. Il était toujours allumé, là-haut, sur la passerelle, mais à présent, son cône de lumière s'arrêtait bien au-dessus de nos têtes.

– Là, c'est mieux.

Elle a réuni les mains, comprimant la poignée de lumière qu'elle avait recueillie avant de l'introduire dans sa bouche, où elle a enflé comme une boule de chewing-gum rougeoyant.

– Mon Dieu, a marmonné Wreck à voix basse.

– Qui êtes-vous ? a demandé Dogface.

Bronwyn venait de couper les cordes de Millard et s'apprêtait à me libérer.

– Ils ne sont pas d'ici, a raisonné Angelica. Avec de telles particularités, tout le monde les connaîtrait.

– Vous vous souvenez des Estres ? a demandé Millard.

Wreck a froncé les sourcils.

– Tu te moques de nous ?

– Ils sont tous morts ou en prison grâce à nous.

– Grâce à *lui*, surtout, a précisé Bronwyn.

Elle a cassé la corde qui entravait mes poignets et levé mon bras comme si je venais de remporter une course.

– Nous sommes les pupilles de Miss Peregrine, a-t-elle repris. Et quand elle apprendra ce que vous faites, elle et les autres Ombrunes feront de vos vies un enfer.

– C'est la chose la plus folle que j'aie jamais entendue, a dit Wreck.

Dogface a souri.

– Ils trouveront sans problème leur place parmi nous.

Nos rapports avaient changé. Nous avions gagné leur respect, et l'équilibre du pouvoir s'était rétabli. Cependant, les chefs de clan restaient sur leurs gardes ; ils se méfiaient de nous, et les uns des autres. Wreck pointait toujours son arme sur Emma, qui menaçait Frankie avec sa flamme ; Dogface était à quatre pattes, prêt à bondir, et le nuage d'Angelica pleuvait tranquillement sur sa tête et ses épaules. J'avais l'impression qu'on dansait autour d'un bâton de

dynamite allumé.

– J’ai une question à vous poser, et vous avez intérêt à me dire la vérité, a prévenu Wreck. Les gens comme vous ne débarquent pas en ville sans une bonne raison. Qu’est-ce que vous faites ici ?

Rétrospectivement, je me demande comment j’ai pu être aussi naïf. Je me sentais fier et libre, et j’ai dû penser que je pouvais leur parler d’égal à égal. C’est pourquoi j’ai avoué spontanément la vérité.

– Nous sommes venus l’aider, ai-je dit en montrant Noor. C’est une toute nouvelle particulière, et elle est en danger. On l’emmène chez nous.

Un silence tendu a plané tandis que les chefs de clan digéraient l’information. Ils ont échangé des regards entendus.

– Vous dites qu’elle est nouvelle ? a répété Dogface en se relevant. Vous voulez dire... non contactée ?

– Exact, a confirmé Emma. Qu’est-ce que ça peut faire ?

Angelica a secoué la tête, aspergeant les alentours d’eau de pluie.

– C’est mal !

– Et merde ! s’est exclamé Wreck en donnant un coup de poing dans le vide. J’aurais vraiment voulu avoir la fille-flamme dans mon équipe.

– Qu’est-ce qui vous arrive ? a demandé Bronwyn.

– Ouais, qu’est-ce qui se passe ? a enchaîné Noor.

Frankie s’est esclaffée.

– Oh là là, vous allez avoir des ennuis ! a-t-elle prédit.

– Toi, ferme-la ! a aboyé Emma.

– Kidnapper un particulier non contacté est un crime, a déclaré le professeur. Un crime très grave.

– Personne ne me *kidnappe*, a protesté Noor.

– Vous êtes des étrangers, et vous vouliez faire quitter le territoire à un non contacté..., a résumé Wreck.

Il a poussé un soupir et tapé du pied.

– Ah, ça m’énerve !

Dogface s’est frotté les mains.

– On doit vous dénoncer. Sans quoi, on sera accusés d’être vos complices.

– Tu es sûr ? a demandé Angelica. Ils me plaisent de plus en plus.

– Tu plaisantes ? a répliqué Dogface.

Il s'est mis à faire les cent pas avec nervosité.

– Imaginez qu'on ne les dénonce pas et que ça arrive aux oreilles de Léo. On est morts ! *Pire* que morts !

– Je croyais que tu n'avais peur de personne, a ricané Angelica.

Dogface s'est tourné vers elle.

– Seul un crétin n'aurait pas peur de Léo, abrutie ! a-t-il hurlé.

Wreck a sorti un petit téléphone portable de sa poche.

– Je déteste faire ça. Vraiment. J'avais hâte de travailler avec vous. Mais je n'ai pas le choix...

Il a appuyé sur quelques touches ; un instant plus tard, une sirène a retenti. Elle semblait venir de partout à la fois : des murs, du plafond, de l'air lui-même. Les chefs de clan ont baissé leurs armes. Ils n'étaient plus menaçants ; ils semblaient juste consternés.

Emma a lâché Frankie, qui s'est affalée à terre.

– Où est notre ami ? lui a-t-elle crié. Qu'est-ce que tu as fait d'Enoch ?

Frankie a rampé précipitamment vers les Américains.

– Il fait partie de ma collection, maintenant ! a-t-elle crié en jetant un coup d'œil entre les genoux de Wreck. Vous ne le récupérerez jamais !

Nous n'avions aucune raison de rester, et rien ne nous y obligeait. La sirène continuait de beugler.

– Je pense qu'on ferait mieux de partir, ai-je dit.

– Allons-y ! a tranché Emma.

Emma, Noor et moi avons levé le camp en traînant Bronwyn derrière nous, encore un peu étourdie. Nous avons dévalé l'escalier et remonté le couloir le plus vite possible, c'est-à-dire pas très vite. Les chefs de clan et leurs serviteurs n'ont pas fait la moindre tentative pour nous arrêter. Quand nous sommes sortis dans le jour déclinant, une demi-douzaine d'hommes en costumes des années 1920, équipés d'antiques mitrailleuses, couraient vers nous. Ils ont épaulé leurs armes et nous ont ordonné de nous arrêter. En guise d'avertissement, une rafale de balles a ricoché sur le béton derrière nous.

Nous avons stoppé net. Un homme m'a frappé les jambes par derrière et je me suis retrouvé à plat ventre, le visage contre le trottoir, une chaussure sur la nuque.

– Bandez-leur les yeux ! a ordonné une voix rauque.

L'instant d'après, on m'a enfilé une cagoule rêche sur la tête, et tout est devenu noir.

Chapitre 17

On m'a hissé sur mes pieds, traîné sans ménagement sur une bonne cinquantaine de mètres, puis soulevé par les bras et jeté sur un plancher métallique. Une portière a claqué. J'étais à l'arrière d'une camionnette. Je ne voyais rien à travers le capuchon qu'on m'avait enfilé sur la tête, et c'est à peine si j'arrivais à respirer. Mon menton écorché me brûlait et une cordelette entamait la peau de mes poignets.

Un puissant moteur a vrombi et la camionnette a été prise de secousses. J'ai entendu Emma dire quelque chose, puis un de nos ravisseurs a aboyé « La ferme ! » et une gifle a claqué. Le silence est retombé, tandis que la rage bouillonnait dans ma poitrine.

Deux choses me sont alors venues à l'esprit. Ces types devaient travailler pour Léo, le seul particulier à New York que Dogface semblait craindre. Et j'avais perdu mon sac. Mon sac de sport, qui contenait le journal de bord d'Abe. Un document plein d'informations sensibles, que mon grand-père avait pris soin d'enfermer dans son bunker secret. Un compte rendu presque complet de son activité de chasseur de Creux. Et je l'avais perdu !

J'avais vu mon sac pour la dernière fois chez Frankie. Le professeur avait dû me le confisquer avant qu'on se réveille dans le théâtre abandonné. Avait-il fouillé dedans ? Savait-il sur quoi il avait mis la main ? Qu'est-ce qui serait le pire : qu'il l'ait jeté ou qu'il l'ait lu ?

Mais bon, cela n'avait plus d'importance. Si c'était vraiment les hommes de main de Léo qui nous avaient capturés, et s'il était aussi

terrible que tout le monde semblait le penser, je serais probablement mort avant la fin de la journée.

Le conducteur de la camionnette a écrasé les freins. J'ai glissé sur le sol jusqu'à ce qu'un gorille me rattrape par le col. Le véhicule s'est arrêté et j'ai entendu les portes s'ouvrir. On nous a traînés dehors, poussés dans un bâtiment, puis dans un couloir et dans une boucle. Son entrée était si douce que j'ai à peine senti ce qui se passait.

Quand nous sommes ressortis, l'ambiance était différente. Il faisait froid et la rue était animée. Nous étions à une époque plus ancienne. Les chaussures des passants claquaient sur le trottoir, car personne ne portait de baskets. Les moteurs et les klaxons étaient plus bruyants, les gaz d'échappement plus denses.

Après m'avoir vu plusieurs fois trébucher, l'homme qui me tenait le bras m'a arraché le capuchon. Il m'a conseillé de ne rien tenter de stupide, puis m'a poussé dans le dos pour m'obliger à avancer. J'ai cligné des yeux, ébloui par la lumière du jour, et embrassé la scène du regard pour tenter de me repérer dans le temps et l'espace. Ce genre d'informations me serait précieux si jamais je parvenais à m'enfuir.



Nous étions à New York, quelque part dans la première moitié du ^{xx} siècle. Les voitures et les bus étaient typiques des années 1930 ou 1940, et tous les hommes portaient costume et chapeau. Mes ravisseurs passaient inaperçus dans ce cadre. Ils m'avaient ôté mon capuchon parce qu'ils se fichaient que je voie où j'étais. Ça ne m'aurait servi à rien d'appeler au secours. Nos sbires devaient contrôler toute la boucle, et ils auraient tué sans hésitation quiconque aurait tenté de me venir en aide. Ils avaient juste pris la peine de cacher leurs fusils mitrailleurs dans des journaux qu'ils tenaient sous le bras, pour ne pas affoler les passants.

Je ne sais pas si c'était typique des New-Yorkais, ou si les gens ici avaient pris l'habitude d'ignorer les hommes de Léo pour leur sécurité, mais personne ne semblait nous remarquer. Quand j'ai voulu me retourner pour voir si mes amis étaient là, j'ai reçu une baffe à l'arrière de la tête. Mes ravisseurs étaient devant moi et sur les côtés. Quelque part derrière nous, j'entendais Dogface et Wreck parler à voix basse.

Les gorilles ont bifurqué dans une ruelle, puis monté une rampe de chargement et pénétré dans un entrepôt sombre. Quelques hommes en salopette de travail se tenaient à l'entrée.

– Léo vous attend, a grondé l'un d'eux.

Nous avons traversé une cuisine pleine de marmitons et de serveurs qui se sont pressés contre les murs pour nous laisser passer, en évitant de nous regarder dans les yeux. Dans l'enfilade se trouvaient une salle de bal, puis un bar luxueux, plongé dans l'obscurité alors qu'on était au milieu de la journée, mais plein de clients. Finalement, nous avons monté un escalier menant à un bureau.

Les murs de la pièce, élégante et spacieuse, étaient tapissés de bois finement sculpté, agrémenté ici et là de touches d'or. Un homme était assis dans le fond, derrière un bureau géant. Il portait un costume noir à rayures, une cravate violette, et un chapeau de feutre crème qui jurait avec sa tenue. Un autre homme, tout de noir vêtu, se tenait debout près de lui. On aurait dit un croque-mort.

L'homme assis m'a regardé traverser la pièce avec des yeux inexpressifs. Il jouait avec un coupe-papier, enfonçant la pointe dans le feutre vert de son bureau. Ma peau m'a picoté comme si on y appliquait des glaçons.

L'instant d'après, Emma, Millard et Bronwyn ont été poussés à mes côtés. Ils n'avaient pas l'air trop mal en point, à part Bronwyn, qui avait une ecchymose sur la joue.

Noor n'était pas parmi eux. Je me suis demandé où ils l'avaient emmenée, et un frisson de peur m'a traversé. Puis Wreck, Angelica et les deux serviteurs de Wreck sont entrés à leur tour, accompagnés chacun par un gorille. Dogface n'était pas avec eux. Avait-il réussi à s'échapper ?

– Léo, content de te voir ! Ça faisait trop longtemps, a dit Wreck en touchant un chapeau invisible.

Ses domestiques sont restés silencieux, mais Angelica s'est inclinée.

– Bonjour, Léo.

Son nuage, d'une taille polie, était blotti contre son corps comme s'il était intimidé.

Léo a pointé son coupe-papier vers elle.

– Je te conseille de ne pas faire pleuvoir ici, face d'ange. Je viens de faire nettoyer ce tapis.

– Entendu, chef.

– Alors, c'est eux ? a-t-il demandé en tournant la lame vers nous.

– C'est eux, a confirmé Wreck.

– Où est le garçon-chien ?

– Il a filé, a dit le croque-mort d'une voix glaciale.

Léo a grincé des dents et crispé la main sur le coupe-papier.

– C'est pas bon, ça, Bill. Les gens vont penser qu'on est indulgents avec les criminels.

– On l'aura, Léo.

– Bien.

Il s'est tourné vers Wreck et Angelica.

– Maintenant, à vous. J'ai entendu dire que vous assistiez à une vente aux enchères illégale.

– Oh non, pas du tout ! s'est défendu Wreck. Ces particuliers, là...

Il nous a indiqués d'un geste, mes amis et moi.

– On essayait de les embaucher. C'était une espèce de salon de l'emploi.

– Un salon de l'emploi ! s'est esclaffé Léo. C'est nouveau, ça. Vous êtes sûrs que vous n'étiez pas en train de vous les échanger sous la table ? Que vous ne les incitez pas à vous rendre des services gratuits par des menaces, de l'intimidation ?

– Non, non, non ! a assuré Wreck.

– On ne se permettrait pas, a renchéri Angelica.

- Qu'est-ce que vous êtes censés faire avec les étrangers ?
- Te les amener, Léo, a dit Wreck.
- Exact.
- Frankie pensait qu'ils n'avaient rien de spécial, c'est pourquoi...
- Frankie est une idiote ! a braillé Léo. Ce n'est pas dans ses cordes de décider qui n'est personne et qui est un infiltré ! Vous m'amenez les étrangers, et moi, je fais le tri. Tout passe par moi, compris ?
- Oui, Léo, ont-ils répondu à l'unisson.
- Qu'est-ce que vous avez fait de la mangeuse de lumière ?
- On l'a mise au frais dans le salon, a dit Bill, le croque-mort. Jimmy et Walker la surveillent.
- Bien. Ne soyez pas trop durs avec elle. On veut se faire des amis, n'oubliez pas.
- Entendu.

Léo s'est tourné vers nous. Il a ôté ses pieds du bureau et s'est penché en avant.

– D'où vous venez ? Vous êtes des *Californios*, c'est ça ? Les gars de Meese ?

- Je viens de Floride, ai-je dit.
- Et nous, du Royaume-Uni, a ajouté Bronwyn d'une voix rauque.
- On ne sait pas qui est Meese, et on ne comprend pas de quoi vous parlez, a signalé Emma.

Léo a hoché la tête. Il a fixé son bureau en silence pendant une éternité. Quand il s'est redressé, son visage était rouge de colère.

- Je m'appelle Léo Burnham, et je dirige cette ville.
- Toute la côte Est, a renchéri Bill.
- Voilà comment ça va se passer, a repris Léo. Je vous pose des questions et vous répondez franchement. Je ne suis pas le genre de gars à qui on ment. Je ne suis pas non plus le genre de gars à qui on fait perdre son temps.

Il a levé une main au-dessus de sa tête et l'a abattue violemment sur son bureau, enfonçant le coupe-papier profondément dans le bois. Tout le monde dans la pièce a sursauté.

- Lis-leur l'acte d'accusation, Bill, a-t-il commandé.
- Le croque-mort a ouvert un bloc-notes et énuméré :
- Violation de propriété. Résistance à l'arrestation. Kidnapping d'un particulier non contacté...

– Ajoute « mensonges sur leur identité », a ordonné Léo.

– Entendu.

Alors que Bill griffonnait sur son bloc, Léo s'est levé. Il est passé derrière sa chaise et a posé les avant-bras sur les moulures dorées.

– Après que les Estres et les bêtes de l'ombre ont quitté la ville, j'ai deviné que nos ennemis n'allaient pas tarder à tenter des incursions sur notre territoire. Je pensais qu'ils commenceraient par s'attaquer à des boucles de banlieue. Celle de Missy Fineman dans les Pine Barrens, ou le bistrot de Juice Barrow dans les montagnes Pocono. Mais enlever une des sauvages les plus puissantes qu'on ait vues depuis... depuis je ne sais pas combien de temps ! Et faire ça juste sous notre nez...

Il s'est redressé et a postillonné de colère :

– Ce n'est pas seulement effronté, c'est une insulte ! J'entends d'ici les *Californios* ricaner : « Léo est faible. Léo roupille. Allons chez lui pour voler la tirelire de ses enfants, on ne risque rien ! »

– Vous avez l'air mécontent, est intervenu Millard, et même si je ne veux pas vous contrarier davantage en vous contredisant, nous ne sommes pas ce que vous pensez.

Léo est sorti de derrière sa chaise et est allé se planter devant notre ami, qu'on avait obligé à enfiler un costume à rayures pour l'empêcher de s'éclipser.

– Êtes-vous d'ici ? lui a-t-il demandé.

– Non, a répondu Millard.

– Aviez-vous prévu d'enlever cette sauvage ?

– C'est quoi, un sauvage, exactement ?

Léo l'a frappé à l'estomac et Millard s'est plié en deux en gémissant.

– Arrêtez ! a crié Emma.

Il l'a ignorée.

– Bill, dis-leur ce qu'est un sauvage.

– C'est un particulier qui ne sait pas qu'il est particulier et qui n'est encore allié avec aucun clan, a dit Bill, comme s'il récitait une leçon.

– Elle était en danger, ai-je expliqué. On voulait juste l'aider.

– En la sortant des cinq arrondissements.

– Pour l'emmener dans notre boucle à Londres, a complété Bronwyn. Pour la mettre à l'abri des gens comme vous.

Les sourcils de Léo se sont levés d'un coup.

– À Londres ? Tu vois, Bill, c'est pire que ce que je pensais.

Maintenant, on a les Angliches après nous, en plus des *Californios*.

– Elle n'est pas des vôtres, et elle ne vous appartient pas, ai-je souligné. Et c'est elle qui a décidé de venir avec nous.

Le gorille m'a serré le bras en guise d'avertissement, tandis que Léo redressait son col et fonçait sur moi.

– Je ne sais pas si tu es vraiment ignorant ou si tu fais semblant, a-t-il dit tranquillement, mais c'est sans importance. La loi est la loi, et ce n'est pas moi qui l'ai inventée. C'est la même dans tout le pays. La mangeuse de lumière est d'ici, et l'inciter à partir est un crime ; un crime que vous avouez. Je n'ai pas le choix : je dois vous infliger un châtiment exemplaire.

Il a levé la main et m'a giflé. C'est arrivé si vite que je n'ai pas eu le temps de me préparer, et le choc a failli me renverser.

– Bill, fais sortir ces voyous de mon bureau ! Découvre qui ils sont, et n'aie pas peur de serrer les vis. On a fini de jouer les gentils.

– Bien dit, Léo !

Alors qu'on nous traînait dehors, j'ai croisé le regard d'Emma et articulé en silence : « Ça va aller. » Pour la première fois depuis que nous avons quitté ma maison en Floride, quelques jours plus tôt, elle avait l'air vraiment effrayée.

C'était la première fois que je rencontrais Léo et ce ne serait pas la dernière.

[image]

Je ne sais pas combien de temps j'ai passé dans cette cellule. Il n'y avait pas de fenêtre, pas de soleil, pas de mobilier, à part un lit et des toilettes. Ça m'a paru durer des jours, mais j'y suis probablement resté moins de vingt-quatre heures. La seule lumière provenait d'une ampoule nue, allumée en permanence. Dans ces conditions, le passage du temps devient plus difficile à mesurer, surtout quand on souffre d'un décalage de boucle et quand on sait à peine quelle heure il était au départ.

On m'a apporté de la nourriture dans un bol et de l'eau dans une tasse en fer-blanc. Toutes les quelques heures, quelqu'un venait m'interroger. Une personne différente à chaque fois. Au début, ils voulaient surtout savoir d'où je venais et pour qui je travaillais.

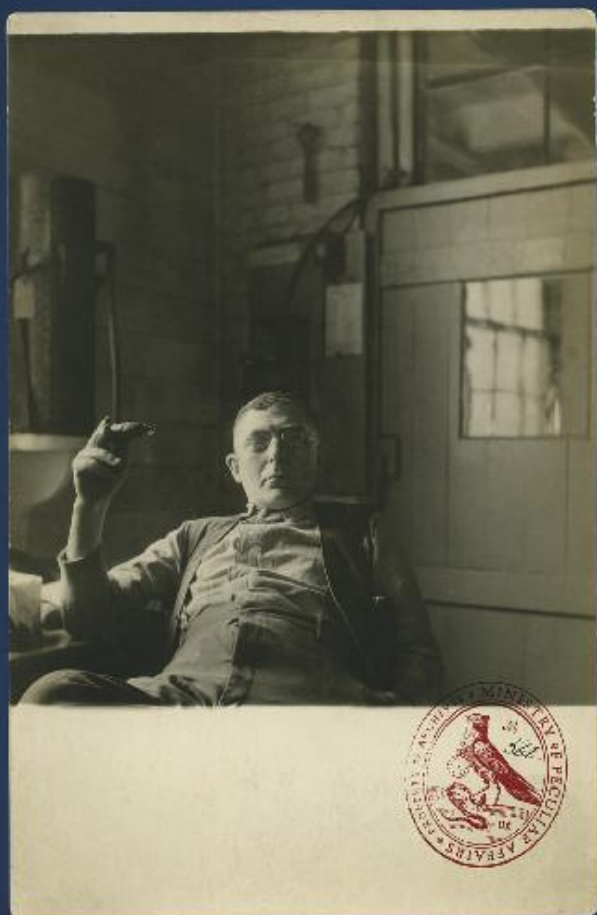


Ils semblaient vraiment croire que j'étais originaire de Californie, que j'étais un *Californio*, comme ils disaient. J'avais beau le nier de toutes les manières possibles, la vérité était tellement improbable que je n'arrivais pas à les convaincre. Comment auraient-ils pu croire que je faisais partie d'un groupe de particuliers venus d'une boucle du début du ^{xx}^e siècle en Grande-Bretagne, avec mon accent américain et mon allure moderne ? Mon histoire leur semblait absurde.

Ils parlaient avec cruauté de me tuer, et des peines terribles que mes amis et moi encourions, mais ils ne m'ont pas torturé, ni même battu. Peut-être l'homme au fond du couloir, qu'ils m'emmenaient voir à intervalles réguliers, y était-il pour quelque chose. Ils me sortaient de ma cellule et me traînaient dans une autre pièce aveugle. Je m'asseyais en face d'un homme à l'allure solennelle, aux cheveux courts et aux petites lunettes rondes, qui me fixait pendant de longues minutes sans parler, affalé sur sa chaise, en croquant des cornichons.

Ma théorie est qu'il essayait de lire dans mes pensées. Je ne sais pas si les cornichons faisaient partie de sa technique, ou s'il était simplement accro aux pickles. Finalement, il a dû découvrir ce qu'il voulait – ou peut-être avait-il accédé au cerveau d'un de mes amis –, car les autres types qui m'interrogeaient ont soudainement changé de refrain. Désormais, ils semblaient me croire quand j'affirmais que je n'étais pas un *Californio* et que j'appartenais à ce groupe de particuliers venus de l'autre côté de l'océan.

En revanche, ils voulaient tout savoir sur les particuliers européens, sur Miss Peregrine et ses semblables, convaincus que



les Ombrunes se préparaient à les attaquer. Ils m'ont demandé combien d'autres particuliers nous avions kidnappés en Amérique. Combien de « sauvages » étaient tombés dans notre piège. « Aucun », leur ai-je dit. J'ai expliqué que nous avions agi seuls et sans autorisation, sans même en avoir informé les Ombrunes. Et j'ai répété ce que j'avais dit à Léo : on avait répondu à une annonce pour sauver un particulier non contacté en danger. Il s'agissait de l'aider, rien de plus.

– En danger de quoi ? m'a demandé un grand homme aux bajoues mal rasées et aux cheveux blancs comme la craie.

J'ai songé qu'il n'y avait pas de mal à lui révéler ce que je savais. Alors, je lui ai décrit les faux professeurs qui traquaient Noor au lycée. Les voitures de sport aux vitres teintées. L'hélicoptère au-dessus du chantier, les hommes qui nous avaient poursuivis et qui avaient tiré une fléchette anesthésiante sur Bronwyn.

– Je ne suis pas très instruit, a rétorqué l'homme. Mais s'il y a une chose que je connais bien, c'est nos ennemis. Je sais à quoi ils ressemblent, comment ils s'habillent, ce qu'ils mangent au petit déjeuner, le nom de leurs mères... Et ces gens dont tu me parles ne correspondent à aucune de leurs descriptions.

– Je vous jure que c'est vrai ! ai-je insisté. Les Ombrunes n'ont rien à voir avec cette histoire. Miss Peregrine non plus. Cette fille était en danger et on voulait juste l'aider.

Le type a éclaté de rire.

– Vous vouliez juste l'aider.

Il s'est penché si près de moi que j'ai senti l'odeur de sa peau, piquante comme le menthol et aigre comme les sueurs nocturnes.

– J'ai vu une Ombrune, une fois. À Schenectady. Une vieille dame qui vivait dans les bois avec une vingtaine d'enfants. Les gosses la suivaient comme des canetons. Ils dormaient dans le même lit. Ils allaient ensemble aux toilettes.

Il a secoué la tête et frissonné.

– Personne dans ce monde ne veut *juste aider*. Et aucun pupille d'aucune Ombrune n'a jamais agi seul.

J'ai senti une vague d'amertume et de fierté blessée m'envahir.

– Mon grand-père le faisait.

« Pourquoi garder le secret ? » ai-je pensé. Je ne pouvais pas les laisser croire que les Ombrunes complotaient contre eux. Qui sait quelles conséquences cela aurait pu avoir ?

– Il a dirigé une équipe qui combattait les Sépulcreux et aidait des particuliers en danger. Les gens le connaissaient sous le nom de Gandy.

L'homme ne riait plus. Il écrivait tout ce que je disais sur un petit bloc-notes.

– Il est mort cette année, ai-je continué, et il voulait que je prenne le relais. En tout cas, c'est ce que je pense. J'ai reçu la mission d'un de ses associés. Ce ne sont pas mes amis qui ont eu cette idée. Je les ai entraînés dans l'aventure. Alors, ne les accusez pas. Je suis le seul responsable.

Le type a levé les yeux de son bloc-notes.

– Tu dis qu'un des associés de Gandy est toujours en vie ?

La façon dont il me regardait m'a fait frissonner. J'ai compris que j'avais fait une gaffe.

– Non.

J'ai feint d'être confus.

– J'ai reçu la mission d'une machine. Un téléscripneur, vous savez ? Les ordres se sont imprimés pendant que j'étais à côté, comme si elle savait que j'étais là.

J'aurais voulu ravalier mes paroles imprudentes, mais il était trop tard. L'homme ne m'a visiblement pas cru. Il a fermé son bloc-notes et reculé bruyamment sa chaise.

– Merci. Vous nous avez été très utile, m'a-t-il dit avant d'appeler les gardes.

– On n'avait pas l'intention de marcher sur vos plates-bandes, me suis-je empressé d'ajouter. On ne connaissait pas votre territoire, ni vos lois, ni rien.

Des clés ont cliqueté derrière la porte, qui s'est ouverte. L'homme s'est levé et m'a souri.

– Passez une bonne journée.

[image]

Vingt minutes plus tard, on m'a traîné dans le bureau de Léo. Il était seul dans la pièce avec son bras droit, l'espèce de croque-mort prénommé Bill.

Il est venu à ma rencontre dès que j'ai franchi la porte et m'a aboyé en pleine figure :

– Ton grand-père était un assassin. Tu étais au courant, hein ?

Comme je ne savais pas quoi répondre, j'ai gardé le silence. Léo

semblait hors de lui.

– Gandy. Ou je ne sais pas comment tu l'appelles...

– Son nom était Abraham Portman, ai-je répondu d'une voix calme.

– Kidnappings. Assassinats. Un vrai méchant. Un malade mental. Regarde-moi !

J'ai obéi.

– Vous ne savez pas de quoi vous parlez, ai-je tenté.

– Ah, ouais ? Bill, passe-moi le dossier de Gandy.

Le croque-mort est allé fouiller dans un meuble de classement.

– C'était un homme bon, ai-je affirmé. Il a combattu des monstres. Il a sauvé des gens.

– C'est ce qu'on croyait, nous aussi, a dit Léo. Jusqu'à ce qu'on découvre que c'était *lui*, le monstre.

– Voilà, Léo, je l'ai, a annoncé Bill.

Il est revenu vers nous, un dossier marron à la main. Léo l'a ouvert, et soudain, son visage de pierre a trahi une vive émotion.

– Là, a-t-il dit avec une grimace de douleur.

Il m'a balancé une gifle retentissante sur la joue gauche. J'ai vacillé. L'homme qui me tenait m'a redressé. Je voyais trente-six chandelles.

– C'était ma filleule, a gémi Léo. Mon petit trésor. Agatha. Huit ans.

Il a tourné le dossier vers moi. Sur la page, on voyait la photo d'une fillette chevauchant un tricycle. La terreur m'a noué le ventre.

– Ils l'ont kidnappée pendant la nuit. Gandy et ses hommes. Ils sont venus avec une créature de l'ombre, qui travaillait pour eux. Elle a brisé la fenêtre de sa chambre et l'a enlevée, au premier étage ! On a découvert une traînée noire gluante qui allait de la fenêtre brisée à son lit.

– C'est impossible, ai-je protesté. Il n'aurait jamais kidnappé un enfant.



– On l’a vu ! a-t-il crié. Mais elle, non. On ne l’a jamais retrouvée. Et pourtant, on a cherché, tu imagines bien qu’on a cherché. Soit il l’a donnée à manger à cette créature, soit il l’a tuée lui-même. S’il l’avait vendue à un autre clan, je l’aurais su. Elle se serait libérée, elle aurait donné de ses nouvelles.

– Je suis désolé pour ce qui s’est passé, mais je peux vous assurer que ce n’était pas lui.

Léo m’a giflé de nouveau, sur la joue droite. J’ai vu flou pendant une seconde et mon oreille s’est mise à bourdonner. Quand j’ai levé les yeux, Léo regardait le jour gris par la fenêtre.

– Ce n’est qu’un des dix enlèvements qu’on lui reproche. Dix enfants kidnappés, que personne n’a jamais revus. Il a du sang sur les mains. Mais il est mort, me dis-tu. Dans ce cas, c’est toi qui as du sang sur les mains.

Il s’est dirigé vers un chariot à bouteilles et s’est versé un verre de liqueur brune, qu’il a bu d’un trait.

– Maintenant, dis-moi où se trouve son associé, celui qui est toujours en vie.

– Je ne sais pas. Je n’en sais rien.

J’avais décidé de lui révéler la vérité sur h ; j’en avais déjà trop dit pour revenir en arrière, et de toute façon, je n’avais aucune information qui risquait de les mener à lui. Je ne savais même pas où il habitait.

Le gorille de Léo me tenait par le cou. J’ai senti sa poigne se resserrer. Les trois hommes présents dans la pièce semblaient disposés à me faire du mal.

– Tu le *sais*. Tu allais lui amener la fille !

– Non, on devait la conduire dans une boucle, pas à lui.

– Quelle boucle ?

– Je ne sais pas, ai-je menti. Il ne me l’avait pas encore dit.

Bill a fait craquer ses articulations.

– Il fait l’imbécile, Léo. Il te prend pour un loser.

– C’est bon, a dit Léo. On le trouvera. Personne ne se cache de moi dans ma ville. Ce que je veux vraiment savoir, c’est ce que vous faites de vos victimes.

– Rien. On n’a pas de victimes.

Il a pris le dossier sur la table où il l’avait laissé tomber, a saisi la page et me l’a collée sous le nez.

– Voilà un des gosses que ton grand-père a sauvés. On l’a retrouvé deux semaines plus tard. Est-ce qu’il a l’air sauvé ?

C’était une photo atroce. Un petit garçon mort. Estropié.

Léo m’a balancé un nouveau coup de poing dans le ventre. Je me suis plié en deux en gémissant.

– C’est une entreprise familiale de psychopathes, c’est ça ? Et toi, tu prends la relève ?

Il m’a donné un coup de pied et je me suis effondré à terre.

– Où est-elle ? Où est Agatha ?

J’ai continué à dire : « Je ne sais pas, je ne sais pas. » Ou du moins, j’ai essayé, pendant qu’il me bourrait de coups de pied, jusqu’à ce que je ne puisse plus respirer et que mon nez pisse le sang.

– Relevez-le, a commandé Léo, dégoûté. Et merde, il faut que je refasse nettoyer le tapis !

On m’a soulevé par les bras, mais mes jambes refusaient de me porter. Je suis tombé à genoux.

– Je vais tuer Gandy, a prévenu Léo. Je vais tuer ce fils de pute de mes propres mains.

– Gandy est mort, lui a rappelé Bill.

– Gandy est mort, a répété Léo. Eh bien, puisqu’il n’est plus là, je me contenterai de toi, Junior. Quelle heure est-il, Bill ?

– Presque six heures.

– On le tuera demain matin. Organise-moi ça. Invite les troupes.

– Vous avez tort, ai-je chuchoté d’une voix tremblante. Vous vous trompez sur son compte. Je peux le prouver.

– Qu’est-ce que tu préfères, gamin ? Noyade ou balle dans la tête ?

– Pourquoi pas les deux ? a suggéré Bill.

– Bonne idée ! On le tue une fois pour lui, et une fois pour son cher grand-père. Et maintenant, sortez-le-moi de là.

[image]

Cette nuit-là, ils ont éteint la lumière dans ma cellule. Allongé dans l’obscurité, je me suis efforcé d’oublier mon corps endolori tout en me débattant avec mes pensées. Je m’inquiétais pour mes amis. Avaient-ils été battus, torturés, menacés ? Je m’inquiétais aussi pour Noor. Que prévoyaient-ils de faire d’elle ? Est-ce qu’elle ne s’en serait pas mieux sortie si je n’avais pas essayé de l’aider ? Si j’avais écouté H et fait demi-tour quand il m’avait appelé ?

Si. C'était presque certain.

J'avoue que je m'inquiétais aussi pour moi. Les gorilles de Léo me menaçaient depuis le début, mais pour la première fois, leur projet de me tuer me paraissait sincère. Léo n'avait plus besoin de moi. Il n'essayait plus de me soutirer aucune information. Il semblait juste vouloir ma mort.

Et ce délire à propos de mon grand-père ? Je n'envisageais pas une seule seconde d'y accorder foi, mais pourquoi ces gens-là en étaient-ils convaincus ? Ma seule explication, c'était que les Estres avaient piégé Abe en mettant en scène des enlèvements et des meurtres comme s'il les avait commis, dans l'espoir que le clan de Léo le tuerait à leur place. Et le fait que mon grand-père avait été vu sur les lieux de ces crimes pouvait facilement s'expliquer. Les Estres étaient des maîtres du déguisement. L'un d'eux s'était habillé comme lui, ou s'était fabriqué un masque réaliste...

Des coups frappés à la porte de ma cellule m'ont arraché à mes pensées. Et voilà ! Mes bourreaux étaient venus me chercher. Ils n'avaient même pas attendu le matin.

La petite trappe dans la porte s'est ouverte.

– Portman !

C'était Léo. J'étais un peu surpris de le voir, mais en fait, c'était logique : il voulait appuyer lui-même sur la détente.

– Viens par ici.

Je me suis levé du lit de camp et approché de la trappe.

– Les Estres ont piégé mon grand-père, ai-je affirmé.

Je savais qu'il ne me croirait pas, mais j'avais besoin de le dire.

– Ferme ta putain de gueule !

Léo a inspiré longuement pour se calmer avant de me demander :

– Tu connais cette dame ?

Il a plaqué un cliché devant la trappe. Étonné de ce revirement inattendu, j'ai mis un moment à réagir. C'était la photo d'une diva aux cheveux teints en blond, avec des gants blancs et un chapeau à plumes. Elle tenait à la main un flacon de déboucheur de conduites et semblait chanter pour elle-même.



– C'est la Baronne, ai-je dit, remerciant le ciel que la mémoire ne m'ait pas fait défaut.

Léo a baissé la photo et m'a observé un instant, le front plissé. Son expression était indéchiffrable. Avais-je réussi un test ?

– On a passé quelques coups de fil, a-t-il finalement lâché. Tes associés nous ont dit que vous aviez fait escale au Flamingo, en Floride. Naturellement, on s'est inquiétés. Alors, on a appelé nos amis là-bas, pour voir si vous aviez laissé quelqu'un en vie. À ma grande surprise, non seulement vous vous êtes comportés en ladies et gentlemen, mais vous vous êtes occupés d'une affaire que j'avais l'intention de gérer.

– Quelle affaire ? ai-je demandé, perplexe.

– Ces bandits de la route qui jouent aux petits chefs. J'avais prévu d'aller en Floride pour les massacrer. Vous m'avez épargné cette peine.

– C'était, euh... de rien.

J'ai essayé d'avoir l'air calme et détendu. Pas comme un condamné qui s'attend à être exécuté.

Léo a gloussé et regardé le sol, vaguement embarrassé.

– Tu te demandes peut-être pourquoi un gars important comme moi se soucie d'une petite boucle touristique en Floride. En fait, ma sœur vit là-bas.

Une ampoule s'est allumée dans ma tête.

– La Baronne ?

Il a hoché la tête et marmonné pour lui-même :

– Donna. Elle aime le climat, et elle prend quelques leçons de chant...

– Alors, vous allez me laisser partir ?

– En principe, une recommandation de ma sœur ne suffirait pas à te faire acquitter. Mais tu as des amis bien placés.

– Vraiment ?

Il a fermé la trappe. Une clé a tourné dans la serrure et la porte s'est ouverte. Nous nous sommes retrouvés face à face, à quelques mètres l'un de l'autre. Puis il s'est écarté, et au fond du couloir, j'ai vu Miss Peregrine s'avancer vers moi.

J'ai d'abord cru que je rêvais. Mais elle m'a hélé :

– Jacob. Venez ici tout de suite !

Elle s'efforçait de paraître fâchée, mais son visage était si creusé par

l'inquiétude, et un tel soulagement se lisait dans ses yeux que je me suis précipité dans ses bras, certain qu'elle ne me repousserait pas. Je l'ai serrée contre moi.

– Miss Peregrine ! Je suis tellement désolé.

Elle m'a tapoté le dos et embrassé le front.

– Gardez ça pour plus tard, monsieur Portman.

Je me suis tourné vers Léo.

– Et mes amis ?

– Ils vous attendent sur le quai de chargement.

– Et Noor ?

Son expression s'est aigrie.

– Ne me provoque pas, gamin. Et ne remets jamais les pieds ici. En aidant ma sœur, tu as gagné ta carte « sortie de prison ». Mais tu n'en as qu'une.

– Merci, a dit Miss Peregrine. Nous reprendrons bientôt contact avec vous.

– Je vais compter les minutes, a assuré Léo.

[image]

Une petite troupe nous a escortés dans les couloirs du club de Léo jusqu'au quai de chargement. Dans la faible lumière de l'aube, j'ai aperçu Emma et Bronwyn, et près d'elles, la chemise blanche et le pantalon gris de Millard. Quand j'ai constaté qu'ils étaient entiers, debout et relativement en forme, le frisson de soulagement qui m'a traversé m'a presque donné froid. Alors seulement, j'ai compris combien mes espoirs de les revoir avaient été minces.

– Oh, mon Dieu, merci ! a murmuré Bronwyn, les mains jointes.

– Je vous avais dit qu'il allait bien, a fait Millard. Jacob est capable de prendre soin de lui.

– Bien ? a répété Emma, qui avait blêmi en me voyant approcher. Qu'est-ce qu'ils t'ont fait, Jacob ?

Je n'avais pas croisé de miroir depuis longtemps, mais entre mon nez cassé, mes égratignures et mes ecchymoses, je ne devais pas être beau à voir.

Elle m'a attiré contre elle. Sur le moment, malgré ce qui s'était passé entre nous, son étreinte m'a réconforté. Puis elle m'a serré un peu trop fort et mes côtes meurtries se sont rappelées à mon souvenir. Je me

suis écarté avec un hoquet de douleur.

Je lui ai assuré que j'allais bien, mais ma tête était comme un ballon qui menaçait d'éclater.

– Où est Enoch ? ai-je voulu savoir.

– Dans l'Arpent, a dit Millard.

– Ouf !

– Il s'est échappé de cet horrible restaurant, m'a appris Emma. Puis il a téléphoné chez toi et il a tout raconté à Miss P. Ils ont retrouvé notre trace jusqu'ici.

– Il nous a sauvé la vie, a ajouté Millard. Je n'aurais jamais cru que je dirais ça un jour.

– Vous pourrez vous raconter tout cela sur le chemin du retour à l'Arpent, a fait une voix à l'accent français.

Je me suis retourné et j'ai vu Miss Coucou debout près de la sortie, en compagnie d'une autre Ombrune. Elle portait une robe bleu électrique avec un grand col argenté et son expression était neutre. Ni elle ni l'autre Ombrune ne paraissaient spécialement heureuses de nous voir.

– Venez, une voiture nous attend.

Les hommes de Léo nous ont regardés partir, leurs yeux et leurs armes à feu braqués sur nous. J'ai repensé à Noor, que nous laissions ici, captive. Je m'en voulais terriblement. Non seulement nous avons échoué dans notre mission, mais je l'avais probablement condamnée à un sort pire que celui qu'elle aurait connu si je l'avais laissée seule.

Les Ombrunes nous ont fait monter dans une grosse voiture, qui a démarré sur les chapeaux de roues avant même que les portières se referment, nous plaquant contre les sièges.

Miss Peregrine était assise devant moi.

– Miss Peregrine..., ai-je commencé.

Elle s'est tournée légèrement pour me montrer son profil.

– Je préférerais que vous ne parliez pas, m'a-t-elle dit.

Chapitre 18

Nous avons regagné l'Arpent du Diable *via* une entrée de boucle à Manhattan, reliée au Panloopticon ; un chemin qui nous aurait épargné des jours de route et d'innombrables ennuis si seulement nous l'avions connu. Je ne me suis pas fait sermonner sur-le-champ, car j'étais blessé. Les Ombrunes m'ont conduit chez un guérisseur nommé Rafael, qui officiait dans une maison en ruine de Little Stabbing Street. Le soir et toute la nuit qui a suivi, je suis resté allongé dans une pièce pleine de flacons d'apothicaire, pendant qu'il appliquait des poudres piquantes et des cataplasmes âcres sur mes blessures. Ce n'était pas Mère Poussière, mais j'ai quand même senti mon état s'améliorer.

J'étais cloué au lit, incapable de trouver le sommeil, hanté par les échecs, les doutes et la culpabilité. Si seulement j'avais écouté H. Si seulement j'avais interrompu la mission quand il m'avait ordonné de le faire. Je repensais aussi avec amertume aux accusations que Léo avait proférées contre mon grand-père. Je ne doutais pas qu'elles étaient fausses : Abe avait été piégé par des Estres, – c'était la seule explication possible –, mais le fait qu'on ait pu fabriquer de tels mensonges à son sujet me mettait extrêmement mal à l'aise. Il faudrait que je tire les choses au clair, si je pouvais convaincre H de me parler à nouveau. Mais surtout, je me sentais affreusement coupable d'avoir laissé Noor dans une situation pire que lorsque nous l'avions trouvée. Si elle ne m'avait jamais rencontré, elle serait toujours en sécurité. Traquée, peut-être. Mais au moins, elle serait libre.

Emma, Millard, Bronwyn et Enoch sont venus me voir le matin. Ce dernier m'a raconté comment, une fois sorti de l'étrange transe dans

laquelle Frankie l'avait plongé, il s'était retrouvé habillé en poupée, un accoutrement dont il s'était débarrassé à la hâte avant de filer.

– Il a dû se réveiller quand j'ai attaqué Frankie et failli la brûler, a raisonné Emma. Elle a relâché son emprise sur nous tous, probablement aussi sur Enoch.

– Elle est très puissante pour pouvoir contrôler ainsi les gens à distance, a dit Millard. Je vais la mentionner dans mon nouveau livre, le *Who's who dans l'Amérique des particuliers*.

– Moi aussi, je peux contrôler les gens à distance, a signalé Enoch. À condition qu'ils soient morts.

– C'est dommage, vous auriez fait un joli couple, ai-je ironisé.

Il s'est penché au-dessus de mon lit et m'a frappé sur un de mes bleus. J'ai poussé un cri de douleur.

Mes amis m'ont confié que Miss Peregrine ne leur avait pas encore parlé, pas même pour les réprimander. C'est à peine si elle avait dit un mot à un seul d'entre nous depuis notre retour, à part pour nous interdire de quitter l'Arpent.

– Elle est encore trop en colère, a deviné Emma. Je ne l'ai jamais vue comme ça.

– Moi non plus, a admis Bronwyn. Même pas la fois où mon frère a coulé le ferry de Cairnholm alors qu'on était tous à bord.

– Et s'ils nous bannissent du monde des particuliers ? s'est inquiétée Emma.

– On ne peut pas être banni du monde des particuliers, a répondu Enoch. Enfin, j'espère...

– Toute cette mission, c'était vraiment horrible, a dit Bronwyn, l'air malheureux.

– On s'en sortait très bien jusqu'à ce que tu te fasses tirer dessus avec cette fléchette de somnifère, ou je ne sais quoi, a rappelé Enoch.

– Alors, comme ça, ce serait de *ma* faute ?

– On ne serait jamais tombés dans le piège de Frankie si on n'avait pas dû chercher un hôpital !

– Ce n'est de la faute de personne, ai-je tranché. On n'a pas eu de chance, c'est tout.

– Si ça n'avait pas été ça, ç'aurait été autre chose, a affirmé Emma. Je suis étonnée qu'on soit arrivés aussi loin, vu notre ignorance. C'était stupide de penser qu'on pouvait faire une mission en Amérique sans préparation ni entraînement.

Elle m'a regardé brièvement, et s'est détournée pour conclure :

– Il n’y avait qu’un seul Abe Portman.

C’était un coup bas, et ça m’a fait mal. J’ai fait un effort surhumain pour m’asseoir dans mon lit.

– Son partenaire a estimé qu’on était prêts. C’est lui qui nous a confié cette mission.

– Et j’aimerais bien savoir pourquoi, a fait une voix à la porte. Miss Peregrine était appuyée contre le chambranle, une pipe éteinte à la main et une main sur la hanche. Depuis combien de temps était-elle là ?

Nous nous sommes préparés à nous faire remonter les bretelles. Miss Peregrine est entrée dans la pièce, embrassant du regard l’équipement médical et les flacons de potions. Elle s’est arrêtée au milieu de la chambre.

– Je suis sûre que vous ne mesurez pas l’ampleur des dégâts que vous avez causés..., a-t-elle commencé.

– Vous avez dû vous faire un sang d’encre, a répondu Millard.

Elle a tourné brusquement la tête vers lui et plissé les yeux. Visiblement, nous n’étions pas encore autorisés à parler.

– Je me suis inquiétée, en effet. Mais pas seulement pour vous...

Elle parlait avec une froideur qui ne lui ressemblait pas.

– Depuis quelques mois, avant même que la menace des Sépulcreux n’ait disparu, nous avons entamé la négociation d’un accord de paix entre les différents clans de particuliers aux États-Unis. Vos actes irresponsables ont saboté nos efforts.

– On ne pouvait pas le savoir, ai-je protesté. Vous nous aviez dit que les Ombrunes étaient entièrement absorbées par l’effort de reconstruction.

– C’étaient des affaires top secret, qui ne concernaient que nous. Je n’aurais jamais pensé que mes pupilles puissent s’aventurer sur ce territoire dangereux sans ma permission, sans même m’en avertir. Et tout cela, pour mener une mission de sauvetage mal ficelée, sous les ordres d’une personne inconnue et totalement indigne de confiance.

Sa voix était montée dans les aigus. Elle s’est tue et s’est frotté les yeux avec les poings.

– Excusez-moi. Je n’ai pas dormi depuis plusieurs jours.

Elle a sorti une allumette de sa poche. Puis elle a levé un pied et l’a frottée contre la semelle pour allumer sa pipe. Après avoir aspiré quelques bouffées d’un air pensif, elle a repris :

– Mes collègues Ombrunes et moi avons travaillé vingt-quatre

heures sur vingt-quatre pour négocier votre libération du Clan des Cinq Arrondissements de Léo Burnham. Imaginez comme cela peut être embarrassant, pour des personnes qui tentent de négocier un traité de paix, d'être accusées d'un crime.

Miss Peregrine nous a laissés digérer ses paroles un instant avant de continuer :

– L'Amérique est sérieusement divisée. Je vais vous faire un bref résumé de la situation, pour vous faire comprendre à quel point vous avez compliqué les choses. Il existe trois grandes factions : le Clan des Cinq Arrondissements, dont l'influence s'étend sur toute la côte Est, la Main invisible, qui règne sur la ville de Detroit, et les *Californios* à l'ouest, avec Los Angeles comme capitale. Le Texas et le sud du pays sont des zones autonomes, quasi anarchiques, qui ont résisté à toutes les tentatives de centralisation du pouvoir. C'est une situation regrettable, qui n'a fait qu'aggraver les fractures dans la société des particuliers. Mais ce qui nous inquiète le plus, ce sont les tensions qui règnent entre les trois grands. Ils se disputent depuis longtemps sur la question des frontières et entretiennent de vieilles rancunes. Pendant un siècle, la menace des Sépulcreux a réduit leur mobilité et empêché les escarmouches occasionnelles de dégénérer en guerre. Maintenant que les Creux ont presque tous disparu, les conflits s'enveniment. Les trois clans sont à couteaux tirés, en état d'alerte maximum.

– Autrement dit, on a choisi le pire moment pour faire nos bêtises, a résumé Millard.

– Exactement, a confirmé Miss Peregrine.

J'avais déjà entendu parler de ces problèmes, mais pas mes amis. Ils semblaient à la fois abattus et horrifiés.

– Je vois que la situation est délicate, ai-je dit. Mais je ne comprends pas pourquoi c'était aussi terrible de vouloir aider une personne en danger.

– Ça ne le serait pas en Europe, a répondu Miss Peregrine. En Amérique, c'est un délit grave.

– Mais mon grand-père a passé sa vie à trouver et à aider des particuliers non contactés.

– C'était il y a des années ! Les conventions changent, monsieur Portman ! Les lois sont réécrites ! Si vous m'aviez posé la question, je vous aurais répondu, comme n'importe quelle Ombrune, que les Américains détestent qu'on se mêle de leurs affaires et qu'on s'introduise sur leur territoire. Ce qui était un acte d'héroïsme il y a vingt-cinq ans est maintenant considéré comme un crime.

– Mais pourquoi ?

– Parce que la ressource la plus précieuse dans le monde des particuliers, c’est nous, les particuliers. Quand deux boucles sont en conflit, elles cherchent à enrôler tous les talents qu’elles peuvent trouver. Elles ont besoin de combattants, de guérisseurs, d’espions invisibles, etc. D’une *armée*, en somme. Et comme la population des particuliers est très réduite, elles ont toutes les peines du monde à recruter. À cause de la voracité des Creux, pendant très longtemps, il a été très difficile de trouver de nouveaux particuliers. Ils ont été littéralement décimés. La population particulière a vieilli, elle est devenue dépendante des boucles. Une armée qui ne peut pas quitter sa boucle de peur de vieillir en accéléré n’est pas très efficace. Il n’y a donc rien de plus précieux dans notre monde qu’un particulier qui n’a encore jamais été contacté. Surtout s’il est puissant et talentueux.

– Pourquoi H ne nous a-t-il pas prévenus ? ai-je demandé. Il devait savoir qu’on s’attirerait la fureur des clans locaux en aidant Noor.

– J’aimerais bien lui poser la question, a rétorqué Miss Peregrine. Celle-là, et plusieurs autres aussi.

– Je suis sûr que ses intentions étaient bonnes, est intervenu Millard. Noor était traquée par des gens très méchants.

– L’aider était peut-être vertueux, a convenu Miss Peregrine. Mais ça ne l’était pas d’impliquer mes pupilles dans l’affaire.

– On est vraiment désolés, a répété Emma. J’espère que vous nous croyez.

Miss Peregrine l’a ignorée, comme elle avait ignoré toutes nos tentatives de nous excuser. Elle est allée à la fenêtre et elle a soufflé un nuage de fumée de pipe au-dessus de la rue bruyante.

– Les pourparlers de paix avaient bien progressé, mais cet épisode a sérieusement ébranlé la confiance. La partie neutre ne peut être soupçonnée d’avoir d’autres objectifs que la paix. C’est un fâcheux contretemps.

– Vous pensez qu’ils vont se faire la guerre ? a demandé Millard. À cause de nous ?

– Tout n’est peut-être pas perdu. Mais les clans s’opposent sur un certain nombre de questions clés. Ils doivent s’entendre sur les limites territoriales, élire un conseil de maintien de la paix... Ce n’est pas rien, et les enjeux sont considérables. Si une guerre éclatait, ce serait une catastrophe, non seulement pour les particuliers américains, mais pour nous tous. La guerre est un germe que l’on peut rarement contenir. Elle se répandrait à coup sûr.

À en croire nos épaules affaissées et nos airs déprimés, nous étions tous morts de honte. Je commençais à regretter toute cette aventure,

et même d'avoir simplement pris contact avec H.

Après un long moment, Miss Peregrine s'est finalement tournée vers nous.

– Et le pire dans tout cela, a-t-elle soupiré, c'est que je sens que je ne peux plus vous faire confiance.

– Ne dites pas ça, Miss ! l'a implorée Bronwyn.

– C'est peut-être vous qui me décevez le plus, Miss Bruntley. Ce genre de comportement n'est pas tellement surprenant de la part de Miss Bloom ou de M. Nullings. Mais vous qui avez toujours été si loyale, si gentille...

– Je me rachèterai, a dit Bronwyn. Je vous le promets.

– Vous commencerez par travailler avec l'équipe de nettoyage des cuisines dans l'Arpent, pendant un mois.

– Oui, oui, bien sûr !

Bronwyn a hoché la tête avec enthousiasme. Elle semblait soulagée d'avoir une punition ; cela signifiait que le pardon était possible.

– Miss Bloom, je vous réaffecte à l'incinérateur de déchets de Smoking Street.

J'ai vu Emma grimacer, mais elle n'a pas protesté.

– Monsieur O'Connor, vous ramonerez les cheminées. Monsieur Nullings...

– Miss Peregrine ? l'ai-je interrompue.

Elle s'est arrêtée au milieu de sa phrase. Mes amis m'ont regardé avec incrédulité.

– Qu'y a-t-il ?

Je savais que mes paroles seraient très mal accueillies, mais je n'avais pas le choix.

– Et Noor ?

– Oui, eh bien ? a lâché Miss Peregrine sur le ton de l'avertissement, me signifiant que sa patience était à bout.

Je ne voulais pas la contrarier davantage, mais j'étais tellement inquiet pour Noor que je ne pouvais pas rester sans rien faire.

– On l'a... laissée là-bas, ai-je dit.

– Je sais, a répondu Miss Peregrine. Et croyez-moi, s'il y avait eu un moyen de la ramener à l'Arpent, je l'aurais fait. Mais j'ai dû négocier ferme pour obtenir votre libération. Si j'avais insisté pour l'emmener aussi, ils auraient cru que c'était elle que nous voulions depuis le début. Qu'on en avait *vraiment* après leurs particuliers non contactés.

Et cela aurait ruiné les pourparlers de paix.

Miss Peregrine n'avait pas tort, mais elle parlait politique, tandis que je parlais d'une personne. Ne pouvait-on pas éviter la guerre et sauver Noor ?

Alors, j'ai persisté :

– Léo est fou et dangereux. Je sais qu'il le prendrait mal. Mais peut-être existe-t-il un moyen de la délivrer discrètement, sans qu'ils sachent que c'est nous...

Emma me fusillait du regard. « Arrête », a-t-elle articulé en silence.

Miss Peregrine était au bord de l'explosion, ça se voyait.

– Monsieur Portman, si cette jeune fille est en danger, c'est de votre faute. Je n'arrive pas à croire, après tout ce que je viens de vous dire, que vous insistiez encore pour qu'on la fasse sortir de cette boucle. Non, je n'arrive pas à le croire !

– Je sais que c'est de ma faute, et je l'admets...

Je parlais vite, essayant d'argumenter sans pousser Miss Peregrine à bout.

– Mais si vous aviez vu les gens qui la poursuivaient. Ils avaient des hélicoptères, des armes, et tout.

– C'était probablement l'un des autres clans.

– Non. Les types de Léo ne les connaissaient pas.

– Monsieur Portman !

– Elle a quelque chose de spécial, et je ne pense pas que...

– *Monsieur Portman* !

– Jacob, *laisse tomber* ! m'a sifflé Millard.

J'ai ignoré son conseil.

– ... et je ne pense pas que H nous aurait envoyés la secourir si elle n'était pas importante. Ce n'est pas un idiot...

– Monsieur Portman, cette fille n'est pas *votre problème* ! a hurlé Miss Peregrine.

Je ne l'avais jamais entendue crier comme ça. La pièce est devenue silencieuse. Même le bruit de la rue a semblé s'éteindre.

Miss Peregrine tremblait de colère.

– Il faut parfois tolérer des situations imparfaites pour le bien commun, a-t-elle dit. La sécurité d'une personne ne peut pas l'emporter sur la sécurité de milliers d'autres.

Moi aussi, j'étais en colère. C'est pourquoi je n'ai rien trouvé de plus intelligent à dire que :

– Eh bien, ça fait chier !

Bronwyn a sursauté. Personne ne parlait ainsi à Miss Peregrine.

Celle-ci a fait un pas en avant. Elle s'est penchée au-dessus de moi.

– Oui, monsieur Portman, ça *fait chier* ! Mais trancher entre plusieurs choix qui *font chier* est précisément la raison pour laquelle ça *fait chier* d'être un chef. C'est précisément la raison pour laquelle nous n'impliquons pas et nous n'impliquerons jamais les enfants dans les décisions des dirigeants de haut niveau.

Elle avait prononcé le mot *enfants* de façon si appuyée qu'elle semblait nous le lancer à la figure.

J'ai vu une ride creuser le front d'Emma. Personne ne lui parlait comme ça, à elle non plus.

– Miss Peregrine... ? a-t-elle commencé.

Miss Peregrine s'est tournée brusquement vers elle, comme si elle la mettait au défi de continuer.

– Qu'y a-t-il, Miss Bloom ?

– Nous ne sommes plus des enfants.

– Si, vous l'êtes. Vous l'avez prouvé aujourd'hui.

Sur ces mots, elle a tourné les talons et quitté la pièce.

Un silence stupéfait a plané dans son sillage. Quand le bruit de ses pas s'est estompé, mes amis ont retrouvé leurs voix.

– Tu es un vrai con, Portman, a dit Enoch. Tu l'as mise encore plus en colère, à force de radoter sur cette fille !

– Si l'un d'entre vous était encore dans cette boucle, on serait tous inquiets, ai-je riposté. Pourquoi ne devrait-on pas s'inquiéter pour Noor ?

– Ce n'est pas notre problème, a répété Bronwyn. Miss P. vient de le dire.

– Ils ne vont pas la *tuer*, ni rien, a souligné Enoch. Elle sera plus en sécurité chez Léo que quand elle se cachait dans un bâtiment abandonné, dans le présent.

– On n'en sait rien ! La mission était de la mettre à l'abri dans une boucle, pas de la larguer n'importe où.

– Oublie cette fichue mission ! a explosé Emma. Il n'y a plus de mission ! Mission terminée ! C'était une mission stupide, de toute manière !

– Je suis cent pour cent d'accord, a signalé Bronwyn. On devrait oublier ce qui s'est passé et espérer que les Ombrunes nous

pardonneront.

– C'était en partie de leur faute ! ai-je protesté. Rien de tout cela ne serait arrivé si elles nous avaient dit ce qui se passait. Je ne savais pas qu'elles négociaient un accord de paix...

– N'essaie pas de reporter la faute sur les Ombrunes, a répliqué Bronwyn.

– Elles nous traitent comme des idiots ! Vous l'avez dit vous-mêmes !

– Je ne sais pas pour toi, a repris Bronwyn, mais après avoir vu comment vivent les Américains, je suis contente qu'on ait des Ombrunes, et je ne me plaindrai plus jamais d'elles... Donc si c'est votre projet, ne comptez pas sur moi.

– Je ne me plains pas, je dis juste que...

– On ne leur arrive pas à la cheville, Jacob. Et toi non plus. C'est génial, ce que tu as fait dans la Bibliothèque des Âmes, mais ce n'est pas parce que tu es un héros célèbre et que les gens veulent ton autographe que tu es aussi important qu'une Ombrune.

– Je n'ai jamais prétendu ça.

– Tu te comportes comme si tu le croyais. Si Miss Peregrine ne te dit pas tout, je suis sûre qu'elle a une bonne raison, point final.

Sur ces mots, Bronwyn s'est retournée et est sortie.

– Eh bien, au moins, c'était clair, ai-je murmuré. Et les autres ?

– Et les autres, quoi ? a demandé Emma avec aigreur.

– Où sont passées vos velléités d'indépendance ? Je croyais que vous vouliez prendre vos propres décisions ? Est-ce que vous avez jeté tout ça par la fenêtre parce que Miss P. est en colère contre nous ?

– Ne sois pas de mauvaise foi ! a dit Enoch. On a failli déclencher une *guerre*.

– Miss Peregrine a parfaitement le droit d'être furieuse contre nous, a renchéri Emma.

– C'est vrai qu'elle nous traite souvent comme des enfants, a convenu Millard. Mais on n'a pas choisi le bon moment pour affirmer notre indépendance.

– On ne pouvait pas le savoir. Mais ce n'est pas parce qu'on a fait une erreur qu'on doit tout abandonner.

– Si ! a affirmé Enoch. Dans le cas présent, si. Personnellement, je vais faire profil bas, ramoner quelques cheminées, implorer son pardon, et espérer que les choses redeviennent comme avant.

– Quel sentiment héroïque, ai-je ironisé.

Enoch a ri, mais j'ai bien vu que je l'avais blessé. Il s'est approché de mon lit, a sorti une poignée de marguerites fanées de sa poche et les a jetées sur ma couverture.

– Tu n'es pas un héros, toi non plus, a-t-il lâché. Tu n'es pas Abe Portman et tu ne le seras jamais. Alors, tu devrais arrêter de te prendre pour lui.

Et il est sorti.

Ses paroles m'ont laissé comme pétrifié. Je ne savais pas quoi répondre.

– Je vais y aller aussi, a marmonné Millard. Je ne veux pas que la directrice pense qu'on...

Il a parlé si bas que je n'ai pas entendu la fin de sa phrase.

– Quoi ? Qu'on conspire ?

– Quelque chose comme ça...

– Et les autres ? Est-ce qu'ils vont venir me voir ?

Je n'avais pas vu Horace, Hugh, Olive, ni Claire depuis que nous étions partis en mission ; c'est-à-dire depuis une éternité.

– Je ne crois pas, a dit Millard. À plus tard, Jacob.

Je n'aimais pas la tournure des événements. J'avais l'impression qu'une ligne avait été tracée : moi d'un côté, et tout le monde de l'autre.

Millard est parti et je suis resté seul avec Emma, qui se dirigeait vers la sortie.

– Ne t'en va pas ! l'ai-je implorée, envahi par un soudain désespoir.

– Je dois vraiment y aller. Je suis désolée, Jacob.

– On n'est pas obligés de tout arrêter. C'est juste un contretemps.

– Arrête. S'il te plaît.

Ses yeux débordaient de larmes, et je me suis aperçu que les miens aussi.

– Il le faut. Il faut arrêter.

– On va se débrouiller pour avoir H au téléphone. On va lui raconter ce qui s'est passé et lui demander ce qu'on doit faire ensuite.

– Écoute, Jacob. S'il te plaît, écoute-moi !

Elle a joint les mains et porté le bout de ses doigts à ses lèvres, dans un geste de prière.

– Tu n'es pas Abe, a-t-elle dit. Tu n'es pas Abe, et j'ai peur que si tu continues d'essayer de le devenir, cela te tue.

Elle s'est détournée lentement et elle est sortie.

[image]

Je suis resté couché, écoutant le bruit de la rue, réfléchissant, rêvassant. J'ai discuté un peu avec Rafael quand il est venu voir comment j'allais et me saupoudrer d'étranges poussières. Puis j'ai sombré dans un sommeil agité. Au début, j'étais surtout en colère, mais peu à peu, mes émotions ont oscillé entre ce sentiment et le regret. Je me sentais abandonné par mes amis – pouvais-je encore les appeler ainsi ? –, mais au fond de moi, je comprenais qu'ils aient refusé de prendre mon parti. Ils s'étaient mis en danger à cause de moi, et ils avaient failli tout perdre. Je ne savais pas si l'on pouvait être banni du monde des particuliers, mais si c'était le cas, nous n'étions pas passés loin.

J'étais en colère contre Emma pour ce qu'elle avait fait, pour ce qu'elle avait dit, parce qu'elle était partie, mais je me demandais aussi si notre rupture n'était pas de ma faute. Je l'avais poussée à affronter de vieux sentiments qu'elle avait volontairement évités pendant des années. Si je n'étais pas entré dans le bunker d'Abe, si je n'avais pas appelé H, ni impliqué Emma dans tout cela, serait-on encore ensemble ?

Quant à Miss Peregrine, elle avait beau être étouffante, énervante, condescendante, et tout ce que l'on voudra, elle avait des raisons de m'en vouloir. Mes amis aussi. J'étais conscient que toute cette entreprise avait été motivée par ma colère contre mes parents et l'agacement que m'inspiraient les Ombrunes. Le malheur, c'est que je m'étais aventuré en terrain inconnu. Le monde des particuliers était complexe. Il était plein de règles, de traditions, et d'histoires que même mes amis, qui avaient baigné dedans depuis le début de leur longue vie, n'avaient pas encore toutes assimilées. Les nouveaux venus auraient dû être tenus de s'entraîner, d'étudier comme des astronautes se préparant à partir dans l'espace. Seulement, quand la boucle de Miss Peregrine s'était effondrée, j'étais tombé dans le grand bain, et j'avais été obligé de nager pour sauver ma peau. J'avais miraculeusement survécu, et j'en étais même sorti victorieux grâce à une chance insolente, au talent et à la bravoure de mes amis.

Hélas, on ne peut pas toujours compter sur la chance. J'avais fait l'erreur de croire qu'une fois de plus, tout s'arrangerait d'une façon ou d'une autre. Blessé dans mon amour-propre, j'avais replongé la tête la première dans les ennuis en entraînant mes amis. C'était non seulement imprudent, mais négligent envers eux. Et j'avais failli mourir.

J'étais mal préparé et trop sûr de moi. Je ne pouvais pas le reprocher à Miss Peregrine, pas plus qu'à mes amis. Plus je ruminais ces pensées, plus ma colère se dirigeait vers quelqu'un d'autre. Une personne qui n'avait même pas participé à notre aventure, qui n'était même plus en vie. Mon grand-père. Abe avait toujours su qui j'étais. Il savait ce que j'aurais à affronter un jour, en tant que particulier. Pourtant, il ne m'y avait pas préparé.

Pourquoi ? Parce que j'avais été impoli avec lui à huit ans ? Parce que je l'avais vexé ? J'avais du mal à croire qu'il ait pu être aussi mesquin. Ou était-ce, comme Miss Peregrine l'avait suggéré un jour, parce qu'il avait voulu m'épargner ? Pour que je me sente normal le plus longtemps possible ?

C'était une délicate attention, en apparence. Mais beaucoup moins si on creusait un peu. Parce qu'Abe *savait*. Il avait vécu ici, dans cette Amérique particulière, compliquée, sanglante et divisée. S'il m'avait caché la vérité pour m'épargner, il devait savoir que cela me mettait en danger. Si les Creux n'avaient pas eu raison de moi, une bande d'Américains particuliers aurait fini par me repérer. Imaginez ma surprise si j'avais découvert que j'étais particulier de cette manière : en devenant le trophée d'un bandit de la route sans cœur.

Abe m'avait laissé dans le noir, il ne m'avait donné aucun indice sur la façon de naviguer dans cette réalité nouvelle et étrange. C'était son devoir de me prévenir, et il ne l'avait pas fait.

Comment avait-il pu être aussi négligent ?

« Parce qu'il s'en fichait », a fait une méchante petite voix dans ma tête.

Je n'arrivais pas à le croire. Il y avait forcément une autre explication.

Et peut-être qu'une personne encore en vie connaissait la réponse...

– Rafael ?

Le guérisseur s'était assoupi sur une chaise près de la fenêtre. Son visage, baigné dans la lumière bleue du petit matin, a tressailli.

– Oui, maître Portman ?

– J'ai besoin de sortir de ce lit.

[image]

Trois heures plus tard, j'étais sur pied. J'avais un coquard violet à un œil et mes côtes me faisaient mal, mais à part ça, je me sentais plutôt en forme. Rafael avait fait des miracles.

J'ai essayé de rejoindre la maison de Bentham le plus discrètement

possible, mais il y avait des gens partout, et on m'a arrêté plusieurs fois pour me demander un autographe. (J'étais toujours surpris qu'on me reconnaisse. J'avais passé une si grande partie de ma vie dans l'anonymat que lorsqu'on s'approchait de moi, mon premier réflexe était de penser qu'on me confondait avec quelqu'un d'autre.)

Je savais que je n'étais pas censé quitter l'Arpent. Quelqu'un aurait pu me voir et me dénoncer à Miss Peregrine. Mais ce souci ne figurait pas en tête de ma liste de préoccupations.

J'ai réussi à franchir la porte d'entrée, à traverser le hall et à monter au Panloopticon sans que personne me remarque. L'employé à l'entrée m'a reconnu, mais je lui ai dit que je rentrais chez moi, et il m'a fait signe de passer. J'ai couru dans le couloir, dépassant les voyageurs pressés, les contrôleurs, et une porte ouverte d'où s'échappait la voix tonitruante de Sharon. J'ai bifurqué dans un couloir de taille plus modeste, retrouvé le placard à balais marqué PEREGRINE F. ET SES PUPILLES SEULEMENT, et je m'y suis engouffré sans demander mon reste.

Je suis sorti de la remise sous un soleil oblique, dans la chaleur moite d'un après-midi de Floride.

Mes amis étaient à l'Arpent du Diable. Mes parents voyageaient en Asie.

La maison était vide.

Je suis entré dans le salon, je me suis installé sur un canapé et j'ai sorti mon téléphone de ma poche. La batterie n'était pas complètement déchargée. J'ai composé le numéro de H. On a décroché à la troisième sonnerie.

– Chez Hong, a répondu une voix d'homme.

– Je voudrais parler à H, s'il vous plaît.

– Une seconde...

J'ai entendu des voix et un cliquetis d'assiettes. Puis H a pris le téléphone.

– Allô ? a-t-il dit, méfiant.

– H ? C'est Jacob.

– Jacob ! Les Ombrunes ne t'ont pas encore enfermé à double tour ?

– Pas tout à fait, ai-je dit, mais elles sont furieuses. Je ne crois pas qu'elles seraient contentes de savoir que je vous appelle, en ce moment.

Il a gloussé.

– C'est sûr.

J'ai deviné à son intonation qu'il avait été en colère contre moi, lui aussi, mais qu'il m'avait déjà pardonné. Peut-être même avant de m'entendre.

– Je suis content que tu ailles bien. Je me suis inquiété pour toi.

– Oui. Moi aussi, je me suis inquiété.

– Pourquoi ne m'as-tu pas écouté ? Maintenant, tout est fichu.

– Je sais. Je suis désolé. Laissez-moi vous aider à réparer mes bêtises.

– Non merci. Tu en as assez fait.

– J'aurais dû interrompre la mission quand vous me l'avez demandé, ai-je admis. Mais...

J'ai hésité, de crainte que cela ne ressemble à une accusation.

– Pourquoi ne m'avez-vous pas prévenu qu'on faisait quelque chose d'illégal ?

– *Illégal* ? D'où tu sors ça ?

– C'est la loi des clans. On n'a pas le droit d'emmener un particulier non contacté...

– Nous devrions tous être libres d'aller où bon nous semble, m'a-t-il interrompu. Et une loi qui entrave cette liberté doit être ignorée.

– Je suis d'accord. Mais les Ombrunes essaient de négocier un traité de paix entre les clans, et...

– Tu crois que je ne le sais pas ? a-t-il répondu, agacé. Les clans se feront la guerre si c'est ce qu'ils souhaitent. Ne laisse personne te convaincre que nous y sommes pour quelque chose, toi et moi. De toute manière, nous avons un enjeu plus important que de savoir si ces fichus clans veulent s'étriper.

– Vraiment ? Quoi ?

– La fille.

– Vous parlez de Noor ?

– Bien sûr. Et ne prononce plus son nom à haute voix.

– Pourquoi est-elle aussi importante ?

– Je ne vais pas te le dire sur une ligne téléphonique non sécurisée. Et de toute façon, tu n'as pas besoin de le savoir. Je n'aurais jamais dû t'impliquer dans cette histoire. J'ai été stupide. J'ai rompu une promesse, et ça me rend malade. Tu as failli te faire tuer à cause de moi.

– Quelle promesse ? À qui ?

Il y a eu un silence. J'aurais pu croire que la communication avait

été coupée, si je n'avais pas entendu la vaisselle tinter à l'arrière-plan.

– À ton grand-père, a-t-il finalement lâché.

Ça m'a rappelé la raison pour laquelle je l'avais appelé :

– Pourquoi ? Pourquoi Abe ne m'a-t-il jamais rien dit ? Pourquoi vous a-t-il demandé de me cacher des choses ?

– Parce qu'il voulait te protéger, fiston.

– C'était impossible ! Tout ce qu'il a fait, c'est me laisser totalement démuni, sans préparation.

– Il avait prévu de te dire ce que tu étais, mais il est mort trop tôt.

– Alors, de quoi me protégeait-il ?

– De notre travail. Il ne voulait pas que tu sois impliqué.

– Dans ce cas, pourquoi m'a-t-il envoyé des cartes postales de vos missions ? Il a même dessiné des cartes pour moi. Pourquoi a-t-il utilisé le surnom qu'il m'avait donné comme combinaison d'entrée de son abri souterrain ?

J'ai entendu H prendre une grande inspiration et relâcher l'air lentement.

– Il voulait te laisser des outils en cas d'urgence. Rien de plus. Voilà, gamin. J'allais sortir...

– Pour quoi faire ?

– Un dernier travail. Ensuite, je prends ma retraite pour de bon.

– Vous allez essayer de la récupérer, n'est-ce pas ?

– Ça ne te regarde pas.

– Attendez-moi. J'arrive ! Je veux vous aider. *S'il vous plaît.*

– Non, merci. Comme je te l'ai déjà dit, tu en as assez fait ; et tu n'obéis pas aux ordres.

– Cette fois, j'obéirai. Promis.

– D'accord. Alors obéis à celui-ci. Retourne à ta vie. Va retrouver tes Ombrunes et ton petit monde sans danger. Parce que tu n'es pas encore prêt pour celui-ci. On se reverra peut-être un jour, quand tu auras grandi.

Sur ces mots, il a raccroché.

Chapitre 19

Je suis resté planté dans le salon, le téléphone à la main, à écouter le silence. Mon esprit s'emballait. Il fallait que je rejoigne H de toute urgence. Je devais l'aider. J'étais novice et inexpérimenté, c'est vrai, mais il était vieux et manquait d'entraînement. Il avait besoin de moi, même s'il refusait de l'admettre. Et il n'avait pas tort quand il disait que je n'obéissais pas aux ordres. J'avais peut-être une seconde chance d'aider Noor. Une toute petite chance, c'est vrai, mais à ce stade, je me serais raccroché à n'importe quoi.

Pour commencer, il fallait que je mette la main sur H. J'ai sorti la pochette d'allumettes où j'avais trouvé son numéro de téléphone. C'était une publicité pour un restaurant chinois, quelque part dans Manhattan. Quand je l'avais appelé, un peu plus tôt, j'avais entendu des bruits de cuisine dans le fond, et j'étais à peu près sûr que c'était un employé qui avait répondu. H devait vivre derrière l'établissement, ou au-dessus. Peut-être même en était-il le propriétaire. Comme le nom et l'adresse figuraient sur la pochette, il devait être assez facile à trouver. Il me suffisait d'aller à New York.

Cette fois, je n'ai pas pris de sac, ni rien emporté de spécial. Je me suis juste changé, car je portais les mêmes vêtements depuis des jours. Ils étaient tachés de sang et commençaient à sentir un peu fort. Puis je suis sorti côté jardin et je me suis engouffré dans la remise. L'instant d'après, j'étais dans l'Arpent du Diable. Miss Peregrine nous avait ramenés de New York par une porte au milieu du couloir, à l'étage supérieur du Panloopticon. Pour ne pas attirer l'attention en courant, j'ai marché d'un pas rapide, la tête baissée, en espérant que personne

ne me remarquerait.

J'avais réussi à atteindre le couloir de l'étage sans qu'on m'intercepte pour me demander un autographe, quand je me suis cogné dans un mur noir.

– Portman ! Ne devrais-tu pas être en train de nettoyer les cages des oursinges dans la nouvelle boucle-ménagerie de Miss Wren ? m'a demandé Sharon.

Miss Peregrine était partie en coup de vent avant de me dire quelle était ma punition, mais lui le savait déjà. Les nouvelles embarrassantes circulent vite.

– Qui t'a dit ça ?

– Les murs ont des oreilles, mon ami. Je te montrerai, un de ces jours. Il suffit de les nettoyer régulièrement pour en ôter la cire.

J'ai frissonné et essayé de chasser cette image de mon esprit.

– J'y allais justement, ai-je menti.

– C'est bizarre. L'entrée de cette boucle est en bas.

Sharon a croisé les bras.

– Vous avez fichu un sacré bazar, les gosses. Ébouriffé un paquet de plumes...

– On n'avait pas de mauvaises intentions. Vraiment pas.

– Je ne dis pas que vous avez eu tort...

Il a baissé la voix pour ajouter :

– C'est parfois nécessaire d'ébouriffer les plumes, si tu vois ce que je veux dire...

– Mh-mmh, ai-je marmonné en dansant d'un pied sur l'autre.

À tout moment, une Ombrune pouvait passer et me voir.

– Tout le monde n'apprécie pas la façon dont les Ombrunes gèrent la situation, a repris Sharon. Elles sont trop habituées à prendre les décisions entre elles, sans consulter personne.

– Je vois ce que tu veux dire.

– Vraiment ?

J'étais sincère. Seulement, j'avais d'autres préoccupations plus urgentes.

Il s'est penché pour me parler à l'oreille. Son haleine était froide et sentait la terre.

– On organise une réunion samedi soir, à l'ancien abattoir de la Rue-qui-Fume. J'aimerais que tu viennes.

– Quel genre de réunion ?

– Juste quelques personnes qui ont les mêmes idées. Ta présence serait très appréciée.

J'ai jeté un coup d'œil sous sa capuche. On n'y voyait que du noir, et le léger éclat de ses dents blanches.

– Je viendrai, ai-je chuchoté. Mais ne vous attendez pas à ce que je désobéisse aux Ombrunes.

La lueur dans son capuchon s'est transformée en un franc sourire.

– N'est-ce pas ce que tu t'apprêtes à faire ?

– C'est plus compliqué que ça.

– Je n'en doute pas.

Sharon s'est redressé de toute sa hauteur et s'est écarté de mon chemin.

– Ton secret sera bien gardé avec moi.

Puis il a tendu une main et ajouté :

– Tiens, tu vas avoir besoin de ça.

Il me présentait un ticket. D'un côté était imprimé « Ministère des Affaires temporelles ». De l'autre, « N'importe où ».

– Les boucles américaines sont étroitement surveillées, m'a-t-il confié. La situation est tendue. On ne peut pas laisser entrer n'importe qui.

J'ai voulu lui prendre le billet, mais il ne l'a pas lâché tout de suite.

– Samedi, a-t-il dit, avant d'ouvrir la main.

[image]

Voyager seul me paraissait incroyablement facile. Après avoir eu à m'inquiéter de trois ou quatre personnes pendant une semaine, j'étais soudain libre de traverser à toute vitesse une salle bondée sans regarder derrière moi pour vérifier que mes amis me suivaient. Je me suis fondu dans la foule et j'ai montré patte blanche à l'employé qui gardait l'entrée de la boucle, un grand échalas perché sur un minuscule tabouret. Il a regardé les mots N'IMPORTE OÙ avec des yeux ronds, comme s'il voyait ça pour la première fois.

– Vous avez des vêtements modernes, a-t-il constaté. Avez-vous été vu par les costumiers pour les anachronismes ?

– Oui. Ils ont dit que tout allait bien.

– Ils vous ont fait une dérogation ?

– Euh... ouais.

J'ai tapoté mes poches.

– Attendez, que je la retrouve...

Une queue se formait derrière moi. L'employé, qui contrôlait cinq portes à la fois, s'est impatienté.

– Couvrez-vous avec un des manteaux que vous trouverez là derrière, m'a-t-il recommandé, avant de me faire signe de passer. Il y a une carte dans la poche, au cas où...

Je l'ai remercié. Sur la petite plaque dorée qui ornait la porte, on pouvait lire « GRAND MAGASIN BULLOCKS, NEWYORK, 8 FÉVRIER 1937 ».

Je suis entré, j'ai décroché un vieux manteau noir suspendu à une patère et je l'ai enfilé par-dessus mes vêtements. Puis j'ai refermé la porte, traversé une pièce minuscule, et, après un bref passage dans le noir, j'ai senti la pression changer. Quand mes oreilles se sont débouchées, j'ai entendu de nouveaux bruits derrière le battant. Je l'ai poussé et je me suis retrouvé dans un grand magasin qui paraissait fermé depuis peu. Le sol était couvert de portants vides et de mannequins nus, poussiéreux. Une vague lueur filtrait par les vitrines couvertes de papier journal. Un garde somnolait près de l'entrée. J'ai deviné à son uniforme, semblable à celui de l'employé du Panloopticon, qu'il était des nôtres. Son travail consistait à filtrer les gens qui voulaient entrer dans l'Arpent du Diable, mais il ne s'intéressait pas à ceux qui le quittaient. Je l'ai dépassé en lui adressant un simple signe de tête.

L'instant d'après, je marchais d'un pas alerte sur la Sixième Avenue, par une sombre journée d'hiver. Un pressing crachait de la vapeur sur le trottoir jonché de monticules de neige sale. Des hommes grelottants, vêtus de manteaux élimés, faisaient la queue derrière une pancarte où l'on pouvait lire « REPAS CHAUD : UN CENT ». Dans la poche de mon manteau, j'ai trouvé une carte rudimentaire qui indiquait l'entrée de la boucle que je venais de franchir et, à huit cents mètres de moi environ, sa Membrane extérieure, qui donnait sur le présent. Comme il était précisé « brûler après utilisation », j'ai froissé la carte et je l'ai jetée dans un tonneau qui faisait office de brasero, autour duquel se réchauffaient des hommes en haillons. Puis, pris de frissons, j'ai commencé à courir.

Quelques blocs plus loin, l'air a ondulé et j'ai traversé la Membrane, quittant 1937 pour rejoindre le présent. L'air s'est réchauffé et la lumière est revenue. Les immeubles semblaient avoir poussé subitement, atteignant des hauteurs impressionnantes.

J'ai hélé un taxi et donné au chauffeur l'adresse figurant sur la pochette d'allumettes. Dix minutes plus tard, il s'est arrêté devant un

grand bâtiment de brique entouré d'escaliers de secours. Le rez-de-chaussée était occupé par un petit restaurant chinois : Chez Hong. Des canards ornaient la vitrine et une lanterne rouge à franges était suspendue au-dessus de la porte. J'ai payé le taxi, je suis entré et j'ai demandé à un serveur si je pouvais voir H. Comme il hésitait, je lui ai montré la pochette d'allumettes. Il a hoché la tête et m'a invité à ressortir du restaurant par-derrière.

– C'est au numéro 4, là-bas, m'a-t-il dit en m'indiquant une allée. Rappelez-lui qu'il doit payer son loyer avant mercredi.

L'impasse abritait une cabine téléphonique vieillotte, qui paraissait étrangement déplacée dans ce décor contemporain. Un immeuble délabré se dressait dans le fond. Un carton coinçait sa porte en position ouverte. Je l'ai poussée et je suis entré dans un petit hall. Des boîtes aux lettres s'alignaient sur un mur, face à deux ascenseurs. Le premier portait une pancarte « Hors service ».

J'ai appelé le second. Quand les portes se sont ouvertes avec un *ding !*, j'ai senti une crampe me tordre le ventre, signe qu'il y avait un Creux dans les parages, ou qu'il était passé par là récemment. J'ai aussitôt pensé à Horatio, le Sépulcreux de H.

Je suis entré dans l'ascenseur et j'ai appuyé sur le bouton du dernier étage. Les portes se sont fermées en grinçant et la cabine a commencé à monter.

Peu à peu, j'ai senti tourner l'aiguille de ma boussole interne. Alors qu'elle pointait vers le haut au début, elle est peu à peu redescendue. Au quatorzième étage, elle avait presque décrit quatre-vingt-dix degrés.

Au quinzième, la cabine s'est arrêtée et la porte s'est ouverte. J'ai tout de suite remarqué deux choses très inquiétantes.

La première était une traînée de sang qui serpentait sur le sol. Je l'ai suivie en revenant sur mes pas. Une flaque rouge commençait à se figer dans un coin de la cabine d'ascenseur.

La seconde était que la lumière s'arrêtait brusquement à la moitié du couloir. Ce n'était pas juste certaines ampoules au plafond qui avaient grillé : je ne distinguais ni les murs, ni le sol, ni le plafond. Et ma boussole pointait exactement dans cette direction. Mon cœur s'est mis à tambouriner dans ma poitrine.

Noor était là, et il s'était passé quelque chose de terrible. J'arrivais trop tard.

J'ai foncé dans le couloir, remontant la piste du sang jusqu'à ce que je ne voie plus mes pieds. Alors, j'ai ralenti et tendu les bras, me laissant guider par ma boussole. J'ai tourné à angle droit, poussé une

porte coupe-feu et trébuché sur un carton qui traînait par terre. Quelques mètres plus loin, l'aiguille a pointé sur la gauche, vers une porte entrouverte.

Un rai de lumière filtrait dans l'embrasure. Je l'ai poussée de l'épaule et me suis étonné de la trouver si lourde, comme si elle était blindée de plusieurs épaisseurs de métal. J'ai traversé un petit vestibule, puis une cuisine exiguë pleine de vaisselle sale pour entrer dans un salon : une espèce de terrier miteux encombré de plantes en pot, où flottait une odeur sucrée écoeurante.

Un gémissement aigu résonnait dans la pièce, et Noor était pelotonnée sur un canapé, dans un coin. Son corps luisait d'une douce lumière orange, mais elle était immobile. Ses cheveux couvraient son visage.

J'ai couru vers elle et je l'ai poussée doucement pour la faire rouler sur le dos. De près, la lumière qui émanait d'elle était presque aveuglante. J'ai posé deux doigts sur son cou et poussé un soupir de soulagement en sentant palpiter son pouls.

De l'autre côté de la pièce, H était étendu sur le dos sur un vieux tapis persan. Son Creux était assis à califourchon sur lui, une langue autour de sa taille et les deux autres emprisonnant ses poignets. La créature semblait prête à lui ouvrir le crâne pour dévorer son cerveau.

– Dégage ! ai-je crié.

Le gémissement s'est interrompu. Le Creux a pivoté vers moi en sifflant et j'ai compris que je m'étais trompé. Il n'allait pas tuer H : il pleurait son ami mourant.

Le Sépulcreux était *triste*.

J'ai tenté de prononcer quelques mots dans son langage pour l'éloigner. Sans cesser de siffler, il a lâché à contrecœur les poignets de H et s'est réfugié dans la cuisine.

Je me suis accroupi près du vieil homme. Le sang trempait sa chemise, son pantalon, et le tapis.

– H. C'est Jacob Portman. Vous m'entendez ?

Il a fixé les yeux sur moi.

– Bon sang, fiston, a-t-il dit en grimaçant, tu n'obéis vraiment jamais aux ordres !

– Je vais vous emmener à l'hôpital.

Quand j'ai voulu glisser mes bras sous son dos, H a gémi de douleur. Dans la cuisine, le Creux a poussé un hurlement de compassion.

– Laisse tomber. J'ai perdu trop de sang.

– Vous pouvez y arriver. Il faut juste que...

– Non !

Le vieil homme s'est arraché à mon étreinte. Sa voix et ses bras étaient si puissants que j'ai été surpris, mais l'effort qu'il avait déployé l'a épuisé, et il s'est effondré.

– Ne m'oblige pas à demander à Horatio de t'attaquer. Tout le quartier grouille des gars de Léo. Si je ressors, il pleuvra des balles.

Noor a gémi et s'est retournée sur le canapé, les yeux fermés.

– Ça va aller, m'a rassuré H. Elle a respiré pas mal de poussière de sommeil, mais elle s'en remettra.

Il a grimacé à nouveau et ses yeux sont devenus vitreux.

– De l'eau...

J'ai foncé vers la cuisine, mais avant que j'aie pu faire trois pas, une des langues du Creux a ondulé dans l'air, tenant un verre plein. J'ai aidé H à s'asseoir pendant que la langue le portait à ses lèvres. Je me suis émerveillé de l'étrange tendresse de ce geste.

Quand H a fini de boire, le Creux a posé le verre sur la table basse, sur un dessous de verre.

– Vous l'avez bien élevé, ai-je observé.

– Il serait temps, depuis quarante ans qu'on vit ensemble, a répondu H. On est un vieux couple.

Il a baissé le menton pour regarder son torse.

– Bon Dieu, je suis troué comme un morceau de fromage suisse, a-t-il lâché, avant de tousser une brume de sang dans l'air.

Le Creux a grogné et s'est levé d'un bond. Il était sorti de la cuisine et s'était accroupi tout près de nous. Des larmes huileuses coulaient le long de ses joues et maculaient une serviette nouée autour de son cou.

J'ai regardé H, et soudain, j'ai eu envie de pleurer, moi aussi.

« Ça recommence, ai-je pensé, tandis qu'un sanglot enflait dans ma poitrine. J'en perds un autre. »

J'ai ravalé mes larmes et réussi à articuler :

– Que s'est-il passé ?

– Ça aurait dû être du gâteau, a croassé H. Une extraction toute bête. Et pourtant, s'il n'y avait pas eu Horatio, on serait tous prisonniers de Léo à l'heure qu'il est.

Il a soupiré.

– Je suppose que je me fais vieux.

– Pourquoi ne m'avez-vous pas laissé vous aider ?

– Je ne pouvais pas prendre le risque que tu sois blessé.

H a fixé le plafond derrière moi, l'air rêveur.

– Le petit gars d'Abe. Bébé Moïse dans les roseaux...

– Comment ça ?

Au lieu de me répondre, il a tourné la tête et regardé Noor.

– Tu peux aider Miss Pradesh, maintenant. Je meurs, et il n'y a personne d'autre.

– Qu'est-ce que je dois faire ? Où va-t-on ?

– Quittez New York.

– Je l'emmène dans l'Arpent du Diable ?

– Non. Les oiseaux la rendront à Léo. Elles ignorent à quel point elle est importante.

Sa voix n'était plus qu'un souffle.

– Elle aussi, d'ailleurs, a-t-il signalé.

– Pourquoi est-elle importante ?

– Tu sais, avant de recevoir de la poussière, elle m'a sauvé la peau trois fois. Et c'est moi qui étais censé la secourir..., a gloussé H. Dommage que son truc des ampoules n'arrête pas les balles.

Ses paupières ont papillonné. J'ai posé une main sur sa joue et je l'ai forcé à me regarder.

– H, pourquoi est-elle importante ?

– J'ai fait un serment à ton grand-père. Je lui ai juré de ne pas t'impliquer.

– On n'en est plus là.

– Oui, tu as sûrement raison, a-t-il dit en hochant tristement la tête.

Il a laissé échapper un soupir tremblant.

– Noor est l'une des sept dont la venue a été annoncée.

J'ai écarquillé les yeux, ahuri. J'avais imaginé d'innombrables réponses, mais celle-ci ne figurait pas dans ma liste.

– Une des sept quoi ?

– Les libérateurs du monde des particuliers, selon l'*Apocryphon*.

– Qu'est-ce que c'est ? Une espèce de prophétie ?

– Des écrits anciens. Sa naissance signale l'arrivée d'un nouvel âge, plein de dangers.

H a grimacé de douleur et fermé les yeux.

– C'est pourquoi l'organisation la traque.

- Les types avec l'hélicoptère et les voitures noires ?
- C'est ça.
- C'est un des clans ?
- Non. Bien pire. Un groupe très ancien, très secret de gens normaux qui veulent miner notre société et...

H a aspiré de l'air entre ses dents.

- ... nous contrôler.

Il était à bout de souffle, haletait entre les mots.

- Pas le temps... pour des leçons d'histoire. Emmène la fille à V. C'est la dernière d'entre nous. La dernière des chasseurs.

– V, ai-je répété, l'esprit en ébullition. La V du journal de bord d'Abe ? Celle qu'il a entraînée lui-même ?

- Oui. Elle vit dans le grand vent. Elle ne veut pas qu'on la trouve, alors, sois très prudent. Horatio, la carte dans le coffre...

Le Sépulcreux a rampé jusqu'au mur en grognant et déplacé un tableau, révélant un petit coffre-fort. Pendant qu'il faisait tourner la roue de la combinaison, je me suis concentré sur H. Je sentais ses muscles se relâcher. J'ai pris sa main et je l'ai serrée.

- H, j'ai besoin de savoir quelque chose...

Il s'éteignait peu à peu, et l'idée que le dernier lien qui me rattachait aux secrets de mon grand-père allait se rompre a fait résonner en moi des paroles que je m'étais efforcé d'oublier depuis que je les avais entendues.

- Pour quelle raison quelqu'un pourrait-il traiter mon grand-père d'assassin ? lui ai-je demandé.

H s'est tendu et m'a regardé avec intensité.

- Qui t'a dit ça ?

Je me suis penché vers lui. Il tremblait. Je lui ai répété, rapidement, les choses folles dont Léo avait accusé Abe : l'enlèvement de sa filleule ; des meurtres d'enfants.

H aurait pu me répondre : « Ce sont les Estres qui ont tout inventé. » Il aurait pu dire simplement : « C'est un mensonge. » Mais il n'a rien dit de tel.

- Donc tu sais, a-t-il lâché.

Ma vision s'est brouillée et le doute, tel un virus, s'est insinué en moi.

- Qu'est-ce que vous voulez dire ? De quoi vous parlez ?

Je l'ai attrapé par les épaules et je l'ai secoué. Le Sépulcreux a crié.

Il a enroulé une langue autour de ma taille, m'a obligé à lâcher prise et m'a envoyé valser de l'autre côté de la pièce, où mon dérapage s'est arrêté contre les pieds d'une table.

Une peur terrible m'avait envahi. Y avait-il du vrai dans les accusations de Léo ? Était-ce le secret de mon grand-père ? Il n'avait pas essayé de me protéger de ma particularité, ni des Creux, ni d'une mystérieuse bande d'ennemis dans des voitures noires. Il m'avait protégé de *lui*.

Je me suis relevé. Le Creux, qui était penché au-dessus de H, a sifflé en guise d'avertissement. Je lui ai ordonné de bouger dans son langage, mais il résistait. Ou peut-être que H et le Creux luttaient tous les deux contre moi, désormais ?

J'ai couru vers la créature en criant : « Va-t'en, lâche-le ! », et il a fini par m'obéir. Il a sauté vers le plafond, où il s'est suspendu à un crochet avec ses langues. Mon regard est resté fixé une seconde sur un détail insolite : une forêt de sapins désodorisants qui se balançaient là-haut. Pour combattre l'odeur, bien sûr ! Parce que le Creux vivait ici.

Je me suis agenouillé près de H et penché au-dessus de lui, mais cette fois, je ne l'ai pas touché.

– Je suis désolé. S'il vous plaît. Dites-moi ce qu'il a fait.

– Ils nous ont dupés. Sept fois, ils nous ont trompés.

– Qui ? Quoi ?

– L'organisation.

Je l'écoutais à moitié. Je ne voulais savoir qu'une chose :

– Mon grand-père a-t-il *tué des enfants* ?

– Non. Non.

– Est-ce qu'il en a kidnappé ?

– Non.

Son visage était plein de douleur et de regrets.

– On a cru... qu'on les sauvait, a-t-il haleté.

Je suis retombé sur mes talons, en proie à un léger vertige. « Abe n'était pas un tueur. Ce n'était pas un mauvais homme. » Je n'avais pas mesuré à quel point ces soupçons m'avaient miné.

– On a fait beaucoup de bien, a repris H. On a aussi commis des erreurs, mais Abe a toujours eu le cœur où il fallait. Et il t'aimait beaucoup. Énormément.

Sa voix n'était plus qu'un chuchotement. Un flot de larmes m'a inondé les yeux.

– Je suis désolé.

– Non. Il ne faut pas.

Avec ses dernières forces, H m’a touché le bras.

– C’est à toi de reprendre le flambeau, maintenant. Je suis désolé qu’il n’y ait pas plus de gens pour t’aider à le porter.

– Merci, ai-je dit. Je vais essayer de faire ce qu’il faut. Pour que vous soyez fiers de moi, tous les deux.

– J’en suis sûr.

Il a souri.

– Et maintenant, c’est le moment.

Il a levé les yeux vers le plafond.

– Horatio, descends !

Le Creux a lutté pour se soustraire à mon contrôle.

– Laisse-le descendre, m’a demandé H. J’ai fait une promesse à cette pauvre créature maudite, il y a longtemps. Je dois la tenir avant de mourir. Laisse-le approcher.

Je me suis levé, j’ai reculé de quelques pas et lâché prise. Le Creux est tombé du plafond.

– Viens ici, Horatio, a appelé H. Je me sens partir. Viens.

La créature a rampé vers lui.

– Ne regarde pas, m’a-t-il imploré en essayant de se détourner. Je ne veux pas que ce soit ton dernier souvenir de moi.

Le Sépulcreux s’est assis à califourchon sur sa poitrine. Quand j’ai compris ce qui allait se passer, je lui ai commandé de bouger – je lui ai même hurlé dessus –, mais il était comme verrouillé, inébranlable.

– Tu es un bon garçon, Horatio, lui chuchotait H. Souviens-toi de ce que je t’ai enseigné. Maintenant, vas-y.

Le Creux a gémi, tout tremblant.

– C’est bon, a dit doucement H en caressant la main griffue de la créature. Ça va aller.

J’ai pivoté juste avant, mais je n’oublierai jamais le bruit que ça a fait. Quand j’ai regardé à nouveau, les yeux de H avaient disparu. Ses orbites ressemblaient à des prunes mûres à moitié mangées. Le Creux mastiquait, les épaules tremblantes, en produisant un son entre la douleur et l’extase. Puis il s’est levé et s’est détourné, comme s’il était rempli de honte.

– Je te pardonne, a dit H. Je te pardonne, mon frère.

Il ne semblait pas parler au Creux, mais à l’air. À un fantôme.

Puis il est parti.

[image]

Le Sépulcreux et moi nous sommes toisés par-dessus le corps de son maître. J'ai tenté de reprendre le contrôle :

– Assieds-toi.

Je pensais que ce serait plus facile, maintenant que H était mort. Mais mon ordre n'a été suivi d'aucun effet.

J'ai fait une deuxième, puis une troisième tentative, sans plus de succès. Si je ne pouvais pas contrôler la créature, il fallait que je trouve un moyen de la tuer avant qu'elle s'en prenne à mes yeux, ou à ceux de Noor. J'ai regardé rapidement autour de moi. Si H était comme mon grand-père, il devait avoir une cache d'armes quelque part.

Le Sépulcreux a ouvert les mâchoires en grand, sorti ses trois langues et produit un son effroyable : un crissement si aigu que j'ai cru que les vitres allaient se briser. Décidant de me contenter de l'objet contondant le plus proche, j'ai attrapé un presse-papier en laiton sur une table voisine.

Mais le Sépulcreux n'en avait pas après moi. Il a reculé en titubant, jusqu'à ce qu'il se retrouve dos au mur. Simultanément, ses langues se sont mises à rétrécir. Elles se sont ratatinées et ont pris une couleur brune, avant de tomber comme des feuilles mortes. Alors que j'assistais à ce spectacle stupéfiant, la douleur dans mon ventre s'est atténuée.

Le Creux, appuyé contre le mur, haletait comme s'il venait de courir un marathon. Soudain, il s'est effondré à terre et son corps s'est mis à trembler, pris d'une violente crise.

Je me suis approché d'un pas prudent, au cas où la créature m'aurait tendu un piège. Tout aussi soudainement qu'elles avaient commencé, les convulsions ont cessé. Au même moment, ma douleur a totalement disparu.

Le Creux a commencé à s'agiter. Il a tourné la tête vers moi et j'ai constaté que ses yeux, encore noirs et humides un instant plus tôt, étaient devenus gris. Ils ont continué à s'éclaircir à toute vitesse, pour enfin devenir entièrement blancs, sans iris ni pupilles.

La créature se transformait en Estre. Je l'ai surveillée pendant plusieurs minutes, mal à l'aise, mais fasciné, toujours prêt à l'assommer avec le presse-papier en laiton si nécessaire.

J'avais l'impression d'assister à une naissance.

pendant qu'elle dormait, formait à présent une boule incandescente qui remontait lentement dans sa gorge. Je me suis approché d'elle en lui répétant qu'elle n'était pas en danger, mais elle secouait la tête et semblait incapable de parler. Elle avait peur. Pas de moi, ni de l'homme mort, mais de cette chose en elle, qu'elle ne savait pas comment arrêter. C'était une toute nouvelle particulière ; elle ne contrôlait pas encore ses capacités.

J'ai plongé à terre et couvert ma tête avec mes bras. Entre mes doigts, j'ai vu Noor empoigner le canapé et se détourner de moi. Alors, comme si elle éternuait de la lumière, une explosion a jailli de son nez et de sa bouche : le souffle conique d'un moteur à réaction qui a traversé l'air en rugissant et éclaté dans la cuisine. Les murs, le sol, tout a tremblé. Une onde brûlante m'a enveloppé, roussissant les poils de ma nuque. Un vacarme de carreaux de céramique éclatés, de vaisselle brisée et de métal froissé a retenti, et l'éclair m'a obligé à fermer les yeux.

Quand j'ai relevé la tête, une lumière différente baignait la pièce. Ce n'était plus la lueur rouge-orangé qui émanait de Noor, mais la lumière du jour qui entrait par une fenêtre ouverte. De la fumée s'échappait de la cuisine. Le demi-Creux n'était plus en vue. Le souffle de l'explosion avait envoyé Noor par terre. Je me suis assis lentement en l'entendant gémir.

– Noor ? Tu es blessée ?

– J'ai un mal de crâne horrible.

Son visage est apparu derrière le canapé.

– À part ça...

Elle a examiné le reste de son corps.

– Pas de trous...

De la fumée jaillissait de ses lèvres pendant qu'elle parlait.

– Et toi ? m'a-t-elle demandé.

– Ça va. Je ne sais pas si tu te souviens de moi...

– Jacob.

Elle est restée derrière le canapé, à me regarder.

– Qu'est-ce que tu fais là ?

– Je suis venu t'aider, ai-je dit en me redressant.

Noor a regardé H et grimacé.

– J'ai l'impression que ça ne s'est pas très bien passé... Pour personne.

Elle a laissé retomber le front sur le canapé.

– J’essaie de me convaincre que rien de tout cela n’est réel, a-t-elle avoué. Mais je n’arrive pas à me réveiller de ce cauchemar.

Puis elle a relevé la tête et constaté :

– Mince ! Tu es toujours là...

– Ce n’est pas un rêve, l’ai-je détrompée. J’ai vécu la même chose il y a quelques mois. Je sais exactement ce que tu ressens.

– Je ne crois pas, non. Mais dis-moi quand même ce qui se passe.

– Ça prendrait des heures. La version courte, c’est que des méchants veulent mettre la main sur toi. Je fais partie des gentils, et je dois te faire quitter New York le plus vite possible.

– Tu ne me connais même pas. Pourquoi tu m’aides ?

– C’est un peu difficile à expliquer. Disons que c’est une vocation familiale.

J’ai jeté un coup d’œil à H.

– Et puis, j’ai fait une promesse.

– Est-ce que ça t’arrive de dire des trucs qui tiennent debout ?

– Ça ne va pas tarder.

Je me suis levé et je me suis approché d’elle.

– Tu peux marcher ? lui ai-je demandé.

Elle s’est aidée du bord du canapé pour se lever, puis elle a fait quelques pas autour.

– Et courir ?

Noor a vacillé et s’est laissée tomber pesamment sur les coussins.

– J’ai encore besoin de récupérer, s’est-elle excusée. Où veux-tu courir exactement ?

– Il faut qu’on trouve une certaine V. Elle travaillait avec H et mon grand-père. C’est tout ce que je sais.

Elle a secoué la tête en riant.

– C’est totalement dingue.

– C’est toujours comme ça. Tu vas t’y habituer.

Un bruit derrière nous a attiré notre attention. La créature qui avait été un Creux, mais qui n’était pas encore tout à fait un Estre, était accroupie sur l’appui de la fenêtre, telle une gargouille. Le corps tourné vers la rue, elle s’agrippait au cadre comme si elle s’apprêtait à sauter.

Noor s’est enfoncée dans les coussins.

– C’est quoi, ça ?

– Il s'appelle Horatio. Tu ne pouvais pas le voir avant, mais il était toujours aux côtés du vieil homme.

Le demi-Creux a tourné la tête pour nous regarder par-dessus son épaule.

– Eeeeeeeee, a-t-il fait.

On aurait dit qu'il essayait de nous parler.

– Sssssssssssss... iiiiiiis.

– Six ? C'est bien ce que tu as dit ?

J'ai couru vers lui. Il a émis un son guttural en guise d'avertissement et fait mine de lâcher prise. J'ai stoppé net, les mains levées.

– Stop ! Arrête !

Il avait l'air à la fois d'un nouveau-né et d'un vieillard exténué. Il a rouvert la bouche.

– Dééééééééééééé...

Noor s'est penchée en avant sur le canapé.

– Est-ce qu'il a dit D ?

– Siiin... que, a enchaîné le demi-Creux.

– Cinq, ai-je traduit.

J'ai regardé Noor, surexcité.

– Il nous parle !

– On dirait des coordonnées dans une grille, a-t-elle observé. E-6. D-5. Comme sur une carte.

« *Comme sur une carte des jours...* »

– Dans... la tem... pête, a ajouté le demi-Creux d'une voix aiguë et tremblante. Au cœur... de la... tempête.

– Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a, au cœur de la tempête ?

– Celle... que vous cherchez.

Il a levé une main et pointé le mur où se trouvait le coffre-fort, resté ouvert.

Je me suis levé et j'ai couru vers le coffre. Le souffle de l'explosion avait éparpillé son contenu : une pince à billets pleine de billets de banque, une photo, un livre et une vieille carte usée. Je me suis penché pour ramasser la photo. C'était un cliché en noir et blanc d'une petite ville, sous un ciel menaçant. On y distinguait au loin l'entonnoir noir d'une tornade.

Le cœur de la tempête. Dans le grand vent.

J'ai levé la photo.

– C'est là qu'on est censés aller ?

Mais la fenêtre était vide. À l'endroit où le demi-Creux se tenait un instant plus tôt, il n'y avait plus qu'un rideau qui s'agitait dans la brise.

Je me suis tourné vers Noor, qui se tenait debout au milieu de la pièce, les yeux écarquillés.

– Que s'est-il passé ?

– Il s'est... *lâché*.

Des cris ont fusé dans la rue en contrebas. Noor s'est précipitée à la fenêtre pour regarder.

– Stop ! ai-je sifflé. Ils risquent de te voir !

Elle s'est arrêtée trop tard et s'est accroupie.

– Je crois qu'ils m'ont vue.

– C'est bon. On sortira par-derrière.

J'ai récupéré la carte, l'argent et la photo, et j'ai rejoint Noor sous la fenêtre. Nous étions tous les deux accroupis, nos genoux se touchaient, la brise caressait nos cheveux.

– Tu es prête ? lui ai-je demandé.

– Non, a-t-elle dit, mais elle n'avait pas l'air effrayée, et il y avait du défi dans ses yeux.

– Tu me fais confiance ?

– Carrément pas !

J'ai ri.

– On peut travailler là-dessus.

Je lui ai offert ma main, et elle l'a prise.



[image]

[image]